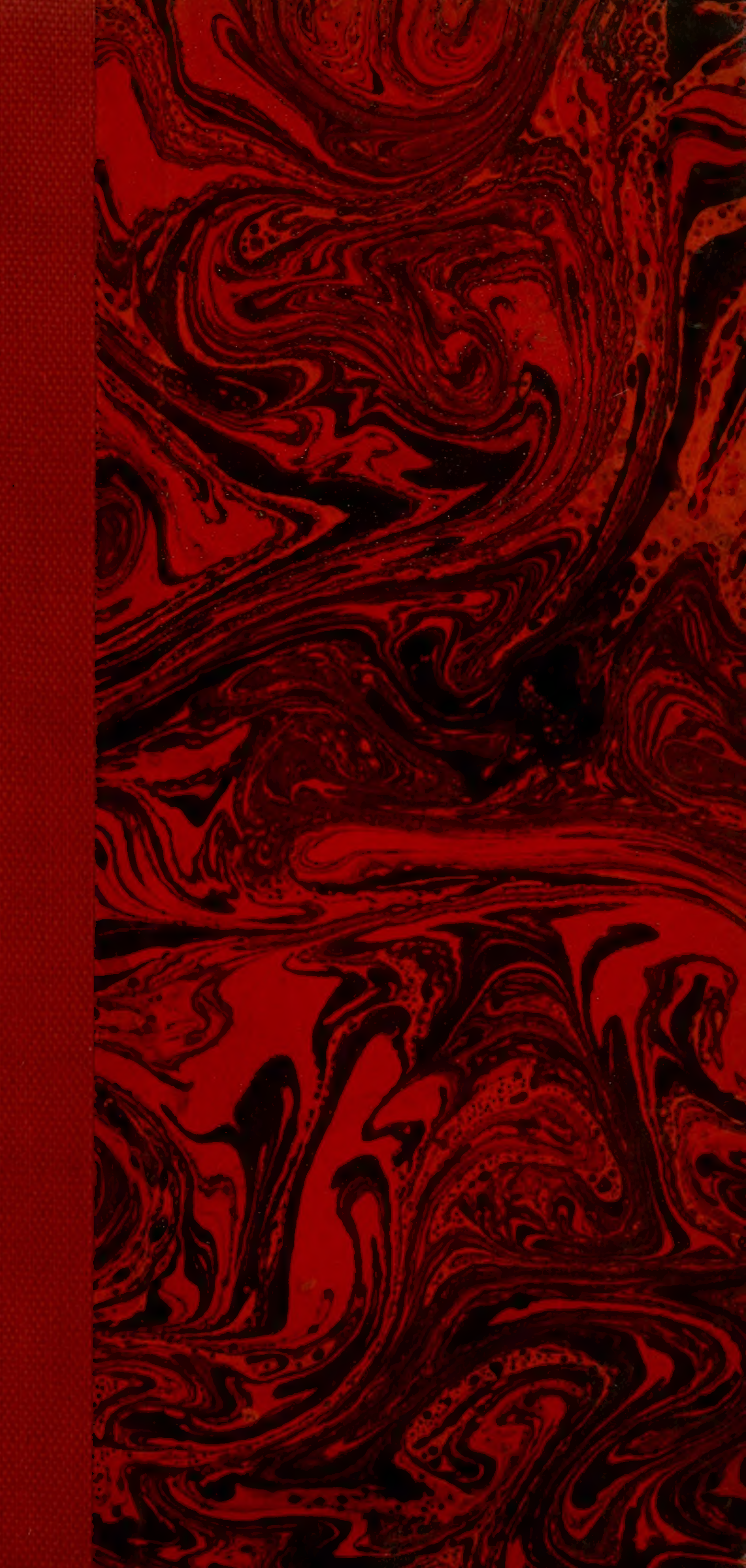





UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

MÉMOIRES

Sur les Campagnes

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO;

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR,

Tome Second.

CAMPAGNES DE 1794 ET 1795.

Paris.

ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 9.

1829.

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.

II.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI:

A Paris, chez PICQUET, quai Conti, n° 17;

LEVRAULT, rue de la Harpe, n° 81;

Et à Strasbourg, même maison de commerce.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO;

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.

TOME SECOND.

CAMPAGNES DE 1794 ET 1795.

PARIS.
ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 9.

1829.

MÉMOIRES
SUR LES CAMPAGNES
DES ARMÉES
DU RHIN ET DE RHIN-ET-MOSELLE
DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.



ARMÉE DU RHIN.
CAMPAGNE DE 1794.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs pour l'ouverture de la campagne. — Marche de l'aile gauche de l'armée de la Moselle sur Arlon. — Fausse attaque de l'aile droite sur Mertzig. — Marche de l'armée sur Charleroy ; elle prend le titre d'armée de Sambre-et-Meuse; les trois faibles divisions restantes conservent celui d'armée de la Moselle.

La fin de la campagne de 1793 avait été aussi heureuse qu'il était possible de l'espérer; puisque la lutte dans laquelle la France se trouvait engagée, avait eu lieu contre les forces de toute l'Europe sur ses frontières, tandis qu'elle en soutenait une encore plus dangereuse à l'intérieur contre les insurgés de la Vendée. Les armées françaises, faibles au

début de cette campagne, surprises par une attaque de l'ennemi aussi subite, et conduites par des généraux peu expérimentés, ayant elles-mêmes peu d'instruction et n'étant presque point aguerries, il n'est pas étonnant qu'elles aient d'abord éprouvé des revers et se soient vues obligées à des mouvements rétrogrades. Néanmoins ces Français toujours accusés de légèreté ne se déconcertèrent pas; ils s'armèrent de constance et trouvèrent dans leur dévouement à la patrie des ressources qui suppléèrent aux forces qui manquaient alors, mais qui furent créées plus tard, au moyen de la loi qui mit à la disposition du gouvernement la plus grande partie de la jeunesse française.

Les armées s'instruisirent à la hâte et sous le canon de l'ennemi; elles s'aguerrirent dans des combats multipliés; des généraux et des officiers de tous grades se formèrent. Beaucoup d'incapacités quittèrent leurs rangs; la mauvaise volonté, la tiédeur même furent éloignées; l'armée marcha ensuite de victoire en victoire jusqu'au moment où l'ennemi fut presque de toutes parts rejeté du territoire français.

L'hiver fut employé à donner du repos aux troupes et à réparer les attirails de guerre; les volontaires que nous avons vus, lors de la marche sur Trèves, quitter leurs drapeaux pour aller dans leurs

familles, ne tardèrent pas à les rejoindre, leurs sacs munis de souliers et de linge, fournis aux uns par les parents aisés, et aux autres par les municipalités.

L'armée du Rhin était commandée par le général Michaud qui avait remplacé Pichegru, passé au commandement de celle du Nord; l'armée de la Moselle l'était par le général Jourdan qui avait remplacé Hoche. La première avait reçu un assez grand nombre de recrues tirées de la Vendée et des départements environnants, surtout de ceux formés de l'ancienne Bretagne; la plupart venaient de porter les armes contre les troupes de la république. Les représentants aux armées de l'intérieur avaient profité de l'effet des victoires de Cholet, du Mans et de Savenay, qui jetèrent tant de découragement parmi les populations insurgées, pour les décider à rejoindre les drapeaux de la république; mais ils ne tardèrent pas à encombrer les hôpitaux de l'armée : la nostalgie fit de si grands ravages parmi eux qu'ils moururent presque tous, avant d'avoir reçu la moitié de l'instruction qui leur était nécessaire, pour se défendre contre un ennemi tel que celui que nous avions à combattre.

Vers la fin de cet hiver, les troupes françaises étaient déjà fatiguées du repos qu'elles avaient tant désiré; elles montraient beaucoup d'ardeur pour rentrer en campagne, à l'exception d'un petit nom-

bre de corps d'infanterie qui, ayant beaucoup souffert, avaient une grande quantité de ces recrues. Elles étaient passablement aguerries, disciplinées et suffisamment instruites; mais la cavalerie, par les bivouacs multipliés dans la saison la plus rigoureuse autant que par le feu de l'ennemi, avait été presque totalement détruite. Elle se trouvait remontée et recrutée à la hâte par des hommes montés sur des chevaux trop jeunes ou trop vieux, fournis, ainsi que leurs cavaliers, par les sociétés populaires. On pourrait dire que cette cavalerie, par son manque total d'instruction, gêna plus les opérations de l'armée, au début de cette campagne, qu'elle ne les appuya.

Malgré les progrès que les armées avaient faits pendant la dernière campagne, on pouvait encore hésiter à livrer des batailles à forces égales, dans un pays de plaines et découvert, eu égard à ce que l'on avait affaire aux troupes les plus manœuvrières de l'Europe; en revanche la supériorité de notre infanterie paraissait décidée dans un pays montueux ou coupé, et dans toutes les actions qui tiennent de ce qu'on appelle la guerre de postes ou la petite guerre. Nos soldats étaient agiles, vigoureux et intelligents, toujours animés d'un patriotisme très prononcé qui leur fit supporter avec constance des privations inouies.

Vers la fin de l'hiver, on commença d'organiser les troupes françaises en demi-brigades de trois bataillons, dont deux de volontaires et un d'infanterie de ligne : on se trouva bien de cet amalgame qui, en faisant disparaître toute nuance dans l'esprit des troupes, procura de plus l'avantage de concentrer le commandement.

Des deux côtés, on avait eu le temps de faire et d'arrêter des plans de campagne; la coalition avait adopté celui du général Mack (1), dont les dispositions principales avaient pour but de porter la majeure partie des ses forces dans le nord, en les soutenant par l'armée prussienne qui devait se porter sur la Sambre ou la Meuse; de pénétrer en France et de marcher sur Paris, où elle espérait voir le terme de ses travaux et la soumission de la France. Ce plan, tout entier dans les intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre, avec qui Mack l'avait concerté, déplut à la Prusse qui, franchement engagée dans la cause des rois, répugnait toujours à démembrer la France au profit de ces deux puissances. Aussi la vit-on prête à se retirer

(1) Pièces justificatives, [I]. J'ai ouï dire que M. l'abbé de Pradt avait dressé, pour cette campagne, un plan que beaucoup d'officiers autrichiens jugèrent préférable à celui de Mack. La grande réputation, dont ce dernier jouissait alors, fit sans doute prévaloir ses idées, que le succès ne justifia point.

de la coalition; mais on l'appaisa par les subsides de la Hollande et de l'Angleterre : le mouvement rétrograde commencé sur Cologne fut arrêté.

Si en 1792, la France faible, presque désarmée, a fait avorter une semblable entreprise, conduite par le duc de Brunswick; en 1794 ses armées étant nombreuses, aguerries, déjà habituées aux chances de la fortune et victorieuses dans nombre de combats, on peut se demander ce qui serait arrivé d'une tentative aussi téméraire, conduite par le prince de Cobourg, sous la direction d'un homme tel que Mack, bien connu aujourd'hui par les résultats de ses divers commandements en chef.

L'empereur se rendit en Belgique, persuadé que sa présence aurait de l'influence sur les évènements militaires; du côté des Français, Carnot fit adopter au comité de salut public des dispositions telles que nos armées fussent à même de porter les plus grands coups dans le nord [2]. Ces mesures répondaient assez bien aux dispositions de la coalition et à son plan de campagne, auquel il ne tarda pas d'être fait de notables changements; car les armées prussiennes et saxonnes ne se rendirent pas sur la Sambre, comme on assure qu'on en était convenu par le traité que Haugwitz signa à la Haye le 14 avril. Elles ont opéré avec l'armée autrichienne du Rhin, commandée par le feld-maréchal Brown, dans

les Vosges et le Palatinat, contre les armées françaises du Rhin et de la Moselle, que l'on venait d'affaiblir pour renforcer les armées du nord. Le maréchal Möllendorf qui avait remplacé le duc de Brunswick, ne voulut point acquiescer aux demandes du prince de Cobourg de marcher sur Longwy et la Meuse avec la plus grande partie de l'armée prusso-saxonne.

Le 6 mai, le général Moreaux, commandant la droite de l'armée de la Moselle, fit, probablement d'après les ordres du général en chef Jourdan, une reconnaissance sur Mertzig, pour masquer le mouvement que la gauche de l'armée faisait sur Arlon, en attirant l'attention du corps de troupes autrichiennes qui occupait Trèves. On y employa plus de monde que ne comportait une simple reconnaissance; on était persuadé que l'on entrait en campagne.

Il paraîtrait que le but que se proposait Moreaux était de le faire croire; car les bagages des troupes et des états-majors suivirent. On avait eu l'imprudence de les placer derrière les flanqueurs de droite, dans un pays aussi montueux que celui que ce corps occupait, entre la Thiel et la Printz vers Schaumberg; mais Saint-Cyr, qui commandait ces flanqueurs, renvoya les bagages se placer en arrière du centre du corps d'armée, vu que leur

garde eût empêché son petit corps de remplir la mission dont il était chargé, laquelle exige une grande mobilité, et par conséquent une grande liberté de mouvement. Moreaux voulant seulement exciter l'attention de l'ennemi, n'engagea que des tirailleurs et une canonnade insignifiante. Il aurait pu davantage; en poussant avec un peu de vigueur l'ennemi qui était faible, il eût probablement obtenu un succès qui, dans ce début de campagne, aurait encouragé ses jeunes soldats; et par là il eût encore mieux atteint le but qu'il se proposait, celui d'attirer l'attention de l'ennemi sur lui, tandis que Jourdan marchait sur Arlon.

Les troupes étaient pleines d'ardeur, comme elles le sont toujours à l'ouverture d'une campagne; on en jugera par le petit incident que je vais raconter. Moreaux se contentant de faire canonner le petit corps de troupes ennemies qu'il avait en face de lui, n'avançait pas; dès lors les flanqueurs que Saint-Cyr commandait, n'ayant aucun mouvement à faire, se reposaient. Ils étaient la plupart assis par terre, ou couchés, quand, dans l'après-midi, des troupes légères de l'ennemi débusquèrent d'un bois en face de nous : pour joindre plus tôt nos troupes, elles se mirent à courir en poussant de grands cris. Nos soldats se levaient, dans l'intention de reprendre bien vite leurs rangs,

quand Saint-Cyr leur dit : « Restez assis, l'ennemi » n'est pas plus nombreux que vous; attendez qu'il » soit à dix pas. » Cet ordre fut exécuté par le bataillon du régiment de Perche qui se trouvait en première ligne d'un bataillon de Royal-Roussillon; l'un et l'autre composant avec quelques chasseurs à cheval ce petit corps de flanqueurs.

Cet ordre de bataille, pour attendre une charge ennemie, parut piquant et excita la gaîté de cette troupe; la musique du régiment, sans qu'on le lui commande, exécute un air qui l'excite encore plus. L'ennemi alors s'arrête court, à demi-portée de fusil, ne sachant ce que cela veut dire; il parait craindre d'être tombé dans une embuscade. A l'air bouffon, que je ne veux point rapporter, la musique fait succéder celui : *Allons, enfants de la patrie....* Aussitôt d'un mouvement spontané nos soldats sont debout et s'élancent à leur tour à la course sur l'ennemi, malgré les efforts de Saint-Cyr qui voulait en retenir au moins une partie, pour servir de réserve aux autres ou protéger leur retraite, en cas qu'ils s'y vissent forcés. Ils poursuivirent l'ennemi pendant une lieue, ne lui laissant pas le temps de regarder en arrière. Dans la soirée, Moreaux ordonna de retourner dans les positions que l'on avait quittées, et il exigea que la retraite s'opérât pendant la nuit, malgré les mauvais chemins

de traverse que les troupes et les voitures avaient à parcourir. Aussi elles arrivèrent dans leurs positions, comme on arrive toujours après une marche de nuit exécutée sur de pareils chemins, c'est-à-dire, dans le plus grand désordre. Moreaux, avec la plus grande partie des troupes, reprit ses positions aux environs de Bliescastel; Saint-Cyr reprit celle de l'avant-garde à Saint-Ingbert et Rohrbach.

L'armée du Rhin avait aussi poussé quelques patrouilles jusques dans les environs de Mannheim; elle s'étendait alors le long du Speyerbach jusqu'à Kaiserslautern qu'elle occupait. Le général Frimont fut attaqué dans cette ville par les Prussiens et obligé de l'évacuer, pour prendre position en arrière dans la vallée de Neustadt vers Franckenstein.

En vertu de nouvelles dispositions, le poste important de Kaiserslautern fut occupé par l'armée de la Moselle et en forma la droite; elle s'étendit même jusqu'à Hochspeyer, d'où elle communiquait facilement avec la gauche de l'armée du Rhin placée à Franckenstein. Le général en chef Jourdan fut reconnaître lui-même cette position, qu'il visita dans le plus grand détail pendant les cinq ou six jours qu'il resta à Kaiserslautern.

Le 15 avril, trois divisions de la gauche de cette armée, s'emparèrent d'Arlon qui fut repris quel-

ques jours après par le général autrichien Beaulieu.

Vers le milieu du mois de mai, tout était disposé pour l'ouverture de la campagne sur les deux revers de la chaîne des Vosges; les armées du nord avaient déjà commencé de sérieuses hostilités et livré plusieurs combats.

Le 21 mai, Jourdan emmenant avec lui cinquante mille hommes des plus belles troupes de l'armée de la Moselle, partit des environs d'Arlon, pour se porter sur la Sambre vers Charleroy, et concourir aux efforts des armées des Ardennes et du Nord (1). Ce puissant renfort ne pouvait manquer d'amener des succès dans cette partie; mais il laissait exposé à de grands revers ce qui restait des armées du Rhin et de la Moselle, disséminé sur une aussi grande étendue de terrain, au moment où les ennemis allaient reprendre l'offensive sur elles. Jourdan avait remis à Moreaux le commandement de ce qu'il laissait de troupes, depuis Longwy jusqu'à Kaiserslautern. Elles consistaient en trois divisions faibles, composées en partie des

(1) Peu de temps après, ces cinquante mille hommes réunis à l'armée des Ardennes, formèrent l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres du général Jourdan. Les trois divisions qui restaient de celle de la Moselle, furent alors entièrement détachées de son commandement, et durent, sous les ordres de Moreaux, lier leurs opérations avec celles de l'armée du Rhin.

corps fournis par l'armée du Rhin qui avaient le plus souffert dans la dernière campagne, et complètées par de nouvelles recrues qu'il était probable qu'on n'aurait pas le temps d'instruire; car les partis ennemis s'approchaient de toutes parts de cette frontière, ce qui faisait présager des attaques prochaines. L'étendue de la ligne que ces troupes occupaient, était loin d'être proportionnée à leur faiblesse; il n'y avait peut-être qu'un parti à prendre, c'était de ne pas perdre un seul instant pour les réunir en les rapprochant de l'armée du Rhin, avec laquelle leurs mouvements devaient désormais coïncider; mais Moreaux était trop faible pour apercevoir les dangers de sa position, et trop craintif, s'il les eût aperçus, pour oser s'écarter de ses premières instructions; des évènements malheureux pouvaient seuls l'éclairer.

L'armée du Rhin était un peu plus forte; elle avait en ligne quatre faibles divisions, mais elles étaient placées dans une position peu étendue et bien choisie, sur la rive droite du Speyerbach; la droite appuyée au Rhin vers Neuhöfen, et la gauche aux montagnes des Vosges à Neustadt. Elle avait de plus sur sa gauche, pour l'éclairer et assurer sa communication avec le général Ambert commandant la droite de l'armée de la Moselle, deux détachements placés, l'un avec le général Siscé à Franc-

kenstein, l'autre avec le général Laboissière à Saint-Lambrecht. Cette armée avait en ligne quarante-deux bataillons et quarante-sept escadrons, qui donnaient une force d'environ trente-huit mille six cents hommes, dont cinq mille de cavalerie. Le reste de l'armée était répandu le long de la rive gauche du Rhin, depuis Germersheim jusqu'à Basle, et dans la sixième division militaire; occupant les places fortes et observant les mouvements des troupes de l'armée autrichienne qui occupaient la rive droite du même fleuve, depuis Basle jusqu'à Philippsbourg, sous le commandement du feld-maréchal Brown, et plus tard sous celui du duc Albert de Saxe-Teschen. L'armée active du Rhin avait devant elle, ce qu'on peut appeller l'aile droite des Autrichiens, commandée par le prince Hohenlohe-Kirberg, et l'aile gauche de l'armée prussienne qui se trouvait sous les ordres du prince héréditaire de Hohenlohe-Ingelfingen. L'armée de la Moselle avait sur son front le centre et la droite des Prussiens, et pouvait être inquiétée sur sa gauche par les troupes autrichiennes qui se trouvaient à Trèves et à Luxembourg. Si elle eût été bien attaquée, elle se fût trouvée hors d'état de faire la moindre défense, sans courir le risque de compromettre son existence; et la frontière qu'elle était chargée de défendre, pouvait être envahie dès le début de la cam-

pagne, en raison de la grande supériorité des forces qui lui étaient opposées. Alors Jourdan eût été obligé de revenir bien vîte sur la Moselle et la Sarre, ce qui n'eût pas manqué d'amener dans le nord des résultats différents de ceux que la présence de l'armée de ce général a fait obtenir.

Nous avons vu par le rapport de Carnot au comité de salut public [2], sur lequel fut arrêté le plan général de la campagne, que les armées de la Moselle et du Rhin furent sacrifiées à la volonté qu'on avait d'obtenir des succès marquants dans le nord, au moyen des grands renforts tirés de ces armées. Ici commencent les développements de ce système qui pouvait avoir de graves inconvénients, si l'ennemi l'avait combattu avec plus d'adresse; mais d'après ce que nous avons vu entreprendre aux généraux ennemis, il est probable qu'ils n'ont jamais senti tout ce que leur supériorité leur permettait de tenter sur nos frontières de l'est.

Nous avons déjà parlé de l'étendue qu'occupaient les trois faibles divisions de l'armée de la Moselle répandues depuis Longwy jusqu'au delà de Kaiserslautern; elles formaient un cordon si mince qu'un corps ennemi de quatre bataillons et quelques escadrons aurait pu le forcer partout; mais le point de Kaiserslautern se trouvant le plus avancé, le maréchal Möllendorf le choisit de préférence pour

le but de sa première attaque. Ambert était chargé de défendre cette importante position avec huit bataillons, deux escadrons de chasseurs et un régiment de cavalerie, dont la force ne s'élevait pas à trois cents chevaux; quelques-uns de ces bataillons ne se composaient que de nouvelles recrues, dont une partie étaient encore sans fusils.

Möllendorf n'a pu ignorer cet état de faiblesse, parce que les habitants du Palatinat, qui avaient d'abord été nos amis, étaient alors exaspérés des réquisitions rigoureuses que les représentants, par le moyen de leurs commissaires, faisaient peser sur eux; en les traitant avec une barbarie qui approchait de celle dont ils avaient été victimes sous le règne de Louis XIV, et qui a imprimé une tache à la gloire de ce monarque. Ces habitants, pour être délivrés de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, donnaient aux ennemis tous les renseignements qui pouvaient nous nuire et leur être utiles; ils les sollicitaient de s'avancer. Les Prussiens connaissaient depuis longtemps les difficultés et les avantages de la position de Kaiserslautern; ils l'avaient étudiée avec soin et y avaient gagné une bataille l'année précédente. Ils n'ignoraient pas qu'avec d'aussi faibles moyens que ceux que le général Ambert avait à sa disposition, il était impossible de la défendre; aussi ne se proposaient-ils rien moins que la destruction totale de cette division.

CHAPITRE SECOND.

Möllendorf attaque l'armée de la Moselle à Kaiserslautern, et la gauche de celle du Rhin dans la vallée du Speyerbach et au revers des montagnes ; tandis que les Autrichiens attaquent la droite de cette armée sur la Reebach. — Retraite des Français sur l'Erbach et la Queich.

Le 21 mai, au moment où le général Jourdan quittait les environs d'Arlon pour s'éloigner de l'armée de la Moselle et se rapprocher de celle des Ardennes, le maréchal Möllendorf quittait sa position des environs d'Alzey, et manœuvrait pour cerner la division française placée à Kaiserslautern; son aile droite était entre Lichtenberg et Cusel sous les ordres du général Kalkreuth. Il venait de détacher Schmettau à Saint-Wendel avec quelques bataillons et quelques escadrons qui devaient se lier aux troupes du corps de Köhler, placé à sa droite, pour pousser des partis sur la Blies et la Sarre et donner de l'inquiétude à Sarre-Louis. Il dirigeait le général Wittingshof, avec quatre bataillons, sur Waldmohr, pour contenir ou déposter quelques bataillons qui se trouvaient sous les ordres du gé-

néral Xaintrailles, et assuraient la communication de la gauche de l'armée de la Moselle, c'est-à-dire des divisions de Desbureaux et Offenstein, placées aux environs de Bliescastel et Sarrebrück, avec celle du général Ambert. C'étaient les troupes les plus rapprochées de Kaiserslautern, et qui auraient pu protéger la retraite d'Ambert sur Landstuhl. A la gauche de l'armée prussienne, Möllendorf avait fait des dispositions pour lui couper la retraite sur l'armée du Rhin et l'empêcher d'en recevoir des secours par la vallée du Speyerbach, que longe le chemin de Neustadt. Le prince héréditaire de Hohenlohe-Ingelfingen avait quitté sa position de Pfeddersheim pour se rapprocher des Vosges vers Grünstadt. Il était chargé de faire une attaque sur la gauche de l'armée du Rhin, placée sous les ordres du général Ferino au revers oriental des Vosges et échelonnée entre Dürckheim et Neustadt; en même temps qu'il ferait attaquer par le colonel Blücher, le poste que l'armée du Rhin avait sous les ordres de Siscé à Franckenstein et Weidenthal, pour éclairer sa gauche, en la liant à l'armée de la Moselle placée à Hochspeyer. Cette attaque devait se faire simultanément avec le corps autrichien du prince de Hohenlohe-Kirberg, qui devait attaquer la division Desaix placée sur la Reebach à Neuhofen, la Rehutte et Schifferstadt. Il est vaisemblable que toutes

les manœuvres et attaques de ces princes n'avaient d'autre but que d'assurer et complèter le succès que le général en chef Möllendorf se proposait d'obtenir, sur les troupes placées à Kaiserslautern.

Le général Moreaux n'ignorait pas que l'armée prussienne était en mouvement de toutes parts, pour se rapprocher de la sienne; il lui semblait bien évident que sa droite était la plus menacée: mais il ne crut pas pouvoir disposer seulement de quelques bataillons pour la renforcer; et en effet qu'aurait-il pu faire contre des forces aussi supérieures? Il semble que le meilleur parti à prendre aurait été d'y marcher avec toutes ses troupes; non que cela eût été suffisant pour obtenir la victoire à Kaiserslautern, mais au moins il eût pu faire quelque défense sur ce point, et retirer sans pertes la division d'Ambert. Ensuite il aurait pu placer ses troupes un peu en arrière dans les montagnes, dans de meilleures positions que les premières, qui eussent paralysé et rendu inutile la belle et nombreuse cavalerie de l'ennemi, qui faisait la principale force de son armée. En s'appuyant ainsi à l'armée du Rhin, celle-ci n'eût point quitté sa position du Speyerbach; à la vérité on eût par ce mouvement découvert la Sarre, et abandonné Sarre-Louis à ses propres moyens; mais il faut considérer que, même quand on est fort, on ne peut tout garder sans s'af-

faiblir partout, à plus forte raison quand on est faible; et que s'il se trouve des parties de la frontière que l'on puisse abandonner quelque temps sans danger, ce sont bien certainement celles qui ne sont pas dépourvues de places fortes. En se tenant disséminé, on s'exposait à éprouver un grand revers qui pouvait décider sur cette frontière du sort de la campagne; c'était donc ce qu'il fallait éviter de préférence à tout, et le moyen le plus sûr était d'avoir ses principales forces en face de celles de l'ennemi.

Moreaux avait de la confiance dans le commandant de son avant-garde, l'adjudant-général Gouvion Saint-Cyr; il avait apprécié ses conseils, mais il se croyait trop lié par ses instructions pour oser s'y abandonner. Il l'envoya à Kaiserslautern, sur le point de son armée le plus menacé, pour y être employé sous les ordres d'Ambert; Saint-Cyr y arriva le 21 mai, et fut bien accueilli par ce général qui passa la journée du 22, à lui faire voir tous les camps et postes de sa division.

Ambert avait donné tous ses soins à la position qu'il était chargé de défendre; rien n'était négligé, coupures de chemins, abatis, retranchements, redoutes sur des emplacements bien choisis, etc. Tous ces apprêts eussent été excellents pour défendre cette position contre l'armée qui s'approchait, s'il avait eu vingt mille hommes à sa disposition; mais

n'en ayant que cinq mille, tant de travaux ne pouvaient servir à rien, qu'à donner aux troupes une funeste confiance qui eût amené leur perte totale, si l'on se fût obstiné à exécuter trop à la lettre les ordres du général en chef.

J'ai déja dit qu'Ambert n'avait que huit bataillons, deux escadrons de chasseurs et un régiment de cavalerie d'environ trois cents chevaux; il les avait répartis à peu près comme il suit (1): Une compagnie de chasseurs et deux bataillons, le premier de la Montagne et le deuxième de l'Allier, sous les ordres de l'adjudant-général Terray, à Fischbach et Hochspeyer, distant de deux lieues de Kaiserslautern; un demi-bataillon sur la route de Gellheim en arrière de *la Scierie*, ou, pour mieux désigner son emplacement, à l'extrême droite du plateau dit Kaisersberg; l'autre demi-bataillon du troisième de l'Ain, c'est-à-dire quatre compagnies, à l'extrême gauche du même plateau; le deuxième bataillon du Lot en occupait le centre sur le chemin de Morlautern, village occupé par le deuxième bataillon du deuxième régiment (Picardie), avec quatre-vingts hommes de la légion de la Moselle. Cinq compagnies du troisième bataillon de Rhône-et-Loire, occupaient le village d'Erlenbach et les quatre autres, celui

(1) Voyez dans l'atlas le plan des environs de Kaiserslautern, Pl. N° V.

d'Otterbach. Le deuxième bataillon du 24e régiment était placé près de la ferme dite Vogelweg, en arrière d'un grand abatis; il formait la gauche de la division. A sa droite, se trouvait le neuvième bataillon des Vosges, baraqué sur la lisière de la forêt, entre Erfenbach et Siegelbach, en arrière de ces deux villages, de manière à observer les chemins venant de Rodenbach et de Katzweiler : ces deux bataillons se trouvaient sous les ordres du général Peyrimond. Cinq pièces de position étaient dans les trois redoutes en arrière de la ville; et en arrière du Galgenberg, se trouvait la compagnie d'artillerie à cheval de Marescot, commandée alors par le capitaine Bourgeot, avec la cavalerie et le parc d'artillerie. Les bataillons étaient composés en partie de nouvelles recrues sans instruction, les uns mal armés et les autres sans armes; la communication entre des bataillons aussi disséminés se faisait au moyen d'une multitude de petits postes. Ces troupes étaient exténuées de fatigue et surchargées de service; cela ne pouvait être autrement avec si peu de monde, sur une ligne aussi étendue, dans un pays aussi accidenté et boisé, et où se trouvent un grand nombre de chemins par lesquels on peut venir vous surprendre ou vous tourner, si vous n'êtes partout sur vos gardes; car les bois qui couvrent les monts ou les plateaux escarpés, vous dérobent

tous les mouvements de l'ennemi, et ne peuvent servir à l'arrêter, étant presque partout praticables à toutes sortes d'armes, même à l'artillerie, avec le secours de quelques sapeurs. D'un autre côté, la position de Kaiserslautern est pour les armées qui font la guerre entre le Rhin et la Moselle d'une importance majeure; elle se trouve au centre de toutes les communications qui conduisent du Rhin à la Moselle, la Sarre et la Blies, depuis Bingen et Saint-Goar, jusqu'au delà de Germersheim. Elle donne les plus grands avantages à celui qui l'occupe; mais la nature du pays est telle qu'il y a du danger à l'occuper, si l'on est trop inférieur à l'ennemi qui l'attaque. Il faut aussi remarquer que dans les deux cas de l'offensive ou de la défensive, elle est plus favorable aux Allemands qu'aux Français; cependant elle est d'une importance si grande, que malgré ses inconvéniens, il ne faut pas négliger de l'occuper quand on le peut, mais en force suffisante pour bien s'éclairer. Si les généraux des armées de la Moselle et du Rhin, et plus particulièrement ce dernier, avaient bien connu leurs intérêts, ils se seraient concertés pour qu'à l'époque dont nous parlons, elle eût été occupée par un corps de vingt mille hommes au moins, bien appuyé par l'armée du Rhin au revers des montagnes, vers Dürckheim, et sur sa gauche par l'armée de la Moselle à Homburg et Landstuhl.

Les Prussiens qui cherchaient des succès faciles, ne l'eussent pas attaquée de préférence à d'autres points.

Ambert s'était trop attaché à étudier sa position pour ne pas s'apercevoir de sa faiblesse et des dangers qu'il courait. L'adjudant-général Gouvion Saint-Cyr à qui, au retour de la reconnaissance qu'ils avaient faite ensemble, il demandait son avis, n'eut pas de peine à le convaincre qu'il était impossible qu'avec aussi peu de troupes, il défendît sa position; et qu'il n'avait pas de temps à perdre pour faire repasser la Lauter à toutes ses troupes, en les plaçant plus près des défilés par où elles devraient se retirer, s'il était attaqué par des forces très supérieures. On remit au lendemain le choix d'une position nouvelle, ou les changements à faire à celle qu'on occupait, pour se trouver moins disséminé.

Le lendemain 23 mai, de grand matin, les avant-postes firent prévenir Ambert que l'on entendait une canonnade sur la droite; ce général vint prendre Saint-Cyr à son logement; ils se rendirent ensemble sur la ligne des grand-gardes, pour mieux juger dans quelle direction elle avait lieu. Ils étaient sur la route de Gellheim, près des cinq compagnies du troisième bataillon de l'Ain, d'où l'on jugeait parfaitement que c'étaient les troupes de l'armée du Rhin, placées au revers oriental des Vosges entre Dürckheim et Neustadt, qui étaient attaquées dans ce moment.

Nous avons déja remarqué qu'Ambert n'avait point assez de cavalerie légère à sa disposition; par conséquent il ne pouvait s'éclairer au loin surtout le front de sa ligne; pas une patrouille de l'ennemi ne paraissait; on crut apercevoir là un indice d'attaque sérieuse et prochaine. D'ailleurs il n'était pas raisonnable de croire que l'armée du Rhin ayant une bonne position, et pouvant se réunir en peu d'heures sur le point le plus menacé, ou sur celui qu'elle jugerait convenable, elle se trouvât dans ce jour seule attaquée, pendant que l'armée de la Moselle, d'autant plus faible qu'elle se trouvait disséminée sur une ligne aussi étendue, ne le serait pas.

Les succès faciles sont recherchés par tous les généraux, et l'on fut convaincu que l'attaque qu'on entendait sur l'armée du Rhin était secondaire; tandis que la principale ne tarderait pas à avoir lieu sur celle de la Moselle, et particulièrement sur le point de Kaiserslautern qui était le plus avancé, et qui offrait le plus de difficulté pour la défense et pour la retraite. Si Ambert eût pris de suite le parti de faire repasser ses troupes sur la rive gauche de la Lauter, il faisait échouer les projets de l'ennemi; mais il perdit quelques heures en hésitation. Il faut avouer que la responsabilité des généraux était si grande à cette époque qu'elle leur ôtait les moyens de prendre les mesures con-

venables aux circonstances. Il est présumable que s'il eût pris ce sage parti et qu'il se fût retiré sans combattre, il eût succombé sous le poids des dénonciations; car malgré la disproportion des forces ennemies, dont il faillit être accablé dans cette journée, il fut encore dénoncé par un de ses aides-de-camp, le seul qu'il n'a pas vu de toute la journée.

La canonnade que l'on avait entendue s'étant renouvelée, et le bruit laissant apercevoir que l'ennemi gagnait du terrain sur l'armée du Rhin, Ambert prit enfin son parti; mais il était déjà trop tard : il était probable qu'il ne pourrait éviter des engagements avec l'ennemi, que la supériorité de celui-ci rendrait désastreux. Ses ordres de faire la plus grande résistance à Kaiserslautern étaient si formels qu'il n'avait pas osé s'en écarter plus tôt.

Il chargea Saint-Cyr de faire exécuter la retraite des troupes en avant de la Lauter, et de les réunir en arrière de Kaiserslautern : celui-ci ne perdit pas un instant pour exécuter cet ordre, car il y avait des troupes fort éloignées. Une partie des avant-postes étaient déjà réunis à leurs bataillons, quand on aperçut de toutes part déboucher les colonnes ennemies, avec une précision et un ensemble dont les Prussiens sont seuls capables.

Le maréchal Möllendorf avait eu le temps de méditer son plan d'attaque; aussi l'on peut dire que rien n'y manquait, si ce n'est une force à combattre, mieux proportionnée à celle de l'armée prussienne. Les Allemands l'ont jugé et classé parmi les chefs-d'œuvres de tactique et de ce qu'ils appellent stratégie. Un de nos historiens militaires s'en est un peu moqué, en raison du petit nombre de troupes que le général prussien avait à combattre, et qui, suivant lui, ne comportait pas des combinaisons aussi complètes et dix pages d'instructions. « Frédéric, dit-il, eût été indigné de voir des généraux sortis de son école, faire tant de phrases » pour de semblables combinaisons, tandis qu'ils » avaient si beau jeu d'accabler les républicains et » de les rejeter sur la Moselle. » Il me semble que si la gloire du général peut en être diminuée, cela n'ôte rien au mérite des combinaisons; car bien qu'elles fussent très compliquées, comme la plupart de celles des Allemands, nous avons admiré la précision avec laquelle tant de colonnes de toutes armes, parties de tant de points différents, sont arrivées au même instant à travers un pays aussi accidenté, sur les points où les ennemis croyaient combattre.

Le Prince de Hohenlohe-Kirberg attaqua, avec douze bataillons et vingt-deux escadrons autri-

chiens, la droite de l'armée du Rhin commandée par Desaix; le prince héréditaire de Hohenlohe-Ingelfingen, avec la gauche de l'armée des Prussiens renforcée de dix escadrons, attaqua la division Ferino qui formait la gauche de l'armée du Rhin, entre Dürckheim et Neustadt. Il avait, comme nous l'avons dit, détaché à sa droite le colonel Blücher sur Franckenstein et Rittershof, pour couper la communication de cette armée avec celle de la Moselle. Le général Rüchel, commandant l'avant-garde des Prussiens, déboucha de la route de Gellheim par le chemin dit *royal*, entre Hochspeyer et Kaiserslautern, avec un bataillon et demi d'infanterie légère, six bataillons d'infanterie de ligne, cinq escadrons de hussards, cinq de dragons et de l'artillerie; il était immédiatement suivi des six bataillons du corps de Kleist et des quatre bataillons de la garde royale, commandés par le général Courbière. Aussitôt débouché des bois, entre huit et neuf heures du matin, le général Rüchel s'approcha par les hauteurs du Kaisersberg de la ville de Kaiserslautern. Sa cavalerie qui marchait en tête, trouva encore le deuxième bataillon du Lot sur la hauteur entre cette dernière ville et le ravin de la Hagelbach, qui attendait le bataillon du deuxième régiment d'infanterie commandé par le chef de brigade Oudinot, à qui il avait fallu

beaucoup de temps pour réunir ses postes les plus éloignés; il ne put pas même rallier à lui les quatre compagnies du troisième de Rhône-et-Loire, placées à Otterbach. Elles n'y furent cependant pas attaquées, et parvinrent, non sans peine, à la faveur des bois et des montagnes, à se retirer sur l'armée du Rhin; ainsi que plusieurs petits détachements qui, s'étant trouvés en patrouille au moment où les postes furent rappelés à leurs bataillons, n'avaient pu les joindre. Le bataillon commandé par Oudinot était retardé dans sa marche, parce qu'il avait sur les bras les tirailleurs du corps de Knobelsdorf et le bataillon léger de Thaden; en sorte qu'il était obligé de s'arrêter pour éloigner ceux qui s'approchaient trop. Les hussards du régiment d'Eben, faisant partie de l'avant-garde de Rüchel, se disposèrent alors à charger le deuxième bataillon du Lot qu'ils voyaient isolé sur ce vaste plateau du Kaisersberg, parce que le troisième bataillon de l'Ain, qui jusqu'alors avait flanqué sa droite et sa gauche, repassait sur la rive gauche de la Lauter, pour s'y réunir et protéger la retraite du bataillon du Lot. L'adjudant-général Saint-Cyr ne voulant pas abandonner cette position, avant que le bataillon de Picardie ne fût arrivé sur le même plateau, ordonna au chef de bataillon Dufour de rompre sa ligne et de se serrer en colonne

pour recevoir la charge des hussards; ce qui fut promptement exécuté. Les hussards d'Eben chargèrent le deuxième bataillon du Lot; mais celui-ci les reçut avec tant de valeur et de sang-froid, qu'il leur fit éprouver une perte considérable et les força à se reployer.

Immédiatement après cette charge, le chef de brigade Oudinot arriva sur le Kaisersberg et continua tranquillement sa marche pour repasser sur la gauche de la Lauter, précédé par le deuxième bataillon du Lot qui prit position sur la croupe de la hauteur, dite le Galgenberg, au sommet de laquelle on avait construit une redoute, qui défendait sur ce front le passage de la Lauter au moulin à huile, et le débouché de la ville de Kaiserslautern par la porte de Homburg. Au pied de la position que le deuxième du Lot venait de quitter, on avait pratiqué une rampe assez mauvaise; une des pièces de canon du troisième bataillon de Rhône-et-Loire y versa, et les Prussiens qui suivaient de près ce mouvement eurent l'espoir de s'en emparer. Ils dirigèrent sur elle un feu d'artillerie, pour éloigner les canonniers qui cherchaient à la relever; mais ils ne purent intimider ces braves gens qui, soutenus par l'artillerie du deuxième bataillon du Lot, parvinrent à relever leur pièce et la ramenèrent à leur bataillon. Dans ce

moment, le capitaine Constanti du bataillon du Lot arrêtait encore les Prussiens dans la ville; il s'était barricadé dans la maison commune, faisant feu par les fenêtres. Il revint à son bataillon au moyen d'une espèce de capitulation qu'il parvint à obtenir

En même-temps, le corps de cavalerie du prince de Würtemberg, après avoir détaché six escadrons par la vallée de la Lauter, pour tourner les positions de Morlautern et du Kaisersberg, s'était réuni au corps de Knobelsdorf sur les hauteurs de Morlautern. Ces deux corps se disposaient à passer le défilé de la Hagelbach, pour prendre position sur le Kaisersberg que nous venions d'évacuer; réunis, ils formaient neuf bataillons et dix-huit escadrons. Le corps du général Romberg, de neuf bataillons et deux escadrons, arrivait des environs de Schillodenbach, ayant passé la Lauter à Hirschhorn : il se portait sur la ferme de Vogelweg, où s'appuyait le deuxième bataillon du 24e régiment, formant la gauche de la division d'Ambert. Le neuvième bataillon des Vosges, campé en arrière d'Erfenbach, qui aurait pu arrêter quelque temps ces troupes, s'était retiré en assez grand désordre à leur approche; et au lieu de se diriger sur la ferme de Vogelweg, pour rejoindre le général Peyrimond et le renforcer, il s'était retiré par la vallée de la Lauter; Ambert le rallia en arrière du Galgenberg. Ce bataillon était

celui de la division qui avait le plus de recrues et d'hommes non armés; il faillit être atteint dans sa retraite par les six escadrons dont j'ai déjà parlé plus haut, et que le prince de Würtemberg avait détachés sous les ordres du général Katt. Il ne dut son salut qu'à la quantité d'abatis qui obstruaient cette vallée, et qui ralentirent plus d'une fois l'impétuosité de la cavalerie prussienne.

Le général Romberg devait se lier, pour former cette attaque, avec les troupes du général Kalkreuth, qui venait de Cusel par la route de Ramstein. Ces deux corps de troupes n'eurent pas grande difficulté à vaincre, pour forcer la position d'un bataillon; celui-ci se retira par le Rotherheule pour gagner Pirmasens. L'ennemi qui le suivit, pouvait couper de cette ville le reste de la division; elle était alors formée à la lisière des bois, excepté ce qui défendait encore la redoute du Galgenberg et les trois batteries sur la droite, entre la Lauter et les bois. Les troupes avaient immédiatement derrière elles les deux chemins de Pirmasens; l'un passant par Schopp et l'autre par Trippstadt, où les deux bataillons commandés par l'adjudant-général Terray avaient ordre de se rendre en partant de Hochspeyer.

La division venait d'échapper à de grands dangers; toutes les difficultés avaient disparu, depuis que le général prussien Kalkreuth s'était arrêté, au

lieu de profiter de la retraite du bataillon du 24e régiment pour prendre position sur le chemin de Pirmasens, où il eût inévitablement coupé le reste de la division. Pour continuer la retraite avec sécurité, il fallait faire entrer la majeure partie de l'artillerie et de la cavalerie dans les deux chemins qui traversent les bois et qui conduisent à Pirmasens, avec une escorte d'infanterie; en la protégeant en queue par les bataillons qui bordaient la lisière, et tout au plus par deux pièces d'artillerie. Une fois les troupes entrées dans le défilé, l'ennemi ne pouvant les suivre que dans le même ordre, sa supériorité ne lui aurait servi à rien; ses deux avant-gardes eussent été contenues par nos arrières-gardes. Ainsi il ne pouvait plus rien arriver de fâcheux pour les Français; l'ennemi ne tirait aucun avantage de toutes ses savantes manœuvres, qui n'auraient pas eu plus de résultats pour le maréchal Möllendorf que celles qu'il a tant de fois fait exécuter à Postdam et à Berlin. Mais une faute dont nous allons parler, a replacé cette division dans un danger aussi grand que celui qu'elle avait évité si heureusement; elle a failli l'entraîner à sa perte et a donné à l'ennemi des trophées qu'il ne dut point à sa force, encore moins aux talents de son chef.

Au moment d'entrer dans les défilés qui conduisent à Pirmasens, Ambert donna à Saint-Cyr le

commandement de sa colonne de droite, qui devait se diriger sur Trippstadt, pour y rallier les deux bataillons partis de Hochspeyer, et se mit à la tête de celle de gauche qui devait passer par Schopp, et rallier le bataillon du 24e régiment. La première colonne se composait de quatre pièces de canon de bataille, d'un détachement d'environ quatre-vingt cavaliers, de cinq compagnies du troisième bataillon de Rhône-et-Loire et du troisième de l'Ain; la deuxième (celle d'Ambert) se composait du 11e de cavalerie et des deux escadrons de la légion de la Moselle, du neuvième bataillon des Vosges, du deuxième du Lot et du deuxième du second régiment, de quelques pièces de campagne, des cinq pièces de position et de la compagnie d'artillerie à cheval de Marescot. L'infanterie placée à la lisière du bois, fut mise en route la première, pendant que l'artillerie à cheval et la cavalerie furent laissées en face de l'ennemi dans la plaine, pour protéger la retraite de l'infanterie qui défilait lentement; le chemin étroit ne lui permettant de marcher que sur trois files, c'est-à-dire, trois hommes de front et les serre-files.

L'ennemi suivait nos troupes de très près, et s'approchait des bois méthodiquement; dès qu'il s'aperçut que l'infanterie en avait quitté la lisière, que l'artillerie et la cavalerie ne se trouvaient plus ap-

puyées par elle, il se disposa à charger les chasseurs et le 11e régiment, seule cavalerie de cette division, ainsi que l'artillerie à pied et à cheval qui se trouvait sur ce point, et dont le feu l'incommodait beaucoup. Tout ce qui se trouvait là du 11e régiment, c'est-à-dire, environ deux cents hommes montés, soutinrent le choc avec une grande intrépidité; mais ils furent obligés de succomber sous le nombre toujours croissant de l'ennemi qui finit par les envelopper. Ceux qui échappèrent, avaient été contraints de se faire jour l'épée à la main; ils entrèrent dans le défilé en grand désordre, ce qui jeta l'épouvante dans une partie de l'infanterie; car ils passaient au travers des rangs, quand le fourré des bois leur offrait trop d'obstacles pour gagner la tête de la colonne. L'artillerie avait été chargée et enveloppée dans la même attaque; une partie des canonniers s'étaient fait tuer sur leurs pièces, en les défendant avec une valeur au-dessus de tout éloge. Malgré cet échec, le chef de brigade Oudinot qui, d'après la fuite de la cavalerie, couvrait alors la retraite de cette colonne, retourna avec son bataillon à la lisière des bois pour tâcher de reprendre l'artillerie. Il attaqua l'ennemi et parvint à lui en reprendre une partie; mais la plupart des chevaux d'attelage ayant été tués, il fut obligé de les abandonner, avec d'autant plus de raison que l'ennemi,

s'étant aperçu du petit nombre de troupes dont il était suivi, revenait en si grandes forces, que ce bataillon eût fini par se trouver enveloppé comme la cavalerie. En effet les troupes qui avaient suivi Peyrimond, se trouvaient sur ses derrières et paraissaient devoir rendre sa retraite impossible, serré comme il l'était déjà par les troupes de Romberg et celles des généraux prince de Würtemberg, Knobelsdorf et Courbière, descendues du Kaisersberg. Ambert avait cependant envoyé l'adjudant-général Ducomet, son chef d'état-major, occuper la position de Hohenecken avec un détachement d'infanterie; mais il était probable qu'il ne pourrait y tenir long-temps contre une partie des troupes de Kalkreuth qui filaient de ce côté, pour se porter derrière la gauche de la division.

Pendant que ces évènements se passaient à la colonne de gauche, l'adjudant-général Saint-Cyr avait mis celle de droite sur le chemin de Trippstadt; l'artillerie et la cavalerie furent placées au centre du bataillon qui ouvrait la marche; l'autre étant destiné à couvrir la retraite resta à la lisière du bois, jusqu'au moment où l'on jugea que le premier était à une distance convenable. L'un et l'autre de ces bataillons se trouvaient éclairés sur leurs flancs par des tirailleurs, qui marchaient au travers des bois à leur hauteur et à distance de la portée du fusil.

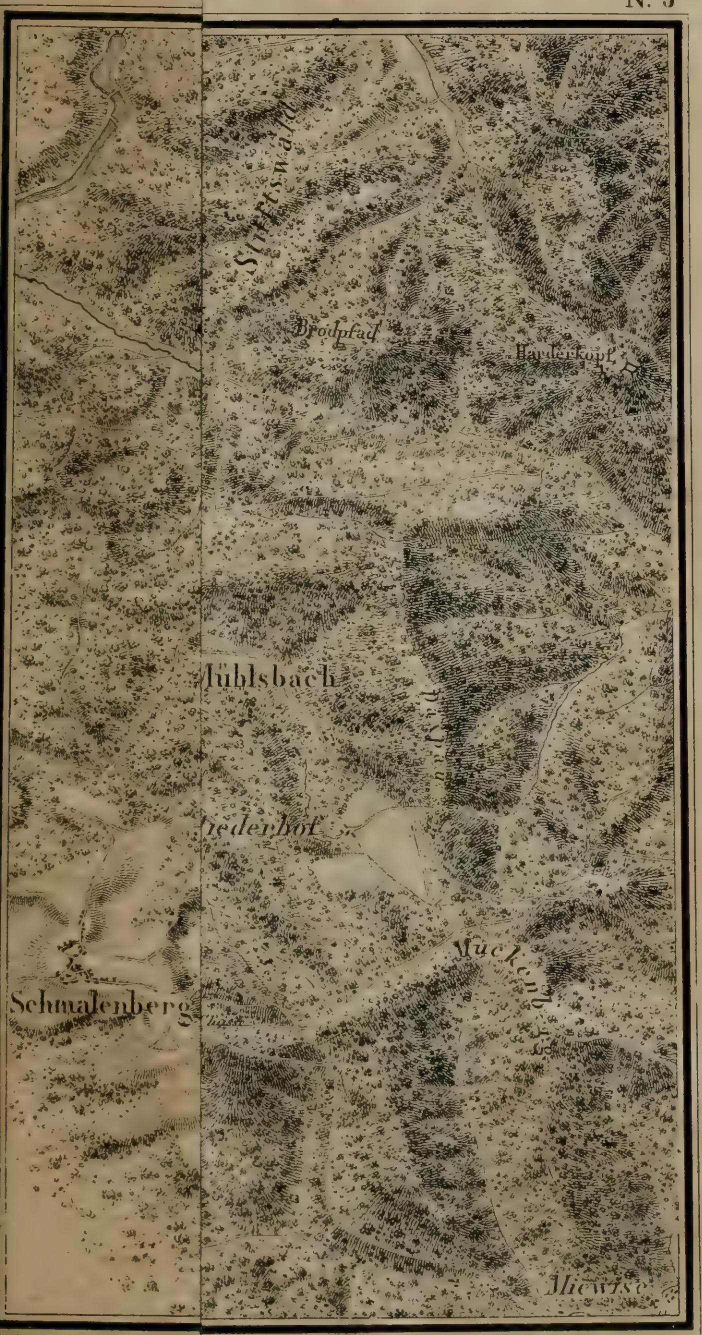
On avait cru devoir prendre cette formation, en raison de ce que le pays qu'on avait à traverser jusqu'aux approches de Stelzenberg, n'était qu'un long défilé couvert de bois.

L'ennemi suivit cette colonne comme il avait suivi l'autre; mais obligé de parcourir les mêmes défilés, il ne pouvait l'attaquer qu'avec un peloton d'avant-garde et des tirailleurs auxquels il nous était possible de riposter dans le même ordre et en marchant. Il fallait seulement éviter d'arriver trop tard à Trippstadt, où nous pouvions être prévenus par le corps de Kleist que l'on avait vu prendre cette direction, après son passage de la Lauter près la Papeterie; car il était possible qu'il y arrivât avant les deux bataillons qui s'y rendaient de Hochspeyer, et avant nous. En effet, comme je l'ai déjà fait remarquer, ce pays quoique montagneux, et très boisé, a un grand nombre de chemins praticables que les Prussiens connaissaient très bien, ayant eu tout le temps de les reconnaître par le long séjour qu'ils y avaient fait.

De son côté le général Rüchel, après avoir passé la Lauter près de la ville de Kaiserslautern, avait pris la direction d'Alt-Schmelzen et d'Altbackerhof; de ce point où le pays est plus découvert et facile, il pouvait aisément couper la route de Trippstadt à la colonne de Saint-Cyr. Pendant qu'avec

RONS.

N°. 3



Litho-Géographie de

Lithog. de Langlumé

1000 5 0 1000 Toises

CARTE DE TRIPPSTADT ET DE SES ENVIRONS.

N° 3



Echelle à $\frac{1}{50\,000}$

3000 Metres

1000 Toises

d'autres troupes il la suivait en queue, il faisait harceler ses flancs par ses tirailleurs pour retarder sa marche; mais rien ne pouvait altérer la confiance et le sang-froid de cette troupe, pas même l'arrivée des fuyards de la colonne de gauche qui s'étaient rejetés sur elle, dans un moment où nous étions loin de soupçonner ce qui lui était arrivé; et nous n'aurions point cru leur rapport, si l'arrivée d'Ambert ne nous l'eût confirmé.

Dans ce moment, nous n'étions pas très éloignés de la sortie du bois, et nous ne tardâmes pas à gravir les hauteurs de Stelzenberg: la position se trouvant assez belle, on s'y arrêta. La troupe fut formée en bataille et l'artillerie fut placée dans la position la plus avantageuse. On voulait rallier les hommes de la colonne de gauche qui avaient été séparés de leur corps; on y rallia en effet un assez bon nombre de cavaliers et de fantassins. On entendait encore un feu soutenu de tirailleurs dans les bois sur notre gauche; c'était le bataillon de Picardie qui s'ouvrait le passage, que lui avaient coupé les troupes qui avaient poursuivi le général Peyrimond.

Le canon se faisait entendre dans la direction du Harder-Kopf, point élevé par où devait passer l'adjudant-général Terray avec ses deux bataillons qu'il ramenait de Hochspeyer à Trippstadt : on supposa

qu'il y était en position. Mais avant d'arriver au Harder-Kopf, où l'on espérait qu'il donnerait un peu de repos à sa troupe, s'il n'était pas trop pressé par l'ennemi, sa petite colonne d'équipages avait rencontré l'avant-garde du corps de Rüchel, c'est-à-dire, le bataillon léger d'Ernest, en arrière duquel marchait le corps de Kleist; l'escorte avait eu un petit engagement avec elle et perdu quelques voitures. Quand l'adjudant-général arriva avec ses deux bataillons, il trouva l'ennemi maître de ce poste important, qui lui coupait sa retraite directe sur Trippstadt; il essaya de l'emporter, mais il était trop inférieur en forces pour pouvoir déposter le général Kleist. Il fut obligé, après sa tentative, de faire un détour, par suite duquel la plus grande partie du premier bataillon de la Montagne s'égara et se retira sur l'armée du Rhin. L'ennemi ayant moins de chemin à faire que Terray, pouvait encore le prévenir à Trippstadt; mais s'étant arrêté à Stiederhof, les deux bataillons français se trouvèrent en bataille devant le village, quand il y arriva.

Au premier coup de canon qui se tira près de Trippstadt, l'adjudant-général Saint-Cyr quitta sa position de Stelzenberg pour s'en rapprocher et faire sa jonction avec les deux bataillons venant de Hochspeyer; la circonstance était pressante, aussi

l'on marcha au pas accéléré et la cavalerie prit les devants au trot. Au moment où nous arrivâmes devant Trippstadt, Terray était vivement pressé par les troupes de Kleist, déjà maîtresses des premières maisons. Saint-Cyr fit de suite porter son infanterie sur ce village, et dirigea sa cavalerie derrière les troupes prussiennes qui y avaient pénétré, et étaient au moment d'enlever ce qui restait d'artillerie à Terray. Ce mouvement précipité et auquel l'ennemi ne s'était pas attendu, eut tout le succès qu'on s'en était promis. Notre cavalerie chargea les pelotons de hussards qui soutenaient l'avant-garde entrée dans Trippstadt; celle-ci s'étant aperçue de leur mouvement rétrograde et de l'arrivée de nouvelles troupes françaises, s'échappa par diverses issues et se reploya sur le gros des troupes de Kleist, qui était placé sur le Wedgenberg, à la lisière du bois, non loin du cimetière de Trippstadt. Nos tirailleurs entretenaient la fusillade avec ceux de l'ennemi qui, persuadé que cette division appartenait à l'armée du Rhin et qu'elle cherchait à se retirer sur Anweiler, prenait position pour l'en empêcher et lui couper le chemin de Johanns-Kreuz et Hochstädt. Le poste de Kaiserslautern aurait dû en effet être occupé par l'armée du Rhin; le maréchal Möllendorf a été induit en erreur, en calculant d'après ce qui devait être et non ce qui

était. Il lui avait été bien facile de s'en assurer, et il semble que pour la justesse de ses dispositions d'attaque, cela était nécessaire.

Si notre colonne de gauche n'eût point éprouvé de revers et qu'elle se fût trouvée en position à notre hauteur, nous aurions pu donner suite à notre attaque sur les troupes de Kleist; mais elle était en pleine retraite et complètement décousue, les bataillons séparés les uns des autres; et il y avait apparence que si le général Ambert parvenait à les rallier, il ne pourrait le faire que derrière l'Erbach ou aux environs de Pirmasens.

On jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour se rapprocher des troupes de notre gauche; nous avions eu le bonheur de rallier les deux bataillons de Hochspeyer; nous avions par conséquent la moitié de la division réunie : c'était un noyau qui pouvait servir encore à rallier les autres. On fit de suite les dispositions nécessaires pour se porter sur les hauteurs de Schmalenberg, quoique cela fût difficile en présence de l'ennemi, à cause du défilé horrible que nous avions à traverser pour y arriver. On fit passer d'abord partie de l'artillerie; le reste suivit, puis les premiers échelons de l'infanterie. Aussitôt que les Prussiens s'aperçurent de ce mouvement, ils revinrent sur Trippstadt qu'ils occupèrent par leur infanterie, à mesure que la nôtre

se retirait. Ils jetèrent de la cavalerie sur les flancs, dans l'espoir de couper cette infanterie qui couvrait la retraite, en défendant pied à pied les divers groupes de maisons qui forment ce long village; mais notre cavalerie défendait ses flancs. Elle chargea plusieurs fois et, quoique bien inférieure à celle de l'ennemi, elle réussit à l'éloigner de son but. Le dernier poste d'infanterie se retira intact sur Ober-Hammer, où toute la colonne des équipages et l'artillerie avaient passé le ruisseau qui nous séparait de la montagne de Schmalenberg. Il prit position à ce hameau, pour protéger la retraite de la cavalerie qui descendait le plateau du Hasenberg en peloton, malgré son escarpement. Celles des Prussiens qui était sur ses talons, descendait aussi dans le même ordre, et si près de la nôtre, que l'infanterie qui s'était formée en bataille à mi-côte de la hauteur de Schmalenberg et qui s'étendait dans la direction du hameau de Neu-Hammer où elle avait un poste, ne pouvait pas faire usage de ses armes, non plus que notre artillerie, dans la crainte de tirer sur nos cavaliers. Mais dès le moment que ceux-ci furent au fond du ravin, notre infanterie tira; quelques coups de canon suffirent pour éparpiller l'ennemi, et le faire retirer en grande hâte sur son infanterie qui n'avait pas dépassé les dernières maisons du village. Notre cavalerie passa tranquillement

le ruisseau et fut se former en arrière de l'infanterie, près du village de Schmalenberg.

L'ennemi ne paraissant pas disposé à suivre plus loin son attaque, les troupes furent remises en colonnes de retraite, dans la direction de Pirmasens. Comme le pays que l'on devait parcourir était très montueux, et que les troupes légères de Kalkreuth ou celles de Romberg qui avaient suivi celles de notre gauche, pouvaient se présenter en tête ou sur notre flanc, nous crûmes devoir encore placer nos équipages, notre artillerie et notre cavalerie au centre de la colonne. Cette précaution ne fut pas en effet inutile, car durant la marche ils se présentèrent plusieurs fois à la tête de la colonne, mais sans succès, vu l'ensemble et le bon ordre qui régna parmi la troupe.

Après une halte d'une heure, près du village de Clausen, nous continuâmes notre marche, et nous arrivâmes sur le soir aux environs de Pirmasens où nous prîmes position, près des troupes de la colonne de gauche qu'Ambert avait pu rallier; il s'y trouva aussi quelques détachements de l'armée du Rhin, qui avaient été coupés dans les gorges vers Franckenstein. Nous y apprîmes que Peyrimond avait continué sa retraite sur Bitche et que le général Xaintrailles avait été forcé dans sa position de Homburg par le général prussien Wittingshof du corps de Kalkreuth.

Le résultat de cette journée a été, que les Autrichiens sous les ordres du prince de Hohenlohe-Kirberg ont été battus sur la Reebach par Desaix, et qu'avant la fin de la journée ils se sont retirés vers Ogersheim; que le prince héréditaire Hohenlohe-Ingelfingen, commandant la gauche des Prussiens, a été obligé de faire un mouvement rétrograde; quoiqu'il n'ait eu pendant toute la journée à combattre que la division Ferino entre Dürckheim et Neustadt, et le détachement de l'extrême gauche de l'armée du Rhin, commandé par Siscé, que le colonel Blücher n'a pu empêcher de se retirer sur Saint-Lambrecht. Enfin le reste de l'armée de Möllendorf n'a eu d'autres succès sur les huit bataillons de la division d'Ambert, qui occupait le terrain entre Vogelweg et Hochspeyer, que celui que lui a procuré une mauvaise disposition de troupes à l'entrée d'un défilé; ce qui a amené l'échauffourée qui l'a mis si facilement en possession de quelques trophées. Quoiqu'il en soit au reste, c'est un avantage pour eux et je n'entends pas le contester; j'observerai seulement qu'ils l'ont fait sonner bien haut. Car enfin l'armée du Rhin a battu l'ennemi; et je ne crois pas qu'on puisse appeler battue, une troupe qui cède du terrain, quand il y a une aussi grande disproportion de forces, que celle qui existait entre le feld-ma-

réchal Möllendorf et le général Ambert; puisque le premier a réuni sur la position de Kaiserslautern quarante-cinq bataillons et à peu près autant d'escadrons; ce qui donne une différence d'environ six contre un en infanterie et de plus de douze contre un en cavalerie. Mais je suis obligé de convenir que, si les troupes n'ont pas été battues, les deux généraux en chef, par les mouvements rétrogrades qu'ils ont fait effectuer à leurs troupes sans nécessité, semblent avoir été battus dans leur moral, ce qui est bien pis.

Le général Moreaux se retira sur la Sarre, et le général Michaud sur la Queich; les deux armées laissèrent d'abord une grande trouée entr'elles, ne communiquant que par un grand détour, jusqu'au moment où l'armée du Rhin envoya un corps dans les gorges de Bitche. Ce mouvement auquel l'ennemi était loin de s'attendre, lui donna le courage de s'avancer un peu plus, de grossir ses succès et d'en imposer au public, en annonçant la défaite des Français; mais ceux-ci ne tardèrent pas à répondre comme ils le devaient à ces fanfaronnades politiques, ainsi que nous le verrons plus tard.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'armée de la Moselle occupe les positions de Bliescastel, Hornbach et Pirmasens ; elle reprend ensuite l'offensive avec celle du Rhin. — Affaire de Schweigenheim.

Le comité de salut public qui avait affaibli ces armées pour renforcer celle du Nord, devait s'attendre à des revers sur le Rhin et dans les Vosges; néanmoins il témoigna beaucoup d'humeur de ceux qu'on venait d'éprouver. Il y envoya le représentant Hentz avec des pouvoirs extraordinaires; cependant à son arrivée au quartier-général de Moreaux à Sarrebrück, il ne fit aucune destitution. Il força l'adjudant-général Gouvion Saint-Cyr d'accepter, non les fonctions qu'il remplissait depuis long-temps, mais le grade de général de brigade, que les représentants de l'armée du Rhin n'avaient pu lui faire accepter pendant la campagne précédente. Celui-ci ne crut pas devoir résister à la menace d'être envoyé en surveillance.

Ce représentant qui était un des plus dévoués

au comité, et qui avait toute sa confiance, devint dur et injuste à son arrivée à l'armée du Rhin ; car il destitua les généraux Ferino et Delmas et peu de temps après le général Bourcier, chef de l'état-major général, tous les trois d'un mérite reconnu et d'un patriotisme éprouvé. Le dernier fut bientôt rendu aux vœux de l'armée; la justice rendue aux deux autres fut plus tardive.

Le comité de salut public donna l'ordre au général en chef de l'armée du Rhin, d'envoyer un renfort nouveau de six mille hommes à celle de la Moselle; en conséquence Michaud fit partir pour Bitche huit bataillons qui ne devaient pas tarder à être remplacés par dix autres venant de l'armée des Alpes. Au moyen de ce renfort, Moreaux occupa les positions de Bliescastel, Hornbach et Pirmasens, en se liant par les gorges d'Anweiler à la gauche de l'armée du Rhin. Cette armée avait besoin de généraux pour remplacer ceux que les dernières destitutions lui avaient fait perdre; on désigna au représentant du peuple Hentz, pour général de division en remplacement de Ferino, Saint-Cyr qui, par un malentendu ou une erreur, se trouvait à l'armée de la Moselle, depuis les mouvements survenus dans les deux armées à l'occasion du déblocus de Landau, et qui avait toujours fait partie de celle du

Rhin. Hentz l'ayant nommé, Saint-Cyr reçut l'ordre de revenir remplir les fonctions de son nouveau grade, c'est-à-dire de général de division. Les raisons qui l'avaient décidé à accepter le grade de général de brigade quelques jours avant, subsistant toujours, cet officier se résigna à tout ce que cette élévation pouvait amener de fâcheux; il prit congé de Moreaux, qui se montra satisfait de cette nomination. Les idées de Saint-Cyr, sur la nécessité de lier les opérations des deux armées tellement ensemble qu'elles semblassent n'en faire qu'une, lui étaient connues; il était persuadé qu'il ne dépendrait pas de lui que ce résultat n'eût lieu dès les premières affaires, avec d'autant plus de raison qu'il connaissait le personnel de l'armée de la Moselle, ainsi que le terrain sur lequel il était probable que l'on opérerait. Ce général partit de Sarrebrück le 11 juin, et le 14 il prit le commandement de la deuxième division de l'armée du Rhin qui se trouvait placée au revers des Vosges, en avant de Landau et des lignes de la Queich.

L'armée du Rhin se trouvait depuis quelques mois commandée par le général Michaud qui avait succédé à Pichegru. Ce général qui avait servi activement pendant la dernière campagne, avait acquis de l'expérience; c'était un patriote franc, un des meilleurs Français que j'aie connus; avec

du bon sens et de l'instruction, il était cependant d'une modestie remarquable, et celle-ci était sincère. Elle était si grande que jamais il ne s'en rapportait à ses propres lumières; pour les petites, comme pour les grandes opérations, il réunissait chez lui quelques-uns des principaux officiers de son armée dont il réclamait les conseils; le plus souvent il allait chez eux pour leur épargner la fatigue du trajet. Quelques esprits superficiels pourront voir ici la marque d'un caractère faible; qu'il me soit permis de faire à ce sujet une observation, c'est que jamais l'armée du Rhin n'a été aussi bien conduite que quand elle a eu à sa tête des généraux assez forts, ou si l'on veut assez faibles, pour oser douter de leurs moyens, en cherchant des conseils au dehors. Je sais bien que ce parti a ses inconvénients, comme tout autre, mais ils ne sont pas d'une nature si grave.

Loin d'avoir brigué le poste éminent auquel il fut élevé, le général Michaud ne l'accepta que par obéissance, comme un sacrifice qui lui était imposé et que son dévouement à sa patrie ne lui permettait pas de refuser obstinément. La fortune a couronné son zèle, puisque sous sa direction l'armée du Rhin a fait une de ses plus belles campagnes. Le gouvernement qui voulait à tout prix des succès dans le nord, ayant trop affaibli son

armée, n'exigeait de lui que la conservation de Landau; mais cette tâche était loin de lui suffire. Ses succès ont été aussi brillants que ceux des autres armées auxquelles on avait prodigué toute espèce de secours.

Le quartier-général de la deuxième division de l'armée du Rhin, commandée par Saint-Cyr, était établi à Damheim. Le 17 juin, le général en chef et les principaux généraux furent convoqués chez les représentants du peuple à Landau, pour discuter les opérations que l'armée pourrait entreprendre (1). Moreaux commandant de l'armée de la Moselle s'y trouvait avec le général Ambert.

(1) Une chose remarquable et qui peint l'esprit du temps, c'est l'affectation avec laquelle ces représentants laissèrent, pendant les conseils de guerre qui se tinrent chez eux, les fenêtres de leur salon ouvertes. Elles donnaient sur la place où une guillotine se trouvait en permanence, comme s'ils eussent voulu s'en servir pour intimider les militaires présents à ces réunions, ou pour exciter leur zèle. Si telle était leur intention, ils avaient mal choisi leurs moyens; de pareilles mesures ne pouvaient au contraire que refroidir le zèle des plus fervents patriotes et leur faire détester le régime de la Convention. Le gouvernement de cette époque, comme tous ceux qui ont opprimé les peuples, ne pouvaient se soutenir que par la terreur; elle était alors à son paroxisme, elle ne pouvait plus augmenter, et à ce signe on croyait appercevoir la fin de cet horrible fléau, qui pesait sur tous les citoyens et les défenseurs de la patrie, comme sur ses ennemis de l'intérieur. La défiance des commissaires de la Conven-

Dans ces sortes de conseils on a souvent remarqué que l'avis du plus timide prévaut. Cette fois il n'en fut pas ainsi; la majorité du conseil fut d'avis que malgré la supériorité de l'ennemi, il était encore plus convenable de prendre l'offensive (c'est-à-dire d'adopter le système de guerre le plus facile, qui permet, ou plutôt qui oblige la réunion des troupes), que de conserver la défensive qui, forçant à les étendre et les disséminer souvent outre mesure, les expose toujours à des revers. Telle avait été en effet la cause de celui qu'on venait d'éprouver au début de la campagne, et qui aurait pu avoir des suites désastreuses, si l'ennemi eût continué son mouvement.

Ainsi il fut arrêté que conjointement avec l'armée de la Moselle on reprendrait l'offensive; il y eut plus de discussions sur la manière de parvenir au but que l'on se proposait, les généraux Desaix et Saint-Cyr s'étant trouvés d'avis à peu près opposés. Le premier voulait qu'on attaquât l'ennemi par sa

tion était portée à tel point, qu'il n'était plus permis de recevoir un prisonnier rendu, et que des officiers qui se trouvaient dans ce cas, restèrent quarante-huit heures, entre les postes ennemis où ils avaient été rendus, et les nôtres où l'on ne pouvait les recevoir sans l'autorisation de ces commissaires qui la donnèrent enfin, mais avec des restrictions injurieuses pour ces officiers. [4 et 5]

gauche avec les première et troisième divisions le long du Rhin dans la plaine du Palatinat, et que les autres divisions des deux armées ne fissent que seconder et appuyer cette principale attaque, en maintenant en échec les troupes ennemies qu'elles avaient devant elles, pour les empêcher de se porter sur notre droite pendant son mouvement offensif, en se tenant toujours à sa hauteur à mesure qu'elle gagnerait du terrain.

Saint-Cyr trouvait ce projet plus spécieux que solide: selon lui, l'armée qui avait beaucoup de recrues principalement dans la cavalerie, n'était point encore en état de livrer une bataille en plaine, contre des adversaires aussi instruits et aguerris que ceux qui étaient en présence. Ce plan d'attaque lui paraissait trop hazardeux ; il soutenait que c'était dans les montagnes et dans des actions secondaires que nos troupes pouvaient obtenir le plus de succès; parce que sur un terrain de cette nature les manœuvres d'ensemble d'une armée ne peuvent, pour ainsi dire, point avoir lieu, et que les troupes les plus audacieuses l'emporteront toujours sur les autres; que l'on pouvait de cette manière éviter une affaire générale et arriver à son but après deux ou trois combats vigoureux, mais partiels, dans lesquels nos troupes auraient vraisemblablement des succès, étant en général plus

propres à ce genre de guerre que les troupes allemandes, et que dans le cas particulier où l'on se trouvait, on aurait de plus l'avantage de paralyser la cavalerie qui faisait la principale force des armées ennemies; tandis que la nôtre, comme on l'a déjà observé, étant formée aux trois-quarts d'hommes et de chevaux tout neufs, nous devions éviter de l'engager.

Saint-Cyr citait à l'appui de son avis les revers du commencement de la campagne de 1793, revers qu'on eut évités, si les principales forces des deux armées eussent opéré dans les Vosges au lieu de manœuvrer en plaine. Il rappelait les succès obtenus à la fin de cette même campagne, du moment que l'on eut adopté un système opposé à celui qu'on avait d'abord suivi. Ces raisons et d'autres que l'on ajouta ne purent prévaloir; Desaix soutint son opinion avec chaleur et il l'emporta. Il était un peu aveuglé par le succès qu'il avait obtenu le 23 mai sur les Autrichiens, et il ne considérait pas qu'il ne l'avait eu que parce qu'il se trouvait en position et bien retranché par des abatis, des inondations, etc.; que ce serait tout autre chose quand il paraîtrait en plaine, à découvert, avec une cavalerie aussi jeune et aussi peu instruite que l'était la sienne. Les représentants et le général en chef ayant adopté son avis, le 2 juillet fut désigné pour le commencement des opérations, afin

d'avoir le temps de rapprocher les troupes de l'armée de la Moselle qui devaient y concourir.

Le 19 juin, les Autrichiens vinrent attaquer les avant-postes de la première division; après les avoir reployés, ils parurent vouloir forcer la droite de l'armée à repasser derrière les lignes de la Queich [3]. Ils ouvrirent une canonnade à laquelle Desaix répondit; ayant fait avancer sa cavalerie, le 10e de chasseurs et le 17e de dragons eurent quelques succès; l'ennemi fut obligé de se retirer et de renoncer à son dessein.

Cette affaire confirma Desaix dans la bonne opinion qu'il avait de sa cavalerie, de laquelle il se promettait de grands succès dans l'attaque projetée pour le 2 juillet. L'ennemi fut convaincu au moins que l'on n'était plus disposé à lui céder du terrain; il prit le parti de se retrancher et d'établir définitivement ses troupes dans la position suivante: L'avant-garde, forte de trois bataillons de troupes légères, quatre escadrons de hussards et quelques pièces de campagne, prit position à la hauteur de Schweigenheim, entre les deux routes de Spire à Germersheim et de Spire à Landau; le corps de bataille entre Harthausen et Heiligenstein; la réserve vers Duttenhoffen et Spire; et pour se lier aux Prussiens, un petit corps fut placé entre Fraischbach et Gemmersheim.

Les Prussiens contents de leur position n'avaient point inquiété les troupes qui leur faisaient face. Jusqu'à la fin du mois de juin il n'y eut pas une escarmouche avec eux; ils s'occupaient de fortifier leur position, et les Français, de la nouvelle organisation de leur infanterie en demi-brigades. Cette opération commencée en hiver fut à peu près terminée à cette époque.

Le I.er juillet, les troupes de la Moselle et du Rhin se trouvaient prêtes à exécuter les mouvements ordonnés pour la journée du lendemain. Il s'agissait de contenir l'armée prussienne sur ses positions et de l'inquiéter assez pour l'empêcher de porter des secours aux Autrichiens, sur lesquels devaient tomber les efforts de cette journée. L'armée de la Moselle s'était avancée de Bliescastel, Hornbach et Pirmasens; elle vint se lier plus étroitement aux troupes de l'armée du Rhin qui occupaient la vallée d'Anweiler. Moreaux qui se trouvait indisposé, avait chargé du commandement de ses troupes le général Ambert. Celles des généraux Sibaud, Siscé et Desgranges formant la quatrième division devaient observer les Prussiens qui occupaient les postes de Hochstädt, de Saukopf et du Schänzel; la deuxième division, sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr, devait observer et contenir le corps du prince héréditaire de Hohenlohe-

Ingelfingen placé au revers des Vosges, entre Neustadt et Landau, celui de l'armée prussienne qui pouvait le plus tôt porter des secours aux Autrichiens, vu sa proximité. [6 et 7]

Desaix qui était chargé de l'attaque principale, ou pour mieux dire de la seule attaque de cette journée, avait été renforcé en cavalerie; l'on y joignit la troisième division que commandait le général Vachot, placée à Germersheim, ce qui porta les troupes sous ses ordres à vingt-quatre bataillons d'infanterie et vingt-quatre escadrons de cavalerie, avec de l'artillerie en proportion. Il semblait qu'il eut suffisamment de troupes pour battre celles du prince Hohenlohe-Kirberg dont j'ai donné plus haut la position; mais la fortune se plaît souvent à déranger les calculs les mieux établis; et il n'y aurait pas d'art de la guerre, si la supériorité des forces était toujours suffisante pour obtenir la victoire.

Desaix surprit l'avant-garde autrichienne à Schweigenheim; le 2 juillet de grand matin, il avait fait déboucher des villages de Westheim et de Lingenfeld, Vachot avec huit bataillons d'infanterie. Ceux-ci se portèrent sur le côteau et les vignes qui avoisinent Schweigenheim, pour attaquer l'avant-garde autrichienne par son flanc droit, tandis que les généraux Werneck, Frimont et Rivaud, à la tête de cinq régiments de chasseurs et de dragons, se por-

taient rapidement sur les hauteurs, entre Schweigenheim et Klein-Holland, pour tourner et envelopper la gauche de l'ennemi ainsi que ce village. En même temps une autre colonne de cavalerie, sous les ordres de l'adjudant-général Picard, s'avançait par le plateau de Nieder-Lustädt sur Schweigenheim, soutenue par le général Marchais avec huit bataillons d'infanterie; le général Beissac à la tête de huit autres bataillons et de quelques escadrons débouchait par Weingarten pour attaquer l'ennemi à Fraischbach, attirer des forces sur ce point et le détourner de la véritable attaque qui s'opérait sur Schweigenheim.

Ces premiers mouvements s'étaient exécutés avec ordre et précision; l'ennemi surpris et épouvanté d'une telle réunion, ne pensa d'abord qu'à fuir; les canonniers avaient abandonné leurs pièces; tout s'ébranlait en désordre : il y avait peu de chose à faire et toute l'avant-garde autrichienne était perdue. Desaix mit sa cavalerie en mouvement; mais comme je l'ai déjà dit, n'étant point manœuvrière, elle se troubla; le désordre s'y mit bientôt, et il s'accrut en un instant au point qu'il devint plus grand que celui qui régnait encore dans les troupes ennemies. Quelques pelotons se mirent en fuite vers Germersheim; les autres furent probablement entraînés par le mauvais exemple, car dans ce moment

encore une partie de la cavalerie qui leur était opposée fuyait dans la direction contraire vers Spire; mais plus instruite et plus aguerrie que la nôtre elle se rallia promptement; les canonniers revinrent à leurs pièces, s'en servirent si à propos, que cette avant-garde qui aurait dû être prise, fut sauvée. Desaix ne crut pas devoir donner plus de suite à cette attaque qu'il regarda comme manquée; après avoir rappelé le général Beissac, il se disposa à rentrer dans les positions qu'il venait de quitter. Il crut pouvoir prendre ce parti, sans qu'il en résultât d'inconvénients; car aucunes troupes des deux armées, d'après les dispositions arrêtées au conseil de guerre, ne devaient engager d'attaques sérieuses, mais seulement s'approcher de l'ennemi sur tout son front, pour lui cacher le plus long-temps qu'on pourrait le véritable point d'attaque et l'empêcher d'y porter des renforts assez considérables pour la faire manquer.

La deuxième division avait attaqué les Prussiens sous les ordres du prince Hohenlohe; l'infanterie avait suivi le revers oriental des Vosges, parcourant un terrain coupé et des vignobles qui la mettaient hors des atteintes de la cavalerie ennemie : la nôtre, sous les ordres de Laboissière, marchait dans la plaine à sa hauteur. La confiance de l'ennemi était d'autant plus grande que dans ses der-

nières affaires avec la deuxième division, il avait eu sur elle plusieurs avantages assez marquants. Son avant-garde tint plus long-temps sur les positions qu'elle ne l'aurait dû; elle se fit battre et rejeter jusques sur Edenkoben, après avoir essuyé une assez grande perte. On apercevait de l'hésitation et même du trouble dans les mouvements de l'ennemi; Saint-Cyr, malgré les craintes que lui inspirait l'attaque des divisions de droite, fut un moment tenté de s'engager plus sérieusement; heureusement qu'il ne le fit pas, car on apprit bientôt que Desaix s'était retiré sur ses anciennes positions. Il nous fallut songer à rentrer dans les camps que nous venions de quitter. Un mouvement rétrograde est toujours important et dangereux à faire devant de bonnes troupes : aussi les Prussiens se proposaient bien de prendre leur revanche; mais la retraite des Français se fit en si bon ordre et avec tant de précision, que l'ennemi ne put les entamer et qu'il n'en résulta pour lui qu'une plus grande perte à ajouter à la première. Notre infanterie mérita les plus grands éloges; notre cavalerie, bien appuyée par elle, et bien conduite, en mérita aussi. Non seulement elle se soutint contre les attaques réitérées de Blücher, mais elle fit éprouver des pertes considérables aux hussards de Golz, qui était alors le plus intrépide des régiments prussiens.

Dans la matinée de cette journée, les divisions de l'armée de la Moselle qui occupaient Bliescastel et Hornbach, se réunirent sur les hauteurs en arrière de Deux-Ponts; elles étaient commandées par les généraux Reneauld et Xaintraille. L'ennemi qui occupait la ville, les vergers et la position de la tuilerie avec de l'artillerie légère, y fut attaqué vivement et forcé à une retraite précipitée sur le retranchement de Käshofen, devant lequel se portèrent les deux divisions. Tout se borna là, jusqu'à la nuit, à une canonnade très vive et à une charge du 7e régiment d'hussards sur la cavalerie ennemie, ce qui permit d'occuper une position assez avantageuse, pour battre le retranchement qu'on devait emporter le lendemain au point du jour : mais l'ennemi se retira pendant la nuit vers Kaiserslautern, et ce qui occupait Homburg, sur Kübelberg.

La division du général Taponier partit de Pirmasens, se dirigea sur deux colonnes pour se porter sur Trippstadt. Celle de gauche trouva l'ennemi retranché sur la hauteur de Fischbach; un bataillon le délogea à la bayonnette. Ces deux colonnes repoussèrent tous les postes avancés de l'ennemi et eurent à vaincre les difficultés naturelles des chemins : les côtes rapides qu'on eut à franchir, obligèrent de monter successivement

les pièces d'artillerie en doublant les attelages, ce qui retarda beaucoup la marche, surtout de la colonne de droite qui ne put arriver devant Trippstadt en même temps que celle de gauche. Celle-ci prit la position la plus avantageuse pour battre l'ennemi; elle eut à soutenir un feu très vif d'artillerie et d'infanterie, mais elle fut bientôt en mesure d'y répondre.

Le lendemain matin, un brouillard épais cachait les dispositions de l'ennemi; on avait compté un peu trop sur la réussite de l'attaque, qui avait dû se faire sur les Autrichiens dans la plaine du Palatinat; on ne doutait pas que l'armée du Rhin ne donnât suite, dans la journée du 3, aux opérations commencées la veille; on se voyait en mesure d'obtenir des succès. Ambert se décida à prendre l'offensive.

A sept heures et demie, les troupes purent se mettre en mouvement; une colonne fut chargée d'attaquer l'ennemi par sa droite : comme elle avait un espace de terrain long et difficile à parcourir, l'ordre fut donné de n'attaquer sur les autres points que lorsqu'elle aurait fait des progrès. L'ennemi porta sur sa droite de grands moyens de défense, pour mieux assurer ses principales communications de retraite; il ne put résister à l'impétuosité des assaillants qui, après avoir traversé de profonds ravins, gra-

vīrent des hauteurs escarpées sous le feu de la mousqueterie et une grêle de mitraille, et parvinrent à le chasser de ses retranchements : l'infanterie qui les gardait s'enfuyait en désordre; elle se rallia sur sa cavalerie. L'action allait être très sérieusement engagée, lorsqu'Ambert fut prévenu de la non-réussite de l'attaque de l'armée du Rhin, et qu'elle avait repris ses positions; il aurait pu en recevoir l'avis dans la nuit du 2 au 3, mais les communications avaient été interceptées : les ordonnances obligées de faire de grands détours, n'arrivèrent qu'à dix heures du matin. Toutes les dispositions de retraite furent prises sur le champ; l'ennemi aussitôt qu'il s'en aperçut, fit filer des troupes sur les flancs et les derrières. Ambert eut de la peine à faire retirer les troupes qui avaient eu des succès sur la droite de l'ennemi; elles furent chargées par de l'infanterie; elles se retournèrent, la chargèrent à leur tour et l'obligèrent à se retirer précipitamment dans ses retranchements sous la protection de son artillerie. Le sixième bataillon de Rhône-et-Loire gardait les postes de Heltersberg et Geisselberg; le premier fut enveloppé : on envoya des forces pour le dégager, ce qui fut de suite exécuté; mais ce bataillon y perdit ses pièces. Vers midi cette division était en pleine marche, se dirigeant sur Pirmasens par

Fischbach; mais l'ennemi s'était établi avec de l'artillerie sur les hauteurs à droite entre Geisselberg et Fischbach, il canonna vivement les premières troupes qui passèrent; un bataillon traversa le ruisseau qui le séparait de cette hauteur, se porta avec vigueur jusqu'au sommet : l'ennemi ne l'y attendit pas.

Les hussards et l'infanterie légère ennemie ne cessèrent de se montrer sur le flanc droit de la colonne jusqu'à Rothalben; on les écarta par tout. Cette division arriva le soir à Pirmasens; les forces que l'ennemi avait réunies, devaient lui faire rencontrer beaucoup de difficultés dans sa retraite, cependant il ne cessa d'y régner le plus grand ordre.

Les trois divisions reprirent leurs précédentes positions (1).

(1) C'est-à-dire, celles de Pirmasens, Hornbach et Bliescastel. Quelques lecteurs, pourront s'étonner de voir toujours l'armée de la Moselle occuper ces mêmes positions; il leur semblera, peut-être, qu'il n'y en avait pas d'autres, où elle pût se trouver en sureté. Ce serait une erreur, car dans ce pays, à chaque pas l'on en trouve d'excellentes. Dès le commencement de la campagne de 1793, on avait occupé celles dont je parle, on les avait mises, pour ainsi dire, à la mode, et l'on ne se croyait en sûreté que lorsqu'on les occupait. Le 3 juillet, les divisions de cette armée se croyaient obligées de faire des marches longues et pénibles pour aller les retrouver, quand on en avait sous la main de meilleures et qui avaient l'avantage d'être plus rapprochées de celles occupées par l'armée du Rhin.

Il y eut un nouveau conseil de guerre à Landau, tenu chez les représentants du peuple, pour discuter les moyens de remédier au plan d'attaque échoué le 2 juillet, et arrêter de nouvelles combinaisons qui pussent amener les succès que l'on désirait obtenir. Les généraux de l'armée de la Moselle, Moreaux et Ambert, s'y trouvèrent aussi. Desaix donna son avis le premier, en déclarant qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de suivre exactement le plan d'attaque proposé par Saint-Cyr, au premier conseil, tenu le 17 juin. Tous les membres présents furent de son avis, et Saint-Cyr fut chargé de le rédiger. L'exécution en fut fixée au 13 juillet, pour laisser du temps à l'armée de la Moselle qui, étant plus en arrière que celle du Rhin, avait encore de très mauvais chemins à parcourir avant de joindre l'ennemi. Aussitôt qu'il fut rédigé, Saint-Cyr le soumit aux deux généraux en chef qui l'adoptèrent, et donnèrent les ordres nécessaires pour son exécution. Il était conçu en ces termes :

« Le 12 juillet, la division de Bliescastel partira sur deux colonnes pour se rendre sur les hauteurs de Martinshöhe ; celle de gauche se dirigera sur ce point par Homburg et Käshofen ; celle de droite passera par Deux-Ponts. Cette division fera tous ses efforts pour rejeter l'ennemi de l'autre côté

de l'étang de Scheidenburger, rompra toutes les communications et les gardera. La division de Hornbach partira le même jour sur deux colonnes; celle de gauche se rendra sur les hauteurs de Hermersberg, la droite appuyant au village; celle de droite sur les hauteurs de Geisselberg, la droite appuyée au ruisseau appelé Erbach.

«La division de Pirmasens partira le même jour pour se rendre sur les hauteurs de Schmalenberg; trois bataillons de cette division devront se porter à Leimen. Le même jour les trois bataillons de gauche de l'armée du Rhin se porteront sur Hochstädt; le reste de l'armée fera un mouvement pour inquiéter l'ennemi, le tenir en échec et lui cacher les points sur lesquels on veut l'attaquer en forces, l'obliger sur tout, s'il est possible, à porter ses plus grandes forces sur les points où l'on veut rester sur la défensive.

« Le lendemain 13, l'attaque doit être générale sur toute la ligne et exécutée avec la plus grande vigueur sur les points les plus importants à ressaisir, tels que Trippstadt pour l'armée de la Moselle, la gorge de Saint-Lambrecht pour l'armée du Rhin et le revers des Vosges.

« La division de Martinshöhe se portera sur Landstuhl, en gardant toujours sur sa gauche les communications venant de Kübelberg, Miesau, etc. La

brigade ou colonne de gauche de la division, partie de Hornbach et campée à Hermersberg, s'emparera des gorges de Höneck et Schopp, tandis que la colonne de droite de cette division se réunira avec celle de Pirmasens, pour attaquer Trippstadt de concert avec les trois bataillons qui partiront de Leimen. Une fois maître de ce poste, on devra en détacher des forces assez considérables, pour se porter sur Hochspeyer, Franckenstein et Weidenthal, et couper par cette gorge la communication de Kaiserslautern à Neustadt.

« La brigade de gauche de l'armée du Rhin, laissera un bataillon à Hochstädt et les deux autres se porteront sur Elmstein. La division d'Anweiler fera marcher trois bataillons par la gorge d'Esthal pour se diriger sur Elmstein et se réunir aux deux autres, partis de Hochstädt. Le reste de la division d'Anweiler, renforcé de quelques bataillons du camp d'Insheim, attaquera avec la plus grande vigueur le camp des ennemis, situé sur le Blödersberg. Avec les forces qui lui seront données, il y a les plus grandes probabilités que les ennemis seront battus sur ce point; alors on laisserait un bataillon à Elmstein, un autre à Appenthal et le reste de la division se porterait sur le champ sur les hauteurs de Spanberg, pour se rendre maître de la gorge de Saint-Lambrecht, ou menacer de se por-

ter sur les derrières de l'ennemi par la gorge de Saint-Martin, dans le cas où la deuxième division de l'armée du Rhin ne pourrait parvenir à le débusquer de sa position; dans le cas contraire, cette division se porterait sur Saint-Lambrecht.

« La deuxième division de l'armée du Rhin fera une attaque vigoureuse sur les Prussiens, campés sur le revers des Vosges; elle fera tous ses efforts pour les rejeter de l'autre côté du Speyerbach, tandis que la première division protégera son flanc droit et contiendra le corps des Autrichiens. Une fois l'armée du Rhin maîtresse de la position du Speyerbach et liée à l'armée de la Moselle par la gorge de Neustadt, on fera des dispositions nouvelles et on aura tout lieu d'espérer de tourner la position de Kaiserslautern par Dürckheim, Alsenborn, etc. L'armée de la Moselle arrivée à Tripp-stadt devra communiquer avec l'armée du Rhin par Hochstädt. »

Tel était textuellement le plan d'attaque pour la journée du 13 juillet, remis aux deux généraux en chef et envoyé par eux aux généraux de division qui devaient concourir à son exécution. On n'y avait pas fait entrer la troisième division du Rhin que commandait le général Vachot : on la laissait disponible dans les mains du général en chef, pour la porter sur le point où se rencontreraient les

plus grands obstacles. On voit que ces dispositions étaient conformes aux principes souvent énoncés dans ces mémoires; que les forces dont le gouvernement disposait entre le Rhin et la Moselle devaient agir ensemble, et ne former par le fait qu'une seule armée; que le choix du terrain était bien adapté au génie des Français en général et particulièrement de ceux de cette époque, vu leur peu d'instruction (comparativement à celle des armées alliées) pour exécuter les manœuvres d'ensemble qui assurent les succès dans la guerre en pays ouvert. Sur le terrain où nous devions combattre, nous avions l'avantage d'avoir nos flancs bien appuyés, l'un au Rhin, l'autre à l'étang et aux marais de Scheidenburger et de paralyser la bonne cavalerie des Allemands; ce qui était les priver déjà de leur principale force. Si nous ne pouvions espérer un avantage aussi considérable que celui qu'on retire d'une bataille, ceux obtenus dans plusieurs vigoureux combats, devaient produire le même effet, par la raison que deux et deux font quatre, ou, suivant l'expression de Frédéric: « accumulez beaucoup de petits avantages; leur » somme en produira de grands [1]. »

Les troupes prussiennes ne combattent jamais mieux que quand elles sont ensemble bien alignées

[1] Avant-propos de son histoire de la guerre de sept ans.

et se joignant pour ainsi dire coude à coude; ici il leur fallait combattre désunies et le plus souvent isolées, dans un ordre qui a l'apparence du désordre, auquel l'Allemand est si peu accoutumé, par l'instruction minutieuse et machinale qu'on lui donne, que dès qu'il s'y trouve, il est battu avant d'être attaqué (1).

Une de nos dispositions principales était celle qui tendait à couper la communication de Kaiserslautern à Neustadt, sur l'un des points de Franckenstein, Weidenthal ou Saint-Lambrecht, pour séparer le corps du prince Hohenlohe-Ingelfingen de Möllendorf; ce qui eut donné la facilité de le battre, ou l'eut obligé de se réunir aux Autrichiens et probablement de repasser le Rhin avec eux. On verra plus bas que les dispositions arrêtées n'ont pas été entièrement exécutées, comme il arrive presque toujours, et que le corps du prince Hohenlohe a échappé au danger dont il était menacé, parce que dans les opérations de ce genre, la perte de quelques heures, de la part d'une division, dérange tout l'ensemble des combinaisons.

(1) Pour donner plus d'agilité à nos jeunes soldats, il fut arrêté qu'on leur ferait laisser leurs sacs dans les camps, chargés sur des voitures et sous la garde de quelques hommes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les armées du Rhin et de la Moselle combattent pendant deux jours celles du duc Albert de Saxe-Teschen et de Möllendorf, au revers des Vosges, au Schänzel, à Trippstadt, etc.

D'APRÈS les dispositions d'attaque qu'on vient de lire, on a pu pressentir que l'armée prussienne occupait toute la largeur de la chaîne des Vosges; elle avait au revers occidental le corps de Kalkreuth, et les Saxons qui occupaient les hauteurs de Bann, Landstuhl et Homburg. Ces troupes prolongeaient leur droite pour donner des inquiétudes à Sarre-Louis; mais ce mouvement fut apprécié comme il devait l'être, et l'on se décida à n'y faire aucune attention pour le moment. Le maréchal Möllendorf avait une partie de ses forces à Kaiserslautern; on devait desirer qu'il y en concentrât davantage, pour affaiblir d'autant les points que l'on voulait attaquer dans les montagnes, c'est-à-dire, Trippstadt défendu par la division de Courbière, Johanns-Kreuz, Saukopf et le Sand, occupés par celle de Kleist, le Blödersberg et le Schänzel,

montagne d'un accès difficile, défendue par des troupes du prince Hohenlohe (1). Les Prussiens y avaient encore trouvé un reste de retranchement, construit pendant la guerre de trente ans; et jugeant cette montagne un excellent appui pour la droite du corps du prince héréditaire de Hohenlohe, qui se trouvait en position au revers oriental des Vosges aux environs d'Edenkoben, ainsi que pour les troupes chargées de la garde du Saukopf et de Johanns-Kreuz, ils la fortifièrent avec le plus grand soin et y placèrent neuf pièces de canon avec trois bataillons, dont deux de grenadiers, sous les ordres du général Voss.

Le 12 juillet, tout ce que l'on avait de troupes à l'armée du Rhin était à portée de commencer l'attaque; mais celles de la Moselle se trouvaient encore à quelque distance. L'impatience des représentants était si grande qu'ils ne permirent pas d'attendre deux jours de plus pour recevoir les dix bataillons qui nous arrivaient le 14 de l'armée des Alpes et qui eussent rendu un tel service, qu'on peut

(1) Voir dans l'atlas, le plan N VI, et dans les pièces les états de situation [95 et 96]. L'importance des affaires dont il est question dans ce chapitre, l'intérêt qu'elles présentent, sous le rapport de l'attaque et de la défense, nous ont engagés à donner la relation qui en a été faite par un officier prussien, témoin oculaire, et qu'on trouvera dans les *Additions* à la suite de cette campagne, N° I.

dire qu'ils auraient changé la face des affaires. Nos armées étaient inférieures en nombre à celles de l'ennemi, et par nos dispositions nous n'avions pu nous donner la supériorité que sur un seul point. Si ce renfort n'eut pas encore égalisé les forces, il eut donné sur quelque point qu'on l'eut porté, une supériorité qui n'eut pas permis de résistance au corps ennemi chargé de sa défense. Notre opération, de hasardeuse qu'elle était, devenait facile, et les plus grands succès nous étaient assurés. Quelques mois plus tard, on aurait pu blâmer le général en chef de n'avoir pas différé de deux jours son attaque, malgré les obsessions de ces représentants; mais j'ai déjà remarqué qu'on était dans le fort de la terreur, et par conséquent il y allait pour lui de la vie. Ces commissaires exigèrent même que dans la journée du 12, on harcelât l'ennemi, quoique le repos fut bien nécessaire aux troupes, vu la fatigue présumée pour le lendemain; ce que l'on fut obligé d'exécuter [8].

Le 13, l'armée de la Moselle, dont le chef se trouvait momentanément subordonné au général Michaud, commença ses attaques sur les troupes de Courbière qui occupaient Trippstadt; elle était secondée par l'extrême gauche de l'armée du Rhin, commandée par Sibaud, qui se portait par Hochstädt sur le Saukopf et le Sand, positions occupées

par les troupes de Kleist. Les brigades Siscé et Desgranges (1) devaient emporter les retranchements du Blödersberg et du Schänzel, et se rabattre ensuite par Saint-Martin sur le flanc droit des troupes du prince de Hohenlohe, pour favoriser l'attaque de la deuxième division, si cela devenait nécessaire, ou dans le cas contraire se porter sur Saint-Lambrecht et Neustadt derrière la droite des troupes du prince Hohenlohe que dans ce moment Saint-Cyr attaquerait sur son front, pendant que Desaix, avec la première division, observerait et contiendrait les Autrichiens. Ces dispositions se trouvèrent un peu viciées par un excès de complaisance pour Desaix à qui le général en chef laissa toutes les troupes qu'il lui avait données le 2 juillet, lorsqu'il était chargé de l'attaque principale de cette journée, et dont il n'avait plus besoin le 13, qu'il n'était chargé que d'observer les Autrichiens. Il semble en effet qu'il eut pu le faire avec sa division ; car lorsqu'il ne s'agit que d'observer un corps, il n'est pas besoin de lui être supérieur, ni

(1) Ces trois brigades formaient la quatrième division de l'armée du Rhin ; elle est désignée dans les dispositions pour l'attaque, sous le nom de *division d'Anweiler*. C'était celle que Delmas commandait avant d'être destitué. Ce général n'avait point encore été remplacé. On doit croire que s'il se fut trouvé à sa tête un général de division, il y aurait eu plus d'ensemble dans ses mouvements.

même égal en forces. Dans cette supposition on eut pu disposer de la troisième division d'infanterie et de quelques régiments de cavalerie, pour les opposer au prince héréditaire de Hohenlohe. Il est probable qu'avec ce renfort Saint-Cyr eut été en mesure de rejeter assez vîte le corps d'armée de ce prince sur le Speyerbach, et que toutes les troupes qu'il avait au Schänzel eussent été prises. Dans une pareille circonstance, si l'on doit être faible quelque part, c'est assurément sur les points où l'on se tient en observation; mais où l'on veut frapper les grands coups, il faut être fort pour qu'il n'y ait point d'hésitation dans l'attaque ni de doute sur le succès.

La deuxième division que Saint-Cyr commandait n'était point assez forte pour battre le corps du prince Hohenlohe; c'est pourquoi elle ne devait sérieusement l'attaquer qu'après que les généraux Siscé et Desgranges auraient débusqué l'ennemi du Schänzel et se seraient trouvés en mesure de manœuvrer sur les derrières du prince Hohenlohe vers Saint-Lambrecht, ou sur son flanc droit par la gorge de Saint-Martin, en se liant avec la gauche de la deuxième division. La position du Schänzel avait été reconnue la veille de si près que l'ennemi crut que c'était une attaque; on pouvait espérer qu'on avait bien jugé le point par où elle devait être forcée et qu'il n'y aurait point d'obstacles. Si elle avait

pu l'être dans la matinée, d'après la latitude laissée au commandant de la quatrième division, pour se porter sur Saint-Lambrecht ou Saint-Martin, quelque fut le parti qu'on prit, pourvu qu'on le prît sur le champ, il devait produire un bon effet et faciliter les opérations de la deuxième division. L'attaque de celle-ci étant subordonnée à celle du Schänzel, elle pouvait ne pas avoir lieu dans la journée en raison des difficultés imprévues que rencontreraient peut-être les généraux Siscé et Desgranges; au lieu que si la troisième division qui se trouvait en réserve derrière celle de Desaix, eut été employée à soutenir la deuxième, on pouvait attaquer en même-temps avec succès le Schänzel et la position du prince de Hohenlohe, au revers des montagnes (1).

(1) On doit se rappeler que dans les dispositions arrêtées pour les mouvements de cette journée, il n'a pas été donné de destination à la troisième division. Elle devenait une réserve que le général en chef pouvait employer sur les points qui lui paraîtraient les plus convenables : sa place naturelle devait être sur le centre de l'armée et à portée des principales attaques; au lieu de cela elle se trouvait à l'extrême droite, qui ne devait faire aucun mouvement. Saint-Cyr avait fait sentir au général en chef qu'il était important d'avoir plus de forces contre le prince de Hohenlohe; il avait espéré qu'on lui donnerait au moins une partie de cette troisième division commandée par Vachot, et qu'il jugeait inutile aux bords du Rhin, mais il ne put rien obtenir.

Pour appuyer l'attaque de Desgranges, et empêcher que sa droite ne fut tourmentée par l'avant-garde du prince Hohenlohe, on dut rejeter celle-ci sur Edenkoben. Le 13 juillet, entre cinq et six heures du matin, Saint-Cyr, à la tête de sa division, déboucha du village de Walsheim, et sous la protection de son artillerie placée à droite de celui de Roschbach, il fit passer à sa cavalerie le ruisseau qui traverse ce village et la forma, ainsi que son artillerie à cheval, dans la plaine en arrière d'Edesheim; tandis que la brigade de gauche, commandée par Girard-dit-vieux, marchait pour prendre position sur le plateau en arrière de Hainfeld. Le général Laboissière, commandant la cavalerie, fit aussitôt reployer sur Edesheim les avant-postes que l'ennemi avait dans la plaine. L'infanterie s'empara de ce village et s'y établit, après une faible résistance de la part de l'ennemi qui déploya huit à dix escadrons dans la plaine, à quelque distance de la rive gauche du ruisseau qui passe dans le village d'Edesheim; la brigade de droite, commandée par Lambert, en était proche. Saint-

Alors il s'adressa à Desaix, qui lui laissa espérer quelques renforts en cavalerie, tirés du camp d'Insheim; mais comme celui-ci apprit que le général en chef en avait disposé pour sa division et pour la quatrième, il se priva d'un régiment de cavalerie qu'il lui envoya [9, 10 et 11].

Cyr fit placer son artillerie à la droite de ce village pour canonner les escadrons qui, n'ayant pas jugé la force des troupes françaises qui s'approchaient d'eux, parce qu'elles leur étaient masquées par le village et quelques plis du terrain, se trouvaient peu éloignés du ruisseau et à une très bonne portée; une légère brume aidait aussi à les tromper. Ils ne s'aperçurent donc du mouvement de notre artillerie qu'aux premiers coups de canon qu'ils reçurent, et ceux-ci se suivant de très près, ils ne pensèrent qu'à se retirer le plus promptement qu'ils purent; mais la difficulté de quelques passages en força une partie à défiler, ce qui mit dans leur retraite précipitée un peu de confusion et les laissa plus long-temps exposés à notre feu. Cette troupe était sous les ordres de Blücher et se retira près d'Edenkoben. La division s'étendit et prit position le long de la rive droite du ruisseau marécageux qui, venant de la vallée de Modebach, se dirige vers Spire et a son embouchure dans le Speyerbach, entre Hahnhofen et Duttenhofen. A moins de faire un assez grand détour, le prince Hohenlohe ne pouvait porter des renforts au Schänzel, sans qu'on s'en aperçut.

La deuxième division devait attendre dans cette position le succès de l'attaque du Schänzel, et aussitôt qu'on en serait informé ou qu'on verrait les

troupes de la quatrième descendre les montagnes pour se porter sur la droite des Prussiens en position à Edenkoben, elle devait passer le ruisseau et le marais qu'elle avait devant elle, pour aborder de front les troupes du prince héréditaire. En attendant ce moment, on s'occupa de la construction de quatre petits ponts sur le ruisseau pour n'être pas réduit au seul défilé d'Edesheim, ce qui eut été dangereux devant un ennemi supérieur en nombre, dans une bonne position, et devant une cavalerie aussi audacieuse et instruite que l'était la cavalerie prussienne. De plus, un seul passage eut demandé trop de temps pour se former en ordre d'attaque, et l'on jugeait nécessaire d'aborder l'ennemi sur une partie de son front, pour protéger l'attaque principale qui devait être faite sur le flanc droit de ce corps.

On s'occupait avec activité d'approcher les matériaux nécessaires à la construction des ponts à la droite du village d'Edesheim, quand le représentant Rougemont vint à passer sur notre ligne. Il fut entouré de quelques officiers, entr'autres du chef de brigade Ferveur (surnommé *Mitraille*) qui commandait les quinze pièces d'artillerie placées sur le front de notre cavalerie en arrière du ruisseau. Il vantait au représentant les effets de la canonnade du matin, et prétendait que si on le

laissait faire, il passerait avec son artillerie en avant du village et qu'il suffirait de quelques décharges pour mettre en fuite la ligne ennemie que nous avions devant nous. Comme l'avant-garde s'était enfuie le matin après les premières décharges, le représentant, sans l'approuver, ne le contredit pas. Ferveur se croit suffisamment autorisé à disposer de son artillerie, à laquelle il commande un mouvement par pièce et par le flanc gauche pour se porter en avant du village; il veut aussi disposer de deux régiments de cavalerie qui résistent, n'ayant point d'ordre à recevoir de lui; cependant il entraîne un peloton de cavalerie qu'il trouve près du village. Il se met à la tête des premières pièces de la compagnie de la Tournerie et débouche avec elles, malgré les représentations du capitaine, qui lui fait observer qu'il n'y a personne en avant du village pour le soutenir; qu'il n'y a que les éclaireurs des chasseurs à cheval et l'escorte du général Laboissière qui de sa personne s'était porté en avant, pour observer du plus près qu'il lui était possible la cavalerie ennemie.

Saint-Cyr, qui dans ce moment se trouvait à la droite de sa ligne, s'étant aperçu de ce mouvement, ne pouvait imaginer ce qui le motivait, l'ennemi paraissant tranquille. Il crut d'abord que Laboissière ayant aperçu quelques préparatifs de retraite,

avait demandé l'approche de l'artillerie, et comme c'était un officier prudent, il ne l'arrêta pas d'abord, se contentant de chercher à gagner la tête de la colonne d'artillerie pour s'en assurer; mais il ne tarda pas d'apprendre par un adjudant de Ferveur qui était venu pour presser la marche, que ce mouvement avait été ordonné par lui seul. Alors sur le champ il arrête l'artillerie et la fait placer de suite en batterie sur le terrain où elle se trouve, persuadé qu'il va avoir besoin de son feu pour protéger la retraite des pièces qui avaient déjà passé le défilé du village, et qui montaient sur le plateau derrière lequel la cavalerie prussienne se tenait à l'abri de notre canon.

L'instant d'après, Ferveur fit mettre les premières pièces de la compagnie la Tournerie en batterie, ordonnant de tirer *à mitraille*, son mot favori, sur l'ennemi qui déjà l'entourait de toutes parts. Laboissière était accouru; mais il n'eut pas le temps de le faire retirer; il avait réuni ses tirailleurs à son peloton d'escorte, mais que pouvait-il faire avec si peu de monde, contre la cavalerie dont Blücher disposait? Il fut aussitôt enveloppé et pris, ainsi que le chef de brigade *Mitraille* et les deux premières pièces mises en batterie; le capitaine la Tournerie fut assez heureux, quoique poursuivi de très près, pour rentrer à Edesheim

avec le reste de la compagnie. Un bataillon d'infanterie placé dans les vergers à la tête du village, arrêta la tête de la colonne ennemie et sauva par un feu à bout portant la plupart de nos tirailleurs de cavalerie. Pendant ce temps, les pièces que Ferveur avait voulu emmener et que Saint-Cyr avait arrêtées et fait mettre en batterie, firent un feu très vif sur la cavalerie de Blücher, qu'elles prenaient de front et d'écharpe. Elles l'obligèrent à prendre la fuite en se sauvant à toutes jambes; mais elles ne purent l'empêcher d'emmener les deux pièces qu'elle avait prises, car ce fut l'affaire de quelques secondes, les canonniers n'ayant pas eu le temps de couper les traits des chevaux.

Cet incident causé par l'impéritie d'un officier ambitieux qui avait voulu se faire valoir aux yeux d'un représentant, pour obtenir encore un avancement supérieur à son mérite, ne causa aucun trouble dans la division qui continua les travaux de ses ponts et ne tarda pas à les achever.

On ignorait à la deuxième division ce qui se passait sur notre gauche à la quatrième; seulement on avait entendu plusieurs attaques assez vives qui paraissaient n'avoir eu aucun résultat; le bruit du canon de l'ennemi ne laissait aucun doute qu'il conservait encore sa position intacte. Le temps s'écoulait rapidement; vers les deux heures de

l'après-midi nous commencions à craindre que l'opération tentée sur la position du Schänzel, et sur laquelle était basée la plus grande partie des mouvements de la journée pour l'armée du Rhin, ne vint à manquer. Pour assurer sa réussite, on y avait employé huit bataillons quand l'ennemi n'en avait que trois. Nous avions espéré que malgré la force de sa position, il ne résisterait pas à une attaque vigoureuse faite par des troupes supérieures aux siennes et poussée à fond, avec l'ensemble nécessaire; cependant nous avions la certitude que plusieurs de ces attaques avaient eu lieu, et le canon résonnant encore à la même place, nous commençâmes à craindre que le prince de Hohenlohe n'y eût envoyé des renforts. On n'avait aperçu aucun mouvement, mais il se pouvait qu'il les eut envoyés par ses derrières, en faisant un détour pour les dérober à notre vue. Nous ne pûmes presque plus douter de l'envoi des renforts, lorsque nous vîmes les Autrichiens se serrer sur la gauche des Prussiens, en occupant les villages de Böbingen et Altdorf, et en faisant filer un régiment d'infanterie, qui se réunit aux troupes du prince de Hohenlohe à Wenningen.

Tant que ce poste important, qui appuyait d'une manière si forte la droite de l'ennemi, ne serait pas enlevé et les troupes de Siscé et Desgranges

à portée de manœuvrer avec la deuxième division par St.-Martin, sur le flanc droit du prince Hohenlohe, ou sur ses derrières par St.-Lambrecht, Saint-Cyr ne pouvait espérer l'entamer. Il voyait par une lettre qu'il venait de recevoir du général Desgranges [12], que celui-ci s'était seulement emparé d'un des plateaux, dits Blödersberg, qui environnent la position du Schänzel; mais que cette dernière qui était la plus importante, se trouvait encore intacte, et que Siscé, loin d'être uni avec lui, s'était porté sur sa gauche vers Steineck. Cette nouvelle, confirmée par une lettre de Michaud [13], le firent douter du succès de l'attaque de ces deux généraux, et le décidèrent à prendre un autre parti, celui d'y coopérer en prenant à revers les troupes qui défendaient le Schänzel. Pour cela il devait masquer son mouvement : il fit des dispositions qui annonçaient une attaque sur la droite de la ligne ennemie, dans un ordre oblique, et semblaient menacer sa position entre Edenkoben et les montagnes. C'était bien en effet le point par où il s'était proposé d'attaquer, s'il avait eu assez de forces pour le faire, sans la participation des brigades Siscé et Desgranges, (1). Après avoir prévenu

(1) Quelques lecteurs pourront s'étonner de la résolution qu'on avait prise d'attaquer cette aile, malgré les difficultés qu'elle offrait ; il faut leur en donner la raison. Quand on

le général en chef [14], il laissa la brigade de Lambert le long du ruisseau au-dessous d'Edesheim, en face des quatre ponts nouvellement établis, de manière à faire croire qu'on se disposait à le passer: il y plaça aussi sa cavalerie, mais il fit porter la brigade de gauche sur le plateau de Rhodt, dont Girard-dit-vieux s'empara après une vive fusillade avec l'infanterie légère de l'ennemi. Maître de cette position, Saint-Cyr détacha la 11e demi-brigade d'infanterie légère, commandée par le chef de brigade Gazan, à qui il ordonna de monter sur le Blödersberg, par le chemin le plus direct qu'il lui désigna à la vue, d'où il se dirigerait sur les derrières des troupes

est supérieur au corps de troupes que l'on veut attaquer, on peut le faire à peu près sur tel point que l'on veut. J'ai déjà assez parlé de notre infériorité vis-à-vis du prince Hohenlohe pour que l'on voie que nous étions obligés d'attaquer par un point faible, c'est-à-dire par une des ailes. Celle que nous nous proposions de battre était bien la plus forte, en raison de la position qu'elle occupait; mais l'autre nous présentait des difficultés insurmontables; elle était en plaine à la vérité, mais elle se trouvait appuyée par des redoutes et surtout par sa bonne et nombreuse cavalerie, contre laquelle, dans ce moment, la nôtre ne pouvait lutter; de plus l'armée autrichienne l'appuyait; elle serait entrée de suite en action. Desaix eût été forcé de s'engager avec elle, et il en fût résulté bientôt une bataille en plaine avec tous les inconvénients de l'affaire du 2 juillet. Ce sont ces inconvénients que nous avions voulu éviter, en faisant notre attaque par les montagnes et les revers des Vosges.

qui défendaient les retranchements du Schänzel. Il lui ordonna de les attaquer aussitôt son arrivée, ce qui ne pouvait manquer de jeter de la confusion parmi elles et de ranimer le courage des troupes de la quatrième division; car celles-ci, entendant son feu sur les derrières de l'ennemi, reviendraient sûrement tenter une nouvelle attaque qui, au moyen d'un tel renfort, devait avoir le succès le plus complet.

Il était temps de faire parvenir ce secours, car le prince Hohenlohe y avait envoyé le général Schladen, avec deux bataillons de son régiment et deux pièces de canon. Il venait d'arriver après avoir fait un grand détour pour n'être point aperçu, quand le chef de brigade Gazan parvenait sur le Blödersberg et se dirigeait sur le Kiesselberg, occupé par le bataillon des grenadiers de Schladen. Dans différentes attaques, le général Desgranges n'avait pu parvenir à forcer de front la montagne du Kiesselberg qui domine le Schänzel, non plus que cette dernière position, à cause des difficultés naturelles de ce terrain qui d'ailleurs se trouvait bien fortifié, et sur lequel le général Pfau, qui depuis le matin commandait en chef dans cette position, avait fait une défense héroïque. Sur le soir, Siscé, de retour de Steineck, avait enfin trouvé le point le plus avantageux pour débusquer l'ennemi, c'est-à-dire qu'il

le tournait par sa droite, afin d'éviter les obstacles qu'il n'avait pu vaincre sur son front. Il fut bien secondé par l'effet que produisirent sur les Prussiens l'attaque inopinée du chef de brigade Gazan sur leur gauche, et l'apparition sur leurs derrières des tirailleurs que Girard-dit-vieux envoya de sa nouvelle position dans le haut de la vallée d'Edenkoben. La droite du général Pfau céda d'abord du terrain et bientôt elle se mit à fuir; en vain le général Schladen essaya d'arrêter ce mouvement avec les troupes qu'il venait d'amener. Elles furent entraînées par les fuyards et la terreur se communiqua promptement de la droite à la gauche. Les retranchements furent abordés et enlevés; toute l'artillerie, malgré la bravoure des canonniers dont une partie se firent tuer sur leurs pièces, tomba au pouvoir des Français. Il n'y avait plus que le bataillon commandé par le major Borck, qui avait défendu toute la journée la belle position du Kiesselberg, qui tenait encore; mais étant joints par les bataillons de la onzième légère commandés par Gazan, ils se sauvèrent en se précipitant des hauteurs à travers des broussailles dans la vallée d'Edenkoben, d'où ils rejoignirent dans le plus grand désordre la droite du prince Hohenlohe, après avoir passé quelques temps sous la fusillade des tirailleurs que Girard-dit-vieux avait placés sur les hauteurs qui dominent

cette gorge. Le général Pfau et à son exemple quelques officiers supérieurs ne voulurent pas survivre à la déroute de leurs troupes; ils se jetèrent en désespérés au milieu de l'infanterie française qui abordait les redoutes, et s'y firent tuer. Le colonel d'Uttenhofen, du régiment de Schladen, voulant reprendre ses pièces de campagne, qui lui avaient été enlevées, chargea les Français avec un trop petit nombre de braves; mais au lieu du succès qu'il avait espéré, il fut blessé et fait prisonnier, ainsi que le major Wengstein, commandant le bataillon de grenadiers de Romberg. Pour protéger la retraite des troupes qui avaient défendu le Schänzel, le prince Hohenlohe fit attaquer la brigade de Girard-dit-vieux : celui-ci rappela les tirailleurs qu'il avait dans le haut de la vallée d'Edenkoben, et ne voulut pas engager à l'entrée de la nuit une nouvelle action. Il préféra repasser sur le plateau en arrière de celui qu'il avait occupé pendant quelques heures, dans le but de masquer le mouvement de Gazan sur le Kiesselberg, et de protéger son attaque. La deuxième division, pour se trouver en mesure de continuer la sienne sur le corps du prince Hohenlohe dans la matinée du lendemain, resta bivouaquée sur la rive droite du ruisseau qui vient de la vallée de Modebach et passe à Edesheim.

Telle fut la fin de cette journée pour l'armée du

Rhin, parce que la nuit qui survint, empêcha les troupes qui avaient forcé la position du Schänzel, de poursuivre l'ennemi [15]. Le corps du prince Hohenlohe perdit dans cette affaire plus de mille hommes, neuf pièces de canon de position et les deux du régiment de Schladen, un général et plusieurs officiers supérieurs. Il avait défendu la position du Schänzel avec une grande vigueur : cette position était véritablement la clef de toutes celles que les Prussiens occupaient dans les Vosges; elle avait été choisie par eux avec beaucoup de discernement. Non-seulement elle appuyait la droite du prince Hohenlohe, comme nous avons déja eu occasion d'en faire la remarque, mais elle assurait ses communications avec les corps de Kleist et de Courbière, qui occupaient le Saukopf et Trippstadt, en couvrant leur flanc gauche. Ainsi nous ne doutions pas que la perte de ce poste important, n'obligeât le maréchal Möllendorf à donner des ordres pour un mouvement rétrograde.

Si cette position du Schänzel avait pu être emportée avant midi, comme on l'avait espéré, et que les troupes chargées de l'attaque se fussent rabattues sur la droite du prince Hohenlohe vers Edenkoben ou Saint-Martin, on ne peut douter que nos succès n'eussent été aussi complets qu'on pouvait l'espérer d'une armée qui se trouvait beaucoup in-

férieure à celle qu'elle devait combattre. Avant midi, les troupes chargées de cette attaque, avaient pour elles une plus grande probabilité de succès, puisque le renfort amené par Schladen n'était pas encore arrivé. Mais la guerre des montagnes est si difficile, quand on n'a pas une parfaite connaissance du terrain sur lequel on doit opérer, le moindre changement que les circonstances obligent de faire dans les dispositions primitives, fait perdre un temps si considérable, que l'on arrive à la fin du jour, avant de terminer une opération qu'on aurait pu faire en quelques heures, si l'on avait eu une connaissance plus approfondie des localités. Par exemple, Siscé ayant cru devoir s'emparer du poste de Steineck, qui se trouvait trop à gauche et trop éloigné de la position du Schänzel pour avoir sur celle-ci la moindre influence, il perdit par ce mouvement la moitié de la journée; l'ennemi eut le temps d'envoyer des renforts qui auraient pu faire échouer son entreprise, si Gazan ne fut arrivé aussi à propos pour la seconder.

Le résultat de la journée assurait pour celle du lendemain, les succès qu'on avait pu espérer le 13. Il les assurait d'autant plus que rien n'empêchait la division des gorges de descendre dans la plaine et de se porter sur la droite ou les derrières des troupes du prince Hohenlohe, pour coopérer à l'at-

taque que la deuxième division devait faire sur elles. De plus celle-ci devait recevoir dans la matinée du 14 un renfort de quatre bataillons qui arrivaient ce jour là de l'armée des Alpes.

Le 12 juillet, les trois divisions de l'armée de la Moselle s'étaient mises en mouvement. Il fut détaché de la colonne commandée par le général Reneauld, qui se dirigeait sur les hauteurs de Bann, un corps de trois mille hommes sous les ordres du général Peyrimond, destiné à balayer tout ce qui se trouverait d'ennemis entre elle et celle de Taponier marchant sur Trippstadt; celle-ci fut elle-même flanquée sur la droite par trois bataillons qu'elle détacha et qui se portèrent sur Leimen.

L'ennemi se retira devant la colonne du général Reneauld sur Kaiserslautern; celle du général Taponier rencontra des troupes prussiennes sur son flanc gauche sur les hauteurs de Hermersberg. La 139e demi-brigade, commandée par le chef de brigade Robert, l'en délogea, après avoir essuyé un feu très vif d'artillerie et repoussé trois charges de cavalerie. La division Taponier continua sa marche et fut bivouaquer sur les hauteurs de Geisselberg et Schmalenberg.

Le 13, Moreaux, rétabli de sa maladie, reprit le commandement de l'armée. On fit les dispositions pour attaquer l'ennemi dans sa position de Tripp-

stadt; sa gauche était appuyée à de forts retranchements près la ferme de Neuhof, et les abords défendus par de bons abatis; il était également retranché sur la droite au-dessus des forges; son centre était occupé par une masse de forces dont il pouvait disposer sur d'autres points, vu l'impossibilité d'aborder cette partie, à cause des difficultés naturelles du terrain. A cette seconde expédition, comme à la première, on fut obligé d'attaquer, sans pouvoir faire usage de l'artillerie, le terrain ne présentant aucun point pour la placer avantageusement; tandis que celle de l'ennemi, dispersée sur tous les abords, faisait le plus grand effet. Les troupes de la division Taponier furent partagées en deux colonnes d'attaque, dirigées sur les deux flancs de l'ennemi. Des tirailleurs répandus dans les bois occupaient le centre pour lier les deux attaques, et une réserve se trouvait prête à marcher où le besoin l'exigerait. Ces troupes étaient commandées par l'adjudant-général Molitor.

La colonne de droite, sous le général Argoult, avait été dirigée de Leimen, sur la gauche du général Courbière qui s'étendait jusqu'à Neuhof, et sur la droite des troupes de Kleist qui occupaient le Johanns-Kreuz. L'attaque d'Argoult coïncida avec celle que Sibaud avait effectuée sur les postes du Saukopf et du Sand, que Kleist était aussi chargé

de défendre. Kleist ayant marché au-devant de Sibaud, pour reprendre le Sand que ce dernier avait enlevé, et ayant dégarni son poste de Johanns-Kreuz, peu avant l'attaque d'Argoult sur Neuhof, celui-ci parvint à l'occuper momentanément, mais assez de temps pour enlever, malgré les difficultés locales qui s'y opposaient, les sept pièces de canon qui s'y trouvaient; de sorte qu'à son retour sur cette position, Kleist ne les retrouva plus.

La colonne de gauche, commandée par le général Mally qui fut bien secondé par le chef de brigade Grammont, eut à vaincre sous un feu d'artillerie et de mousqueterie des plus violents, les grandes difficultés du terrain et tous les obstacles qu'on lui opposait sur le chemin qu'elle devait parcourir. Elle arriva aux retranchements au dessus des forges; l'ennemi porta sur elle sa réserve, disposa de nouvelles batteries sur les flancs et la chargea de front plusieurs fois. Les pertes qu'elle éprouvait n'arrêtaient point sa marche, mais l'affaiblissaient; l'impossibilité de la soutenir assez à temps, obligea à la faire rétrograder, en attendant l'arrivée d'un renfort. Ces deux attaques de droite et de gauche, qui furent conduites avec intrépidité, avaient ébranlé le courage des Prussiens; les généraux français ne doutaient pas qu'on n'eut jeté parmi eux un grand désordre, si le jour eut permis

de renouveler ces attaques avec les troupes fraîches qu'ils avaient réunies aux deux colonnes; mais la nuit arriva, les troupes la passèrent sous les armes et sans cesse canonnées. L'ennemi, à la faveur de ce bruit, effectua sa retraite en grande hâte, et le lendemain 14, au point du jour, on vit partir ce qu'il avait d'artillerie légère avec quelque cavalerie. Ce même jour les troupes furent établies à Trippstadt. Elles communiquèrent aussitôt avec la gauche de l'armée du Rhin, commandée par Sibaud, qui s'était emparé dans la journée du 13 des postes de Hochstädt, du Sand et du Saukopf, défendus par les troupes du général Kleist.

Sur notre droite, les Autrichiens étaient restés dans la plus grande tranquillité, pendant la journée du 13 : le général Desaix ayant fait occuper le village de Freimersheim, il en résulta seulement l'échange de quelques coups de fusils entre les avant-postes, et une canonnade de peu d'importance.

Dans la matinée du 14, on ne connaissait point encore à l'armée du Rhin le résultat des attaques des divisions de la Moselle, mais on n'y doutait pas qu'elles n'eussent obtenu des succès. En conséquence nous continuâmes notre attaque sur le prince héréditaire de Hohenlohe, avec l'espoir du concours de la quatrième division qui n'ayant plus devant elle, dans les montagnes, que quelques partis de troupes

légères, aurait pu avec facilité déboucher et tourner la droite de l'ennemi qui n'avait plus d'appui dans ces montagnes; mais on compta en vain sur le concours de cette troupe à l'attaque projetée, elle ne déboucha pas. Lassé d'attendre, Saint-Cyr se décida à attaquer le corps prussien avec la deuxième division renforcée de quatre bataillons des Alpes, qui arrivaient dans ce moment et que le général en chef mit à sa disposition. Ils furent laissés en réserve, en raison de ce que ces troupes se trouvaient fatiguées et trop peu aguerries, pour les exposer dans les plaines à être chargées par une cavalerie redoutable : elles venaient d'une armée où les combats avaient été jusqu'à cette époque extrêmement rares. De son côté, Desaix se préparait à attaquer les Autrichiens [16 et 17].

Le prince de Hohenlohe avait évacué dans la nuit sa position d'Edenkoben; la deuxième division ne rencontra l'ennemi en forces qu'aux environs de Kürweiler; elle se déploya dans la plaine en face de ce village et engagea aussitôt une vigoureuse canonnade, à laquelle les Prussiens ripostèrent. Le terrain était favorable au développement de leur cavalerie, et l'on n'était pas sans inquiétude sur le résultat de quelques charges qu'ils pouvaient tenter, car la nôtre n'était pas en état de les soutenir. Mais le prince Hohenlohe n'ayant plus d'appui

solide pour sa droite, depuis qu'il avait été obligé de s'éloigner de la montagne pour ne pas prêter le flanc aux attaques de la quatrième division, n'osa pas hasarder de soutenir un engagement général, et dès qu'il vit nos colonnes d'infanterie s'avancer pour l'aborder en gagnant sa droite, il nous abandonna la position de Kürweiler, pour se retirer sur la rive gauche du Speyerbach. Nous suivîmes de très près leur mouvement, et quoiqu'ils eussent préparé leur retraite avec beaucoup d'ordre, en établissant suffisamment de ponts, protégés par des batteries bien placées, ils n'auraient pu éviter une perte considérable au passage de cette petite rivière, si notre cavalerie avait eu l'instruction qui lui manquait alors et qu'elle a acquise depuis.

On se hasarda de la faire charger sur les escadrons prussiens qui formaient l'arrière-garde; mais on ne le fit que quand ils furent assez près de leurs ponts, pour qu'ils ne fussent pas tentés de se retourner : ce mouvement était d'ailleurs bien appuyé sur la gauche par l'infanterie placée dans les vignes et par notre artillerie. Le général septuagénaire Werneck la conduisit avec la prudence nécessaire, et l'action n'eut d'autre résultat que celui que l'on avait attendu : de donner un assez beau spectacle à nos jeunes troupes par la retraite précipitée de la cavalerie prussienne, au travers de

ses ponts, et à leur chef, une belle leçon de passage d'un défilé, en présence de l'ennemi. On prit quelques hussards à la queue des colonnes, et le général Werneck ramena notre cavalerie sur les hauteurs qui dominent la rive droite du Speyerbach. L'ennemi s'était reformé sur celles de la rive gauche, vers Muschbach, d'où il commença une nouvelle canonnade qui dura jusqu'à la nuit; mais à cette distance elle ne pouvait avoir de résultat, ce qui nous donna l'idée que les Pussiens se disposaient à se retirer de nouveau. On était sans nouvelles des troupes de la quatrième division qui occupaient les montagnes [18 et 19]; on ne connaissait encore que par des bruits vagues les succès de l'armée de la Moselle; ainsi on n'osa, crainte de surprise, occuper la ville de Neustadt, mais on se plaça sur les hauteurs qui la dominent [20].

Dans la matinée, Desaix, avec une partie de la première division, occupait Freimersheim. Il la porta sur Altdorf et Böbingen; il aperçut distinctement la retraite de l'extrême droite des Autrichiens vers Gommersheim et envoya contre elle quelques pelotons de cavalerie. Ce mouvement fit craindre au comte d'Erbach qui commandait sur ce point, d'être tourné par sa droite; il demanda à Wartensleben de prompts secours. Celui-ci lui envoya l'adjudant-général Seckendorf avec trois bataillons,

et l'ordre de se préparer à la retraite. Les inquiétudes du comte d'Erbach étaient fondées, car c'était bien sur ce point que Desaix aurait dû former son attaque; mais il fut inquiété par la résistance des Prussiens à Kürweiler. Il douta que Saint-Cyr pût forcer la position du prince Hohenlohe; son hésitation donna le temps au comte d'Erbach de recevoir ses renforts, ce qui devait rendre son opération moins facile. De plus il avait fait une autre attaque sur les retranchements de Schweigenheim; mais l'ennemi qui était si chancelant à sa droite, n'ayant aucune inquiétude pour sa gauche qui, appuyée au Rhin, ne pouvait être attaquée que de front, avait une contenance assurée et telle, que Desaix n'osa hasarder un plus grand effort sur ce point. Outre le secours de deux bataillons que lui envoya Saint-Cyr, il réclama l'occupation par celui-ci des postes d'Altdorf et Böbingen, ce qui facilita son attaque sur les Autrichiens [21]. Dès que Wartensleben apprit que la position des Prussiens avait été forcée à Kürweiler et qu'ils se retiraient au delà du Speyerbach, il ordonna la retraite. Kospoth fut prendre poste à la Rehutte, Jordis à Schifferstadt ainsi que Beniowski : Wartensleben et Hotze couvraient la retraite; ce dernier prit la position de Neuhofen.

Vers les onze heures du matin, Desaix s'étant

aperçu de la retraite des Autrichiens, les fit suivre par les troupes de sa droite jusqu'au delà de Spire, et celles de sa gauche par Gommersheim et Hahnhofen. Il réunit ensuite ses deux divisions, la première et la troisième, en avant de Spire, et quoiqu'il fût déja tard, il se disposa à attaquer les postes de Schifferstadt et de la Rehutte; mais n'ayant pu réussir dans son attaque, et la nuit étant survenue, il prit position à Spire, Hahnhofen et Duttenhofen [22].

Le lendemain 15, le général Michaud, resté à Anweiler pour communiquer plus facilement avec l'armée de la Moselle, y fut rejoint par le représentant Goujon et par Moreaux [23]. Michaud nous fit connaître les succès de cette armée, à la suite desquels il expédia l'ordre à la brigade Sibaud de se rendre à Hochspeyer, et renouvella à Siscé et Desgranges celui de se diriger sur Saint-Lambrecht, où ils arrivèrent à midi [24 et 25]. La deuxième division fut portée en avant de Deidesheim et sa gauche se lia avec les troupes de la quatrième division. Le prince Hohenlohe effectua sa retraite sur Dürckheim pendant la nuit. Il n'y avait eu, sur le front de la deuxième division, que des affaires de tirailleurs et quelques coups de canon par intervalle; cependant Wartensleben avait jugé à propos d'envoyer contre elle trois bataillons et quatre esca-

drons vers Hassloch, pour faire une diversion en faveur des Prussiens.

Vers midi, Desaix avec les première et troisième divisions entreprit de nouveau de débusquer les Autrichiens, de la position qu'ils avaient prise sur la rive gauche de la Reebach. A la tête du bataillon des chasseurs du Rhin, de quelques compagnies de la 42e demi-brigade et d'un escadron de chasseurs, soutenus de quelques pièces de canon, il s'avança jusque sur le bord d'un fossé qui longe le bois qui se trouve en arrière de Klein-et Gross-Schifferstadt. L'ennemi y avait placé environ deux mille hommes qui s'y trouvaient, comme dans un retranchement, couverts jusqu'au cou; ils firent sur les troupes de Desaix un feu très vif de mousqueterie; malgré ce feu et celui de mitraille de leurs pièces de canon, placées en arrière d'eux, Desaix les débusqua de cette position; mais ayant jugé qu'il aurait trop de peine à débusquer l'ennemi de la rive gauche de la Reebach, il se retira dans ses positions de la veille [26].

Vers six heures du soir, les Autrichiens furent prévenus par le prince Hohenlohe, que le feld-maréchal Möllendorf lui ayant donné l'ordre de se retirer sur Dürckheim, il exécuterait son mouvement pendant la nuit. En conséquence Wartensleben se prépara à abandonner la rive gauche de la Ree-

bach pour se rapprocher de Mannheim à la faveur de la nuit [27].

Michaud forma dans ce moment une cinquième division active; elle se composa de la brigade Sibaud, d'une partie des bataillons arrivés des Alpes et de quelques troupes de la troisième division; le commandement en fut donné au général Meynier, qui eut ordre d'aller prendre position à Kaiserslautern que Möllendorf venait d'évacuer, et de former la gauche de l'armée du Rhin.

On voit que les succès obtenus dans les journées des 13 et 14 juillet, sont dus entièrement à la bravoure de l'infanterie française, à laquelle on avait donné des champs de bataille appropriés à son caractère, à son agilité naturelle et à son intelligence. Combien de fois on lui a enlevé de semblables occasions d'acquérir de la gloire, faute d'avoir su apprécier son mérite et le genre de guerre auquel elle était le plus propre! L'obstination que l'on met à en faire de l'infanterie allemande doit-elle encore durer long-temps? et tant d'expérience acquise dans ces dernières guerres ne servira-t-elle à rien? Espérons qu'il n'en sera pas ainsi, que nous aurons une méthode de faire la guerre adaptée au génie de notre nation, et que nous cesserons enfin d'être les serviles imitateurs des Allemands.

Les Autrichiens se retirèrent sur la rive droite

du Rhin [28]; le duc Albert de Saxe-Teschen chargea de la retraite le général Wartensleben, et transféra son quartier-général de Spire à Schwetzingen; les Prussiens se rapprochèrent de Mayence. Quelques efforts de plus, et l'on eût vu les deux armées allemandes, bien supérieures en forces à celles qui leur étaient opposées, mettre entre celles-ci et elles la barrière du Rhin; mais les généraux des armées du nord réclamaient l'occupation de Trèves, comme un mouvement qui devait leur faciliter de nouveaux succès. Le comité de salut puplic la demandait par l'organe de ses commissaires; cette opération fut décidée à Anweiler entre les généraux en chef des armées de la Moselle et du Rhin; et cette fois, comme au début de la campagne, les intérêts de celles-ci furent sacrifiés à ceux des armées du nord. Michaud n'osa par résister, ni retarder seulement de quelques jours qui lui auraient suffi pour profiter de sa victoire, en forçant Möllendorf à repasser le Rhin, comme le duc de Saxe-Teschen (1). Aussitôt après la conférence, Moreaux re-

(1) Le premier écrivain qui ait fait part au public de ses réflexions sur les affaires de cette époque, a dit, avec beaucoup de légèreté: que les Français, *satisfaits de leurs avantages*, s'arrêtèrent sur le Speyerbach. Il ignorait apparemment les raisons qui forcèrent l'armée de s'arrêter au milieu de ses succès : cette erreur a été exactement répétée par ceux qui l'ont suivi dans la même carrière; car la plu-

porta ses troupes sur la Sarre et se disposa à attaquer les troupes autrichiennes et celles de l'Empire qui, sous les ordres des généraux Melas, Mercantin et Blankenstein, occupaient diverses positions sur les deux rives de la Moselle et de la Sarre, pour essayer de couvrir Trèves, ville à la possession de laquelle les ennemis attachaient avec raison, dans les circonstances où ils se trouvaient, la plus grande importance.

Ils ne tardèrent pas à deviner le projet des généraux français, et le 26 juillet, le feld-maréchal Möllendorf eut une entrevue à Schwetzingen avec le duc Albert de Saxe-Teschen. La principale de leurs dispositions consistait à laisser aux environs de Mayence sur la Selz, forte position que l'on devait en outre retrancher, le corps du prince héréditaire de Hohenlohe auquel on joindrait dix-huit mille hommes de troupes autrichiennes, pour faire face aux tentatives que l'armée du Rhin pourrait faire sur Mayence; tandis que le feld-maréchal Möllendorf avec le reste de son armée occuperait le Hundsruck et se chargerait de la défense du pays entre

part de ces écrivains, pour aller plus vite, au lieu de redresser leurs devanciers, trouvent plus commode de les copier et de regarder une erreur avancée par eux et qui n'a pas été démentie publiquement, comme une vérité qu'on n'est plus en droit de contester.

le Rhin et la rive droite de la Moselle, particulièrement de la ville de Trèves si importante pour les alliés.

Mais quand on arrêta ces dispositions, il était déjà trop tard; nos troupes avaient plusieurs marches d'avance et moins de distance pour arriver à Trèves que les Prussiens, qui trouvèrent à leur arrivée les Français maîtres de la ville, de toutes les positions qui l'environnent, et les généraux Mercantin, Blankenstein, etc. battus et en retraite vers Coblentz ou Luxembourg. Möllendorf aurait pu reprendre Trèves, mais ce n'eût pas été sans de grands sacrifices; car à son arrivée l'armée de la Moselle venait de recevoir un renfort de troupes venu de la Vendée, de 15,000 hommes d'infanterie, bien aguerris; aussi je pense qu'il a sagement agi en ne s'obstinant pas à recouvrer cette ville.

Il eût été plus facile aux alliés de reprendre l'offensive sur l'armée du Rhin; l'immense supériorité de forces qu'ils auraient eu sur elle, après le départ de l'armée de la Moselle, leur assurait des succès plus faciles encore que ceux qu'ils avaient obtenus le 23 mai, au début de cette campagne. Mais il ne fallait pas tâtonner et perdre de temps; il leur était facile de voir qu'il n'y avait d'autre moyen de sauver Trèves ou de compenser sa perte, que de pénétrer en Alsace, après avoir battu l'armée du Rhin.

Michaud chargea Saint-Cyr d'indiquer les positions que devaient occuper les troupes de la division des montagnes, désignée jusqu'à ce jour sous la dénomination de la quatrième division [29 à 33]. Ce même numéro fut donné à quelques bataillons que Michaud fit placer entre la première et la deuxième division, mais en seconde ligne, d'abord sous les ordres du général Schaal et ensuite de Frühensholz, quand le premier fut appelé à remplacer le général Siscé que les souffrances de ses anciennes blessures forcèrent à s'éloigner de l'armée. Cette quatrième division n'eut que très peu de temps d'existence, environ quinze jours.

Le 23 juillet, Saint-Cyr se porta avec un détachement, composé d'infanterie, de cavalerie et de quelques pièces de canon, sur Lamsheim, pour appuyer Desaix qui ayant appris que l'ennemi avait abandonné Frankenthal, espérait s'emparer d'un magasin qu'on lui avait assuré n'être pas encore évacué. Desaix n'y trouva en effet que des avant-postes qu'il repoussa jusqu'à Bobernheim; mais ayant aperçu une colonne de cavalerie très nombreuse qui filait entre Klein-et Gross-Niedesheim, avec de l'artillerie, il jugea convenable de ne pas donner suite à son projet et de se retirer. L'ennemi ayant poussé vivement ses tirailleurs au travers de Frankenthal, et une partie de ses hussards ayant dépassé cette

ville, fut coupé par un détachement de nos chasseurs qui en prirent vingt-six, dont un officier. Nos troupes ne furent nullement inquiétées dans leur retraite.

Quelques jours plus tard, nous reçumes la nouvelle de la chute de Robespierre et du régime sanglant de la terreur. Je n'ai pas besoin de dire que cette nouvelle fut reçue avec allégresse. Les commissaires envoyés aux armées sous l'influence de Robespierre furent rappelés et remplacés par d'autres plus modérés. Ce furent d'abord les citoyens Rivaud et Ferraud; plus tard on leur adjoignit Merlin de Thionville. Rivaud était un homme doux et sage, il s'occupa particulièrement de l'administration. Son collègue Ferraud était bon, humain, mais son caractère pétulant et la singularité de son costume lui donnaient l'apparence d'un fou : il se chargea de la partie militaire, à laquelle il se croyait plus propre que son collègue.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les alliés reprennent l'offensive. — Arrivée de Möllendorf sur la Glan ; sa droite menace Trèves. — Le prince Hohenlohe, avec la gauche des Prussiens unis aux Autrichiens, marche sur Kaiserslautern ; avantage qu'il remporte sur la gauche de l'armée du Rhin. — Mouvement rétrograde des alliés ; ils repassent le Rhin.

PENDANT l'opération de l'armée de la Moselle sur Trèves (1), celle du Rhin, réduite à ses propres forces, et obligée de garder une plus grande étendue de terrain, se trouvait forcée de se tenir momentanément sur la défensive, vis-à-vis des armées autrichienne, prussienne et des troupes de l'empire germanique; elle occupait une ligne depuis Ramstein, Kaiserslautern, Franckenstein, Dürckheim, Schifferstadt, la Rehutte et Neuhofen où elle appuyait au Rhin. Cependant, pour l'instruction de la cavalerie, autant que pour ne pas perdre de vue les mouvements de l'ennemi, on fit une guerre

(1) On trouvera dans les *Additions* à cette campagne N° II les détails de cette opération, écrits par le général Ambert, témoin oculaire et actif.

de postes et souvent des reconnaissances. Elles ont quelquefois été poussées à fond, de sorte que l'ennemi ne manquait pas de les qualifier, dans les rapports qui figuraient dans les gazettes de Mannheim et de Francfort, d'attaques repoussées : car c'est ainsi qu'on écrit, je ne dirai pas l'histoire, mais les bulletins dont certains historiens se servent. Ces petites affaires qui n'avaient, je le répète, d'autre but que celui que je viens d'indiquer, ne méritent pas d'occuper l'attention de la plupart des lecteurs; aussi je ne n'en citerai qu'une de la deuxième division et une de la première (1).

Les Prussiens sont connus pour être ardents dans leurs attaques et surtout dans la poursuite, autant les Autrichiens sont méticuleux, en ne voulant être que prudents, autant les premiers sont décidés, ce qui leur donne souvent de très grands avantages; mais aussi ils sont plus faciles à attirer dans les embuscades. Leur extrême hardiesse à la guerre est le fruit des instructions du grand Frédéric, pour lesquelles ils conservent avec tant de raison un profond respect. Ils doivent à ce roi, autant qu'à leurs dispositions belliqueuses, l'honneur d'avoir élevé si rapidement la Prusse au niveau des premiers états de l'Europe, celui d'avoir

(1) On trouvera la mention de quelques autres dans la correspondance [34 et 35].

conservé long-temps la plus éclatante des réputations militaires et servi de modèles à plusieurs nations. Les Autrichiens ont aussi de grandes qualités guerrières, mais qui diffèrent de celles des Prussiens; ils sont un amalgame de plusieurs nations, de caractères assez différents, mais qui vont bien ensemble; ils n'ont pas eu de législateur militaire comparable à Fréderic, qui ait élevé rapidement au plus haut degré la réputation de leurs armes; mais avec le temps et la persévérance qui a toujours caractérisé leur gouvernement (qui offre une exception bien particulière, puisqu'il est despotique et cependant paternel), ils sont arrivés à occuper un rang distingué parmi les nations guerrières.

Nous avons vu la monarchie de Frédéric renversée après la perte d'une bataille et ne pouvoir se relever que par les secours d'alliés puissants, tandis que la perte de dix batailles et d'une partie de ses provinces, n'a pu abattre l'Autriche. J'ai souvent pensé que l'extrême circonspection qui caractérise les Autrichiens, était due en partie à ces guerres opiniâtres qu'ils ont eu à soutenir pendant plusieurs siècles avec les populations les plus aguerries de l'empire turc, dans le cours desquelles ils ont essuyé de si fréquents revers, et ont contracté l'habitude de n'avancer qu'en se palissadant et se

retranchant de toutes manières, dans la crainte des surprises d'une cavalerie la plus entreprenante que l'on connaisse.

Quoiqu'il en soit, les Autrichiens et les Prussiens ayant, comme nous l'avons dit, une manière si différente de faire la guerre, nous étions obligés de varier avec eux nos attaques. Tant que Desaix eut les Autrichiens devant lui, il était obligé de les aller chercher jusques sous leurs positions, tandis que vis-à-vis des Prussiens, on n'avait qu'à leur montrer dans le lointain un détachement quelconque, pour les voir accourir le combattre. Il fut facile de se persuader qu'on devait leur tendre des embuscades. Quelques-unes avaient réussi, mais il fallait les varier. Celle que j'ai à raconter eut lieu de la manière suivante :

Saint-Cyr désigna à un officier du génie l'emplacement où il devait tracer des redans ; c'était près et à gauche du village de Herxheim (en avant de Dürckheim), sur un plateau qui se trouvait entre les camps des Prussiens et ceux des Français, et à la vue des avant-postes ennemis. Les redans tracés, les paysans requis pour y travailler étaient à l'ouvrage, couverts par une grand-garde de chasseurs à cheval. La journée ne se passa pas sans que les hussards prussiens vinssent reconnaître les travaux. Ils attaquèrent la grand-garde, la repoussèrent et

dispersèrent à grands coups de plat de sabre les travailleurs, en les menaçant d'une sévère correction s'ils y revenaient. L'officier du génie rendit compte de sa mésaventure à Saint-Cyr, qui lui dit : « Con-
» solez-vous, vous n'aviez que quarante hommes,
» ils sont venus soixante et vous ont forcé à vous
» retirer; mais comme je tiens à faire occuper ce
» plateau aux premiers jours, je vous ferai donner
» demain cent chasseurs, et si les soixante Prus-
» siens se présentent encore, vous les repousserez
» aisément. » Cet officier fort content de n'être pas réprimandé, et qu'on lui accordât un renfort pour le lendemain, se trouva dès le matin à sa besogne. L'ennemi s'imagina vraiment qu'on voulait retrancher cette position, pour l'occuper ensuite; de même que la veille, il se présenta dans l'après-midi, et comme il se douta qu'il y avait plus de monde pour garder les travailleurs, il vint avec deux cents chevaux, ce qui lui donna encore la facilité de repousser nos chasseurs et de disperser les travailleurs. L'officier du génie rendit compte de nouveau à son général de ce qui était arrivé, malgré le renfort qui lui avait été accordé. « Eh bien ! lui dit
» Saint-Cyr, vous retournerez encore demain de
» grand matin, et je vous assure que cette fois il ne
» vous chassera plus. » Saint-Cyr crut avoir assez bien disposé les choses, pour tenter d'enlever, par

une embuscade, un bon nombre de hussards prussiens. Il fit placer dans la nuit deux cents chasseurs à cheval, sous les ordres du général Werneck, immédiatement derrière le village de Herxheim, et deux bataillons d'infanterie en arrière des redans commencés le long de la lisière des vignes et des crêtes du plateau, de manière que l'ennemi ne pût les apercevoir qu'après qu'il aurait dépassé les redoutes, et qu'il ne pourrait éviter leur feu à demi-portée de fusil. Ces deux bataillons étaient commandés par le général Girard-dit-vieux. De plus l'on disposa de quatre cents dragons que Saint-Cyr plaça à la gauche du plateau en arrière de Weissenheim, et bien masqués par ce village. Il se proposait, du moment où l'ennemi se porterait sur les chasseurs chargés de défendre les redans, en tâchant de l'attirer sous ces ouvrages, de lui faire éprouver une bonne fusillade de notre infanterie, de le tourner par sa droite et même de gagner ses derrières, pendant que Werneck, avec ses chasseurs, l'attaquerait par sa gauche. Telles étaient nos dispositions, mais elles furent dérangées par un incident que je vais raconter : Un espion de Blücher lui avait assuré la veille que nous allions faire, dans la matinée de ce jour, un grand fourrage dans les villages environnants; il avait vu disposer les charrettes, etc. Blücher ne douta point de son rapport et de la

réussite du coup de main qu'il méditait : pour l'exécuter, il avait disposé de quatre cents chevaux qu'il avait placés près du village de Herxheim, du côté opposé à celui où se trouvaient placés nos chasseurs, avec le général Werneck. Avant le jour, Saint-Cyr partit de la gauche où se trouvaient les dragons, pour se porter vers sa droite et voir si ses troupes se trouvaient placées comme il l'avait ordonné. En passant sur le front de ses deux bataillons, il vit qu'on les avait trop avancés et qu'au jour l'ennemi pourrait les apercevoir plus tôt qu'il ne convenait; il envoya son ordonnance dire à Girard-dit-vieux, de les faire redescendre en silence quelques pas en arrière. Dans ce moment l'aurore commençait à paraître, on allait distinguer les objets, car il apercevait deux vedettes prussiennes qui à cinquante pas de lui avaient l'air d'observer et de se douter de la présence de notre infanterie. Ordinairement les Prussiens n'avaient point de postes sur ce plateau, et la rencontre de ces vedettes donna l'idée à Saint-Cyr qu'il était survenu quelque chose de nouveau, et que des troupes ennemies n'étaient pas éloignées de lui. Il ne tarda pas à en avoir la conviction. Une patrouille de trois hommes arriva près des vedettes, et après quelques paroles, un d'eux retourna en arrière et revint bientôt avec un autre. Celui-ci ayant fait un signe au hussard

qui l'accompagnait, et qui s'arrêta fixement, s'avança de quinze à vingt pas. Le jour commençait à poindre et l'on distinguait déja assez les objets pour que Saint-Cyr put reconnaître un officier-général (monté sur un cheval courte-queue de couleur isabelle), qu'il jugea être et qui était en effet le général Blücher. Ce dernier regardait avec une extrême attention dans la direction où se trouvaient nos deux bataillons, qu'il aurait alors bien aperçus, si on ne les eut retirés. Mais la vedette avait pu entendre du bruit : les deux généraux Blücher et Saint-Cyr ne doutèrent plus que leurs projets d'embuscade ne fussent éventés, et qu'ils ne dussent rencontrer autre chose que ce à quoi ils s'attendaient. Le premier se retira vers sa troupe et voulut avant de rien tenter faire venir des renforts considérables. Le second se rendit près de Werneck qui l'assura qu'une patrouille ennemie avait passé la nuit si près de sa troupe qu'on aurait pu la prendre en étendant le bras; mais que craignant que le moindre bruit ne fit manquer l'affaire, on s'était tenu parfaitement tranquille; que la patrouille n'avait pu se douter de rien. Alors Saint-Cyr ordonna à Werneck de reconnaître ce qui se trouvait en avant du village et, si on le pouvait, de rejeter dans la plaine les ennemis qui étaient aux environs, afin qu'on pût juger leurs forces et prendre un

parti. Aussitôt que l'ennemi vit s'avancer nos chasseurs, il quitta les pentes du plateau où il s'était embusqué, ainsi que les dernières maisons du village de Herxheim, pour prendre position dans la plaine et se rapprocher des renforts qu'il avait envoyé chercher, quoiqu'il fût dans ce moment supérieur à nos chasseurs; mais il l'ignorait, et dans le doute où il se trouvait, il ne voulut rien hasarder qu'il n'eut ses renforts. On ne tarda pas à les voir arriver dans différentes directions : Saint-Cyr prépara sa retraite, se bornant alors à attirer la cavalerie ennemie sur ses deux bataillons d'infanterie placés en arrière des redans à la lisière des vignes, dans une position inexpugnable pour de la cavalerie. Il envoya l'ordre aux dragons de se retirer, ensuite à une partie de ses chasseurs, n'en laissant sur le plateau qu'un piquet de soixante hommes, comme pour couvrir les travailleurs qui s'étaient remis à l'ouvrage, ainsi que les jours précédents.

Blücher qui avait alors rassemblé de quinze à dix-huit cents chevaux, les fit monter sur le plateau, croyant y trouver et peut-être y prendre quelques centaines de nos chasseurs; notre piquet se retira sur les flancs de notre infanterie, et les travailleurs s'enfuirent. En les poursuivant, la cavalerie prussienne se trouva si près de nos bataillons, et fut

accueillie par un feu de file si bien nourri, qu'elle perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, et se retira dans le plus grand désordre. Les Français qui n'avaient plus rien à faire dans cette position, rentrèrent ensuite dans leur camp, sans être suivis; l'ennemi se borna à détruire de fond en comble les ouvrages commencés. Nous vîmes quelques jours après dans la gazette de Mannheim des rapports qui vantaient l'avantage de cette destruction, en le donnant comme l'équivalent de la perte que la trop grande ardeur de la cavalerie prussienne lui avait fait éprouver.

Le 29 août, Desaix fit une reconnaissance sur Epstein et Frankenthal avec deux cents cinquante chevaux. L'ennemi avait été prévenu par des habitants d'Epstein que les Français y viendraient fourrager; ces habitants l'avaient appris par des hussards du 7e régiment qui avaient déja fourragé dans ce village quatre jours auparavant. En conséquence de cet avis, l'ennemi avait embusqué mille à douze cents chevaux derrière Frankenthal qui tombèrent à l'improviste sur le détachement français qui avait repoussé ses avant-postes jusqu'au delà de Flomersheim; heureusement on avait fait garder les défilés par lesquels il devait se retirer, car sans cette précaution il eût été pris en entier. L'arrivée du 7e régiment de hussards qui venait effectivement pour

fourrager, arrêta l'ennemi au défilé de Rugheim; ce dernier voyant qu'il avait manqué son coup, fit sa retraite. Desaix ramena ses troupes sans être suivi.

Dans les deux mois que l'armée du Rhin est restée tranquille dans sa position, notre cavalerie a gagné beaucoup d'instruction et s'est aguerrie par la petite guerre qu'elle a continuellement faite contre la meilleure cavalerie de l'Europe, commandée par des officiers tels que Blücher, Wolfrath, etc. A la fin de l'été, elle se trouvait parfaitement en état d'exécuter toutes les manœuvres de guerre nécessaires : les grands plateaux ou les belles plaines du Palatinat sur lesquelles elle s'était exercée, en face d'un ennemi vigilant et audacieux, toujours prêt à profiter de ses fautes, valaient mieux que les manéges où on la forme en temps de paix. Quant à notre infanterie, depuis que l'enbrigadement était terminé, elle laissait bien peu à désirer pour l'instruction et la discipline.

Vers la mi-septembre, l'ennemi quitta son attitude tranquille; il s'ébranla de toutes parts pour reprendre l'offensive. Ce fut encore le point de Kaiserslautern qu'il choisit pour ses premières attaques, avant de se porter sur Trèves, principal but de ses mouvements. Le maréchal Möllendorf, après avoir laissé les corps de Kalkreuth et de Köhler vers Trarbach, liés aux corps autrichiens de Melas et de Blanken-

stein placés sur la gauche de la Moselle, s'avança avec le reste de son armée sur la Glan par Meisenheim et Lauterecken, et occupa Cusel ainsi que les communications par lesquelles on pouvait se porter sur Trèves. Le corps du prince héréditaire de Hohenlohe arriva à Gellheim, et le duc de Saxe-Teschen, ayant fait passer le Rhin aux divisions Beniowski et Wartensleben, les réunit aux Prussiens dans les environs de Grünstadt. Le prince héréditaire n'avait, selon ce que des rapports ont assuré, que l'intention de faire une reconnaissance sur Kaiserslautern; mais il n'est pas possible d'admettre qu'il ait voulu faire une reconnaissance avec tant de monde. Aussi c'était bien une véritable attaque, et les circonstances l'ayant favorisé au delà de tout ce qu'il pouvait attendre, il en résulta pour les Allemands une suite d'affaires heureuses et une grande perte pour la division française de Meynier qui était placée à Kaiserslautern et dans les environs, répartie comme il suit (1): la brigade Prudhon à Landstuhl, celle de Cavrois à Kaiserslautern, celle de Sibaud à Hochspeyer, occupant Enckenbach et Alsenborn et par ses avant-postes, la hauteur dite Schörlenberg. Les troupes de Sibaud étaient flanquées à leur gauche par les trois bataillons de l'adjudant-général

(1) Voir le plan N° V, en se rappelant que les mouvements tracés se rapportent à une affaire antérieure.

Jordi à Eselsfurth, et sur la droite elles étaient liées aux six bataillons commandés par Desgranges placés près Wattenheim et Hertlingshausen. Ceux-ci se trouvaient appuyés à leur droite par la brigade du général Schaal qui se liait avec la deuxième division commandée par Saint-Cyr, placée au revers des montagnes vers Dürckheim. Le prince héréditaire avait réuni pour faire son mouvement sur Kaiserslautern, quarante bataillons et cinquante escadrons, y compris la division autrichienne de Beniowski; mais non compris celle de Wartensleben restée en observation au revers des montagnes, vis-à-vis notre seconde division, aux environs de Dürckheim.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, Blücher attaqua la 14e demi-brigade qui formait la droite de Desgranges. Cette troupe surprise d'une attaque aussi brusque au milieu de la nuit, et ayant perdu dans la première décharge le citoyen Morisot son chef de brigade, ne fit qu'une très faible résistance et se retira sur Weidenthal; la 186e qui occupait Hertlingshausen, voyant sa droite découverte par la retraite de la 14e, se retira aussitôt sur Franckenstein. Le général Schaal qui se trouvait à la droite de Desgranges, après avoir contenu quelque temps l'ennemi, finit par se retirer sur Hartenburg.

Après ce premier succès obtenu par la surprise et dans la nuit, l'ennemi eut toutes les facilités qu'il voulut pour débusquer nos troupes placées sur le Schörlenberg et dans les villages d'Alsenborn et d'Enckenbach : elles ne se composaient que de la 12e demi-brigade d'infanterie légère à laquelle on joignit seulement un bataillon de la 74e. Il n'en fallut pas moins des efforts soutenus et réitérés, ainsi que le concours des différentes armes de l'ennemi, pour les forcer enfin à se retirer en arrière d'Enckenbach, où elles prirent une nouvelle position [35 *bis*].

Il faut voir dans les rapports des Allemands les éloges donnés à toutes les troupes alliées qui ont combattu au Schörlenberg, à Alsenborn et à Enckenbach, et à tous leurs généraux, y compris le général en chef : on aura alors une idée de la bravoure qu'ont déployée dans cette journée, cette partie de la brigade Sibaud, c'est-à-dire la 12e d'infanterie légère et le bataillon de la 74e.

L'ennemi avait gagné quelques positions, avantage qu'il devait obtenir par le seul fait de la réunion de si grandes forces sur un point quelconque de ceux que nous occupions. Il était possible au général en chef de l'armée du Rhin de concentrer aussi les siennes et de les porter sur l'ennemi ; Meynier pouvait également réunir ses troupes sur

une position en arrière: la meilleure était celle où la cavalerie de l'ennemi ne pourrait pas contribuer à l'attaque; c'était lui ôter la moitié de ses forces. Mais avant de prendre un parti, Michaud voulut se rendre dans les gorges, pour juger par lui-même, et Meynier resta aussi disséminé aux environs de Kaiserslautern, qu'il l'était avant la réunion des Prussiens sur Alsenborn, malgré que la retraite de la brigade de Desgranges eût découvert sa droite [36 et 37]. Il s'ensuivit que pendant la journée du 18, le prince Hohenlohe continua de se porter en force sur la brigade Sibaud; les troupes de la division autrichienne de Beniowski, campèrent sur le Heuberg en arrière de Münschweiler, et les Prussiens sur la hauteur en avant d'Alsenborn et sur le Schörlenberg. Ce jour, la brigade Prudhon abandonna sa position de Landstuhl; mais n'étant suivie par aucun ennemi, elle vint la reprendre le lendemain.

Pendant cette journée, le général en chef donna l'ordre aux troupes dans les gorges et à celles de Kaiserslautern d'attaquer l'ennemi le 19 à la pointe du jour, en prescrivant à la deuxième division d'envoyer une demi-brigade de renfort au général Schaal et désignant pour la remplacer les trois bataillons qui restaient à Lachen, de ce qu'on appelait la quatrième division: les troupes de la plaine (les première et deuxième divisions)

avaient seulement l'ordre d'inquiéter l'ennemi pour l'obliger de diviser ses forces [38]. Mais la retraite de Prudhon, avec la brigade de gauche de la division Meynier, fit rester sur la défensive à Kaiserslautern celle du centre, commandée par Cavrois. Sibaud qui avec celle de droite était le plus près des forces actives de l'ennemi, fut le seul engagé, et l'on peut dire qu'il le fut plus que la prudence ne l'ordonnait, en raison de la disproportion de ses forces avec celles de l'ennemi. Les diverses attaques qu'il entreprit ne pouvaient avoir, et n'eurent en effet aucun succès.

Les troupes de Desgranges et de Schaal fatiguées par le mauvais temps reprirent, après quelques tentatives infructueuses, les positions en arrière où elles s'étaient retirées la veille. Michaud, en raison de leur fatigue, avait décidé qu'elles se reposeraient le lendemain 20, pour être plus en état de donner dans une attaque générale le 21; mais l'ennemi avait entrevu un commencement d'offensive qui pouvait bientôt devenir plus sérieux.

Il y avait déjà trois jours que le prince héréditaire tâtonnait; il avait seulement bien jugé la faiblesse des troupes françaises aux environs de Kaiserslautern et surtout le peu d'ensemble qui règnait dans leurs attaques. Il trouva qu'il était prudent de terminer le plus promptement son opé-

ration et d'arriver à Kaiserslautern, le général Michaud pouvant enfin le faire repentir du mouvement qu'il venait d'opérer. En conséquence, il fixa l'attaque de Kaiserslautern au lendemain 20 septembre. L'ennemi dirigea ses premiers efforts sur la brigade Sibaud; il ne tarda pas à s'emparer de Fischbach que cette dernière essaya de défendre. Dès que Sibaud s'aperçut du nombre de troupes qui se portaient sur lui, il voulut se retirer sur Hochspeyer; mais avant d'atteindre ce village, il fut entouré par la cavalerie du prince Louis de Prusse et du général autrichien Karaczai; l'infanterie que le prince Hohenlohe dirigeait sur ce point ne tarda pas à y porter ses efforts, de sorte que la brigade Sibaud éprouva des pertes considérables et qu'une partie seulement put gagner le village de Hochspeyer et opérer ensuite sa retraite sur Trippstadt, suivie quelque temps par la colonne du général Karaczai. Le prince Hohenlohe laissa à Hochspeyer la brigade d'Isenburg, et marcha sur Kaiserslautern.

Meynier faisait observer et contenir vers Morlautern la colonne prussienne, commandée par Blücher qui voulait déboucher sur le Kaisersberg; mais ayant été informé de la retraite de Sibaud sur Trippstadt, il craignit de se trouver coupé de ce point et ordonna à Cavrois de s'y rendre: celui-ci

dut quitter les hauteurs qu'il défendait, et Blücher ne fut plus contenu. Une colonne de cavalerie, composée des dragons de Waldeck et de ceux de Schmettau, qui avait passé la Lauter à la papeterie, joignit des troupes de la brigade Cavrois entre le Galgenberg et le bois, où à peine entrée, elle essaya de se prolonger le long d'un abatis établi à la lisière. Mais la cavalerie ennemie ne lui en laissa pas le temps, ayant pénétré dans le bois avec la queue de cette colonne qu'elle avait déjà entamée dans la plaine. Elle tourna la position où les Français avaient cru trouver un refuge assuré contre elle.

L'infanterie française déjà ébranlée par les pertes qu'elle venait d'essuyer, n'en soutint pas moins contre cette cavalerie un combat meurtrier qui coûta beaucoup d'hommes et de chevaux à l'ennemi, et à la suite duquel les troupes de Cavrois purent effectuer leur retraite sur Trippstadt. Elles y réussirent avec d'autant plus de peine qu'aucune pièce d'artillerie n'était avec elles pour les protéger, ayant été d'avance dirigées sur Trippstadt, de crainte qu'elles ne fussent compromises.

Il ne restait plus en avant de Kaiserslautern que les trois bataillons de Jordi, placés à la ferme d'Eselsfurth, qui, par suite de la retraite de Sibaud et de Cavrois sur Trippstadt, se trouvaient entourés de toutes parts par les mouvements de Blü-

cher, ceux de Wolfrath, et des troupes, d'abord dirigées sur Hochspeyer et ensuite sur la plaine de Kaiserslautern. Ces trois bataillons se trouvèrent donc isolés et sans aucun espoir du moindre secours; ils essayèrent cependant de se retirer. Tant qu'ils eurent la protection des bois, l'ennemi ne put les entamer; mais arrivés à la plaine de Kaiserslautern, il eût fallu un miracle pour les sauver, car ils se trouvaient coupés par environ six mille chevaux. Ces troupes, composées du premier bataillon de la 5e demi-brigade, des troisièmes bataillons de la 4e et de la 12e d'infanterie légère, et d'un escadron du 4e de chasseurs, le plus mal monté de l'armée, arrivèrent en colonne jusqu'au centre de la plaine; mais alors la cavalerie ennemie les resserrant de toutes parts, Jordi les forma en carré pour mieux résister à ses attaques. Ces braves gens repoussèrent plusieurs charges; mais enfin l'ennemi par son grand nombre pouvant les renouveler avec des troupes fraîches, les bataillons finirent par s'affaiblir et le carré fut enfoncé. Tous ceux qui restaient, la plupart blessés, furent faits prisonniers. Il faillit en arriver autant à un bataillon qui venait par la route de Landstuhl et qui fut entouré par la cavalerie de Blücher, dans le bois entre la ferme de Vogelweg et Hohenecken. Sommé de se rendre, il refusa, soutint et repoussa une vigoureuse charge, y perdit

une partie de son monde, mais fut assez heureux pour opérer sa retraite, après avoir fait essuyer à l'ennemi une perte notable.

A la droite de la division Meynier, la brigade Desgranges et celle de Schaal furent peu inquiétées, mais le général Wartensleben voulut tâter la deuxième division placée au revers des montagnes. Cette division, pour se tenir plus liée avec les troupes de Schaal et par ordre du général en chef, avait évacué la position qu'elle occupait en avant de Deidesheim [39]. L'ennemi ayant cru voir une retraite dans ce mouvement, s'avança jusques vers Ruppertsberg, qu'il fit tourner sur la droite par environ deux mille chevaux; il était favorisé par la belle plaine qui s'étend jusqu'à Muschbach. Saint-Cyr, étant sans crainte pour sa position défendue par son infanterie et son artillerie, laissait approcher la cavalerie ennemie de Muschbach où il tenait masqués et prêts à déboucher quatre régiments de cavalerie et deux compagnies d'artillerie à cheval. Dès que l'ennemi fut parvenu assez près du village où il était attendu, l'artillerie à cheval déboucha, mit en batterie et tira ses premiers coups à mitraille, pour ainsi dire au milieu des escadrons ennemis; quelques-uns d'eux voulurent la charger; mais la cavalerie française venant à sa suite, s'avança sur eux, et le feu de l'artillerie dirigé avec un sang-

froid et une justesse extraordinaires les ayant ébranlés, ils firent demi-tour et ne tardèrent pas à disparaître de la plaine. Nos quatre régiments de cavalerie, soutenus par les deux compagnies d'artillerie à cheval, donnèrent la chasse pendant plus d'une heure aux deux mille chevaux de Wartensleben, sans qu'ils osassent s'arrêter, et son infanterie qui avait été laissée en arrière suivit leur mouvement pour aller reprendre sa position aux environs de Dürckheim. Ainsi se termina la journée du 20 septembre, car les deux divisions sous Desaix et Vachot ne furent point attaquées.

Le mouvement du prince héréditaire et son séjour à Alsenborn, n'avaient pas permis de douter qu'il voulût pénétrer à Kaiserslautern. Desaix et Saint-Cyr s'étaient réunis pour s'entendre sur les mouvements qu'il serait nécessaire d'opérer, afin de combattre les dispositions offensives de l'ennemi; ils furent tous les deux du même avis et le proposèrent au général en chef qui n'osa pas l'adopter sans l'avoir communiqué au représentant de la Convention qui se trouvait alors dans les gorges. Ce plan d'attaque consistait dans la réunion des troupes commandées par Desaix et Saint-Cyr, que l'on porterait par le revers des Vosges sur celles des Autrichiens laissées devant nous en observation. Il s'agissait de les culbuter par une

attaque poussée à fond, qui eût permis d'agir ensuite sur les derrières des Prussiens au moment où ils se trouveraient enfoncés dans les environs de Kaiserslautern, ayant devant eux les troupes de Meynier que l'on supposait réunies. Le représentant Ferraud n'accepta point cette proposition; il était dans la gorge de Neustadt à Kaiserslautern, il voulut que ce fut là le point d'attaque. Michaud dut y faire passer des renforts; il envoya des troupes et le général Vachot à Weidenthal et s'y rendit lui-même le 21 de grand matin, croyant être en mesure de reprendre l'offensive sur ce point; mais arrivé à Saint-Lambrecht, il apprit les désastres survenus la veille aux environs de Kaiserslautern et la retraite des troupes sur Trippstadt, Hochstädt et Pirmasens. Il fit écrire à Saint-Cyr que ne recevant aucune nouvelle des généraux Prudhon, Meynier et Sibaud, il ne pouvait former aucune disposition d'attaque; il prescrivait même de faire rétrogader une des demi-brigades de la deuxième division en arrière de Neustadt avec de l'artillerie, pour protéger la retraite des troupes des gorges sur ce point [40].

Tel était l'état des choses à l'armée du Rhin, quand au moment où l'on devait le moins s'y attendre, le prince héréditaire mit fin à son mouvement offensif et se retira sur les positions qu'il

avait précédemment occupées. Le feld-maréchal Möllendorf avait renoncé à son projet de reprendre Trèves, qui ne pouvait plus le mener à rien depuis que Clerfayt avait été forcé sur la Meuse et qu'il paraissait impossible qu'il pût tenir longtemps la position qu'il avait prise sur l'Ourthe. Les armées françaises avaient alors l'espoir bien fondé de terminer cette campagne en rejetant les armées ennemies au-delà du Rhin; il n'y avait plus pour celles de la Moselle et du Rhin qu'un bon coup de collier à donner pour atteindre ce but, et l'on ne tarda pas à faire les dispositions qui devaient nous y conduire.

Le 4 octobre, Michaud fit des changements dans l'organisation de son armée. Schaal remplaça le général Prudhon et alla s'établir à Ramstein. Son corps de troupes fut porté à huit mille hommes; il devait en restant sous les ordres de Saint-Cyr, lier les opérations des deux armées du Rhin et de la Moselle, tandis que celle-ci s'avancerait de Trèves afin de faciliter notre correspondance. Saint-Cyr fut chargé de la division de Kaiserslautern et de celle des gorges de Saint-Lambrecht, commandée depuis peu par Vachot, qui retourna sur les bords du Rhin. Desaix vint prendre le commandement à Deidesheim des troupes que Saint-Cyr y avait laissées [41 et 42].

On se disposa à reprendre l'offensive; l'armée de la Moselle détacha de Trèves trois divisions sous les ordres d'Ambert, qui se portèrent dans la direction de Creutznach, pour exécuter la marche sur Mayence qui avait été arrêtée à Bitche par les généraux en chef des deux armées. Schaal marcha à la hauteur des divisions du général Moreaux; il partit le 15 octobre de Ramstein pour se rendre par Schelodenbach, Rockenhausen et Kriegsfeld, pendant que Saint-Cyr, partant de Kaiserslautern se dirigerait par Alsenborn, Gellheim et Kirchheim-Poland, et Desaix par Dürckheim et Grünstadt, entre Wachenheim et Worms que sa division occupa le 19, et où elle séjourna comme le reste de l'armée jusqu'au 24. Vachot était devant Mannheim. Le même jour Schaal se trouvait à Wendelsheim, Saint-Cyr à Alzey, Desaix à Oppenheim; l'ennemi était repassé en entier sur la rive droite du Rhin; les troupes de Saint-Cyr étaient réunies à Schaal à Nieder-Ulm le 25.

La gauche de l'armée de la Moselle fut chargée du blocus de Luxembourg; la droite, c'est-à-dire, les divisions Collaud, Reneauld et Desbureaux restèrent devant Mayence. Moreaux se tint vers Luxembourg et Michaud vers Mannheim, disposant ce qui était nécessaire pour faire le siége de la tête de pont de cette place. Il en résulta que l'armée devant

Mayence fut composée de troupes des deux armées, auxquelles les deux généraux en chef ne voulurent plus donner d'ordre. Il fallut mettre quelqu'un à leur tête; mais l'ambition avait fait si peu de progrès dans les armées françaises et plus particulièrement dans celles-ci que l'on ne put trouver personne qui voulût accepter cette place; et l'on ne peut pas dire que ce fut la terreur qui éloignait alors tout le monde : la fameuse révolution du 9 thermidor avait eu lieu; les commissaires de la Convention, sous l'influence de Robespierre, avaient, comme nous l'avons déja observé, été rappelés et remplacés par d'autres appartenant au parti modéré; mais c'est qu'il règnait dans ces armées un esprit dicté par le plus pur patriotisme qui, à aucune époque, ne s'est démenti, et je puis dire n'y avoir jamais connu ni factieux, ni ambitieux.

J'ai déjà dit que l'armée arriva le 25 octobre devant Mayence; le I.er novembre elle prit la position suivante : Desaix avait sa droite au Rhin à Laubenheim et sa gauche à Hechtsheim où Saint-Cyr avait sa droite, ayant son centre à Marienborn et sa gauche dans la direction de Drais où était la droite des divisions de l'armée de la Moselle qui avaient leur gauche au Rhin à Budenheim. L'armée se trouvait établie dans une position convenable; mais un représentant qui arriva quelques jours après, trouva

que la gauche était trop éloignée de la place dont on n'était, disait-il, jamais trop près, pourvu que l'on fût hors de portée de la mitraille. Les généraux de la gauche eurent la faiblesse d'obtempérer aux idées de ce représentant, et se mirent en devoir de rapprocher leur camp de la place, ce qui leur occasionna quelques pertes et leur en préparait de plus grandes pour l'avenir.

Le 7 novembre, Desbureaux reconnut le terrain où il voulait se porter en avant de Mombach; le 8, la division Saint-Cyr rejeta tous les postes ennemis jusque sur les glacis des ouvrages de la place, dans le but de bien reconnaître le terrain en avant d'elle. Le 12, la gauche chassa l'ennemi du bois de Gonsenheim; trois bataillons se rabattirent sur Monbach que l'on garda et où l'on appuya la gauche de l'armée. Sur ce front, l'ennemi fut obligé de se retirer jusque derrière ses palissades, et notre gauche prit dès ce moment la position trop avancée dont j'ai parlé plus haut.

On était déjà si près de l'hiver que l'ennemi ne jugea pas à propos de faire de plus grands efforts pour éloignler nos postes d'un terrain aussi proche de ses ouvrages avancés. On travailla avec la plus grande ardeur à la construction des baraques; car il y avait malheureusement l'apparence la plus formelle que l'on passerait tout l'hiver dans cette po-

sition, les représentants ne voulant entendre à aucune considération. On eut beau leur observer qu'un siége de l'importance de celui de Mayence ne pouvait se faire sans un blocus entier sur les deux rives, et que même, si dans ce moment nous les occupions toutes deux, il ne pourrait encore se faire en hiver; que tout ce que l'on pourrait espérer, était de réunir assez de moyens pour s'emparer de la tête de pont de Mannheim et observer la garnison de Mayence et les troupes prussiennes et autrichiennes qui étaient cantonnées dans ses environs; mais que cette observation pouvait aussi bien se faire, si nous laissions seulement notre avant-garde sur la Selz et la basse Nahe, et le reste de l'armée dans des cantonnements reculés en arrière, assez disséminés pour faciliter les moyens de faire subsister les troupes et les chevaux attachés aux différents services. On ajoutait qu'à cette distance, les sorties de Mayence ne pouvaient exposer nos troupes aux surprises, puisqu'elles seraient éclairées de plus loin; ce qui rendrait aussi la retraite de l'ennemi, en cas de non-succès, bien plus difficile que si l'on s'obstinait à rester dans les lignes que l'on projetait de faire; parce que les chemins déjà très mauvais allaient devenir impraticables aussitôt qu'ils seraient défoncés ce qui ne pouvait tarder. Mais on ne voulut entendre aucune raison, et une belle armée, une bonne cavalerie et une

artillerie bien attelée dûrent périr de froid et de faim sans aucune utilité, dans des bivouacs qu'on pouvait éviter.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les Français établissent une ligne de retranchements devant Mayence. — Prise de la redoute de Zahlbach. — Arrivée du général en chef Kleber.

On dut s'occuper de retrancher avec soin la position que l'armée avait prise, puisque d'un moment à l'autre il pouvait déboucher de Mayence une grande partie des armées allemandes cantonnées dans les environs de cette ville; sa garnison, dont la force s'élevait à près de vingt mille hommes, aurait seule exigé cette précaution. Le chef de brigade Catoire avait été chargé de tracer les retranchements, les troupes y travaillèrent d'abord avec beaucoup de zèle : chacun en sentait la nécessité, on voyait la saison des grands froids s'approcher et l'on espérait finir le plus essentiel avant les grandes gelées.

Le service des vivres se faisait déjà très mal; mais on avait trouvé les plaines des environs de nos camps couvertes de légumes, tels que choux, navets et pommes de terre dont le soldat avait fait provision, et qui suppléèrent quelque temps au manque de

pain pour les hommes et de fourrages pour les chevaux.

Quand nos ouvrages eurent pris un peu de consistance, on resserra le plus que l'on put les Autrichiens sur les ouvrages de la place. Desaix les chassa plusieurs fois de Weisenau, et Saint-Cyr fit occuper le village de Bretzenheim, dont les petits postes avancés et les vedettes qu'on y plaça apercevaient tous les mouvements que les ennemis pouvaient faire des ouvrages avancés de la place, mais surtout ceux qu'ils voudraient tenter dans la vallée de Dahlheim, où coule le ruisseau de Zey. Elle formait une espèce de grande place d'armes sur le front des forts de Hauptstein, Saint-Philippe, et de leur camp retranché, où ils pouvaient dans le cas d'une attaque contre nous, rassembler et masquer un grand nombre de troupes et déboucher sur nos lignes en ordre de bataille. Aussi l'ennemi vit-il avec peine l'établissement de ce poste; dès qu'il apercevait de la redoute de Zahlbach quelques hommes ensemble, il tirait sur eux des coups de canon et le faisait même quelque fois sur les simples vedettes. Saint-Cyr qui ne voulait pas abandonner cette importante position, ayant d'ailleurs pour principe qu'il ne faut pas tenir les Français loin de l'ennemi, mais au contraire les en rapprocher le plus possible, afin d'éviter les surprises,

Extrait du plan

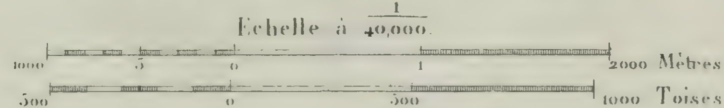
DES ENVIRONS DE MAYENCE

pour servir à l'intelligence des attaques sur la redoute de

Zahlbach.

N.° 4

F.t S.t Joseph
Citadelle
F.t S.t Charles
Dahlheim
F.t S.t Philippe
Zahlbach
F.t S.te Elisabeth
Ancien aqueduc Romain
Bretzenheim
Ley R.
8.e Chasseurs.
Heiligkreutz
Chasseurs.
Marienborn
Hechtsheim



presque toujours occasionnées par la trop grande sécurité que donne son éloignement, chercha le moyen de faire cesser cette espèce d'habitude que l'ennemi voulait prendre. Il n'en trouva d'autre que celui d'attaquer cette redoute chaque fois qu'on s'obstinerait à tirer sur quelques hommes réunis ou sur des vedettes [1]. Comme celui qui la commandait semblait s'en faire un amusement, cette circonstance ne se fit pas attendre; nous eûmes un chasseur tué de cette manière dans la journée du 30 novembre. Saint-Cyr fit sur le champ ses dispositions pour attaquer la redoute le lendemain matin. Pour que la leçon qu'on voulait donner à celui qui la commandait fût complète, il fallait s'emparer de l'artillerie et occuper assez long-temps cet ouvrage pour pouvoir le démolir en partie. Le plus souvent quand on veut enlever une redoute, on commence par l'écraser par un grand feu d'artillerie, et quand les parapets sont à peu-près détruits, les canonniers tués et les pièces démontées, on l'enlève : c'est comme cela que les Autrichiens, dans leurs rapports, nous l'ont fait prendre, après une canonnade de deux ou trois heures. Cette manœuvre étant plus allemande

(1) Peut-être que l'on eût pu s'entendre avec le gouverneur de Mayence ; mais il eut fallu entamer avec l'ennemi une espèce de négociation, chose pour laquelle Saint-Cyr a toujours eu la plus grande répugnance.

que française, malgré notre goût pour l'imitation, ne fut pas suivie dans cette journée, car nous ne pouvions réussir que par une surprise; la redoute se trouvant placée sous la mitraille des forts qui environnent la place, était encore protégée par un redan placé en intermédiaire. On devait s'attendre que l'ennemi ferait les plus grands efforts pour la reprendre; il ne pouvait réussir dans une attaque de front, sans éprouver une perte majeure; il était facile de prévoir qu'il se verrait obligé de la tourner par ses flancs, et surtout par celui où il pouvait opérer avec sa cavalerie, de laquelle il abusait si souvent. Ce fut donc contre des manœuvres de ce genre que l'on se mit en mesure.

Pour atteindre le but que l'on se proposait, on disposa des trois bataillons d'infanterie de la 109.e demi-brigade, de trois cents chevaux du 2.e de chasseurs et d'autant du 8.e, des deux compagnies d'artillerie à cheval de la division et de quatre pièces de 4 longues. Il importait de masquer les troupes autant qu'on le pourrait, pour les garantir de l'artillerie des forts; les accidents du terrain nous servaient à souhait. Le premier bataillon de la 109. fut destiné à surprendre et enlever la redoute, le second à protéger son flanc droit pendant qu'il l'occuperait le temps nécessaire pour la démolir en partie et évacuer l'artillerie : le 3.e bataillon de cette

demi-brigade fut mis en réserve derrière Bretzenheim. Entre ce village et la grande route de Marienborn à Mayence, furent placées les douze bouches à feu des compagnies Legras et Maillot ; à droite de la route on posta les trois cents hommes du 8.e de chasseurs; ceux du 2.e régiment furent établis dans le ravin, entre la route de Mayence et le village de Hechtsheim, destinés à défendre la droite de la position où l'on avait placé les quatre pièces de 4 longues, qui avaient en outre pour leur défense trois compagnies de grenadiers. Les généraux de la gauche et de la droite furent prévenus de ce que l'on se proposait de faire au centre.

Le 1.er décembre, à huit heures du matin, le premier bataillon de la 109.e qui était destiné à l'attaque de la redoute de Zahlbach, se dirigea sur elle, en suivant le ruisseau qui vient du village de Hechtsheim et se jette dans celui de Zey au pied de la redoute. Il suivait à mi-côte l'escarpement ou plutôt la pente qui longe la rive droite du ruisseau; de cette manière il n'était pas exposé au feu de la redoute, ni à celui des ouvrages de la place pendant toute sa marche; il ne le fut qu'à l'instant où il monta sur le plateau pour tourner la redoute par sa gorge, tandis qu'il l'abordait par son flanc gauche et un peu de front.

Ce bataillon mit dans son attaque de l'ordre et

toute la promptitude que commandait la circonstance, en même temps une intrépidité et une bravoure des plus remarquables; de sorte qu'une partie des deux cents hommes du régiment de Wenckheim qui la défendaient, n'eurent que le temps de se sauver dans le plus grand désordre au fort Saint-Philippe, distant d'une portée de carabine; le reste fut tué ou pris; on enleva les quatre pièces de canon et l'obusier qui s'y trouvèrent. On commença la démolition du front qui donnait sur le village de Bretzenheim, et des tirailleurs répondirent à ceux du régiment de Strasoldo que l'ennemi fit sortir du fort Saint-Philippe et du camp retranché, et qui vinrent occuper la flèche en arrière de la redoute. L'alarme se répandit sur le champ, non-seulement dans les forts les plus voisins, mais dans toute la place, et nous ne tardâmes pas à voir sous les armes les vingt mille hommes dont se composait la garnison, répandus dans les ouvrages avancés et sur les remparts de la ville. Le gouverneur de Mayence ne s'en tint pas là; il s'était, à ce qu'il nous parut, imaginé que nous voulions enlever sa place de vive force; il fit part de ses craintes aux généraux des armées cantonnées dans les environs, et réclama avec instance les secours les plus prompts. Cependant comme il ne vit sur tout le front de notre ligne aucun mouvement de troupes, mais seulement des groupes d'officiers

et de soldats sans armes, observant de loin ce qui se passait, ce gouverneur se rassura et la confiance ne tarda pas à lui revenir.

On ne pouvait comprendre ce qui mettait en un tel émoi une si nombreuse garnison; le peu de troupes qui avaient fait l'objet de son effroi, se trouvaient concentrées dans un ravin où elles ne pouvaient être vues; mais, comme nous avons déja eu occasion de le remarquer, l'ennemi qu'on ne voit pas intimide encore plus que celui qu'on aperçoit. Cependant comme les extrêmes se touchent, ainsi qu'on l'a dit depuis long-temps, de la crainte à laquelle il avait d'abord cédé, le général ennemi passa à la plus grande confiance. Deux heures après la prise de la redoute, ses colonnes débouchèrent des forts pour la reprendre; l'une commandée par le lieutenant-général de Hatzfeld, s'avança avec des troupes mayençaises, le long de la digue et des ruines de l'aquéduc Romain, pour attaquer le flanc gauche des Français qui gardaient la redoute. Deux autres colonnes débouchèrent du fort de Linzenberg et de la barrière, dite de Zahlbach; elles étaient commandées par les généraux Wolkenstein et Alcaini, qui avaient l'ordre de se porter de front sur la redoute et de la reprendre, comme disent les Allemands, la bayonnette basse. Le lieutenant-colonel du génie, marquis de Chateler, fut adjoint à cette colonne

pour diriger sa marche et ses efforts, tandis que le capitaine Fahrmann, appartenant aussi au corps du génie, conduirait la colonne de cavalerie qui devait flanquer la gauche des colonnes du centre et qui se composait de deux cents dragons de Waldeck et deux cents hussards d'Erdödy. Celle des deux colonnes qui arriva la première sur le front de la redoute, fut aussitôt repoussée; mais pendant qu'elle se reformait en arrière et sous la protection de la flèche, dont on a déja parlé, l'autre colonne obliquant par sa gauche, pour tourner la redoute, vint, sans s'en douter, tomber sous le feu du 2e bataillon de la 109e demi-brigade. Quand elle arriva sur le bord de l'escarpement, elle fut reçue par une décharge à bout portant, faite par ce bataillon qu'on avait placé dans cet endroit à couvert des feux de la place, pour empêcher que le premier bataillon du même corps qui avait pris et défendait la redoute, ne fut tourné par sa droite. Cette colonne avait avec elle dans ce second mouvement, pour appuyer son attaque, la cavalerie dont nous venons de parler; le feu du bataillon l'éloigna. Elle voulut tourner la droite de celui-ci, en descendant le plateau par la grande route de Mayence à Marienborn; mais notre artillerie à cheval, commandée par les capitaines Legras et Maillot, placée entre le village de Bretzenheim et cette route, l'en empêcha, en dirigeant sur

elle un feu bien nourri qui la prenait d'écharpe; ce qui lui occasionna une perte considérable, qui fut augmentée par une charge vigoureuse du 8.e régiment de chasseurs qui rejeta la cavalerie ennemie jusque sur le fort Saint-Philippe. Le général Hatzfeld qui flanquait la droite de Wolkenstein, fut repoussé par les compagnies du premier bataillon de la 109.e qu'on n'avait pas jugées nécessaires à la défense de la redoute.

Peu de temps après, l'ennemi fit une nouvelle tentative sur la redoute avec de l'infanterie, et une colonne de cavalerie plus considérable que la première flanquait encore sa gauche, mais de plus loin; c'est-à-dire qu'il y avait plus d'espace entre elle et la redoute que pendant la première attaque. Cela fut cause qu'elle évita le feu de notre artillerie à cheval; mais elle se trouva exposée à celui d'une batterie masquée jusqu'alors et qui avait été établie, au delà du ravin sur le plateau, dans l'emplacement d'une tranchée qui avait servi aux Prussiens pendant le siége de Mayence en 1793 et qui avait été si peu endommagée que, par un petit travail fait la nuit et au moyen de ce qu'on n'y avait pas laissé de chevaux, cette batterie, composée de quatre pièces de 4 longues, avait pu s'y tenir masquée et sans être aperçue, avant que l'occasion se présentât de faire un bon effet.

Cette artillerie était servie par d'excellents canonniers montés sur des *vurtz* , les sous-officiers seulement à cheval : c'était un essai fait par le général Dorsner , pour prouver que c'était de cette manière que devait être organisée l'artillerie légère. Cette compagnie qui prenait l'ennemi par son flanc gauche et lui causait une grande perte, attira bien vîte son attention. Sa cavalerie s'avança pour l'enlever avec d'autant plus de confiance qu'elle paraissait isolée et sans appui; mais à son approche, trois compagnies de grenadiers, placées le long de cette espèce de retranchement, se levèrent et par un feu de file bien nourri et tiré presque à bout portant, achevèrent ce que les derniers coups de canon, tirés à mitraille, avaient commencé. Elles la forcèrent de se replier derrière les forts, dans le plus grand désordre, augmenté par l'effet des obus et boulets tirés par notre artillerie à cheval, placée alors en arrière du ravin, à droite et à gauche de la grande route de Marienborn à Mayence. L'ennemi voyant qu'il perdrait trop de monde pour approcher ses masses de la redoute, tant qu'il serait pris en flanc par cette batterie, dont les pièces avaient une très longue portée et qui de plus était servie par des canonniers d'élite, voulut tenter un nouvel effort pour enlever cette batterie; mais cette fois en la tournant

par sa droite, au lieu de l'attaquer de front comme la première fois. Ainsi il donnait de lui-même et successivement dans les embuscades qu'on avait préparées et dans lesquelles on avait présumé qu'il tomberait; car au moment où il croyait avoir tourné la batterie et qu'il ne s'agissait plus que de l'enlever au moyen d'un bon houra, il se vit lui-même chargé en flanc par le 2e régiment de chasseurs à cheval qui sortait de la droite du ravin, où il était resté en embuscade pour attendre l'occasion qui se présentait. L'ennemi fut aussitôt culbuté, rompu de toutes parts, et après avoir essuyé une grande perte, obligé de fuir de nouveau en désordre et de rentrer derrière l'enceinte fortifiée.

Le général Desaix, qui de son camp avait vu l'ennemi s'approcher de sa gauche, avait fait prendre les armes à quelques-uns de ses bataillons et fait descendre en plaine quelques pelotons de cavalerie. Alors l'ennemi parut croire une autre fois que l'on voulait enlever Mayence de vive force, malgré que le 2e régiment de chasseurs eût repris, pour éviter le feu des ouvrages de la place, sa position dans le ravin, d'où il était sorti pour repousser la cavalerie ennemie.

Dans l'après-midi, les Autrichiens non contents d'avoir toute leur garnison dans les ouvrages de la

place, devant aussi peu de monde engagé avec elle, profitèrent de la présence du maréchal Möllendorf, qui d'après les alarmes du gouverneur, était accouru de la rive droite du Rhin et se trouvait spectateur de l'affaire, pour obtenir de lui un renfort des troupes prussiennes qui étaient cantonnées dans les environs de Mayence. On vit déboucher par la grande route de Mayence à Creutznach, le beau régiment des hussards d'Eben, dont une partie sembla menacer la gauche de notre attaque en s'approchant du village de Bretzenheim. Ce mouvement fit prendre aussi les armes à quelques bataillons de la gauche, commandés par le général Desbureaux. Desaix se trouvait dans ce moment près de Bretzenheim avec Saint-Cyr, et ils observaient ensemble les mouvements de la colonne prussienne. Desaix assurait Saint-Cyr qu'il allait être compromis et qu'il n'avait que le temps de se reployer sur son camp; que l'ennemi n'avait pas rassemblé autant de monde sans avoir le dessein de faire sur notre ligne une attaque sérieuse, et que pour lui il courait à sa troupe parceque, disait-il, nous allions avoir une affaire des plus vives. Saint-Cyr répondait qu'il n'en croyait rien, mais qu'il allait faire descendre des troupes fraîches de son camp, qu'il les placerait en arrière du village de Bretzenheim qui était déjà fortement occupé par

son infanterie; que par cette disposition il paralyserait l'attaque des Prussiens, et que dans tous les cas il pourrait reprendre la position de son camp de Marienborn; qu'il se mettrait en ligne avec le reste de l'armée, s'il devenait impossible de se maintenir où l'on se trouvait.

Les dispositions annoncées par Saint-Cyr furent exécutées de suite. On ne tarda pas à voir une nouvelle tentative de l'ennemi pour reprendre la redoute; mais cette fois rien ne parut sur le plateau en face de notre droite. L'ennemi voulant profiter de l'effet qu'avait dû produire sur ses troupes et sur les nôtres l'apparition des Prussiens accourus de leurs cantonnements, se porta directement sur la redoute et sur la gauche du bataillon de la 109e demi-brigade qui la défendait depuis le matin avec tant d'énergie. Pour cette fois la position des Prussiens derrière la gauche de cette troupe, ayant influé sur elle, le bataillon céda et l'ennemi redevint maître de la redoute de Zahlbach et y ramena du canon; mais du moment que Saint-Cyr eut assuré ses dispositions contre ce que pouvaient tenter les Prussiens en arrière de sa gauche, il voulut la faire reprendre une autre fois; ce qui fut exécuté par un autre bataillon de la 109e demi-brigade. Une partie de ses nouveaux défenseurs y furent tués ou pris et l'on s'empara d'un obu-

sier que l'ennemi y avait ramené. On la conserva jusque vers le soir qu'on jugea convenable de l'évacuer, après avoir prouvé à l'ennemi, deux fois dans la journée, qu'il était facile à de braves gens de l'enlever quand on voudrait, et que son intérêt bien entendu était de ne pas rendre ce poste aussi tracassant qu'il l'avait été jusqu'alors; car nous étions bien résolus, s'il tirait encore de sa redoute sur les vedettes ou sur trois ou quatre hommes, de recommencer l'attaque du 1.er décembre.

La 109e demi-brigade d'infanterie, les 2e et 8e de chasseurs à cheval et l'artillerie ont donné des preuves éclatantes de bravoure et de constance dans toute cette journée où ils ont combattu des forces quadruples des leurs, soutenus par la grosse artillerie des nombreux ouvrages qui entourent la place de Mayence.

Aussitôt que la prise de Mästricht nous avait été connue, nous nous étions empressés de désigner au représentant Merlin de Thionville, Kleber qui avait fait ce siége, comme celui qui nous paraissait avoir le plus de droits d'entreprendre celui de Mayence, si les circonstances devenaient opportunes. Merlin avait demandé de suite son changement d'armée au comité de salut public, et Kleber vint de l'armée de Sambre-et-Meuse, recevoir du

général en chef Michaud le commandement des divisions de la Moselle et du Rhin, qui prirent le nom d'*armée devant Mayence.* Il arriva à Ober-Ingelheim le I.er décembre, se fit connaître le 2, et cette armée qui depuis cinq semaines se trouvait sans chef, eut l'avantage d'en avoir un, dans lequel elle mit toute sa confiance. Il faut dire aussi que l'absence d'un chef n'avait nuit en rien aux intérêts de l'armée et de la chose publique, par la grande harmonie qui règnait entre les troupes et les généraux des deux armées, et l'amitié toute fraternelle qui les animait.

Le représentant Merlin et le général Kleber, que le bruit du canon avait attirés sur la ligne, d'où ils avaient vu une partie de l'affaire, auraient désiré, particulièrement le premier, que l'on construisit de suite un ouvrage sur le plateau de Zahlbach, assez fort pour que l'on pût conserver la redoute que ce représentant appelait la sienne et à laquelle pendant le siége de 1793 il avait donné son nom [43]. Mais cela n'aurait pu avoir lieu que dans le cas où l'on eut été en mesure d'ouvrir la tranchée et de commencer le siége, ce dont nous étions bien éloignés, par le manque total de ce qui était nécessaire : le peu de moyens de ce genre au pouvoir de l'armée étaient employés devant la tête du pont de Mannheim. Le général Kleber était

encore loin de soupçonner le dénûment dans lequel on avait laissé les armées du Rhin et de la Moselle, pour favoriser celles du Nord et de Sambre-et-Meuse; cette raison seule aurait suffi pour le dégoûter de son commandement, mais à celle-ci, il s'en joignit d'autres, comme on le verra plus tard. En attendant, il s'occupa d'organiser l'armée à sa manière, et comme si le siége de Mayence eut été prêt à commencer, il la forma en trois attaques [44]; mais il lui fut impossible de la pourvoir de vivres et de fourrages nécessaires pour la subsistance des hommes et des chevaux [45].

La disette occasionna bientôt des maladies graves, et l'armée s'affaiblit tous les jours de plus en plus dans une progression effrayante. Ces maladies provenaient des racines de toute espèce que les soldats étaient obligés de substituer aux plantes légumineuses qui étaient consommées; racines qu'ils déterraient avec leurs bayonnettes, pour suppléer au défaut d'aliments, et parmi lesquelles il s'en trouvait de vénéneuses qui causaient aux uns la mort et aux autres faisaient momentanément ou pour toujours perdre la raison : des officiers qui avaient aussi été contraints de s'en nourrir, éprouvèrent le même sort.

La plaine qui environne Mayence, entre les camps et les vedettes de l'ennemi, était devenue impratica-

ble à cheval pendant la nuit, à cause de la quantité de trous que les soldats avaient creusés pour trouver ces racines.

Le Palatinat est, comme on le sait, riche en productions de toute espèce, mais depuis long-temps il était épuisé par le séjour des armées; cependant ce qui embarrassait le plus, c'étaient les transports, en raison de la mauvaise qualité des chemins qui se trouvaient défoncés par les énormes fourgons en usage dans nos armées depuis si long-temps, malgré que l'expérience ait prouvé les difformités de leur lourde construction, et l'on peut dire leur inutilité Par exemple la manutention pour l'attaque du centre se trouvait établie à Alzey distant de cinq lieues de nos camps; eh bien ! les caissons de pain mettaient de six à sept jours pour en faire le trajet et ils étaient attelés de douze, seize et vingt chevaux. On eut bien vite usé ceux de l'entreprise, et ceux du pays fournis par réquisition. On finit par être obligé d'employer à ces transports ceux de l'artillerie qui ne tardèrent pas à succomber; alors tous les services furent entièrement désorganisés. Survint enfin un hiver terrible, le plus rigoureux du siècle; on le regarda presque comme un bienfait, malgré les longs bivouacs d'une partie des nuits, pendant lesquelles le froid excessif gelait les membres de nos soldats; mais enfin une partie des voitures pouvaient

rouler et apporter du pain, dont on ne peut se passer quelque mauvais qu'il soit. Celui-ci était composé d'une faible partie de farine de seigle ou d'orge, d'une plus grande partie de farine d'avoine et de pois; il répugnait à la vue et à l'odorat; il fallait être affamé pour en manger la mie.

Pendant ces grands froids, le Rhin gela au point de pouvoir porter les plus lourdes voitures; il n'y avait par conséquent plus de barrières entre les troupes qui défendaient les bords du fleuve depuis Mayence jusqu'à Basle et l'ennemi, à qui il était facile de se porter sur nos derrières en forçant ce mince cordon quelque part; ce qui aurait anéanti peut-être une armée aussi affaiblie que l'était celle devant Mayence. Mais enfin la crainte de ce danger finit avec le dégel qui amena la débâcle du Rhin, et permit de reprendre les travaux [46].

Ces froids excessifs furent aussi favorables aux opérations de l'armée du Nord, qu'ils étaient contraires à l'armée de Mayence, puisqu'en gelant les canaux et toutes les inondations, ils facilitèrent la conquête de la Hollande qui, sans leurs secours, eut été impossible. Une espèce de second hiver succéda au premier; le Rhin gela de nouveau, mais pas assez pour porter les voitures; cela ne nous causa qu'un prolongement de souffrances, en raison de la rareté du bois que les soldats étaient obligés d'al-

ler chercher très loin, n'ayant d'autres moyens de transports que leurs épaules; ce qui rendait nos camps presque déserts six à sept heures du jour. Il est incroyable que l'ennemi ne fut point instruit de la fâcheuse position où nous nous trouvions, mais enfin il n'en a heureusement pas profité; car s'il se fut présenté pendant le jour, il n'eut trouvé sur notre ligne que les faisceaux d'armes.

Le printemps qui suivit cet hiver rigoureux avait peu amélioré le sort des troupes; il avait rendu les chemins meilleurs; mais la plus grande partie des chevaux destinés aux tranports étaient morts de fatigue ou de faim : c'étaient ceux de notre artillerie qui faisaient ce pénible service, et tous les jours il en mourait une si grande quantité que la plupart de nos canons et de nos caissons se trouvaient sans chevaux et devaient être traînés, en cas d'attaque, par les soldats. Beaucoup de cavaliers se trouvaient démontés, et la pénurie de fourrage était si grande qu'on avait peu d'espoir de conserver les chevaux qui nous restaient : ce fourrage arrivait devant Mayence sur des charriots de la Franche-Comté ou de la Lorraine; mais les chevaux qui le conduisaient ne recevant point d'étape sur les routes, étaient obligés de s'en nourrir et arrivaient presqu'à vide.

Les semailles du printemps s'étaient faites avec beaucoup de peine; les paysans n'avaient pu con-

server de grains, mais ils en avaient tiré de loin. Nos soldats affamés allaient à cette espèce de maraude et les champs ensemencés la nuit pour éviter le pillage, n'en étaient pas moins découverts et retournés avec la bayonnette, pour enlever grain à grain l'orge, les pois et les lentilles confiés à la terre, ainsi que les plus petits quartiers de pommes de terre. D'abord des patrouilles furent envoyées contre ces bandes qui détruisaient de cette manière l'espoir de la récolte prochaine; mais elles s'augmentèrent au point qu'on fut obligé d'y envoyer des escadrons commandés par un général de brigade. Elles s'augmentèrent de nouveau et de plus s'armèrent de leurs fusils, qu'on ne put leur empêcher d'emporter avec elles, et se défendirent contre la cavalerie comme elles l'eussent fait contre l'ennemi, tant la faim avait d'empire sur ces hommes affamés ! La saison des semailles passée, les soldats allaient au devant des fourgons de pain qui arrivaient de temps à autre des derrières de l'armée, mais jamais en quantité suffisante pour une distribution générale, et les pillaient. Les demi-brigades furent obligées d'envoyer jusqu'aux manutentions de nombreux détachements qui escortaient jusqu'à leurs camps ceux qui leur étaient destinés et qui alors, responsables envers leurs camarades, se seraient fait tuer jusqu'au dernier homme plutôt que de les abandonner.

Ces désordres cessèrent aussitôt que les blés furent montés en épis et défleuris; car sans attendre leur maturité les soldats les moissonnaient, et après les avoir fait sécher au soleil, ils parvenaient à en faire une espèce de bouillie qui les nourrissait mieux que le mauvais pain de pois et d'avoine qu'on leur distribuait quelquefois. On avait craint que cette bouillie ne devint le germe de quelques maladies aussi graves que celles causées par les racines mangées pendant l'hiver; mais heureusement qu'il n'en fut rien. La maturité des grains d'automne et de mars ne tarda pas à ramener l'abondance et à refaire les hommes et les chevaux; mais l'armée à la suite d'un froid extraordinaire et de si longues privations, se trouvait bien réduite. Les demi-brigades arrivées devant Mayence, à la fin de novembre, la plupart avec un effectif de 2000 à 2,500 hommes, n'en avaient pas au printemps plus de 1000 à 1200 sous les armes ; j'ai vu une compagnie de la 11e légère réduite à un seul homme en état de faire le service.

Dans le courant d'une si longue guerre, qui a duré un quart de siècle, j'ai eu souvent occasion de voir nos troupes souffrir de grandes privations, mais si elles ont été aussi pénibles, elles n'ont jamais eu la même durée; je n'en excepte pas même la campagne de Russie. Devant Mayence, le froid fut

plus grand, plus long que celui qu'on éprouva jusqu'au passage de la Berezina. A cette époque la grande armée se trouvait complètement désorganisée, son aspect physique ou moral était hideux; l'armée devant Mayence était réduite, mais ce qui en restait se trouvait, sous tous les rapports, dans l'ordre et en état de continuer la guerre. Elle a souffert, sans murmurer, avec une constance héroïque, tous les genres de privations pendant huit mois consécutifs. Sa discipline est restée intacte, sauf le maraudage dont j'ai parlé qui n'a été que de courte durée; et ce qui l'a distingué de celui de Russie, c'est que les soldats s'éloignaient à une si petite distance des camps, qu'au premier coup de canon qui pouvait faire pressentir une affaire, on les voyait accourir et reprendre leurs rangs. Cependant à cette époque, il ne pouvait être question, pour stimuler leur zèle, d'aucune espèce de récompense. Le patriotisme et l'honneur étaient les seuls mobiles qui faisaient agir l'armée française.

Après tant de misère éprouvée devant Mayence, on vit arriver la défection des Prussiens qui, lassés de servir les intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre, pensèrent aux leurs et, pour assurer leurs affaires en Pologne, négocièrent la paix avec la république. Aussi les Autrichiens eurent beau faire des démonstrations de vouloir reprendre l'offensive

et tenter des passages du Rhin, nous ne pûmes nous persuader de la vérité de ces démonstrations, et nous pensâmes que ce n'était que de la ruse ou de la politique autrichienne, pour affaiblir l'effet moral, causé par la retraite de l'armée prussienne.

On trouvera dans les *Additions* qui sont à la suite de ce mémoire, N.º III, la relation de ce qui s'est passé devant la tête de pont de Mannheim, ce qui complètera le récit des opérations de l'armée du Rhin, dans la campagne de 1794.

Je terminerai ce qui a rapport à cette campagne par de courtes observations; je ferai d'abord remarquer que ce fut sur tous les points de la France, une de nos plus belles, car partout on obtint de grands succès; différentes causes y ont puissamment contribué. La mesure qui fut adoptée, de former l'infanterie en demi-brigade de trois bataillons, amena un perfectionnement dans notre organisation militaire, en rendant encore plus simple le système divisionnaire, déja adopté depuis le commencement de la guerre. On avait fait avec succès en 1793, une guerre de tirailleurs; la nouveauté de cette manière d'opérer, la surprise qu'elle causa d'abord, la firent réussir au delà de ce que l'on avait dû en attendre : mais nos ennemis s'apercevant bientôt de la faiblesse et des vices de ce système, il fallut y remédier, en diminuant beaucoup son em-

ploi, et en le combinant avec des masses plus solides, prises dans les différentes armes et les employant, soit dans l'ordre profond ou l'ordre déployé, selon les circonstances. Un homme célèbre, Carnot, continua d'avoir de l'influence sur les comités de la Convention; il fit adopter le plan de campagne, que l'on trouve dans les pièces justificatives à la fin de ce volume [2]; les dispositions principales en étaient bonnes; elles reposaient sur le principe souvent employé dans les armées, celui d'être fort où l'on veut avoir des succès, en s'affaiblissant sur les autres points.

Ces dispositions devaient réussir, si les ennemis pouvaient en ignorer long-temps le secret, ou si quelques obstacles les empêchaient de prendre les moyens des les combattre. Ils en avaient deux : le premier de se régler sur les dispositions des Français, en affaiblissant leur gauche, pour renforcer leur droite; c'est-à-dire, en portant des troupes du Rhin vers la Belgique; le second de battre la droite des armées françaises qu'ils avaient affaiblie, pour renforcer leur gauche. Ce fut ce dernier parti que Möllendorf, contre l'avis de Cobourg, voulut prendre. Il avait eu des succès au début de la campagne; s'il eut pu les continuer en pénétrant en France, le plan de Carnot était renversé; il fallait ramener vers la Moselle et le Rhin les troupes qu'on avait

tirées pour assurer des succès au nord; mais enfin ce qui pouvait arriver si facilement n'eut pas lieu; les Français furent victorieux où ils étaient faibles et à plus forte raison où ils étaient forts, et leurs dispositions eurent un plein succès. L'armée du Rhin y a contribué, d'abord par les renforts qu'elle a envoyés à l'armée de la Moselle, ce qui a permis de disposer presqu'en entier de celle-ci pour former celle de Sambre-et-Meuse, qui détermina tous les succès du nord. Réunie à ce qui restait de l'armée de la Moselle, elle a lutté ensuite, malgré une infériorité de forces marquantes, contre les Prussiens, les Autrichiens et les troupes de l'Empire germanique. Ses premiers revers au début de la campagne, loin de l'abattre, n'ont fait que relever son courage et préparer les succès du mois de juillet, succès qu'elle partagea encore avec l'armée de la Moselle. Jusqu'ici elle avait empêché le duc Albert de Saxe et Möllendorf d'exécuter le plan d'abord arrêté et ensuite contesté, d'après lequel les Prussiens devaient se porter au secours de Cobourg, qui se trouvait écrasé dans la Belgique, faute de recevoir des renforts proportionnés à ceux que les Français avaient envoyés à leur armée du Nord. Plus tard, quand Moreaux s'éloigne de l'armée du Rhin pour s'emparer de Trèves, et menace la gauche de Clerfayt (qui avait succédé à Cobourg), en contribuant par là à lui faire

abandonner la rive gauche du Rhin, on voit celle que Michaud commandait, soutenir seule la lutte contre les armées alliées. Malgré les revers arrivés dans les montagnes, du 16 au 20 septembre, aussitôt que l'armée de la Moselle redevient disponible et peut lier ses mouvements aux siens, ces deux armées (que la nécessité de leur réunion, alors sentie par tout le monde, va bientôt fondre ensemble pour former celle de Rhin-et-Moselle) rejètent les alliés au delà du Rhin; et dans la même journée que la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse arrive à Coblentz, la gauche de celle de la Moselle y arrive avec elle.

Observons qu'à cette époque les armées françaises avaient atteint un degré de supériorité qu'elles n'ont jamais dépassé, et qu'on pouvait tenter avec elles les opérations les plus difficiles; ce qu'elles ont prouvé dans les campagnes suivantes, mieux encore que dans celle de 1794 qui venait de se terminer par la conquête des provinces situées sur la rive gauche du Rhin. Ainsi trois années de guerre ont suffi pour élever nos armées au niveau des meilleures de l'Europe. Les soldats ne laissaient rien à désirer pour l'instruction, la bravoure et la discipline; la classe des sous-officiers, si importante dans toutes les armées et plus particulièrement dans les nôtres, était excellente; celle des officiers inférieurs ne lui cédait en rien; la majeure partie des officiers

supérieurs étaient véritablement très distingués et donnaient les plus belles espérances. Les généraux de brigade et de division comptaient dans leurs rangs un bon nombre de sujets capables de commander des corps d'armée. Aussi est-ce depuis cette époque que l'on peut sans injustice, juger les généraux français avec quelque sévérité, et qu'ils ne peuvent plus défendre leurs opérations, en alléguant la faiblesse ou la mauvaise qualité de leurs troupes.

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

CAMPAGNE DE 1795.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation du blocus de Mayence. — Départ de Kleber; son remplacement par le général Schaal. — Affaires des 6 et 30 avril. — Formation de l'armée de Rhin-et-Moselle; Pichegru en vient prendre le commandement.

Nous avons vu, à la fin de la campagne précédente, l'état malheureux dans lequel se trouvait l'armée devant Mayence, occasioné par la rigueur de la saison et le dénùment absolu dans lequel la laissait le gouvernement; il fit cependant quelques efforts pour améliorer le sort des militaires, dont la solde, payée en assignats sans valeur, était illusoire. C'est à cette époque qu'il donna huit francs par mois en numéraire aux généraux et officiers de tous grades, et qu'il les fit en outre participer à quelques-unes des distributions faites aux soldats. J'ai connu des généraux de division qui ont reçu une paire de bottes, qui valait bien sept ou huit francs, ou un morceau de drap dont ils avaient un pressant besoin. L'amélioration de la solde des officiers ne fut malgré cela qu'apparente; en réalité ils furent plus

gênés qu'auparavant, car toutes les personnes qui avaient des relations avec eux pour des fournitures ou des services, exigèrent alors leur payement, partie en numéraire, et dans une proportion qu'il leur était impossible de satisfaire.

Nous avons déjà dit que le général Kleber s'était dégoûté de commander une armée aussi dénuée de tout. Il n'avait pu obtenir des commissaires de la Convention de placer les troupes à une distance moins rapprochée de Mayence; ce qui lui eut permis de faire vivre l'armée en diminuant le service dont elle était accablée pour se garder. Le 3 janvier, il fit appeller à Ober-Ingelheim les commandants de ses trois attaques, pour leur demander leur avis sur la possibilité d'enlever Mayence par une attaque de vive force. Il y avait alors vingt-deux mille hommes de garnison dans cette place; l'armée prussienne y appuyait sa gauche, et l'armée autrichienne sa droite. On crut d'abord qu'il plaisantait; mais il nous assura qu'il parlait très sérieusement, et qu'il allait recevoir des commissaires de la Convention l'arrêté qui lui ordonnerait de le tenter; mais qu'avant de leur répondre, il voulait avoir l'avis de chacun de nous : nous le lui donnâmes franchement. Je n'ai pas su si l'arrêté lui fut envoyé, ni dans ce cas ce qu'il a répondu. Il nous avait annoncé qu'il serait bientôt malade et qu'il parti-

rait, projet qu'il réalisa. Nous crûmes que son départ provenait seulement des tracasseries des représentants, et de la misère contre laquelle ses troupes avaient à lutter; toutefois il s'y joignait d'autres raisons. Michaud n'avait pas entendu abdiquer le commandement qu'il avait reçu du gouvernement; il s'attendait que Kleber, à qui il avait délégué une partie de son pouvoir, ne prendrait des ordres que de lui et ne correspondrait pas avec le ministre de la guerre; mais il en fut autrement. Michaud dissimula d'abord son mécontentement, patienta quelque temps; enfin il crut devoir venir devant Mayence lui en témoigner sa surprise, et le prévenir qu'il avait écrit au ministre pour le prier de le décharger du commandement, non-seulement des divisions devant Mayence, mais de toute l'armée. Quelque temps après, Kleber, sans demander à Michaud l'autorisation de s'absenter, le prévint qu'il partait pour Strasbourg, ayant besoin de soigner sa santé, et il partit en effet.

Son départ nous laissa encore quelque temps sans chef; aucun des généraux de division de notre armée ne voulant toujours se charger de ce commandement. Ils désignèrent aux représentants du peuple et au général en chef le général de brigade Schaal, officier de mérite, connaissant le terrain, puisqu'il avait servi, ainsi que Kleber, dans le siége de Mayence

en 1793. Sur l'objection qu'il n'était que général de brigade, on les engageait à ne pas s'arrêter à son grade qu'ils pouvaient élever, les assurant qu'on lui obéirait comme s'il se trouvait le plus ancien des généraux de division; ce qui fut fait à la satisfaction de tous. Ceci est une preuve nouvelle du peu d'ambition qui existait à cette époque dans les armées françaises et particulièrement dans celle du Rhin.

L'hiver de 1794 à 1795 s'était écoulé assez tranquillement; mais le retour du printemps amena de nouvelles affaires devant Mayence. L'ennemi avait vu avec beaucoup de jalousie l'établissement de notre gauche aussi près des ouvrages permanents de la place, notamment du fort de Hauptstein. Ce rapprochement avait permis au général commandant l'attaque de gauche, de pousser ses avant-postes très près du fort; mais il rendait dangereuse la position des Français dans cette partie. J'ai déjà dit les raisons qui firent commettre cette faute : l'ennemi avait supporté ce voisinage pendant l'hiver, les rigueurs de la saison suffisant pour garantir sa tranquillité; mais dans les premiers jours du mois d'avril, il prépara une attaque dont le but était d'éloigner davantage de la place notre aile gauche.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, les Français commencèrent une redoute sur le plateau de Gonsenheim, en face des ouvrages que l'ennemi avait construits

en avant du fort de Hauptstein. Le général Reneauld avait senti que les troupes qu'il avait sur ce plateau se trouvaient dans une position trop exposée aux attaques de l'ennemi, qui pouvait déboucher à l'improviste sur elles, les surprendre et les enlever avant qu'il n'eut le temps de leur porter du secours. C'était pour assurer davantage la position de ses postes avancés et leur offrir un abri en cas d'attaque, qu'il avait commencé cette redoute; aussi l'ennemi avait-il d'abord jugé les avantages qu'il voulait se donner, ce qui le détermina à tenter d'empêcher son établissement. Le 6 avril, vers neuf heures du matin, s'étant aperçu des travaux de la nuit, il attaqua les grand-gardes qui couvraient la redoute et occupa celle-ci momentanément; mais il ne put s'y maintenir, car il y fut écrasé par le feu des batteries du camp et assailli de nouveau par le retour de nos grand-gardes, renforcées de quelques compagnies de grenadiers qui, après l'avoir débusqué de cette redoute, le poursuivirent jusque derrière les palissades de ses ouvrages avancés. Une autre colonne que l'ennemi avait lancée dans la direction du village de Mombach, fut pareillement repoussée.

Cette première affaire n'avait pas eu le succès que les Autrichiens attendaient, cependant ils n'abandonnèrent pas leur projet; ils se préparèrent

à en tenter une autre plus tard avec plus de moyens. Pendant la rigueur de ce long hiver, on n'avait pu terminer les lignes de Mayence, et particulièrement la gauche, à cause de la mauvaise qualité du terrain qui exigeait des travaux considérables. Le dégel avait en partie détruit les ouvrages du centre et ceux de la droite : aussitôt que le terrain fut assez raffermi, on s'occupa de les réparer et de les perfectionner. Ce travail était déjà avancé, lorsque l'ennemi se présenta de nouveau pour attaquer la partie de notre armée, désignée sous le nom d'attaque de gauche.

Le 30 avril, vers quatre heures du matin, toutes ses batteries des îles, celle de la redoute du Gartenfeld et celle placée en avant du fort de Hauptstein, commencèrent un feu très vif. Une nuée de tirailleurs, soutenus par des escadrons de hussards, forcèrent les grand-gardes placées au revers du plateau, dit de Gonsenheim, en avant du bois de Mombach, de la Maison-blanche et du moulin, à se replier dans les lignes. Deux colonnes d'infanterie débouchèrent, l'une par le grand chemin au revers du plateau, et la seconde longeant les bords du Rhin jusqu'à la tuilerie; l'avant-garde tomba avec vivacité sur une batterie de deux pièces de 8, placée en avant des lignes de Mombach, et s'en empara. Les colonnes s'avancèrent sous la protection de leurs batteries, et tentèrent d'enlever la partie des lignes

qu'elles avaient devant elles; repoussées deux fois, elles ne se rebutèrent point. Les Autrichiens formèrent bientôt une troisième attaque sous le feu le plus vif de l'artillerie et de la mousqueterie, en même temps qu'ils tentaient un débarquement au-dessous de Mombach; mais ayant essuyé une très grande perte à l'attaque des retranchements, ils furent obligés de se retirer. Le reste de la matinée se passa à se canonner vivement de part et d'autre : pendant ce temps l'ennemi rassemblait beaucoup de cavalerie entre Gonsenheim et Bretzenheim, et montrait des colonnes d'infanterie prêtes à déboucher du vallon de Zahlbach. Saint-Cyr, commandant l'attaque du centre, fit avancer des troupes de son camp à portée de Bretzenheim, pour s'opposer au débouché de cette infanterie; et il fit filer deux régiments de cavalerie sur sa gauche, pour les réunir au 8.e de dragons que Reneauld, commandant l'attaque de gauche, avait porté à sa droite, pour observer la cavalerie autrichienne qui menaçait de déboucher par la grande route de Creutznach. On supposa que c'était pour tourner, soit le village de Gonsenheim, soit celui de Bretzenheim, dans l'intention de donner plus de développement à son attaque; mais quelque fut son projet sur l'un ou l'autre de ces villages, l'ennemi fut obligé d'y renoncer.

Le général Schaal ayant approuvé les dispositions

de Saint-Cyr, le chargea en outre de prendre personnellement la direction de cette cavalerie qui devait appuyer les mouvements de la gauche et les nouveaux efforts qu'elle tenterait, aussitôt l'arrivée des deux demi-brigades de renfort envoyées du centre. Ce mouvement de notre cavalerie et celui de cette infanterie qui ne tarda pas à se montrer, en imposèrent à l'ennemi qui fit sur ce point une marche rétrograde pour se tenir sur la défensive. Il commença à établir un retranchement en face des ouvrages avancés de Gonsenheim, ce qui donna de l'inquiétude au général Reneauld qui essaya d'interrompre ce travail avec son artillerie; mais il ne put y réussir. L'ennemi par sa grande activité parvint en peu de temps à se couvrir de terre : Reneauld voulut tenter de le débusquer à la bayonnette. Il venait de recevoir du centre la 11e demi-brigade d'infanterie légère et la 91e de ligne, ainsi qu'une demi-brigade de la droite. L'inquiétude qu'il avait eue d'un débarquement derrière sa gauche n'existait plus, depuis qu'une batterie qu'il avait dans cette partie sur le bord du Rhin, avait coulé bas un des grands bateaux de l'ennemi et forcé les autres à rentrer dans Mayence.

Ces premiers succès lui inspirèrent une trop grande confiance. Il aurait dû renoncer à son projet

d'attaque, car il était évident qu'il ne pouvait soutenir un combat avec avantage contre les troupes autrichiennes sur ce plateau, où elles se trouvaient sous la protection immédiate de l'artillerie des ouvrages de la place, et particulièrement du fort de Hauptstein, qui pouvait atteindre ses troupes avec la mitraille de ses bouches à feu. La position qu'il voulait reprendre appartenait à celui qui était maître du fort. Reneauld, à la vérité, l'avait occupé pendant tout l'hiver, mais parce que l'ennemi ne jugea pas à propos de l'en chasser, certain qu'il pourrait le faire lorsqu'il le voudrait; et Reneauld avait rendu les attaques de l'ennemi indispensables, lorsqu'il avait commencé des ouvrages sur ce plateau pour s'en assurer la possession. Clerfayt n'était pas un général capable de souffrir une telle tentative sans y mettre une vive opposition; cependant malgré son habileté, il avait fait, selon moi, une faute assez grave le matin, quand il voulut tenter d'enlever la gauche de nos lignes avec de trop faibles moyens; ce qui n'empêcha pas les Français, qui l'avaient remarquée, d'en faire une semblable l'après-midi, en voulant reprendre une position qu'il leur était impossible de conserver, du moment que l'ennemi s'obstinait à la posséder.

Vers deux heures de l'après-midi, les disposi-

tions de Reneauld étant faites pour tenter l'enlèvement du retranchement que l'ennemi s'efforçait de construire sur la hauteur que commande le fort de Haupstein, il donna le signal d'un nouveau combat. Alors le chef de bataillon Bourette, à la tête de dix-huit compagnies de grenadiers, forma la gauche de son attaque; il passa le ruisseau de Gonsbach en tournant le moulin dit Hardemühle et se dirigea sur la gauche du plateau dont l'ennemi s'était emparé le matin, et sur lequel il avait commencé des retranchements. Dans le même instant, le général Argoult avec une brigade d'infanterie, se disposait à attaquer la gauche de l'ennemi. Le chef de bataillon Bourette, malgré des efforts réitérés, ne put parvenir à établir ses compagnies de grenadiers sur le point qu'on lui avait désigné. A la droite, Argoult fut plus malheureux encore; il avait disposé la 139e demi-brigade et un bataillon de la 11e légère en tirailleurs : ces troupes gravirent le plateau avec une grande ardeur; mais arrivées au sommet, elles se trouvèrent sous un feu de mitraille et de mousqueterie si vif et si soutenu, qu'elles éprouvèrent une grande perte. Le chef de brigade Robert, de la 139e, fut grièvement blessé ainsi que deux de ses chefs de bataillon; Argoult le fut aussi. Il survint un assez grand désordre dans sa colonne qui le força à opérer sa retraite.

L'ennemi fit charger sur elle une partie de sa cavalerie; mais le général Dusirat, chargé de soutenir la droite de cette attaque avec deux bataillons du centre, le 3e de la 6e demi-brigade et le 3e de la 91e, se porta en avant et par un feu bien nourri, força cette cavalerie à se retirer précipitamment. Elle parut ensuite vouloir tourner la droite de Dusirat; mais sur un mouvement que fit la cavalerie de Saint-Cyr, pour la charger, elle se retira complètement, et la retraite des troupes qui avaient échoué dans l'attaque des retranchements commencés par les Autrichiens, ne fut plus inquiétée. De leur côté, les Français ne firent point de nouvelles tentatives pour reprendre cette position, et le général Schaal dut s'occuper de faire dans sa ligne les changements réclamés par les circonstances, et dont nous parlerons plus bas. Sur le soir, les troupes tirées du centre et de la droite rentrèrent dans leurs camps, et jusqu'au 31 mai, il n'y eut aucun mouvement dans les positions de l'armée devant Mayence.

A cette époque, une division de celle de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Poncet, vint se placer en arrière de l'attaque de gauche. L'inactivité de cette armée lui facilitait ce mouvement ainsi que celui qu'elle fit en relevant, par le corps du général Hatry, les divisions de l'armée de la

Moselle, sous le commandement d'Ambert, chargées de bloquer la forteresse de Luxembourg, et qui vinrent se fondre dans l'armée du Rhin qui prit alors la dénomination d'*armée de Rhin-et-Moselle*. Le général Pichegru en vint prendre le commandement : cependant on ne perdit pas le brave et modeste Michaud qui seul se réjouit d'avoir un successeur. L'armée ne sentit pas autant la perte qu'elle faisait, parce qu'elle était loin de soupçonner les changements qui ne tardèrent pas à survenir dans les opinions politiques de son nouveau chef, qu'elle croyait encore animé du même patriotisme qu'il avait montré en 1793, lorsqu'elle s'était trouvée pour la première fois sous sa direction.

On avait changé la position de la gauche de l'armée et construit pour sa défense une ligne de redoutes détachées, telles qu'elles sont indiquées sur le plan N.° VII, qui fait partie de l'atlas annexé à cet ouvrage. Par cette nouvelle ligne, la gauche se trouvait refusée et plus en harmonie avec le centre et la droite qu'elle ne l'était auparavant. Il eût été à désirer qu'à l'arrivée de l'armée devant Mayence on eût adopté ce système; on aurait eu plus de temps pour perfectionner ces ouvrages qui ont été difficiles à construire sur un terrain aussi sablonneux et inégal.

A la même époque, on avait terminé toutes les réparations et tous les perfectionnements qu'on avait cru devoir faire aux lignes de Mayence, tant dans la partie du centre que dans celle de la droite. Elles étaient, autant qu'une ligne continue peut l'être, susceptibles d'une bonne défense; un seul point était défectueux et paraissait accuser l'intelligence du colonel du génie Catoire qui en a exécuté le tracé: c'est que la droite de ces lignes qui pouvait si facilement s'appuyer au Rhin, ce qui eût beaucoup ajouté à leurs forces, ne fût continuée que jusqu'au village de Laubenheim. Mais je dois dire que ce commandant du génie de l'attaque du centre m'a souvent répété combien il regrettait que Desaix s'obstinât à ne pas vouloir que ces lignes continuassent jusqu'au Rhin; en donnant pour raison qu'il était impossible que l'ennemi, en cas d'attaque, pensât à pénétrer dans cette partie, et qu'il voudrait bien qu'il lui vînt cette idée, car il l'en ferait bientôt repentir.

Catoire partit pour remplir une misssion aux Antilles où il mourut, et Desaix quitta peu de temps après sa position devant Mayence, pour aller commander dans le Haut-Rhin. Il ne vint à l'idée d'aucun ingénieur de reprendre le projet de Catoire, et le défaut qu'avec raison on a reproché à nos lignes, subsista. Plus tard j'aurai occasion de

parler du résultat de cette faute qui, à la vérité, aurait été attenuée, si Desaix eût continué de commander sur ce point. Tout le monde est persuadé de la différence qu'il y a d'un homme à un autre; l'un fait réussir une disposition vicieuse, tandis que l'autre peut faire échouer la meilleure.

L'été se passa sans événements; les armées restèrent long-temps dans une espèce d'inaction. La campagne précédente avait été active et prolongée, elles avaient toutes besoin de repos pour se rétablir, et les défections survenues dans les armées de la coalition nécessitèrent la formation de nouveaux plans, plus en rapport avec les forces actuelles.

Le gouvernement français laissa voir d'abord une grande indécision, et le parti qu'il prit ensuite n'était pas en rapport avec ses moyens. On s'apercevait de l'absence de Carnot au comité de salut public; Aubry qui le remplaça pendant la réaction qui eut lieu à cette époque, se montra faible et presque nul. Sans considérer l'état d'affaiblissement dans lequel se trouvaient les armées françaises par suite des opérations de la dernière campagne, tant dans le personnel que dans le matériel, puisque tous les services se trouvaient en partie désorganisés et les cadres des bataillons et des escadrons réduits au tiers ou à la moitié de leur complet, il fit expédier assez légèrement l'ordre aux généraux des armées

de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle de passer le Rhin, pour transporter le théâtre de la guerre au centre de l'Allemagne. A la vérité cet ordre ne fut pas exécuté; le défaut de moyens le fit ajourner indéfiniment, mais les deux généraux en chef cherchèrent à se les procurer. Ils sentaient qu'il leur serait impossible de se rendre maîtres de Mayence sans l'investir complètement, et qu'ils ne pourraient y parvenir sans passer le fleuve; que tant que les Français ne posséderaient pas cette ville, notre position sur le Rhin ne serait que précaire ou mal assurée. C'était donc un motif assez puissant pour les décider à aborder les grandes difficultés que présentait cette entreprise; car on ne doit pas perdre de vue que, malgré l'absence des Prussiens, les armées autrichiennes avec les troupes des cercles avaient devant le front des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, depuis Basle à Düsseldorf, un effectif de cent quatre-vingt mille hommes de bonnes troupes, ce qui leur donnait la supériorité numérique. On peut dire que s'il fût entré dans les projets de Clerfayt de prendre l'offensive sur la rive gauche du Rhin, il eût pu le faire avec avantage; parce qu'alors notre armée du Nord, qui avait si puissamment agi dans la campagne précédente, occupait la Hollande; ce qui était bien une compensation de l'absence de l'armée prussienne.

Je ne crois pas que Clerfayt eût pu parvenir à débloquer Luxembourg, comme l'ont assuré ceux qui ont blâmé ce général pour ne l'avoir pas entrepris; parceque je suppose qu'il aurait été assez retardé devant les lignes de Mayence, ensuite dans les montagnes des Vosges et au passage de la Moselle, pour donner le temps à ce qui pouvait être disponible de l'armée du Nord, d'arriver et de faire sa jonction avec celle de Sambre-et-Meuse, avant qu'il fût à portée de Luxembourg et qu'il eût pu terminer son opération. J'ai toujours pensé qu'il avait agi avec plus de sagesse en faisant le sacrifice de cette place, où il n'avait laissé une garnison lors de la retraite de la Belgique, que dans l'espoir que l'armée autrichienne pourrait se maintenir sur la Meuse ou sur l'Ourthe, comme cela avait eu lieu pendant l'hiver de 1792. Si ce général eût pu prévoir alors qu'avant un mois il serait rejeté sur la rive droite du Rhin, il n'eût point hésité à évacuer cette place qui n'avait d'importance, malgré ses bonnes fortifications, qu'autant qu'il aurait eu l'espoir de reconquérir la Belgique; espoir qu'il ne pouvait conserver, depuis qu'il se trouvait sur la rive droite du Rhin, et surtout depuis que les Français étaient maîtres de la Hollande. Mais il pouvait obtenir des succès d'une moindre importance, en concentrant d'abord son armée aux environs de Mayence pour

attaquer l'aile gauche de celle de Rhin-et-Moselle qui, depuis six mois, faisait le blocus de cette place, et qui étant affaiblie par les maladies et la disette, lui eût offert des avantages, à la suite desquels il eût pu momentanément occuper le Palatinat. On peut dire cependant que ces avantages n'eussent été qu'éphémères et qu'ils auraient cessé d'exister aussitôt que l'armée de Sambre-et-Meuse serait entrée en ligne, en débouchant derrière lui sur la Nahe; ce qui eût coupé sa ligne d'opérations en mettant son armée pour ainsi dire entre deux feux. Ainsi ce grand mouvement au commencement d'une campagne eût été peu important par ses résultats; Clerfayt ne voulut pas le tenter alors. Nous verrons bientôt qu'il l'exécuta plus tard dans une occasion beaucoup plus opportune, sans pouvoir en tirer tous les avantages que les circonstances heureuses, qui l'ont favorisé, semblaient lui promettre.

Pichegru se tenait habituellement dans un village près Strasbourg, où il avait établi son quartier-général; cependant il visita plusieurs fois son armée dans le courant de l'été. Je l'ai vu deux fois devant Mayence; il nous parut plus sombre et plus taciturne qu'il ne l'était en 1793, ce que nous attribuâmes à ses profondes méditations sur les opérations importantes dont il était chargé; mais

comme c'est de cette époque que date le commencement de ses liaisons avec le comte de Montgaillard et le libraire de Neufchâtel, Fauche-Borel, il se pourrait que le redoublement de tristesse que nous croyions apercevoir sur sa figure, eut sa véritable source dans le combat qui ne peut manquer d'avoir eu lieu entre ses intérêts et sa conscience, avant d'abandonner la cause qu'il avait embrassée et servie avec tant d'ardeur. Je crois cependant pouvoir affirmer qu'à l'époque dont je parle, il n'avait point encore pris son parti; j'indiquerai plus tard celle où je pense que ses opérations peuvent être considérées comme de véritables trahisons envers l'armée qui eut en lui une si funeste confiance. La conduite qu'il a tenue dans la suite, a pu donner cette apparence aux fautes énormes qu'il a commises. Il n'est pas le seul auquel on puisse en imputer de très graves, mais chacun a cherché a faire passer les siennes sur le compte de sa trahison. Pour la bien constater, cette trahison, il a fallu vanter outre mesure ce qu'on apellait à dessein ses grands talents, et l'on n'y a pas manqué. Ceux qui l'ont vu de près et qui étaient à même de l'apprécier, ne lui en ont jamais connu que de très médiocres, et n'ont point été surpris de lui voir commettre d'aussi lourdes fautes dans la campagne de 1795. En 1793, il reconnaissait au moins

qu'il ne savait rien de la guerre; il prit des conseils qui l'empêchèrent d'en faire de graves. Je ne sais pas assez comment il s'est conduit en 1794 : je sais seulement qu'il éprouva d'abord de très grands revers et de grands succès ensuite, surtout lorsque, favorisé par un hiver extraordinaire, il envahit la Hollande. Si c'était lui qui avait conçu le plan de cette campagne d'hiver, ce brillant succès a pu lui donner de l'orgueil, ou tout au moins une grande confiance en lui-même. Aussi Pichegru est revenu à l'armée du Rhin en 1795, tout différent de ce que nous l'avions connu; car dans cette campagne il mit même de l'affectation à ne prendre les avis de personne. Mais au milieu de son auréole de gloire, il nous laissait encore entrevoir sa faiblesse qui, au lieu de diminuer, nous parut s'être augmentée par l'effet des flatteries qui avaient excité sa vanité.

CHAPITRE SECOND.

Passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse. — Jourdan force la ville de Düsseldorf à se rendre ; il marche sur la Lahn. — Mannheim se rend à Pichegru par capitulation. — Ce général débouche de cette ville avec deux divisions tirées de devant Mayence, pour se porter sur Heidelberg; il est repoussé par Quosdanowitz. — Jourdan avec la plus grande partie de son armée arrive sur le Mayn. — On se prépare à faire le siége de Mayence; cette disposition est changée.

PENDANT les mois de juin, juillet et août, les armées françaises et allemandes, cantonnées ou campées sur les bords du Rhin, étaient demeurées inactives. La forteresse de Luxembourg avait été remise aux Français après un blocus de sept à huit mois, pendant lequel la garnison avait épuisé tous ses vivres. Le feld-maréchal Bender qui la commandait, désespérant d'être secouru, avait capitulé et obtenu de ramener ses troupes en Autriche. Le corps du général Hatry qui avait formé le blocus, put se rapprocher du Rhin et rendit disponible la totalité de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Vers cette époque, Wurmser avait fait un mouvement vers la Bavière avec quelques troupes de son

armée : on crut qu'il conduisait des renforts à l'armée d'Italie. Le gouvernement ordonna le départ de 10,000 hommes de l'armée du Rhin, qui se rendirent sur cette frontière, sous le général Meynier ; mais soit que le mouvement des Autrichiens eut été contremandé, d'après les démonstrations faites par Pichegru, ou qu'il ne fût qu'une feinte, Wurmser ramena ses troupes dans le haut Rhin et Pichegru se trouva affaibli de dix mille hommes.

L'armée de Rhin-et-Moselle, dont l'effectif, à l'arrivée de Pichegru montait à quatre-vingt-quinze mille hommes, se trouvait cantonnée ou campée sur la rive gauche du Rhin, depuis Huningue à Bingen, et celle de Sambre-et-Meuse forte de quatre-vingt-dix-sept mille hommes, depuis Bingen jusqu'au dessous de Düsseldorf. Les armées autrichiennes occupaient la rive droite du fleuve ; Wurmser avec quatre-vingt mille hommes depuis Lörrach près Basle, jusques vers Philippsbourg, et Clerfayt, avec quatre-vingt-seize mille hommes, depuis cette ville jusques vers Düsseldorf [97 à 102]. D'après cette répartition, l'armée de Rhin-et-Moselle avait devant le front qu'elle occupait, l'armée entière de Wurmser et une grande partie de celle de Clerfayt, à l'autorité duquel Wurmser était subordonné. On a dit que cette mesure fut employée aussi au moment des opérations des armées fran-

çaises, et que le gouvernement concentra le commandement entre les mains de Pichegru. Nous l'ignorâmes dans le temps, et sans pouvoir contester ce fait, nous croyons encore que s'il a existé, ce général n'a jamais usé de son droit, dans l'intention peut-être de ménager la susceptibilité de son collègue, s'il était assez faible pour en éprouver. Dans ce cas il aurait été plus prudent que Hoche ne le fut à son égard, à la fin de 1793 (1).

(1) La concentration du commandement, quand plusieurs armées doivent opérer ensemble, a toujours paru nécessaire ; cependant l'expérience a plus d'une fois prouvé que cette disposition n'est pas à l'abri de graves inconvénients. Les hommes capables de commander soixante mille hommes sont à toutes les époques assez rares, et tel qui peut conduire une armée qui ne dépasse pas ce nombre, ne pourrait absolument pas en commander une de cent cinquante mille ; alors on retombe dans un inconvénient plus grave que celui qu'on a voulu éviter. Mais celui-ci n'est pas le seul auquel on soit exposé; la susceptibilité des hommes est grande, dans toutes espèces d'opérations on est d'avis différents, et toujours le sien paraît le meilleur. On se croit supérieur à son collègue, les entours vous le persuadent ; la divergence d'opinion amène bientôt le désaccord et tout ce qui s'en suit. Tout bien considéré, je ne sais s'il ne vaut pas mieux renoncer aux avantages de la concentration pour éviter les inconvénients qu'elle entraîne. Le gouvernement français l'a pensé ainsi en 1796 ; je sais qu'on l'en a fort blâmé. Quand nous en serons à cette époque, nous reviendrons sur cette question importante, car elle se présentera sous une autre face.

On voit que l'étendue occupée par les armées n'était pas réglée, comme elle aurait dû l'être, d'après la proportion des troupes ennemies qui leur étaient opposées. Tant que Jourdan avait eu une partie de ses forces employées au blocus de Luxembourg, la position de nos deux armées avait pu rester telle qu'elle se trouvait à la fin de la campagne de 1794: mais du moment qu'il fut débarrassé de ce blocus et qu'il put faire entrer en ligne la totalité de son armée, forte de quatre-vingt-dix-sept mille hommes, rien ne s'opposait à ce qu'il combattît l'armée entière de Clerfayt qui en avait quatre-vingt-seize. Si donc on avait voulu faire une répartition plus simple et plus naturelle, qui eût fait éviter des discussions, dont je parlerai plus tard; la droite de Jourdan devait observer la garnison de Mayence et se prolonger au delà de cette ville, jusqu'à Mannheim, puisque la gauche de son adversaire se prolongeait jusqu'à Philippsbourg. Alors l'armée de Sambre-et-Meuse, après la reddition de Mannheim, aurait pu se rapprocher de cette place, et la garder comme tête-de-pont; ce qui valait mieux que de conserver Düsseldorf qui se trouvait trop éloigné. De cette manière la ligne trop étendue que les Français occupaient, de Basle à Düsseldorf, eût été restreinte et n'eût pas dépassé Neuwied. Cette ligne aurait même été restreinte de

Mayence à Basle, si l'armée du Nord avait occupé, comme cela devait être, Neuwied et Düsseldorf. L'armée de Pichegru se fût trouvée toute entière contre Wurmser, son adversaire naturel; elle avait perdu dix mille hommes par le détachement envoyé en Italie, mais il lui en restait quatre-vingt-cinq mille, ce qui lui eût donné une supériorité de cinq mille hommes sur Wurmser qui n'en avait que quatre-vingt. Alors elle eût pu effectuer le passage projeté dans le haut Rhin, et je n'ai pas besoin d'indiquer les chances favorables que cela pouvait amener, puisque c'était dans cette partie que l'Autriche se trouvait le plus vulnérable et que l'armée chargée de sa défense n'était point appuyée, comme celle du bas Rhin, par quatre places fortes, dont l'une du premier rang la rendait maîtresse des deux rives du Rhin, et lui permettait d'agir sur l'une ou l'autre, selon les circonstances. Il me semble que les généraux Pichegru et Jourdan pouvaient d'eux-mêmes faire cette répartition de leurs troupes, puisque cela ne dérangeait le plan qui leur était imposé, que pour l'améliorer et en faciliter l'exécution, et que toutes les mesures ne pouvaient être réglées que par eux seuls.

Quoiqu'il en soit, les quatre armées belligérantes occupaient les deux rives du fleuve et semblaient offrir respectivement des difficultés insurmontables

à celles qui voudraient le franchir; il fallait en effet y regarder à deux fois avant d'entreprendre une opération aussi difficile que celle de passer d'abord le Rhin et ensuite d'établir le théâtre de la guerre sur la rive opposée, d'autant plus que les forces se balançaient tellement qu'il n'y avait de supériorité d'aucun côté. Aussi les généraux en chef ne montraient guère d'empressement à faire cette tentative, et tous ont trouvé cette fois plus d'avantage à rester sur une défensive qui offrait tant de sécurité, plutôt qu'à se jeter dans une offensive sujette à tant de dangers. Les difficultés d'un passage de fleuve devant une armée, sont grandes, mais celles des jours qui suivent le sont encore plus. Les premières n'existaient pas pour les Autrichiens, qui pouvaient déboucher de Mayence et conserver quelque temps l'appui de cette place; mais il fallait s'avancer, et alors on avait sur ses flancs les deux armées françaises; car à cette époque la droite de Jourdan touchait près de Mayence à la gauche de Pichegru. Aussi Clerfayt préféra-t-il attendre que ses ennemis lui fournissent une occasion de faire une guerre moins dangereuse. Ceux-ci se trouvant sous l'influence d'un gouvernement dépourvu de sagesse, ne pouvaient manquer de la lui donner; et nous les verrons bientôt cédant enfin à ses pressantes sollicitations, arracher leurs troupes de leurs cantonnements en automne, c'est-à-

dire au moment où l'on doit déjà penser à ses quartiers d'hiver, pour leur faire commencer une campagne, dépourvues, d'après le rapport des généraux en chef, de tout ce qui pouvait la leur rendre supportable, même dans la belle saison. Ceci s'applique plus particulièrement à l'armée de Sambre-et-Meuse; car la partie active de celle de Rhin-et-Moselle avait été, comme on l'a vu, privée de quartiers d'hiver, et était restée campée devant Mayence et Mannheim, à quelques centaines de toises de l'ennemi.

Jourdan fut le premier qui rompit l'ordre de choses établi, en portant la guerre sur la rive droite du Rhin. Il fut aussi le premier qui ressentit les inconvénients de cette opération, et qui se rebuta le plutôt ; et cependant il faut reconnaître qu'il la dirigea avec une grande prudence et beaucoup d'adresse; de sorte qu'il éluda la plus grande partie des difficultés.

J'aurais voulu me dispenser de parler des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais elles furent tellement liées avec celles de l'armée de Rhin-et-Moselle et surtout des divisions de cette armée, campées devant Mayence, qu'il est impossible de ne pas parler de ses principaux mouvements. Les rapports de position entre ces deux armées étaient les mêmes que ceux qui avaient existé pendant les trois premières campagnes entre l'armée du Rhin et celle

de la Moselle. On a vu que quand celles-ci ont agi réunies, elles ont eu des succès, et que quand elles se sont séparées, elles ont constamment éprouvé des revers. Les mêmes causes devaient presque toujours amener les mêmes résultats. La suite nous apprendra jusqu'à quel point on a profité de l'expérience de ces trois premières campagnes. Afin de ne pas anticiper sur les évènements, je reviens devant Mayence.

La maturité des grains dans le Palatinat, avait fait cesser la plus grande des privations que notre armée eût éprouvées, celle du pain. L'ennemi nous laissait dans la tranquillité la plus parfaite. De notre côté on ne fit rien qui pût troubler la sienne, car je ne puis compter comme une action de guerre, une tentative ridicule que Pichegru voulut faire exécuter sur Mayence. Ce général, pendant le cours de ses prospérités en Hollande, avait vu des places se rendre, après qu'on y avait jeté quelques obus; il crut que le même procédé pourrait suffire pour soumettre Mayence. Aucun officier de l'armée n'ayant trouvé ce projet susceptible de réussite, il le fit exécuter par un de ses aides-de-camp. Après avoir reconnu dans le jour l'emplacement qu'il jugeait favorable, il y plaçait de nuit des obusiers qui tiraient à toute volée dans la direction de Mayence. Les premières fois, la distance avait été si mal cal-

culée, que les projectiles n'approchaient pas de la place; les nuits suivantes on changea l'emplacement des pièces, mais je ne crois pas qu'un seul obus soit entré dans la ville. Pichegru finit par se convaincre que cette tentative le rendait ridicule aux yeux de l'ennemi et de ses propres troupes; il la fit cesser et se retira, non sans quelque confusion.

Quand une armée a éprouvé un de ces grands désastres, tels que celui qu'essuyèrent les troupes de la coalition, lors de l'invasion de la Hollande, et ceux qu'éprouvèrent l'armée française en Italie, après les défaites deScherer, ou l'armée prussienne après celle d'Iena, on voit des commandants de places fortes qui, pour la plupart, par un aveuglement qu'on ne peut expliquer, sont choisis parmi les officiers les moins capables, commettre des actes de lâcheté, dont les conseils de guerre font justice; mais excepté dans ce cas, ou lorsqu'il est question d'une trahison manifeste, on ne peut employer le moyen dont voulut se servir Pichegru pour se rendre maître d'une place forte.

Dans les premiers jours de septembre, la Convention avait envoyé, pour être soumise à l'acceptation de l'armée, la nouvelle constitution, c'est-à-dire, un de ces actes de fourberie politique, avec lesquels les gouvernements de la république, du consulat et de l'empire, ont leurré les Français et se sont

joués de leur crédulité. Pichegru voulant donner de l'éclat à cette cérémonie (peut-être pour mieux affecter un dévoûment qu'il n'avait plus), ordonna que l'armée prît les armes le 6. Après avoir entendu la lecture de cet acte, qu'on adopta par acclamation, les procès-verbaux d'adhésion furent rédigés par corps, signés individuellement, réunis ensuite et envoyés au gouvernement.

Les armées françaises se disposaient à passer le Rhin, et celle devant Mayence rassemblait une nombreuse artillerie de siége et toutes les munitions nécessaires pour attaquer régulièrement cette place, aussitôt que l'armée de Sambre-et-Meuse serait arrivée à la hauteur de cette ville pour en complèter le blocus. Celle-ci devait passer le fleuve sur le bas Rhin au-dessous de Düsseldorf et remonter ensuite jusqu'au Mayn. Pichegru avait noué quelques intelligences dans Mannheim qui lui permettaient d'espérer de s'en rendre maître, aussitôt que Jourdan aurait effectué son passage. Il avait en outre réuni dans le Haut-Rhin, sous le commandement de Desaix, un corps de troupes destiné à passer le fleuve, si le projet sur Mannheim ne réussissait pas. Cependant il avait donné l'éveil sur cette dernière disposition par la réunion de ses troupes et l'envoi ostensible et prématuré de Desaix pour les commander: l'ennemi y avait fait filer assez de forces pour rendre

l'exécution de ce passage, sinon impossible, du moins très difficile.

Le 11 septembre, une lettre du général Marceau nous apprit, que l'armée de Sambre-et-Meuse avait passé le Rhin dans la matinée du 7; qu'elle avait ensuite battu l'ennemi et pris la ville de Düsseldorf, où l'on avait trouvé 168 pièces de canon. Marceau ajoutait que ce n'était que le prélude de plus grands avantages et promettait de nous en faire connaître les détails.

Le 22 du même mois, la ville importante de Mannheim avait été remise à Pichegru [47], sur une simple sommation (1). On fit partir de devant Mayence la 7e division, commandée par le général Dufour, qui se réunit dans les environs de Mannheim à celle d'Ambert qui avait aussi été tirée des lignes de Mayence peu de temps avant, de même que la réserve de cavalerie aux ordres du général Forest. On fut obligé de s'étendre davantage pour occuper le terrain que ces divisions laissaient vide dans nos lignes. On redoubla d'activité pour faire

(1) Les Autrichiens, par un excès de confiance, n'avaient laissé dans cette ville, comme dans celle de Düsseldorf, aucunes de leurs troupes; elles n'étaient occupées que par une faible garnison de troupes palatines qui n'avaient aucun intérêt à faire une défense opiniâtre, d'où aurait pu résulter la ruine de ces villes. Cette circonstance explique la facilité de leur reddition.

arriver l'artillerie et les munitions destinées pour le siége, et il s'en trouvait déja une grande quantité de réunies. On disposa les outils et tout ce qui était nécessaire pour l'ouverture de la tranchée, quoique la saison fût déja trop avancée pour entreprendre un siége aussi important que celui d'une place telle que Mayence, et que la possibilité de l'achever fût encore subordonnée à la continuation des succès déja obtenus par les armées.

La prise de Mannheim qui n'avait pas coûté un homme, parut un coup de fortune pour les Français; elle devint bientôt une des causes principales de leurs revers. Clerfayt fut obligé de faire rétrograder son armée en toute hâte de devant Jourdan, et de la placer sur la rive gauche du Mayn, pour préparer sa retraite au cœur de l'Allemagne, aussitôt que celle de Pichegru déboucherait de Mannheim sur Heidelberg. Il avait dans cette place la plus grande partie de son attirail de guerre, des magasins etc., qu'il n'avait pu enlever et qui se trouvaient encore sous la garde de la seule division de Quosdanowitz, en attendant du haut Rhin Wurmser qu'il avait appelé à son secours, et qui arrivait à marches forcées. Mais Pichegru, au lieu de déboucher de Mannheim à la tête de son armée, déboucha seulement avec les 6e et 7e divisions qu'il avait retirées au général Schaal; et

comme s'il eût été trop fort avec ce petit nombre de troupes réunies pour battre la division Quosdanowitz qui couvrait les magasins de Heidelberg, il les sépara et fit marcher une division par la rive gauche et l'autre par la rive droite du Neckar; celle-ci était la 7e, commandée par Dufour. Elle avait dans la journée du 23 septembre, en sortant de Mannheim, fait replier les troupes de Quosdanowitz. Le 24, elle eut encore quelques succès; mais arrivée près des montagnes, l'ennemi ayant eu le temps de bien juger sa faiblesse et son isolement d'avec la 6e division commandée par Ambert, qui marchait sur Heidelberg par la rive gauche du Neckar, Quosdanowitz réunit sur la 7e la majeure partie de ses forces et la culbuta. La droite de cette division n'aurait pu rentrer dans Mannheim, si elle n'eût trouvé un gué qui lui permit de traverser le Neckar, où elle se trouva protégée par les troupes d'Ambert. Elle avait fait de grandes pertes en tués, blessés ou prisonniers, au nombre desquels se trouvait son chef, le général Dufour.

Les troupes de la 6e division avaient fait plusieurs tentatives pour emporter le poste de Wiblingen ; aucune ne réussit. Les généraux Davoust et Bertrand, après l'évènement arrivé à la 7e, se retirèrent en se rapprochant de Mannheim et

se lièrent avec la brigade de gauche de cette division commandée par le général Cavrois, qui couvrait la tête-de-pont du Neckar. Un évènement si peu important en lui-même eut des suites immenses; il permit la jonction des armées de Wurmser et de Clerfayt, qu'à tout prix il fallait empêcher. Rassuré sur ses derrières, ce dernier non-seulement cessa sa retraite, mais en se reportant sur le Mayn, il parut décidé à reprendre l'offensive sur l'armée de Sambre-et-Meuse, laissant à Wurmser la tâche facile de contenir le peu de troupes que Pichegru avait mis en mouvement, pour une opération qui promettait d'importants résultats, et qui ne manqua que faute d'avoir employé tous les moyens qu'il avait à sa disposition.

Ces évènements ne changèrent encore rien à l'intention de commencer le siége de Mayence, malgré que la position de l'armée de Sambre-et-Meuse arrivée depuis le 25 sur le Mayn [89], fut devenue équivoque et précaire du moment que Wurmser avait rapproché la majeure partie de ses troupes de celles de Clerfayt, et surtout parceque Jourdan avait une grande partie de ses forces en arrière et à une grande distance du Mayn. On avait remis Mannheim sur une simple sommation et une menace de bombardement; Pichegru espéra le même bonheur à Mayence. Il ordonna au géné-

ral Schaal de faire sommer le gouverneur de rendre cette ville, et que sur son refus, on essayât de la brûler au moyen d'un bombardement; mais les Autrichiens qui l'occupaient en forces, n'ayant aucun intérêt de la ménager, la réponse fut négative comme on devait s'y attendre. Alors Schaal donna l'ordre aux commandants des attaques de faire reculer les vedettes ennemies, de les harceler sans cesse, en les tenant éloignées des points où la tranchée devait être ouverte. Il ordonna de même l'attaque et l'enlèvement du village de Weisenau et de la redoute de Zahlbach. Le commencement de ces opérations eut lieu le 2 octobre; en attendant l'établissement des batteries de mortiers, on commença à jeter des obus dans la place. Le 4, on avait dû ouvrir la tranchée à l'attaque de droite, un retard dans l'approche des outils nécessaires et quelques autres causes firent remettre ce travail au lendemain 5.

Dans la journée du 4, les représentants aux deux armées et les généraux en chef, Pichegru et Jourdan, avaient eu une longue conférence à Ober-Ingelheim pour concerter leurs opérations. L'échec arrivé devant Mannheim, avait tellement changé les circonstances, que cette réunion était devenue nécessaire pour combiner de nouvelles dispositions; on était encore à temps, mais il n'y avait plus un

moment à perdre. On s'attendait à de grands changements dans la position des armées; l'on ne doutait pas que celle de Sambre-et-Meuse ne vînt remplacer celle de Rhin-et-Moselle devant Mayence et Mannheim, tandis que celle-ci remonterait la rive gauche du Rhin pour exécuter le passage de ce fleuve entre Strasbourg et Huningue, où tout était préparé depuis long-temps pour l'effectuer. Presque toutes les difficultés ayant disparu, depuis que Wurmser avait ramené la plus grande partie de ses troupes dans les environs de Mannheim, on ne formait aucun doute sur la réussite. Néanmoins dans cette réunion, il ne fut nullement question d'un semblable projet. Il transpira bientôt qu'il s'était élevé des difficultés entre les deux généraux à l'occasion du siége projeté de Mayence, auquel les troupes des deux armées devaient concourir; chacun d'eux, disait-on, soutenant ses prétentions, comme s'il se fût agi d'une opération qui ne devait offrir aucun doute sur la réussite, et que l'un et l'autre ne songeât qu'à acquérir une plus grande part de gloire. S'il en fallait croire ces bruits, Pichegru voulait garder le commandement des quatre divisions de son armée qui devaient faire le siége, et que Jourdan conservât celui de ses troupes chargées du blocus de Cassel. Jourdan au contraire aurait insisté pour que les quatre divisions de Rhin-

et-Moselle fussent à ses ordres, condition sans laquelle il n'entendait point se charger ni du blocus de Cassel, ni d'aucune opération contre Mayence; et Pichegru, pour conserver la bonne intelligence avec son collègue, aurait fini par les mettre sous ses ordres.

Il parut certain que l'union ne régnait pas entre les deux généraux, au degré nécessaire pour faire réussir un plan de campagne raisonnable, à plus forte raison un aussi vicieux que celui dont on avait commencé l'exécution. Jourdan ayant envoyé des attestations de son médecin au comité de salut public, qui constataient que l'état de sa santé ne lui permettait pas de continuer son service, quelques personnes ne voulurent y voir que l'effet de son mécontentement, et crurent savoir que la démission de Kleber devait suivre la sienne. Quoiqu'il en soit, malgré qu'il eut plus d'une fois réitéré sa demande, le comité ne l'accepta point, persuadé que Pichegru et Jourdan étaient les seuls généraux capables de commander ses armées; et il employa les moyens que tout gouvernement sait bien trouver, quand il a besoin d'un général, pour déterminer Jourdan à conserver son commandement.

Kleber fut chargé par Jourdan du commandement des troupes qui devaient coopérer au siége de Mayence, sur les deux rives, et les quatre divisions

de l'armée du Rhin placées sur la rive gauche du fleuve, passèrent, d'après les conventions des généraux en chef, sous ses ordres immédiats. Étant très affaiblies, elles ne formaient plus comme autrefois trois attaques, mais seulement deux; celle de droite composée des 8e et 9e divisions, sous les ordres de Saint-Cyr, celle de gauche formée des 10e et 11e, sous ceux de Mengaud. J'ignore pour quelle raison Kleber ne voulut pas correspondre avec le général Schaal; Pichegru fut obligé de le rappeler. Kleber désigna Saint-Cyr pour commander ces quatre divisions; celui-ci s'y refusa, mais on ne voulut tenir aucun compte de son refus, et il dut remplir provisoirement ces fonctions.

Toutes les dispositions ordonnées précédemment par Pichegru, pour l'ouverture de la tranchée, furent contremandées, et les généraux reçurent les ordres les plus précis de n'engager aucune affaire sans l'ordre formel de Kleber, qui n'excepta que le cas où ce serait l'ennemi qui attaquerait [48]. Ces instructions étaient du 9 octobre. L'on crut y entrevoir l'effet de la mésintelligence qu'on supposait régner entre les deux généraux en chef; on ne pouvait nier cependant que le contre-ordre ne fut une mesure de prudence, mais on eut désiré que pour ne pas déconsidérer Pichegru qui avait ordonné le commencement du siége, on eut mis plus de mé-

nagements en changeant les dispositions qu'il avait faites.

Le 11, Kleber prévint Saint-Cyr que le lendemain 12, l'armée de Sambre-et-Meuse serait attaquée sur le Mayn; que les divisions de Rhin-et-Moselle sur la rive gauche, le seraient probablement aussi; il demandait en même temps qu'on fît passer sur la rive droite la 11e division dont il aurait besoin dans la journée du lendemain [49]. Après avoir donné au général Reneauld les ordres nécessaires pour ce mouvement, Saint-Cyr fut trouver Kleber à Nieder-Wallhof, pour mieux s'entendre avec lui; il le trouva occupé de dispositions pour la bataille qu'on se proposait de livrer à l'armée de Clerfayt. Il avait chez lui une réunion de généraux de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui tous montraient beaucoup d'ardeur et de confiance, et attendaient avec impatience l'évènement qui devait décider du sort de la campagne. Il faut avouer que leur confiance était fondée, car comparativement aux nôtres, les troupes de cette armée étaient superbes; elles venaient pour la plupart de passer dix mois dans les meilleurs cantonnements de la rive gauche du Rhin. Depuis les combats livrés aux troupes du comte d'Erbach, immédiatement après le passage du fleuve, leur marche jusqu'au Mayn n'avait paru qu'une suite de triomphes; les positions les plus fortes n'a-

vaient pu décider l'ennemi à y recevoir une bataille.

Le courage de Clerfayt, ébranlé par les premiers évènements de la campagne, avait été ranimé par l'échec que Pichegru avait éprouvé devant Mannheim et surtout par le rapprochement des troupes de Wurmser, qui lui permettait de disposer de la plus grande partie de son armée contre Jourdan. Il s'était reporté sur le Mayn, décidé à livrer une bataille que l'armée de son adversaire paraissait désirer plus que lui. Kleber dit à Saint-Cyr qu'il faisait venir de la rive gauche la division du général Reneauld, pour la charger du blocus de Cassel, afin que Jourdan pût avoir sous la main cinquante mille hommes à opposer à Clerfayt. Saint-Cyr le quitta pour retourner à son poste, bien convaincu que si une bataille avait lieu, la victoire qui favoriserait l'un ou l'autre parti amènerait des changements notables dans la position des armées. Celle que Jourdan avait sur le Mayn était excellente, on ne pouvait en désirer une meilleure; sa droite appuyait au Rhin et sa gauche à la ligne de neutralité formée par les Prussiens. Cette ligne était assez resserrée pour que l'armée de Sambre-et-Meuse pût y combattre avec succès des forces bien supérieures. Mais il s'agissait de savoir si Clerfayt respecterait la ligne de neutralité conclue entre le gouvernement français

et le roi de Prusse; surtout quand les Autrichiens accusaient Jourdan de n'en avoir tenu aucun compte, lors de son passage du Rhin. Il était difficile de supposer à Clerfayt autant de bonhommie. Il fallait donc s'attendre que cette belle position qu'avait prise l'armée de Sambre-et-Meuse serait tournée par sa gauche, seul moyen que Clerfayt put employer pour utiliser la supériorité de forces qu'il avait dans ce moment sur son adversaire, et le déloger d'une position qui, sans cette manœuvre, se trouvait inexpugnable. C'est pourquoi Saint-Cyr était loin de partager la confiance que lui montraient les généraux de l'armée de Sambre-et-Meuse et Kleber lui-même. Il fit part à Pichegru [50] de ses doutes sur la réalisation du projet de livrer bataille, en réclamant des instructions de ce dernier, pour le cas d'une retraite de Jourdan qui lui paraissait probable et susceptible de se prolonger, non-seulement jusqu'à la Lahn, mais peut-être jusqu'à Düsseldorf. A cette époque, il était déjà convaincu de la difficulté d'arrêter un mouvement de retraite, lorsqu'il est commencé et qu'il dure depuis quelques jours. Le moral de l'ennemi est alors tellement élevé, il devient si audacieux que l'on ne peut s'arrêter qu'après qu'il a cessé sa poursuite. Quelquefois même le mouvement de retraite se prolonge au-delà de ce terme; parcequ'une armée qui se retire pour évi-

ter une bataille, a presque toujours son moral abattu. Cet abattement et le désordre qu'il amène vont croissant avec une extrême rapidité; car s'il est aisé, suivant l'ingénieuse comparaison d'un auteur moderne (1), de s'arrêter en montant, il ne l'est point de s'arrêter en descendant. Le découragement devient bientôt presque général et il n'y a plus que quelques ames bien trempées capables de résister à cette espèce de contagion, qui amène la désorganisation d'une armée. Cela prouve qu'il faut bien réfléchir avant de s'avancer, car dès qu'on est forcé de se retirer, on sait rarement où l'on s'arrêtera; il n'y a que l'ennemi, s'il est capable de connaître tous ses avantages, qui puisse en fixer le terme. Une retraite commencée pour éviter une bataille, le favorise bien plus qu'une victoire complète qu'il eut remportée; attendu que celle-ci, par les pertes inévitables qu'elle occasione, désorganise assez l'armée du vainqueur, pour que le plus souvent, il ne puisse suivre l'armée qui se retire, ni par conséquent l'empêcher de se reformer plus en arrière. Dans la suite de ces mémoires, nous aurons plusieurs occasions d'observer les mêmes effets produits par les mêmes causes.

(1) *Manuscrit de Sainte-Hélène*, faussement attribué à Napoléon.

CHAPITRE TROISIÈME.

Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Réflexions à ce sujet.

PENDANT la journée du 12 octobre, on avait entendu le canon dans la direction de la Nidda; on ne doutait pas, sur la rive gauche, que la bataille n'eût lieu. Dans l'après-midi, on l'entendit aussi sur Oppenheim, ce qui donna d'abord assez d'inquiétude à Saint-Cyr qui ne pouvait prévoir le motif d'une canonnade dans cette direction. La garnison de Mayence étant restée tranquille, il courut à Oppenheim. Il apprit à son arrivée que le commandant de ce poste, ayant déféré à une invitation d'un représentant du peuple [51], qui lui annonçait que ce jour là on se battrait partout, avait fait passer le Rhin sur les ponts volants au bataillon qu'il commandait, et qu'après avoir canonné et éloigné les postes autrichiens, il les poursuivait dans la plaine. Il allait se trouver compromis; Saint-Cyr le rejoignit et le fit rentrer dans la tête-de-pont. Aucun inconvénient n'étant résulté de l'imprudence qu'on lui avait fait commettre, il se

contenta de lui ordonner les arrêts de rigueur. En cet instant tout avait changé de face sur le Mayn : Jourdan s'était décidé à faire exécuter à son armée une prompte retraite, au lieu de livrer bataille. Ce mouvement fut si précipité que les bagages de l'armée, qui avaient de mauvais chemins à parcourir, ne pouvant avoir assez d'avance sur les colonnes, ont dû causer de l'embarras et tomber en partie aux mains de l'ennemi.

Le motif de la retraite du Mayn jusqu'à la Lahn est facile à expliquer : on voulait se rapprocher des troupes avec lesquelles on pouvait faire disparaître la supériorité que l'ennemi avait sur le Mayn. Jourdan avait laissé beaucoup de troupes en arrière; il devait les réunir, soit qu'il voulût recevoir ou donner une bataille, et la position de la Lahn offrait les avantages qu'on pouvait désirer pour effectuer cette réunion. C'était trop hasarder de combattre Clerfayt sur le Mayn avec cinquante à soixante mille hommes, quand on pouvait le faire sur la Lahn avec soixante-et-dix à quatre-vingt. Dans cette position, Jourdan était assuré que si son adversaire s'avançait jusqu'à lui, il ne le pourrait faire avec toutes ses forces, étant obligé de laisser dans Mayence quinze à dix-huit mille hommes. Jourdan qui pouvait ne laisser qu'un bataillon à Düsseldorf, puisqu'il couvrait cette place par la position de

de son armée, aurait eu la supériorité sur son adversaire, et il est présumable que celui-ci ne serait pas venu l'attaquer sur la Lahn. Dans cette supposition, une plus longue retraite n'était point nécessaire; on n'eut pu faire le siége de Mayence, mais on pouvait espérer de conserver sur la rive droite, les places de Düsseldorf et Mannheim. La campagne ayant commencé extrêmement tard, c'était à peu près tous les avantages qu'on pouvait obtenir. On a déjà observé que la saison était trop avancée pour entreprendre un siége de l'importance de celui de Mayence (1).

(1) La première nouvelle que l'armée de Rhin-et-Moselle reçut de la retraite de Jourdan, lui fut donnée par l'ennemi. Le général Neu, gouverneur de Mayence, écrivit au général commandant les divisions devant cette ville, une lettre dans laquelle se trouvait un passage conçu à peu près dans ces termes: « M. le général, comme on ne sait absolu- » ment ce que peut être devenue l'armée française de Sam- » bre-et-Meuse, qui a fui dans toutes les directions sans » qu'on puisse la joindre, je vous envoie un certain nombre » de Français non-combattants qui n'ont pu suivre son mou- » vement précipité, et que les patrouilles autrichiennes ont » ramassés sur les chemins encombrés de caissons et de » voitures brisées. » Saint-Cyr répondit comme il le devait à cette lettre, qu'il croyait une fanfaronnade. Le général Neu fit savoir qu'il ignorait, quand il avait écrit sa lettre, que le général Saint-Cyr commandât l'armée devant Mayence; qu'il avait cru s'adresser au général Schaal dont il avait à se plaindre, pour les expressions dont il s'était servi, dans la sommation qu'il lui avait envoyée peu de temps auparavant.

La 11e division de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui avait relevé devant Cassel les troupes de Kleber, fut prévenue par ordre de ce général le 12 à huit heures du soir, que l'armée de Sambre-et-Meuse se retirait et qu'elle eut a repasser sur la rive gauche du Rhin, comme elle le pourrait; on lui observait que ce qui ne pourrait passer sans se compromettre, devait chercher à rejoindre la division Bernadotte de Sambre-et-Meuse [52 et 53].

La II e division qui ne s'était pas attendue à un si prompt retour, manquant de bateaux et de bateliers, nous occasionna de grandes inquiétudes. On craignait qu'elle ne fut atteinte par l'ennemi au moment d'effectuer son passage du Rhin, ou contrainte de suivre le mouvement des divisions de Kleber; mais comme Clerfayt ne s'était pas attendu à une retraite aussi précipitée, cette division ne fut pas suivie. Elle parvint à repasser le Rhin sur différents points, par petits détachements, de sorte que, le 15 octobre, elle se trouva réunie à la gauche de nos lignes, dans la position qu'elle avait précédemment occupée.

Aussitôt que nous fûmes assurés de la résolution prise par Jourdan de se retirer jusqu'à Düsseldorf, il fut facile de mesurer l'étendue des malheurs qui devaient la suivre. Le blâme fut alors versé sur les opérations des généraux en chef de

nos armées : les partisans de l'un ne manquaient pas de rejeter toutes les fautes sur l'autre. On a dit et écrit pour et contre; cependant aujourd'hui la question n'est pas encore bien éclaircie; elle ne pourra l'être qu'avec le temps qui amortit toutes les passions et fait connaître la vérité. Elle ne le sera complètement que lors de la publication des mémoires que le maréchal Jourdan a rédigés et qu'il a promis au public, en faisant paraître celui de sa campagne de 1796.

En attendant qu'ils paraissent, je vais hasarder quelques conjectures sur les causes qui me paraissent avoir amené les revers de 1795, et la manière dont on aurait pu les éviter.

Si mes réflexions remontent à l'ouverture de la campagne, quand il s'agit de la retraite du Mayn, c'est que, presque toujours, les premières fautes nécessitent et entraînent les autres. Le passage du Rhin était nécessaire pour pouvoir faire le siége de Mayence; mais un siége de cette importance ne pouvait se commencer au mois d'octobre : il eût mieux valu rester tranquillement sur la défensive le long du Rhin que d'entreprendre une opération que l'approche de l'hiver eût peut-être empêché de terminer.

Si on voulait alléguer les ordres formels du gouvernement, je répondrais de nouveau que les

hommes qui sont à la tête des armées de cent mille soldats, sont de si hauts fonctionnaires, qu'ils ne peuvent être soumis à l'obéissance passive d'un simple officier. Des généraux qui tiennent momentanément le sort d'un état entre leurs mains, non-seulement ont tout droit de représentation, mais c'est aussi leur devoir de refuser de concourir à des mesures désastreuses. Aussi a-t-elle été judicieuse, la lutte que les généraux Pichegru et Jourdan ont soutenue pendant plusieurs mois, pour ne pas exécuter sans moyens suffisants les plans de campagne ordonnés dès le mois de mai, par Aubry et Letourneur. Eh bien ! cette lutte qu'ils avaient soutenue pendant quatre mois, ne pouvaient-ils pas la prolonger encore? Ces généraux qui avaient rendu de si grands services pendant la dernière campagne, avaient par eux-mêmes assez de poids pour résister aux volontés ou aux caprices de ces gouvernants d'un jour.

Avant de parler de leurs opérations, si nous examinons les points destinés à passer le fleuve, nous pourrons remarquer que l'un des deux était mal choisi; car Pichegru devant faire son passage dans le haut Rhin sur l'extrême droite de son armée, qui occupait une grande étendue de terrain depuis Mayence à Basle, et Jourdan devant opérer le sien sur son extrême gauche au dessous de

Düsseldorf, c'est-à-dire à plus de cent lieues de distance du haut Rhin, ces deux armées se trouvaient trop éloignées l'une de l'autre pour s'entre-secourir, si cela devenait nécessaire, ou seulement pour concerter leurs mouvements. La soumission de la Hollande, la paix avec l'Espagne et la Prusse, ne laissaient que les armées autrichiennes et celles de l'Empire sur les frontières de la république. Aux Alpes, les Français, depuis la conquête de la Savoie et du comté de Nice, se trouvaient sur la défensive, dans des positions qui laissaient fort peu de chose à désirer. L'Autriche, d'après la composition de son armée d'Italie, ne paraissait point avoir l'idée de former une attaque sur cette partie de nos frontières, mais elle était menaçante sur le Rhin; elle y avait réuni la presque totalité de ses troupes les plus aguerries; l'importante forteresse de Mayence était dans ses mains. Ses armées; en débouchant dans la Palatinat, pouvaient ramener la guerre dans les départements de l'Alsace et de la Lorraine. On conçoit que le gouvernement français ait voulu fortement être le maître de cette ville, qui eut assuré sa position sur la rive gauche du Rhin et l'eut rendu inexpugnable contre les efforts de la maison d'Autriche; mais pour parvenir à ce but, les opérations étaient d'une telle importance, qu'elles nécessitaient l'emploi d'une campagne en-

tière, et qu'on ne pouvait pas les commencer à la fin de l'automne. Le but étant le siége de Mayence, un des premiers moyens pour y parvenir était d'éloigner l'ennemi de ses environs; cela exigeait qu'on fît passer le Rhin à la plus grande partie des troupes françaises. Le choix des lieux de passage devait être déterminé en raison des avantages qu'il nous donnait sur l'ennemi, et sous ce rapport, le haut Rhin choisi ou adopté par Pichegru était préférable. Delà on se fût porté facilement sur les derrières des ennemis; on pouvait tellement menacer leurs communications avec l'Autriche, leurs dépôts et leurs magasins, qu'ils eussent été forcés d'évacuer le bas Rhin, pour s'en rapprocher, comme ils le firent dans la campagne suivante, quoique l'attaque des Français eût été conduite avec indécision et moins de forces que celles dont on aurait pu disposer en 1795. C'est en ce moment que ce qui pouvait être disponible de l'armée du Nord, aurait dû s'approcher de Mayence pour aider au siége de cette ville, avec une partie de celle de Sambre-et-Meuse, tandis que l'autre eût passé le Rhin entre Mayence et Landau, pour former une armée d'observation à la hauteur de celle du Rhin qui eût pris des positions aux débouchés des Montagnes-Noires, vers les sources du Neckar et du Danube. Tant que durerait le siége de Mayence, il

n'était pas nécessaire de faire une invasion plus étendue.

Les raisons qui paraissent avoir déterminé le choix d'un passage sur le bas Rhin, auront peut-être été appuyées par l'idée, qu'étant opéré sur un territoire neutre, l'on n'avait rien à craindre de l'ennemi pendant l'opération du passage. S'il en était ainsi, pour obtenir cet avantage, on en aurait sacrifié de plus considérables. Cependant, peu de temps après, l'évènement heureux de la reddition de Mannheim aurait permis à nos généraux de redresser la défectuosité de leur plan. Pichegru ne se croyant pas assez sûr de la reddition de cette place, avait rassemblé dans ses environs trop peu de troupes; car il ne s'y trouvait que les divisions Ambert et Dufour et quelque cavalerie. Il eut le tort grave de déboucher de Mannheim avec un corps aussi faible, parcequ'il ne voulut pas dégarnir davantage les lignes de Mayence et qu'il ne se décida que plus tard à retirer des troupes du Haut-Rhin, en abandonnant le projet d'exécuter un passage dans cette partie.

La disposition la plus vicieuse, celle qui faisait agir les deux armées à une si grande distance l'une de l'autre, et qui permettait à l'ennemi de se tenir entre elles deux, avait disparu. Mais ces armées n'ayant que peu ou point de supério-

rité numérique, tant que celle du Nord resterait inactive en Hollande, c'était pour elles une nécessité de n'agir qu'ensemble, et en quelque sorte coude à coude; elles ne pouvaient espérer de succès que par une prompte réunion de toutes leurs forces sur celles de Clerfayt. Il fallait que Jourdan rappelât à lui les détachements laissés en arrière, que Pichegru débouchât de Mannheim avec au moins quarante mille hommes de son armée; et que sans s'inquiéter de ce que l'ennemi pouvait tenter momentanément dans le haut Rhin, et abandonnant même au besoin les lignes de Mayence, il eût pour unique but de battre la gauche de Clerfayt et de la rejeter sur son centre ou hors de la vallée du Rhin, pour l'empêcher de faire sa jonction avec Wurmser dans la dite vallée. Alors on aurait eu sur Clerfayt une telle supériorité que sans doute ce général eût donné suite au projet de retraite qu'il avait déjà commencé d'exécuter, et qu'il eût promptement abandonné la vallée du Rhin, pour essayer de se réunir à Wurmser sur le haut Neckar. Toute jonction par la vallée du Rhin lui devenant impossible, il ne pouvait tenter de garder sa position du Mayn, sans s'exposer à une entière défaite.

Après qu'on eut perdu quelques jours et que Wurmser se fut mis en mesure de se rapprocher,

les manœuvres dont je viens de parler, ne présentaient peut-être plus les mêmes facilités d'exécution, à raison surtout de l'éloignement des troupes que Jourdan avait laissées en arrière : mais il y avait autre chose à faire et que la prise de Mannheim facilitait encore. C'était que l'armée de Sambre-et-Meuse vînt relever les troupes de celle de Rhin-et-Moselle devant Mayence et Mannheim; que celles-ci remontassent aussitôt la rive gauche du Rhin, pour aller se réunir à la droite qui aurait passé le fleuve au-dessus de Strasbourg, où tout avait été préparé depuis long-temps pour une opération semblable. La marche de Wurmser sur le bas Rhin en aurait facilité l'exécution. Une semblable disposition a été tentée avec succès l'année suivante; elle eût réussi de même dans cette campagne. Si elle n'eût pas présenté autant d'avantages que le premier plan dont nous avons parlé, elle eût préservé des revers que devait causer plus tard l'éloignement de l'armée de Sambre-et-Meuse de celle de Rhin-et-Moselle; éloignement qui donna aux Autrichiens l'avantage d'opérer pendant plus d'un mois contre Pichegru avec leurs deux armées réunies, et amena la perte des lignes de Mayence, celle de la bataille de la Pfrim, la reprise de Mannheim et du Palatinat.

Dans la réunion du 4 octobre à Ober-Ingelheim,

on s'attendait que les deux généraux français concerteraient quelque chose de semblable à ce qui vient d'être exposé; mais on n'y agita que des questions fort secondaires; on resta dans la voie où l'on était entré.

Dans le temps, on a contesté la nécessité de la retraite de Jourdan; ses partisans l'ont défendu, en disant qu'il était trop inférieur en forces à Clerfayt sur le Mayn, que celui-ci avait déjà tourné la gauche de son armée en violant la ligne de neutralité, formée par le cordon prussien; que de plus l'armée de Jourdan manquait de vivres, ne pouvant s'en procurer dans le pays étroit qu'elle occupait, resserrée entre le Rhin et la ligne de démarcation formée par les Prussiens; et qu'elle était en outre dépourvue de tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre [90 et 91]. Ils donnaient surtout comme principale raison que l'armée de Jourdan avait été abandonnée par celle de Pichegru. Les partisans de ce dernier répondaient que c'était la faute de Jourdan, s'il se trouvait numériquement inférieur à son adversaire sur le Mayn, puisque leurs deux armées étaient d'égale force; qu'on avait sans nécessité laissé tant de monde en arrière; qu'un bataillon à Düsseldorf aurait suffi pour garder cette place qui se trouvait couverte par l'armée, et que quatre ou cinq bataillons suffi-

saient pour garder la tête de pont de Neuwied et observer la petite garnison d'Ehrenbreitstein; qu'ainsi Collaud et Marceau pouvaient arriver sur le Mayn, ce qui eût donné la supériorité à Jourdan sur Clerfayt, qui avait été obligé de laisser quinze à dix-huit mille hommes de ses troupes à Mayence, et que cette supériorité aurait ôté à ce dernier l'envie de tourner la gauche de Jourdan; qu'au surplus un pareil mouvement ne devenait inquiétant que quand il était ignoré, et exécuté par une armée très supérieure en forces, et que dans presque tous les cas il était dangereux pour celui qui le tentait. Ils soutenaient que la violation de la ligne de neutralité par Clerfayt, loin d'être un mal pour Jourdan, était un avantage, vu qu'il ne se trouvait plus obligé de l'observer lui-même; qu'il pouvait alors étendre son aile gauche et sortir de la position resserrée dont on se plaignait, pour se procurer des vivres et des fourrages, qui ne pouvaient manquer de quelque temps puisque les récoltes venaient de finir, qu'il s'agissait d'une campagne très courte, et que d'ailleurs rien n'empêchait d'en tirer de la rive gauche du Rhin.

Quant à ce que l'on avançait du dénûment où se trouvait cette armée, de tout ce qui est nécessaire à la guerre, ils répondaient qu'on ne pouvait soutenir sérieusement cette assertion; qu'elle

serait la critique la plus amère qu'on pourrait faire d'un général en chef, pour lequel il n'y aurait pas d'excuse d'être entré en campagne avec une armée ainsi dépourvue. Mais au sujet de l'accusation principale, celle où l'on assurait que Pichegru avait abandonné Jourdan, ils la combattaient par les raisons suivantes. L'armée de Rhin-et-Moselle avait perdu dix mille hommes de son effectif, passés en Italie, elle formait onze divisions dont quatre territoriales et sept que l'on peut considérer comme actives. De ces dernières, quatre se trouvaient devant Mayence, sous les ordres de Jourdan, qui leur prescrivait l'activité et même l'inactivité qui lui convenait; il en a attiré une sur la rive droite, il pouvait les y attirer toutes quatre. Deux autres étaient en avant de Mannheim; elles se sont battues d'abord contre les troupes de Clerfayt et ensuite contre celles de Wurmser, quand les premières se sont resserrées sur l'armée à laquelle elles appartenaient et qui se trouvait opposée à celle de Jourdan. Tous les jours elles étaient aux coups de fusils, et ont soutenu quelques actions sanglantes. A mesure que les troupes de Wurmser ont descendu le Rhin pour se rapprocher de Mannheim, Pichegru a retiré des troupes du Haut-Rhin, ce qui lui a permis d'employer activement la valeur d'une division de plus. Il n'y a

pas de doute qu'il n'en eût rappelé davantage, si Jourdan ne se fût pas retiré aussi vîte; les troupes du Haut-Rhin n'étant pas plus éloignées de Mannheim que celles laissées sur le bas Rhin par Jourdan, ne l'étaient du Mayn. Celles-ci n'avaient point d'ennemis devant elles, à l'exception de la petite garnison d'Ehrenbreitstein; celles du Haut-Rhin en avaient. Wurmser pouvait encore reprendre le projet qu'on lui supposait depuis quelque temps, de passer le fleuve et de pousser le corps de Condé en Franche-Comté. Si toute l'armée de Rhin-et-Moselle eût marché d'abord vers Mannheim, il aurait eu beau jeu de reprendre ce projet, qui eût forcé Pichegru d'abandonner bien vîte et Mannheim et Mayence, pour accourir défendre l'Alsace qu'on eût si imprudemment livrée.

Telle était la situation de l'armée de Rhin-et-Moselle, quand les partisans de Jourdan assuraient que Pichegru avait abandonné ce général, et motivaient sur cet abandon la nécessité de la retraite. On a vu les réponses que l'on donnait du côté de Pichegru. Il y avait sans doute de l'exagération de part et d'autre, mais du choc de ces deux opinions contraires, des militaires impartiaux s'en formèrent une plus modérée et qui me parait fondée en raison. Ils admettaient la convenance de la retraite de Jourdan jusques sur la Lahn, puisqu'on s'était

avancé jusqu'au Mayn, en laissant à tort ou à raison tant de forces en arrière; mais ils ne doutaient pas que dans cette position où Jourdan pouvait réunir toutes ses forces, Clerfayt n'eût osé attaquer l'armée de Sambre-et-Meuse, étant obligé de laisser dans Mayence au moins quinze à seize mille hommes de son armée, ce qui rendait ses forces d'autant inférieures à celles de Jourdan. Les partisans de cette opinion ne faisaient aucune difficulté de reconnaître la convenance, ou si l'on voulait même, la nécessité de la retraite entière de l'armée de Sambre-et-Meuse sur la rive gauche du Rhin, pourvu qu'elle ne s'effectuât pas au-dessous de Neuwied, afin que cette armée pût quelques jours plus tard appuyer sa droite à celle devant Mayence. Par là les Autrichiens n'eussent rien tenté sur cette dernière; on aurait conservé la place importante de Mannheim, ce qui eût donné pour l'ouverture de la campagne suivante d'immenses avantages. Mais jamais les militaires dont je parle n'ont pu admettre la nécessité de la retraite d'une grande partie de l'armée jusqu'à Düsseldorf, où l'on croyait qu'il suffisait de mettre une petite garnison, qu'il eût été facile d'augmenter, si l'ennemi avait assez méconnu ses intérêts pour s'en approcher en forces.

La question de la nécessité de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse est grave, parce que cette

retraite a eu une immense influence sur les évènements de la campagne. S'il est à désirer qu'elle soit bien éclaircie, ce n'est pas pour connaître le degré de gloire ou de blâme qui pourrait en rejaillir sur tel ou tel général; elle est entrée dans le domaine de l'histoire et n'intéresse plus que l'art de la guerre. Il serait utile de savoir si des fautes ont été commises; peu nous importe aujourd'hui de qui elles proviennent, il s'agit uniquement de les reconnaître, si elles existent, afin de les classer dans le nombre de celles dont il faut conserver la mémoire, pour les éviter à l'avenir. J'ai dit ce que j'ai souvent entendu répéter et ce que j'ai pensé à ce sujet; car je partage l'opinion modérée dont je viens de parler. Je ne suis le partisan de personne, et je reconnais qu'il est difficile de former sur cette importante question un jugement définitif, avec les seuls documents qui sont entrés dans le domaine public.

J'ai appuyé mes raisonnements sur les états de situation que je me suis procurés dans les bureaux de la guerre; ils peuvent être fautifs, et s'ils le sont, il n'est pas en mon pouvoir de les redresser. Je désire que la rectification en soit faite par ceux qui peuvent être à même de la faire; mais je tiens seulement à repousser l'accusation trop légèrement hasardée, que l'armée de Rhin-et-Moselle ait abandonné celle de Sambre-et-Meuse. La question me

paraît assez simple à poser et à résoudre, quelques lignes suffiront. L'armée de Sambre-et-Meuse, débarrassée du blocus de Cassel, est en position sur la rive droite du Mayn. Son chef se croit en mesure d'y recevoir une bataille le 12 octobre: Clerfayt n'ose l'attaquer de front, mais il le tourne sur sa gauche. Jourdan alors se décide à la retraite, et je n'en conteste pas la nécessité, car je la pressentais avant l'évènement [50]. Il s'éloigne du champ de bataille où sont réunies les deux armées autrichiennes, qui se trouvent concentrées entre le Neckar et le Mayn, et se retire jusqu'à Düsseldorf. L'armée de Rhin-et-Moselle reste seule, depuis le 12 octobre jusqu'au 12 novembre, pour soutenir les chocs que Clerfayt et Wurmser vont lui porter. Ces faits étant incontestables, je m'en rapporte à tout lecteur impartial pour décider s'il y a eu abandon, et dans ce cas, laquelle des deux armées a été abandonnée par l'autre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Mouvements et dispositions de Clerfayt pour tourner les lignes de Mayence.

Aussitôt que Saint-Cyr fut imformé de la retraite de Jourdan, il en prévint Pichegru [54], afin qu'il pût prendre de suite les mesures convenables en de telles circonstances. L'armée de Rhin-et-Moselle allait se trouver dans une situation extrêmement critique, obligée de combattre long-temps seule contre la majeure partie des armées autrichiennes des haut et bas Rhin, lesquelles devaient vouloir à tout prix reprendre Mannheim, qui donnait aux Français la faculté de pénétrer au centre de l'Allemagne. Cette place ne pouvait, aussi bien que celle de Mayence, être assiégée avec succès, sans qu'on fut maître des deux rives du fleuve, et sans que l'on coupât ses communications avec l'armée, dont elle aurait pu tirer des secours. L'attaque des divisions devant Mayence était donc inévitable et elles pouvaient être écrasées, si Clerfayt employait contre elles les troupes dont la retraite de Jourdan le lais-

sait disposer. Par suite de cette opération, le reste de l'armée de Rhin-et-Moselle pouvait être anéanti à Mannheim et dans le Palatinat. Cependant il y avait un moyen de conjurer cet orage. C'était d'évacuer cette place, en renvoyant devant Mayence les troupes qu'on en avait tirées et les renforçant même autant qu'on le pourrait. Alors l'armée de Pichegru établie sur une bonne défensive et libre dans tous ses mouvements, n'avait plus rien à risquer. Il est probable que Clerfayt eût marché contre Jourdan qui seul, se serait trouvé en offensive au moyen des têtes-de-pont qu'il conservait, et contre lesquelles se serait tournée l'activité de Clerfayt; mais comme chacun de nos généraux n'aurait eu devant lui que l'armée qui devait naturellement lui être opposée, et un nombre de troupes qu'il pouvait combattre, l'armée de Sambre-et-Meuse eût probablement toujours conservé Düsseldorf, et eût évité les marches pénibles qu'elle a été obligée de faire dans le Hundsruck, pour arriver trop tard au secours de la place de Mannheim.

Pour se tirer d'embarras, Pichegru n'a pas même employé des demi-mesures, telles que l'envoi devant Mayence de la 5e division, qui gardait les bords du Rhin et pouvait être remplacée en donnant plus d'étendue à la 4e. Il n'en a pris aucune; il a laissé aller les choses au lieu de leur donner une bonne

direction. Ses prétentions de conserver Mannheim et les lignes de Mayence, contre les deux armées autrichiennes, étaient plus que de la témérité; et s'il n'arriva pas tous les malheurs qui pouvaient survenir, c'est qu'à la guerre, le hasard dominant toujours plus ou moins, il n'arrive jamais tous les succès qu'on est en droit d'espérer ni tous les revers dont on est menacé.

Saint-Cyr prévint aussi Pichegru, qu'à moins d'ordres contraires émanés de lui, il allait faire sur le champ évacuer de devant Mayence toute l'artillerie et les munitions qui avaient été amenées pour le siége de cette place, et qui se trouvaient amoncelées en immense quantité. Il le sollicitait en outre de vouloir bien envoyer le général Schaal pour reprendre le commandement des divisions dont Kleber l'avait chargé momentanément [55, 59 et 60]. Le général en chef approuva l'évacuation de l'artillerie [56 et 57], et sur la récidive des demandes, il renvoya Schaal commander l'armée devant Mayence. Les commissaires de la Convention trouvèrent mauvais le parti pris par Saint-Cyr; ils firent cesser l'évacuation de l'artillerie, ce qui fut cause qu'elle tomba plus tard entre les mains de l'ennemi. Le manque de chevaux était alors si grand, qu'on ne pouvait même atteler les pièces de campagne, ce qui rendait aussi nécessaire l'évacuation de la plus

grande partie de celles-ci; car que faire d'une artillerie qui n'est pas attelée, dans les circonstances où cette armée allait se trouver ? Elle n'était plus assez nombreuse pour espérer défendre un front de quatre lieues, quelque bons que fussent ses retranchements. Elle devait être organisée de manière à pouvoir se porter facilement de sa droite à sa gauche ou de sa gauche à sa droite, selon les circonstances et le point où l'ennemi porterait ses principales forces. On ne pouvait le supposer assez stupide pour les disséminer le long de notre front; la nécessité était donc évidente de s'alléger de tout ce qui devait être plus embarrassant qu'utile, et qui ne pouvait que gêner les mouvements qu'on serait obligé de faire.

Je pense que le seul motif qui empêcha le général Schaal de prendre ce parti, fut la crainte de déplaire aux commissaires de la Convention que contrariait toute mesure de prudence. Ces représentants qui n'avaient d'ailleurs aucune espèce de responsabilité à craindre, ne doutaient de rien et se persuadaient que, malgré les changements survenus dans les positions des armées, depuis l'occupation de Mannheim et la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, celle de Mayence conserverait la sienne pendant le nouvel hiver qui s'approchait. Ils le persuadèrent aussi à Pichegru qui ne tarda pas

à s'endormir dans cette sécurité, et finit par ordonner le réarmement des batteries [64]. Il avait fait venir Desaix du Haut-Rhin pour commander une des deux divisions qu'il avait réunies en avant de Mannheim [58], et avait renforcé les troupes qu'il avait devant cette place de quelques demi-brigades et de plusieurs régiments de cavalerie, avec lesquels il espérait la conserver. Il se proposait aussi de changer successivement tous les corps qui avaient passé le dernier hiver devant Mayence, dans la persuasion où il était avec raison, de ne pouvoir y tenir les mêmes troupes deux hivers de suite.

Au retour de Schaal à Ober-Ingelheim, il fut sollicité par ses généraux de division de changer l'organisation qui se trouvait encore en deux attaques, quoiqu'il ne fût plus question de siége; Schaal obtempéra à leur demande et décida que chaque général de division ne recevrait dorénavant des ordres que de lui. Il donna de nouvelles instructions pour le cas où l'on serait forcé à la retraite [61 et 62].

Clerfayt n'avait d'abord fait suivre Jourdan qu'avec des détachements de troupes légères; l'un d'eux s'étant approché le 15 octobre de la division Lefebvre, fut chargé par le général d'Hautpoul, à la tête des 1er 6e et 9e régiments de chasseurs; l'ennemi fut culbuté et on lui enleva trois pièces

de canon. Un autre détachement qui s'était trop avancé, ayant déjà dépassé les divisions de Kleber, fut exposé à être pris par les Français. Le colonel baron d'Aspre, qui en faisait partie, me dit un jour que ce détachement ne s'était tiré du mauvais pas où il fut engagé, que par la rencontre de deux militaires français qu'il fit prisonniers et qui lui montrèrent les troupes de Kleber, qu'il avait dépassées. Les Autrichiens se retirèrent aussitôt de la position dangereuse où ils se trouvaient, pour venir se placer dans une autre, d'où ils virent brûler le pont de Neuwied par suite d'un accident ou d'une méprise survenue, après que la division Marceau eut effectué sa retraite; et au moment de l'arrivée de Kleber, avec les divisions Poncet, Bernadotte et Championnet. Ces troupes arrivaient en colonnes prêtes à passer le pont, quand des groupes de quinze à vingt bateaux amarrés ensemble et enflammés, y mirent le feu. Kleber craignant d'être attaqué dans ce moment par l'armée ennemie, fit ranger ses troupes en bataille dans la plaine et les disposa au combat par une harangue; mais les Autrichiens qui avaient suivi jusqu'alors Jourdan, étaient si peu en forces, que leur petit nombre ne leur permit pas de profiter de cet évènement inattendu et des troubles qu'il causa momentanément [91]. D'ailleurs un pont ne tarda pas à être rétabli avec les débris des deux

autres, et les troupes françaises passèrent sur l'autre rive, sans être inquiétées, puisque Clerfayt était encore arrêté avec la presque totalité de son armée à peu de distance de Mayence. C'était un indice assez apparent de ce qu'il voulait entreprendre sur nos lignes un peu plus tard, aussitôt que Jourdan se trouverait tellement éloigné d'elles, qu'il n'eût pas le temps de venir troubler ses opérations, quand même il le voudrait.

Enfin ce moment arriva : Jourdan lui-même s'était porté de sa personne à la gauche de son armée, avec une grande partie de ses forces. Clerfayt, aussitôt qu'il fut certain de l'évacuation de la position de la Lahn, échelonna les divisions de Barco (1), Hadick et Kray dans les positions les plus favorables pour observer les mouvements de Jourdan sur la rive droite du Rhin, et lui faire croire qu'il avait en sa présence la plus grande partie des forces de son adversaire et était suivi par lui sur le bas Rhin. Sa correspondance avec Pichegru dut se ressentir de l'éloignement où il s'était placé; ce dernier lui demanda de rapprocher son armée de Mayence, de lui faire prendre la position du blocus de cette ville, afin de pouvoir disposer des troupes de Schaal pour les porter en avant de Mannheim [61 et 63];

(1) Quelques rapports la désignent sous le nom de division *Borros*.

et dans le cas où il n'accepterait pas cette proposition, il invitait son collègue à envoyer de prompts renforts devant Mayence. Jourdan donna des ordres à la division Poncet de s'en approcher, mais elle arriva trop tard et seulement par détachements : la première demi-brigade fut donnée à la IIe division, la 8e en reçut une autre qui arriva, le 28 octobre au soir, à gauche du village de Hechtsheim. Des renforts provenant de la même division, étaient annoncés pour les jours suivants (c'étaient probablement les deux demi-brigades que nous verrons arriver le 7 novembre à Rockenhausen, sous la conduite du chef de brigade Rivet); mais l'attaque de l'ennemi eut lieu avant leur arrivée (1).

(1) Vers la fin d'octobre, Pichegru eut du regret d'avoir accédé aux demandes de Saint-Cyr, et voulut lui rendre le commandement de l'armée devant Mayence, en donnant au général Schaal une autre destination. Il avait chargé celui-ci de le pressentir et probablement de tâcher de le déterminer à accepter. En choisissant le général Schaal pour une telle commission, Pichegru prouvait qu'il connaissait l'esprit patriotique qui animait les généraux de l'armée du Rhin et particulièrement celui à qui il s'adressait. Dans sa lettre à Saint-Cyr, Schaal employa toutes les raisons qu'il crut les plus propres à le déterminer : par un motif facile à deviner, je ne croyais pas devoir la faire connaître ; mais elle peint si exactement le peu d'ambition qui existait dans cette armée et l'union intime de ses chefs, dont j'ai parlé quelquefois, qu'on la trouvera dans les *Pièces justificatives* [65]. Au reste quand même elle eût pu décider le général, à qui elle était adressée, à accepter ce qu'il avait refusé plusieurs fois, elle

D'après la quantité de troupes que Pichegru avait tirées des lignes de Mayence pour les porter à Mannheim, il restait devant la première place cinquante-deux bataillons et quatre régiments de cavalerie, tous extrêmement affaiblis par la disette qu'ils avaient éprouvée durant les dix premiers mois de leur séjour devant cette place et surtout dans la rigueur de l'hiver. J'ai déja dit que l'armée manquait de moyens de transports; presque toute son artillerie n'était plus attelée depuis long-temps; ses chevaux étaient morts de faim et de froid. Les quatre compagnies d'artillerie légère avaient seules reçu quelques remontes et pouvaient encore faire un petit service; les pièces de position n'en avaient point, et des hommes pris dans les demi-brigades traînaient les pièces de bataillons quand la distance à parcourir et l'état des chemins le permettaient. Cette armée avait encore sur les états de situation trente mille hommes, et vingt-quatre à vingt-cinq mille présents sous les armes, disséminés sur une ligne de 8800 toises, ou environ quatre lieues de développement, depuis la droite appuyée au Rhin vers Laubenheim, jusqu'à la gauche appuyée au même fleuve à Budenheim. Ainsi cette ligne était faible partout; elle avait contre elle la proximité où elle se trou-

serait encore arrivée trop tard, n'étant parvenue à son adresse que quelques heures avant l'attaque des lignes.

vait d'une place d'un aussi grand développement que celui que présentent la ville de Mayence et son entourage de forts ou camps retranchés, dans lesquels pouvait se trouver rassemblée une grande armée sans qu'on s'en aperçut, qu'au moment où il n'en serait plus temps. Aussi l'ennemi se proposait-il de nous surprendre; car notre armée n'était éclairée en avant d'elle, que par des petits postes qui n'étaient situés qu'à environ 100 toises des siens, et qu'il pouvait facilement enlever.

Avant de parler des attaques faites sur l'armée devant Mayence, j'ai cru devoir rendre compte des circonstances où elle était placée, fort différentes de celles où se sont trouvées d'autres armées qui avaient aussi des lignes à défendre. La plupart de celles-ci pouvaient au moins s'éclairer de loin et éviter les surprises; l'ennemi n'avait pas sur elles l'avantage de cacher à son gré ses dispositions d'attaque et de masquer la supériorité de ses forces partout où il le jugerait convenable. Quoique placé à une si grande proximité, Clerfayt ne voulut attaquer qu'un point de nos lignes, et il choisit bien en effet le plus faible et celui qui lui promettait le plus de chances de succès : on se rappelera les observations que nous avons déjà faites *Page* 173, à l'occasion de la lacune qui existait depuis les retranchements des hauteurs de Laubenheim jusqu'au Rhin. L'ennemi avait pu

depuis long-temps observer ce côté faible de notre position (1); c'en fut assez pour le déterminer à préférer l'attaque sur notre aile droite, à celle qu'il eut pu faire sur la gauche, qui lui présentait aussi des chances de succès, mais non la possibilité de la prendre à revers. Malgré notre faiblesse partout, je pense que le centre lui eut offert des obstacles insurmontables (2). L'ennemi disposa donc de ses principales forces dans un ordre oblique, avançant sa gauche dans la direction de Laubenheim, et refusant sa droite jusque dans le camp retranché de Mayence, de manière à pouvoir les porter rapidement sur la droite de nos lignes qu'il se proposait de surprendre en les tournant. D'abord il fut disposé d'environ deux bataillons et quelques hussards

(1) Un ingénieur autrichien a dit en voyant cette lacune, qu'il pensait que l'officier français qui avait tracé ces lignes, était borgne de son œil droit.

(2) D'abord il eut été obligé d'attaquer de front, ses deux flancs n'ayant point d'appui. La nuit ne pouvait guère le favoriser: Saint-Cyr avait établi le long de sa position une ligne de bûchers destinés, en cas d'attaque, à être allumés pour éclairer les mouvements de l'ennemi, qui aurait été vu comme en plein jour. Ses avant-postes étaient retranchés et liés de manière qu'on ne pouvait en attaquer un isolément ; de plus, une ligne de signaux était établie jusqu'à Nieder-Ulm où se trouvait le quartier-général de cette division, de sorte que l'on pouvait savoir à la minute ce qui se passait aux avant-postes : la surprise sur ce front était impossible.

qui montèrent la flotille de Williams, destinés à débarquer derrière notre droite, ce qu'ils firent dans la nuit vis-à-vis des villages de Nackenheim et de Bodenheim. Dans les relations allemandes, on voit qu'il disposa ses troupes en quatre divisions principales et plusieurs petits corps détachés. La première aux ordres du gouverneur de Mayence (le général Neu) était forte d'environ quatorze bataillons et six escadrons; elle fut placée, dans la nuit du 28 au 29 octobre, aux environs du village de Weisenau. La 2e commandée par le général Staader, était forte d'environ dix bataillons et quatre escadrons; elle fut placée entre le fort Sainte-Elisabeth et Zahlbach. La 3e sous les ordres du général Colloredo, de six bataillons et vingt-deux escadrons, était à peu de distance de la seconde, dont elle devait couvrir le premier mouvement, dans la direction de Sainte-Croix. La 4e, forte de six bataillons des troupes de l'empire et de quatre bataillons de grenadiers, resta d'abord avec le général Werneck dans les ouvrages avancés de la place. Les bataillons de Lascy et de Manfredini se trouvaient à l'extrême droite de cette armée, destinés à faire de fausses attaques sur notre gauche. Une réserve de dix mille hommes se trouvait au delà du Rhin derrière Mayence; mais le général autrichien crut n'en avoir pas besoin et le succès a justifié sa prévision. Le grand ravin

de Zahlbach que nous ne pouvions pas appercevoir la nuit, formait aux ennemis une espèce de grande place d'armes avancée, qui leur permettait de nous cacher une partie de leurs mouvements, lesquels s'opéraient d'ailleurs dans le silence, favorisés cette nuit là, par un vent d'ouest assez violent pour empêcher de les entendre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Attaque des lignes de Mayence par l'armée autrichienne du bas Rhin. — Retraite des divisions aux ordres de Schaal.

Dans la nuit du 28 au 29 octobre, la flottille de Williams, partie de Mayence, avait remonté le Rhin, en passant en arrière des îles de Molzberger et Jacobsberger ; elle débarqua des troupes devant Bodenheim où était le quartier-général de Courtot, commandant la 8e division, et en partie devant le village de Nackenheim ; le chef de cette flottille disposa ensuite ses barques, comme s'il eut voulu établir un pont. Ses troupes s'emparèrent, avant que le jour parut, du village de Nackenheim et de celui de Bodenheim, d'où ils chassèrent Courtot qui se rendit aussitôt à son camp, sur les hauteurs de Laubenheim. Il y trouva le général de brigade Scherb, occupé à repousser les premières attaques des tirailleurs de l'avant-garde du général Neu, sortis de Weisenau ; attaques qu'il jugeait de peu d'importance, avant que Courtot lui eut annoncé la prise de Bodenheim et l'établissement d'un pont sur le Rhin vis-à-vis de ce village. Dans ce mo-

ment, les Autrichiens entraient en forces dans celui de Laubenheim, où s'appuyait la droite de cette division et où se terminait aussi la droite de nos lignes; les colonnes de Staader enlevaient les ouvrages de Ste-Croix qui formaient une première ligne de retranchements. La division Courtot se trouvait dans une position bien critique, attaquée par des forces aussi considérables, de front par Staader, en flanc par Neu, et à revers par les troupes de la flottille de Williams. Elle éprouvait alors les conséquences des fautes que l'on avait commises en ne prolongeant pas nos lignes jusqu'au Rhin et en disséminant toutes les troupes, au point qu'il était impossible qu'elle reçut des secours à temps, puisqu'elle ne pouvait en obtenir que par un mouvement général, qui eut porté l'armée de sa gauche vers sa droite. Mais cette armée était loin d'être organisée pour exécuter une semblable manœuvre, et le général en chef qui seul pouvait l'ordonner, étant à Ober-Ingelheim, derrière la gauche de l'armée, et trop éloigné du point où l'ennemi faisait sa principale attaque, le combat commencé contre les troupes de la 8e division devait être terminé avant qu'il put seulement être prévenu qu'elles étaient sérieusement attaquées. Il fallait des efforts héroïques pour que notre droite se tirât du mauvais pas où elle était engagée, et le

succès eût été encore douteux; de plus le général avait peu d'expérience ; tous les yeux étaient fixés sur lui, et il ne pouvait dissimuler la crainte dont il était frappé. Ses troupes revenues de la première surprise, paraissaient disposées à défendre la principale ligne des retranchements, qui se trouvait encore intacte. Leur première résistance avait un moment contraint l'ennemi, qu'elles avaient sur leur front, à se replier sur ses réserves; mais Courtot perdit entièrement la tête, quand il le vit maître du village de Laubenheim, et qu'il ne pouvait, en raison du morcellement de ses troupes dans les retranchements, disposer d'un bataillon pour le repousser. L'attaque faite sur ses derrières par Williams, quoique peu importante par le petit nombre d'Autrichiens qui en étaient chargés, était encore celle qui influait le plus sur le moral de ses troupes et sur lui-même, et qui le décida à se retirer. Il aurait pu le faire aisément sur la 9e division, puisqu'il n'était pressé que sur sa droite et que sa gauche n'était point attaquée. Ce mouvement rétrograde était si naturel, qu'il aurait dû être prévu et faire partie des instructions du général en chef; c'était le seul moyen de conserver l'armée ensemble ; mais Courtot s'en sépara en prenant la direction qui lui parut l'éloigner le plus vîte de l'ennemi. Les troupes

de la 8e division qui occupaient la gauche du village de Hechtsheim, furent entraînées dans ce mouvement qui devint aussitôt une déroute complète. Le général Nauendorf les poursuivit quelque temps avec de la cavalerie légère. Rien n'empêchait Courtot de prendre plus tard la position indiquée en cas de retraite; mais il ne s'arrêta pas même à Alzey. Il se trouva le soir à Kirchheim-Poland, à sept lieues de Mayence.

Pendant que l'ennemi tournait notre droite, la division de Colloredo avait débouché du ravin de Zahlbach et s'était déployée dans la plaine entre le village de Bretzenheim et celui de Marienborn, en face de la 9e division dont les avant-postes soutinrent les premiers chocs avec une intrépidité rare; plusieurs l'ont portée jusqu'à l'imprudence. Malgré leur petit nombre, ils ont chargé l'ennemi et l'ont forcé un moment de se retirer dans Bretzenheim, et jusque dans le ravin de Zahlbach d'où il était sorti. Attaqués de nouveau par des forces trop supérieures pour espérer quelques succès, ils ont fait leur retraite en bon ordre, en rejoignant leurs corps. L'ennemi s'approcha et dirigea ses efforts sur la barrière près la maison dite *Chaussée-haus;* il tenta en vain de forcer le passage du pont de pierre qui est au bas de cette maison. Ce pont était entouré de trous-de-loup et

le passage barré par des chevaux-de-frise; il était occupé par des troupes de la 109e demi-brigade; une partie des braves qui le défendaient ont été tués ou blessés.

Pendant cette attaque, l'ennemi essuyait une perte considérable, vu qu'il se trouvait sous le feu de nos lignes, et surtout de la redoute placée en avant de Marienborn. Il fut obligé de se retirer de nouveau; on ouvrit alors la barrière, pour lancer à sa poursuite deux escadrons du 2e régiment de chasseurs et quelque peu d'infanterie. C'est dans ce moment que nous vîmes avec la plus grande surprise que la division de Courtot se retirait des hauteurs de Hechtsheim à peu près à la débandade, abandonnant la partie qu'elle occupait à la gauche de ce village. Cette circonstance donna à l'ennemi la facilité de traverser notre ligne sur ce point, avec une partie de la cavalerie, qu'il porta avec la plus grande vîtesse sur le flanc droit et les derrières de la brigade de droite de la 9e division, qui se trouvait en bataille, entre la 8e et la grande route de Marienborn à Mayence. Cette brigade composée de la 11e légère et de la 6e de ligne, était commandée par le général Duverger; elle eut à peine le temps, pour éviter d'être prise entièrement de revers, de commencer l'exécution d'un changement de front, l'aile droite

en arrière; car pendant son mouvement, elle fut attaquée par la cavalerie ennemie. Son extrême droite qui avait plus de terrain à parcourir, pour prendre son nouvel ordre de bataille, fut entamée; elle eût été entièrement culbutée, sans une charge que Saint-Cyr fit exécuter sur les hussards, par le 2e régiment de chasseurs à cheval, ayant à sa tête l'adjudant-général Houël, dont la brillante valeur mérita des éloges. Notre infanterie avait été entamée par les escadrons de hussards de Barco; ceux-ci le furent à leur tour par les chasseurs du 2e, qui leur tuèrent beaucoup de monde et les rejetèrent hors de nos lignes, partie par la trouée par où ils étaient entrés; et les autres à qui ce passage fut coupé furent obligés de se retirer vers les troupes qui s'étaient emparées du village de Hechtsheim; on leur fit des prisonniers, dont un chef d'escadron. Cette cavalerie fut repoussée jusque sur le gros des troupes qui occupaient ce village; pendant que nos chasseurs poursuivaient l'ennemi, la brigade de Duverger avait achevé son changement de front et rectifié sa position. La gauche appuyait à la ferme de Marienborn, dite Chaussée-haus, la droite était dans la direction du village d'Ebertsheim, ayant en arrière d'elle la route de Nieder-Ulm à Mayence. La brigade de gauche commandée par Houël, exécuta

aussi un changement de front qui la plaça en seconde ligne de la première.

On fit placer la compagnie d'artillerie à cheval du capitaine Legras sur le flanc droit de cette brigade, et l'on fit retirer dans la même direction le 2e régiment de chasseurs qui ne pouvait plus tenir tête à la nombreuse cavalerie ennemie, qui manœuvrait pour l'entourer : mais l'artillerie à cheval le protégea par un feu bien nourri sur la cavalerie autrichienne, qu'elle empêcha de charger nos chasseurs pendant leur mouvement rétrograde. Des colonnes d'infanterie ennemie avaient débouché du village de Hechtsheim, et s'avançaient pour soutenir leur cavalerie; une autre colonne filait sur Ebertsheim. On fit alors retirer l'artillerie de position qui avait conservé une partie de ses chevaux, et qui se composait de 4 pièces de 4 longues et de 4 obusiers; on fit placer ensuite 3 pièces d'artillerie lègère en arrière de Klein-Wintersheim, les 3 autres continuèrent à tirer sur la cavalerie ennemie. Mais une grande pluie qui survint tout à coup, en telle abondance qu'elle éteignit toutes les lances à feu de nos canonniers, empêcha les fusils de nos volontaires de faire feu, et servit les Autrichiens qui profitèrent de ce moment pour nous charger avec leur cavalerie; ce qui obligea Duverger de se retirer en ar-

rière du village de Klein-Wintersheim, où il reforma sa brigade. Celle de gauche fit aussi un changement de front pour se mettre en rapport avec la position que venait de prendre Duverger. Le terrain était devenu très humide et glissant, par conséquent moins favorable à la cavalerie ennemie qui cessa ses efforts pour nous entamer : nous restâmes plus d'un heure dans cette position.

On avait prévenu les divisions de gauche de ce qui se passait à la droite, quoique cela parut inutile, puisque de tous les points qui environnent Mayence, on voyait distinctement que la droite de nos lignes était tournée et la 8e division en fuite. Mais on le fit, par ce que nonobstant cet évènement majeur, ces divisions s'occupaient encore à répondre aux fausses attaques des bataillons de Lascy et de Manfredini, avec lesquels l'ennemi les amusait et leur faisait perdre un temps précieux, qu'elles auraient pu employer pour se réunir plus tôt en arrière des lignes, et se trouver prêtes à exécuter, au moment de l'arrivée du général en chef, les mouvements que les circonstances pouvaient rendre nécessaires. Le général Eckmayer, commandant la brigade de droite de la 10e division, reçut cet avis, mais il parait qu'il n'employa pas des moyens assez sûrs pour le faire parvenir promptement à la gauche de l'armée.

Saint-Cyr occupait toujours par sa gauche les hauteurs de Marienborn; il voyait les apprêts que l'ennemi faisait pour prolonger les derrières de nos lignes, et porter son armée vers la gauche où l'on canonnait encore. Entre onze heures et midi, on vit arriver son infanterie des environs de Hechtsheim, pour combattre la 9e division; on n'avait encore aucune nouvelle du général en chef. Il s'était d'abord dirigé vers la gauche, où ayant appris l'état des choses, il donna ordre aux 10e et 11e divisions d'exécuter leur retraite : la résistance prolongée de la 9e, leur avait laissé le temps de la préparer. Saint-Cyr jugea que le général Schaal, depuis l'absence de la 8e division, ne se trouvait plus en mesure de reprendre l'offensive, et ne voulut point aggraver la situation fâcheuse de l'armée, en soutenant un choc désavantageux, contre des forces aussi supérieures que celles dont Clerfayt pouvait disposer contre sa division, puisqu'il avait dans ce moment réuni à la colonne Neu, celles de Staader et de Colloredo. En conséquence, Saint-Cyr prit le parti de se retirer sur les hauteurs en arrière de Nieder-Ulm. Il pouvait y être prévenu par les troupes qui avaient suivi la division Courtot; mais comme ce n'étaient que des troupes légères, on supposa qu'elles s'éloigneraient à l'approche de nos colonnes. Saint-Cyr

avait depuis une heure échelonné sa brigade de gauche, commandée par Houël et composée des 109e et 159e demi-brigades ; il l'avait placée , la gauche à la maison de chasse et la droite dans la direction de Klein-Wintersheim. Vers midi, la brigade de droite commença son mouvement rétrograde, en prenant la chaussée de Nieder-Ulm, couverte par le 2e régiment de chasseurs à cheval et la compagnie d'artillerie de Legras. Alors l'ennemi hâta un peu plus le sien; la compagnie Legras le contint un moment, puis se retira couverte par le 2e de chasseurs qui fut ensuite prendre la droite de la brigade Houël, laquelle resta dans sa position, jusqu'au moment de l'arrivée de celle de Duverger près Nieder-Ulm. Après avoir prévenu la 10e division de ce nouveau mouvement, Houël descendit par Ober-Ulm dans la vallée de la Selz, couvert sur sa droite par le 2e de chasseurs qui se retirait le long de la grande route d'Alzey. Entre une et deux heures, les troupes de la 9e division se trouvaient réunies sur les hauteurs de Nieder-Ulm en arrière de la Selz, près de son parc d'artillerie, que faute de chevaux on se disposa à détruire. L'ennemi n'avait suivi et inquiété ce mouvement rétrograde que par de petits détachements de cavalerie. On tarda peu à entendre les détonations produites par l'incendie des nombreux parcs

de la gauche, ce qui nous donna l'assurance que cette partie de l'armée se trouvait en pleine retraite. La 9e division continua alors son mouvement; quand elle se trouva assez éloignée du parc, les canonniers qu'on y avait laissés, y mirent le feu qùi fit sauter successivement tous les caissons. Les troupes légères de l'ennemi qui nous suivaient, furent obligées de s'arrêter ou de prendre un long détour; car pendant long-temps il continua à éclater des obus qui n'avaient pas d'abord pris feu, et qui tuèrent ou blessèrent quelques cavaliers ennemis qui s'en étaient trop approchés.

La 9e division marchant sur deux colonnes en bon ordre, s'acheminait vers Odernheim, pour occuper la position qui lui avait été indiquée en cas de retraite. Elle fut suivie quelque temps par la cavalerie ennemie qui voltigeait autour d'elle et qui, favorisée par la nature du terrain (c'étaient de vastes plaines découvertes), pénétra plusieurs fois entre ses colonnes. Nous ne pouvions lui opposer pour toute cavalerie que le 2e de chasseurs à cheval; mais la bonne contenance de l'infanterie la contraignit à se retirer. Les 10e et 11e divisions marchant aussi isolées l'une de l'autre, à peu près dans la même direction, leurs arrière-gardes avaient eu quelques embarras après avoir quitté les lignes. A la suite du mouvement rétrograde

de la 9e, la cavalerie ennemie s'étant portée rapidement sur elles, mais plus particulièrement sur la 10e, le 21e de cavalerie fut obligé de charger pour se faire jour; il perdit du monde, ainsi que le 19e de dragons de la division Reneauld. Dans la soirée, elles étaient toutes deux rendues à la position indiquée pour elles dans les instructions du général en chef [62].

Le commandant de la 9e division avait espéré trouver à sa droite la 8e, mais son attente fut trompée; il s'étendit davantage sans pouvoir la rencontrer, ni apprendre de ses nouvelles; enfin il étendit tant ses troupes qu'il se joignit à la gauche de la 5e division, commandée par le général Beaupuis, qui s'était avancé des bords du Rhin, pour appuyer sa gauche à la droite de Courtot. Beaupuis n'avait point obtenu plus de renseignements sur la direction prise par la 8e qui s'était retirée, comme nous l'avons dit, par Alzey sur Kirchheim-Poland. On s'arrêta comme on se trouvait, dans une position peu avantageuse et devenue mauvaise en raison de l'absence de la division Courtot, qui laissait une grande lacune dans notre ligne; car les postes qu'on avait placés sur le terrain qu'elle aurait dû occuper, ne pouvaient faire résistance en cas d'attaque, et ils affaiblissaient encore davantage les 5e et 9e divisions qui les avaient fournis.

Ainsi se termina cette désastreuse journée : je dis désastreuse, bien plus encore par ce qu'elle détruisit pour quelque temps dans l'armée le bon esprit qui l'avait animé jusqu'alors, et qui s'était soutenu au milieu des plus grandes privations, que par la perte que nous fîmes d'un matériel immense, abandonné dans les lignes faute de chevaux. On a vu qu'il aurait été facile d'éviter ce malheur, si l'on eut donné suite à l'évacuation commencée sitôt après la retraite de Jourdan. Quant à la perte d'hommes, elle ne se trouva pas très considérable et fut à peu près compensée par celle de l'ennemi.

La 8e division s'était retirée à peu près à la débandade; son général s'était arrêté la nuit à Kirchheim-Poland, et le lendemain matin à Grünstadt, où il rallia quelques débris. Du moment que ses troupes s'étaient vues à quelques lieues de Mayence et non poursuivies, elles pillèrent tous les villages qui se trouvaient sur leur passage : exemple contagieux qui se communiqua aux hommes isolés des autres divisions, que pour un motif ou un autre on renvoyait sur les derrières, et qui ne trouvant rien pour subsister, où les autres avaient pillé, s'écartèrent de la route pour en faire autant. On eut la douleur de voir que les chefs de toutes les administrations et les employés ne s'arrêtèrent que sur la Sarre, où l'on parvint à les rallier : ceci désorga-

nisa tous les services, interrompit toute espèce de distributions et amena la nécessité de la maraude, qui détruit la discipline.

On pourrait croire que les lignes de la nature de celles de Mayence, offrent de grands avantages puisque depuis si long-temps on en fait usage. Peut-être sont-ils plus apparents que réels, du moins les militaires sont loin d'être d'accord sur leur utilité; mais ils lesont sur l'un de leurs graves inconvénients : celui d'occasioner, lorsqu'elles sont forcées, un découragement dans les troupes qui les ont défendues, bien supérieur à celui qui provient d'une bataille perdue en rase campagne. Lorsqu'il ne s'agit que de quelques retranchements, le soldat comprend qu'il doit les défendre ; une ligne entière lui inspire une si grande confiance qu'il croit inutile de faire des efforts pour la conserver, et qu'il s'attend au contraire à être défendu par elle; ce qui fait que cet excès de confiance se change aussitôt en découragement, si l'évènement ne répond pas à son attente.

Nous avions déjà vu un effet à peu près semblable lors de l'affaire de Weissembourg en 1793, quoique les lignes de la Lauter n'eussent été occupées qu'en partie; mais celles de Mayence l'ayant été en totalité, l'effet a été plus sensible; et si la discipline n'en souffrit pas plus long-temps, c'est qu'en 1795 elle avait déjà poussé dans l'armée fran-

çaise de profondes racines. Peut-être que par la distribution des troupes dans les lignes de Mayence, et la manière de les faire combattre, on eût obtenu plus de résistance et préveuu ce découragement. La 9e division les occupa et combattit d'une manière différente des autres, et n'en fut pas atteinte. Son chef était persuadé le 29 octobre, que s'il eût suivi à la rigueur le système de défense qui fut généralement adopté dans les autres divisions de l'armée, la sienne eût été perdue et les autres fort compromises, après la défaite de Courtot.

Pour être compris, il est nécessaire que j'entre dans quelques explications. Kleber qui le premier, avait commandé cette armée, adopta un plan de défense que lui soumit le général Saint-Hilliers, commandant du génie, et qui consistait, comme on peut le voir sur le plan N.º VII, qui fait partie de l'atlas joint à ce mémoire, dans une ligne continue de retranchements avec des redoutes en avant. J'ai toujours pensé que ce genre de fortifications ne convenait point à la vivacité et au caractère des troupes françaises, comme à celui plus flegmatique des Allemands. Les premiers ne combattent jamais aussi bien de pied ferme que quand on les tient en mouvement ; c'est pourquoi il eût été préférable de ne fortifier que quelques points des positions qui avoisinent la place de Mayence, mais avec des ou-

vrages solides et assez complètement fermés pour être à l'abri d'un coup de main et pouvoir se défendre, abandonnés à eux-mêmes pendant quelques heures, en attendant les secours de l'armée qui eût été campée à une distance convenable.

Pendant la durée de cette longue guerre que la France a soutenue, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre que quelques points bien fortifiés d'une position, seront toujours mieux défendus par une armée française, qu'une ligne continue, quoique celle-ci offre une apparence de solidité ou de force plus grande. Le système adopté avait d'autres inconvénients ; car on se proposait de placer les troupes le long des courtines et des saillants, comme on le fait ordinairement dans les villes fortes. Il est impossible de garder de cette manière une ligne aussi étendue sans disséminer toutes les troupes : alors on ne peut avoir de réserves, à moins d'être supérieur à l'ennemi; mais dans ce dernier cas on n'aurait pas eu besoin de lignes. L'ennemi qu'il faut supposer supérieur ou tout au moins d'égale force, a la facilité de porter ses masses où il veut, et d'être toujours en nombre tellement supérieur sur le point qu'il choisit, qu'avec un effort médiocre il est sûr de l'emporter. Tout le monde convient aujourd'hui que dans ce système de fortifications de campagne, quand un seul point est forcé,

le moral des troupes en est tellement ébranlé que la ligne la plus forte ne peut plus se défendre, ce qui a depuis long-temps décrié l'emploi des lignes continues, qui a d'ailleurs si souvent échoué devant l'expérience. C'est pourquoi des auteurs qui ont écrit sur cette matière, ont proposé comme un moyen de remédier aux inconvéniens de ces lignes, d'en sortir et de se porter en avant d'elles, pour livrer le combat à l'ennemi, au lieu de l'attendre dans ses retranchements. Ce système peut être préférable, mais il ne me paraît pas bon, puisqu'il ne remédie à un inconvénient qu'en en introduisant un autre, presqu'aussi dangereux; c'est mettre un défilé derrière soi et se placer dans la position la plus défavorable pour combattre, car si l'on est battu en avant de ce défilé, cela doit entraîner la perte d'une grande partie de l'armée, au moment où elle est obligée de repasser en arrière. Mais si le système des lignes continues avait des inconvénients, au moment où il fut adopté, quand l'armée était forte de 45, 000 hommes, il en avait bien davantage le 29 octobre de l'année suivante, quand elle était réduite au-dessous de 30,000. Saint-Cyr se proposa de le modifier autant qu'il le pourrait, au moyen de la disposition qu'il donnerait à ses troupes. Il voulait n'avoir dans ses lignes et les redoutes en avant, qu'une faible partie de son infanterie, placée aux saillants des ouvrages,

et le reste avec sa cavalerie et son artillerie légère, en bataille en arrière de ses lignes, pour les faire charger ensemble ou partiellement, suivant les circonstances, sur les ennemis qui auraient forcé tel ou tel point : de manière qu'au moment où ils auraient franchi les retranchements et se croiraient vainqueurs, ce fut seulement pour eux le commencement de l'affaire, au lieu d'en être la fin, et que d'assaillants qu'ils étaient jusqu'alors, ils fussent vivement attaqués avec des troupes ensemble et en ordre; tandis qu'eux, fatigués de leurs marches et des obstacles naturels ou artificiels du terrain, ayant déjà perdu du monde d'assez loin par le feu de l'artillerie, et aux approches des retranchements par celui des soldats placés dans les saillants, se verraient obligés de passer ensuite le défilé formé par les lignes. Cette disposition devait les mettre dans le plus grand désordre, par conséquent les rendre plus faciles à battre et à rejeter bientôt au delà des points qu'ils auraient franchis; car dans ce mode de défense, c'est l'assailli qui peut se trouver en force au moment décisif contre l'ennemi, tandis que dans celui que l'on vient de combattre, c'est toujours lui qui est dans une grande infériorité sur le point attaqué.

On a beaucoup écrit sur l'attaque ou la défense des lignes; celles de Mayence doivent fournir aux

militaires qui écriront sur ce sujet une expérience de plus dont ils pourront profiter, d'autant que les expériences de cette nature sont rares.

La 8e division disséminée, comme on l'est dans le système de défense qu'on a suivi, ne put disposer d'une réserve contre les troupes qui tournaient son flanc droit; tandis que s'il n'y avait eu sur les hauteurs de Sainte-Croix qu'un ouvrage fermé, à l'abri d'un coup de main, elle eût pu disposer de la plus grande partie de ses forces par un simple changement de front à droite, et elle eût eu l'espoir bien fondé de repousser l'attaque principale de l'ennemi. Au lieu de l'ouvrage fermé dont je parle, elle avait une ligne étendue à défendre, elle était même double entre les villages de Hechtsheim et Laubenheim; car les ouvrages rapprochés en arrière de Sainte-Croix en formaient une première. C'était un inconvénient, vu le peu de troupes dont on disposait; mais on l'aurait diminué en les disséminant moins. On eût pu espérer à peu près le même résultat, celui de repousser l'attaque par laquelle l'ennemi tournait la droite, et dans tous les cas la 8e division eût pu se retirer ensemble et en ordre sur la 9e; mais ici comme ailleurs la routine fut suivie, elle amena le résultat qu'on a vu. Non-seulement la 9e division se conserva intacte par un autre mode de défense; mais comme elle arrêta long-temps l'ennemi, après la

fuite de la 8e, elle donna le temps aux 10e et 11e de retirer leurs troupes de leurs ouvrages avancés et de les reformer en arrière des lignes; ce qu'autrement elles n'auraient jamais pu faire. Si la cavalerie ennemie qui traversa nos lignes à la gauche de Hechtsheim, avait trouvé la 9e division éparpillée comme les autres dans les ouvrages, on n'aurait pu lui opposer la moindre résistance; l'ennemi en appuyant ce mouvement pouvait se porter en arrière de nos lignes depuis la droite jusqu'à la gauche vers Budenheim, sans trouver nulle part une force capable d'arrêter une brigade. Les troupes qui se trouvaient le long de la ligne principale, réparties dans les courtines et les saillants, comme dans une place fermée, se trouvant prises à dos, eussent été sabrées, et celles placées dans les ouvrages avancés ne pouvaient manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi : la défaite complète de l'armée était inévitable. C'est alors qu'on aurait pu connaître toute la faiblesse et la défectuosité du système que les Français avaient adopté pour la défense des lignes, et il est vraisemblable qu'ils l'eussent abandonné pour long-temps. Clerfayt n'ayant fait que la moitié de ce qu'il pouvait faire et leur ayant laissé le temps de se retirer, et celui qui eût été nécessaire pour emmener toute leur artillerie, s'ils avaient eu des chevaux, il est à craindre que dans une pareille

circonstance ils ne retombent dans les mêmes fautes.

Je crois avoir signalé les principales raisons qui ont amené les attaques de l'ennemi dans la journée du 29 octobre. J'ai déjà dit ce que je pense des lignes continues, et indiqué une manière dont on pourrait corriger leurs défauts, en évitant la dissémination des troupes qui en est le principal. Il me reste à faire voir les causes qui auraient pu aggraver les dangers de l'armée, si Clerfayt eut poussé son attaque à fond, après avoir tourné sa droite. Ces causes étaient l'insuffisance des instructions pour le combat et le mauvais emplacement des troupes qui se trouvaient réparties trop également le long de nos lignes, comme si l'on eût supposé qu'elles seraient attaquées sur tous les points à la fois.

Les instructions se bornaient à prescrire à chaque général de division de défendre ses retranchements jusqu'à la dernière extrémité,sans s'inquiéter de ce que pourrait devenir l'artillerie. C'était en dire trop peu, pour les circonstances graves où se trouvait l'armée; il eût fallu, au lieu de s'en tenir à cette phrase bannale, prévoir quelques-uns des incidents qui pouvaient survenir : d'autant que le général en chef se trouvant à Ober-Ingelheim, trop éloigné de ses troupes, ne pouvait remédier, par sa présence, à l'insuffisance d'instructions aussi brèves. Il était facile de prévoir que l'ennemi n'ayant pas

besoin d'attaquer tout le front de nos lignes, il se bornerait à un seul point; on devait même supposer qu'il ferait mieux encore et qu'il ne voudrait que les tourner, bien sûr qu'après que sa manœuvre aurait réussi, elles ne pourraient plus nous servir et qu'il faudrait aussitôt les évacuer. S'il fit faire par Colloredo une fausse attaque sur la chaussée de Marienborn, et une autre plus réelle par Staader sur les ouvrages de Sainte-Croix, son but était d'occuper la 9e division, de contenir Courtot sur tout son front, et de l'empêcher de repousser les troupes destinées à le prendre à dos et à tourner nos lignes, principal objet qu'il avait en vue. Clerfayt ne voulant donc attaquer qu'un seul point, n'avait presque rien devant notre gauche, tandis qu'en un moment il pouvait faire effort sur notre droite avec toute son armée. Ses dispositions étaient sages, et la répartition à peu près égale de nos forces depuis Laubenheim à Bodenheim, devaient en favoriser le succès. Il était donc impossible qu'on lui résistât sur notre droite; la 8e division en prolongeant plus long-temps sa défense, n'aurait fait qu'augmenter la perte de cette journée; on ne peut blâmer son chef que de ne s'être pas retiré sur les autres divisions, et de ne pas s'être arrêté au point indiqué en cas de retraite.

De toutes les positions que nous occupions devant

Mayence, la plus importante et comme la clef de toutes les autres, était celle des hauteurs entre Hechtsheim et Laubenheim. Elle s'étendait en profondeur jusqu'au Petersberg, centre de la position indiquée pour la retraite. Nos troupes pouvaient y céder successivement du terrain, sans sortir de l'ordre de bataille et sans éprouver l'obstacle d'aucun défilé. Elles se seraient trouvées en même temps suivre la route la plus directe, pour se replier sur l'armée de Pichegru, au lieu du long détour qu'une partie d'entre elles ont dû prendre par la rive gauche de la Selz. Sur la position dont je parle, se trouvait aussi la partie des lignes la plus vulnérable, puisqu'elle n'appuyait qu'au village de Laubenheim et que l'ennemi pouvait la tourner si facilement, par la plaine entre ce village et le Rhin, qui n'avait pas été fortifiée. Il était facile de présumer que c'était par là qu'on serait attaqué, et toutes ces raisons devaient porter à y concentrer la plus grande partie des forces, les deux-tiers de l'armée. On aurait été, à la vérité, très faible sur tout le reste de notre front, mais on restait fort sur le point capital; et, dans le système qu'on a suivi, on se trouvait trop faible partout. C'est une erreur dans laquelle on tombe trop souvent de vouloir tout garder, et pour cela de répartir ses forces à peu près également sur tous les points. Il faut savoir être faible quelque

part et choisir, d'après les circonstances et les accidents du terrain, les points où il convient de rester fort. Je crois pouvoir me servir à ce sujet d'une comparaison. Dans les temps anciens, pour garantir les hommes de guerre, on les couvrait de fer de la tête aux pieds, au point qu'ils ne pouvaient plus se remuer; on a mieux fait quand on a réservé cette armure à un petit nombre d'hommes d'élite, et mieux encore quand on a abandonné les brassards, cuissards, etc. pour s'en tenir à la cuirasse et au casque qui ne préservent pas les membres, mais qui conservent la vie du soldat, et lui laissent plus d'agilité. Ne peut-on pas dire que le même principe est applicable à une armée, et que ses moyens de conservation ne doivent jamais être également répartis, afin qu'il y ait de la force quelque part, et surtout sur les points où elle ne pourrait souffrir d'atteinte, sans que sa sûreté fut compromise?

Nous avons assez rendu justice aux sages dispositions d'attaques de Clerfayt, et assez fait ressortir les vices des dispositions défensives des Français, pour nous permettre quelques critiques sur les opérations de leurs ennemis, et montrer que les premiers ne firent pas seuls des fautes graves. Par l'effet des circonstances où les uns et les autres se trouvaient, les Autrichiens étaient en mesure non-seulement de tourner nos lignes,

comme ils l'ont fait, mais d'y écraser leurs défenseurs. Clerfayt n'avait qu'à employer la réserve qu'il avait, contre toutes raisons, laissée en arrière de Mayence, et la réussite était certaine. Après la retraite de la 8e division il n'avait pas même besoin de ce renfort; s'il eut continué son attaque avec vigueur et sans donner de relâche à notre armée, nul doute que celle-ci eut été défaite et ses débris rejetés si loin, qu'il n'eut pas eu besoin de livrer bataille sur la Pfrim pour les éloigner de Mannheim. Il a montré, par ses dispositions d'attaque, qu'il était un général expérimenté, mais qu'il avait les défauts inséparables d'une grande expérience, c'est-à-dire, qu'il manquait de cette audace sans laquelle on ne peut profiter des circonstances favorables qui se présentent, ni tirer tout le parti possible d'un succès. Quand ce défaut d'audace provient du caractère du général, plutôt que du manque de connaissances, on est sûr qu'il ne s'en corrigera pas; aussi nous allons voir le même général, avec encore plus d'avantages sur l'armée française, qu'il n'en avait devant Mayence, répéter la même faute en livrant encore, par défaut d'audace, un combat que les Français auraient pu recommencer le lendemain et les jours suivants, si leur général en chef l'eût voulu. Clerfayt a acquis dans cette guerre la réputation d'avoir été un des plus habiles généraux de

l'armée autrichienne : je suis de cet avis, il possédait éminemment une des plus grandes qualités qui constitue le général, la prudence; et s'il eût été doué d'un égal degré d'audace, il eût été un général parfait, phénomène qui, je crois, ne s'est pas encore vu (1).

(1) La perfection d'un général me paraît devoir se trouver dans la réunion de ces deux qualités, une prudence extrême et une égale audace ; l'une domine dans le cabinet, où elle prépare les succès, l'autre sur les champs de bataille où elles les obtient. La première règle les dispositions, la seconde l'exécution. Si l'une est indispensable avant une affaire, l'autre ne l'est pas moins dans l'action. Le gouvernement autrichien montra une grande sagesse, en plaçant Clerfayt à la tête du conseil aulique qui, chez lui, dirige les opérations des armées.

CHAPITRE SIXIÈME.

Position des Français sur la Pfrim, après l'évacuation des lignes de Mayence.

Le 30 octobre, l'armée séjourna dans la position qu'elle avait prise la veille. Elle en partit le 31, pour aller s'établir sur la Pfrim; Pichegru y réunit ce qu'il avait de troupes disponibles aux environs de Mannheim, c'est-à-dire la 5e division et quelques régiments de cavalerie sous les ordres du général Forest. Il ne laissa sur la rive droite du Rhin que celles qui étaient nécessaires à la défense de cette ville, et désigna le général Montaigu pour les commander; il renforça aussi son armée de quelques troupes qu'il tira du Haut-Rhin [103]. C'est avec une armée aussi faible, composée pour la plus grande partie de troupes découragées par l'affaire des lignes de Mayence, et presque sans artillerie, qu'il ne craignit point de s'exposer à recevoir une bataille, et qu'il espéra conserver cette position jusqu'à l'arrivée de l'armée de Sambre-et-Meuse. Mais la marche de celle-ci qui eût été

facile, avant que les pluies eussent dégradé les chemins, devenait plus difficile dans la saison où l'on se trouvait, et par l'éloignement des plus grandes forces de cette armée, réparties aux environs de Düsseldorf; de sorte qu'avant qu'elle fut en mesure de se rapprocher des troupes de Clerfayt, celle de Rhin-et-Moselle devait encore soutenir les efforts réunis des deux armées ennemies, et il n'était que trop à craindre qu'elle ne vint enfin à succomber dans cette lutte inégale.

La position que Pichegru avait fait prendre à son armée, avait trop d'étendue pour sa force réelle; son aile droite était appuyée au Rhin près de Worms; elle s'étendait le long de la rive droite du ruisseau de la Pfrim jusqu'à ses sources, et appuyait sa gauche au Mont-Tonnerre, en arrière de Kirchheim-Poland. Ce ruisseau n'étant pas considérable, n'offrait pour ainsi dire point d'obstacles, surtout en se rapprochant de ses sources; mais les positions en arrière, depuis Albsheim jusqu'au Rhin, étaient avantageuses pour y placer une armée dont les forces eussent été moins disproportionnées avec celles de l'ennemi. La partie qui devait être occupée par notre gauche, était loin d'offrir les mêmes avantages; le terrain est extrêmement tourmenté, dès qu'on approche du Mont-Tonnerre, où l'on ne trouve plus le ruisseau réuni,

mais cinq à six petites branches qui en forment les sources, et qui descendant des flancs de la montagne, sont séparées entr'elles par des hauteurs plus ou moins prononcées. C'était cette partie de la position qui donnait le plus d'inquiétude à Pichegru, parce qu'elle était en effet la plus faible, moins encore par la disposition du terrain, que parce qu'il était probable qu'elle serait tournée et attaquée à revers, aussitôt que de front. Le général en chef ne pouvait se dissimuler le danger où il s'exposait, en livrant une bataille contre des forces aussi supérieures que celles qui étaient à la disposition de l'ennemi; mais il ne pouvait se résoudre à abandonner Mannheim à ses propres forces, ni à l'évacuer. Il se laissa donc entraîner à l'espérance que Jourdan, cédant à son invitation, accourrait sur la Nahe à son secours avec des forces suffisantes pour occuper l'armée de Clerfayt [92], et que n'ayant plus à combattre que celle de Wurmser, il conserverait sa position de la Pfrim et Mannheim (1).

(1) A la même époque, je vis arriver à Monsheim, le chef de brigade du génie Caffarelli; il apportait un nouveau plan de campagne, de la part du gouvernement; mais depuis qu'il avait été conçu, les circonstances étaient déjà trop changées pour qu'il put être exécuté. Ce jeune officier le défendait avec tant de chaleur, qu'il nous parut en être l'auteur. Il ne concevait pas qu'on pût douter de

Pichegru avait repris le commandement de ses quatre divisions de Mayence et donné une autre destination au général Schaal; il avait remplacé Courtot par le général Ferino. Ses divisions se trouvaient réparties comme il suit: Les 6e et 7e à Mannheim, la 5e (Beaupuis) en avant de Worms, ayant la 8e (Ferino) à sa gauche près Pfeddersheim, la 9e (Saint-Cyr) à Monsheim, la 10e (Mengaud) à Harxheim, la 11e (Reneauld) à Kirchheim-Poland. Par une disposition bizarre, puisque l'armée était déployée sur un aussi grand front, il forma une avant-garde sous les ordres de Desaix à Herrnsheim et Gundheim; elle pouvait à peine couvrir la droite de l'armée. C'est dans cette position que Pichegru attendait avec la plus vive impatience l'arrivée de l'armée de Jourdan. Il fit quelques chan-

son succès, malgré les avantages obtenus par l'ennemi. Les dispositions principales étaient de faire de l'armée de Sambre-et-Meuse, une armée sur la défensive, commandée par Jourdan et dont on détacherait vingt-huit mille hommes, que l'on devait réunir à douze mille de l'armée du Rhin, lesquels, sous les ordres de Kleber, formeraient une armée intermédiaire qui agirait sur le Neckar. Pichegru ne parut pas disposé à exécuter les projets du gouvernement, et Jourdan persistait encore à se retirer de l'armée ainsi que Kleber. Caffarelli, peu de jours après son arrivée à l'armée de Sambre-et-Meuse, eut une jambe emportée, et nous n'entendîmes plus parler de ce plan de campagne.

gements dans la répartition de ses généraux : il chargea Reneauld du commandement de la 9e division, et Saint-Cyr reçut l'ordre de se rendre à la gauche et de prendre celui de la 11e.

Les ailes d'une armée sont toujours les points les plus faibles, quand elles n'ont point d'appui ; la droite en avait un au Rhin, mais la gauche était en l'air. Saint-Cyr qui, depuis long-temps, avait le commandement de la 9e division, aurait désiré défendre avec elle un point qui lui paraissait aussi menacé ; mais on ne lui permit de garder que le 2e régiment de chasseurs et l'adjudant-général Houël, en remplacement du 19e de dragons et du général Sandos, que Reneauld emmena avec lui. A son arrivée à Kirchheim-Poland, Saint-Cyr apprit que le général Wartensleben s'était établi aux environs d'Alzey avec un corps de troupes d'environ trente mille hommes, sous la désignation de *corps d'observation*, destiné à marcher le premier à la rencontre de Jourdan, mais qui formait alors l'aile droite de l'armée autrichienne. Des troupes de son avant-garde avaient attaqué et repoussé la veille les avant-postes de la 11e division qui n'avaient opposé qu'une faible résistance. Les détachements de l'ennemi se tenaient encore sur les hauteurs en face de la ville, de manière à voir tous les mouvements de nos

troupes; dans la matinée du lendemain 6 novembre, Saint-Cyr les fit attaquer, et ils furent rejetés sur le village de Morschheim. Le même jour, l'ennemi poussa des reconnaissances sur tout le front de la position de l'armée. Le jour suivant, Pichegru vint à Kirchheim-Poland passer quelques heures avec Saint-Cyr. Il était fort triste et inquiet de sa position ; il craignait surtout d'être tourné par sa gauche et attaqué ensuite à revers, ce qui, vu la disproportion des forces de l'ennemi, l'eût placé dans une situation désespérée; mais il conservait l'espoir que Jourdan arriverait encore à temps avec des forces assez considérables pour le dégager. Le séjour assez prolongé de Clerfayt aux environs de Mayence après sa victoire, entretenait son erreur. En vain on lui observait que Clerfayt ayant adopté un plan raisonnable, qui devait le conduire à se rendre maître de la place de Mannheim, il ne s'arrêterait pas quand le plus difficile était déjà exécuté; et que le retard que nous apercevions dans ses opérations, devait tenir à des causes que nous ignorions, mais qui pouvaient cesser d'un moment à l'autre. Il s'obstina à conserver ses espérances, ou bien il feignit d'en conserver. Saint-Cyr lui fit quelques observations sur la nomination du général Montaigu au commandement d'une place de l'importance de Mannheim, dans les circonstances où cette ville

pouvait se trouver, si l'armée était obligée de quitter sa position; vu que ce général n'était connu de personne. Il convint qu'il ne le connaissait pas non plus; mais que des militaires de l'armée de Sambre-et-Meuse, d'où il sortait, lui en avaient dit du bien, et qu'il pensait qu'il ne se conduirait pas mal.

On peut se rappeler que l'époque dont je parle, est celle où Pichegru avait formé des liaisons avec le prince de Condé, que c'était même le moment où le résultat des conventions arrêtées entr'eux aurait dû éclater. Nous avons appris depuis par la prise du fourgon de Klinglin en 1797 et la saisie du porte-feuille de d'Antraigues [85], confirmé par les révélations du comte de Montgaillard, que les Autrichiens ayant été instruits de cette négociation, et désapprouvant le projet du prince, à moins qu'il ne leur fit livrer d'avance les places du Haut-Rhin, firent manquer le projet, en retirant le corps de Condé des environs de Strasbourg, pour le placer sous leurs mains aux environs de Mannheim. D'après de tels indices, beaucoup de gens ont cru et dû croire que Pichegru trahissant dès cette époque le gouvernement de la république, n'avait exposé sur la Pfrim son armée à une entière destruction, et remis la place de Mannheim en des mains si faibles, que dans le dessein de remplir

ses nouveaux engagements, et d'entraîner son armée à marcher sur Paris avec le prince de Condé, pour rétablir l'ancien régime. Je ne puis être de l'avis de ces personnes, ne voyant encore que des fautes, là où elles aperçoivent de la trahison. Leur erreur vient, selon moi, de ce qu'elles l'ont supposé un grand homme de guerre incapable de commettre des fautes aussi graves : mais ceux qui connaissent les difficultés de l'art de la guerre savent que les plus habiles peuvent en commettre, et j'avoue que Pichegru ne m'a jamais paru qu'un général médiocre. Cette raison serait déjà pour moi un motif de regarder sa trahison à cette époque comme douteuse, jusqu'à ce qu'on en apportât des preuves positives : mais j'ajouterai que m'étant trouvé alors en rapport avec lui, ayant été témoin de ses embarras et de ses sollicitudes, ayant pu apprécier plusieurs de ses démarches et juger qu'en effet elles étaient dictées par le désir d'éviter un revers, j'ai tout lieu de croire que la pensée de trahir, bien qu'elle fut dans son esprit, ne dirigeait point encore ses actions militaires. La lettre que nous donnons [71 *bis*] semblerait aussi de nature à confirmer le lecteur dans cette idée. Je n'ignore pas que la dissimulation faisait le fond du caractère de Pichegru, mais il me paraît difficile de la porter à ce point.

On n'a peut-être pas assez réfléchi que pour réussir dans les projets qu'on lui prête, il eut fallu avoir sur l'armée un ascendant immense qu'il n'avait jamais eu, que des victoires répétées pouvaient seules lui donner, et qu'une défaite eut entièrement anéanti. Déjà les derniers revers avaient singulièrement affaibli dans l'esprit des troupes la réputation qu'il s'était acquise en Hollande. Le soldat français n'a que du mépris pour un général battu, fut-il un prince. Il est toujours prêt à rejeter sur lui seul la déconsidération qui s'attache plus ou moins à une défaite. S'il est extrêmement confiant et facile à entraîner, il faut que ce soit par des triomphes. Dumouriez et Bonaparte en ont offert des exemples: les troupes fusillèrent le général battu à Nerwinde, lorsqu'il voulut les entraîner dans sa défection, et saluèrent empereur le vainqueur de Marengo. En 1795, les choses en étaient au point qu'un nouveau Cromwel aurait eu des chances de réussite, mais il n'y en avait point encore pour un Monck. Cependant on ne peut pas douter que Pichegru n'ait eu dès lors l'intention de jouer ce rôle, et qu'à cette époque il n'entretînt des liaisons avec le prince de Condé dont il recevait de l'argent, ainsi que de l'agent anglais Wickham; mais d'après les raisons que je viens de donner, je ne pense pas que ses opérations comme général per-

tassent le caractère de trahison. Au reste je ne prétends point être à l'abri d'une erreur, ni même donner les motifs de mon opinion comme entièrement décisifs : je conviens que les présomptions qu'on peut tirer de sa conduite ultérieure sont très graves. Quoiqu'il en soit, nous le verrons plus tard, après l'affaire de la Pfrim, prendre décidément son parti; mais malheureux à la guerre, il ne pouvait plus être utile à la dynastie des Bourbons. Il connaissait même trop bien l'esprit qui animait les armées et celle du Rhin en particulier, pour oser rien tenter ouvertement en faveur de ces princes : il se contenta de prendre leur argent et celui des Anglais, les amusant par de belles promesses. Les services qu'il leur rendit, se bornèrent à faciliter les succès des Autrichiens aux dépens de sa gloire, de celle de son armée, et de la vie du soldat.

La volonté du général en chef, de recevoir la bataille dans la position qu'il avait prise sur la rive droite de la Pfrim, étant bien arrêtée, Saint-Cyr fit dans la sienne les changements que nécessitaient les circonstances. Il se proposa de défendre successivement avec sa brigade de gauche, plusieurs des sources de la Pfrim; il espérait, en défendant les plateaux qui les séparent, gagner du temps et finalement réunir sa division sur la rive droite de la principale source, en pivotant sur la brigade de Le-

courbe, campée en arrière des villages d'Albsheim et de Marnheim. Il voulait alors prendre sa position sur la droite de la Pfrim, entre ces derniers villages et celui de Draisen, pour couvrir le flanc gauche de l'armée qui, vu sa faiblesse, ne pouvait prendre d'autre parti que celui d'essayer de défendre son terrain, en attendant l'arrivée de Jourdan. Les manœuvres de la IIe division devaient se coordonner avec celles que les circonstances forçaient d'adopter pour l'armée.

L'adjudant-général Houël, avec une petite avant-garde, occupait Kirchheim-Poland et protégeait la communication par Marienthal, avec l'adjudant-général Mangen placé en observation à Rockenhausen, avec la Ière demi-brigade d'infanterie de ligne et un petit détachement de dragons. Cet officier devait faire porter par des ordonnances la correspondance de Pichegru au citoyen Sorbier, officier d'état-major placé en partisan entre Rockenhausen et Creutznach, pour communiquer avec le général Marceau qui s'avançait vers cette ville.

J'ai dit plus haut que le 6 novembre, l'ennemi avait poussé des reconnaissances sur presque tous les points de l'armée du Rhin; il s'était porté en même temps sur Marienthal et Rockenhausen. Une patrouille surprit un des postes de Mangen, lui fit quelques prisonniers; de sorte que cet officier, sans

faire la plus petite résistance et sans s'assurer des forces de l'ennemi (1), se retira en grande hâte, d'abord sur Winnweiler et l'instant d'après sur Rohrbach [66].

Saint-Cyr crut apercevoir dans les troupes de la 11e division un grand découragement, produit par l'affaire des lignes de Mayence et la retraite qui l'avait suivie. Il regretta de n'avoir pas insisté davantage pour emmener la sienne au moins en grande partie. Cinquante hulans autrichiens en paraissant devant Marienthal avaient, dans un pays si favorable à l'infanterie, vu retirer à leur approche les trois bataillons de la Ière demi-brigade. Quelle espérance l'ennemi ne devait-il pas former sur l'attaque générale qu'il préparait, et quelle crainte ne devait pas inspirer aux Français la conduite de cette troupe, si elle était imitée par d'autres ? Dans l'après-midi du jour où cet évènement eut lieu, arriva à Rockenhausen le chef de brigade Rivet; il amenait de l'armée de Sambre-et-Meuse, et je crois par un malentendu, deux demi-brigades, les 53e et 116e avec six pièces de canon [67]. Cette brigade, d'après le rapport de son chef, avait marché depuis Bingen

(1) On vit ici, ce qui n'arrive que trop souvent dans les retraites, un officier dont l'imagination est frappée au point de prendre une patrouille pour un corps d'armée.

par Creutznach, Kirn, etc., sans général pour la commander, et elle précédait le corps de Marceau dont elle était destinée à faire partie; s'étant jetée sur sa droite, elle arrivait à Rockenhausen. Le chef de brigade Rivet annonçait le complet dénûment de sa troupe, son découragement par le manque d'un général pour la diriger au travers d'un pays difficile, et les dangers qu'elle avait courus; il se plaignait en outre de ne pouvoir maintenir la discipline dans une troupe qui manquait de tout. Ne connaissant point le pays où il se trouvait, et ignorant la position de notre armée, il s'était placé comme il avait pu, et demandait des secours de tout genre et des instructions. Il avait appris par les paysans que Saint-Cyr était à Kirchheim-Poland, et que les Français dont il voyait encore les feux de bivouacs, étaient partis dans la matinée dans une direction qu'ils assuraient ignorer. L'arrivée inattendue de cette brigade, réparait dans cette partie le mauvais effet de la fuite de Mangen. On lui envoya quelques secours et des instructions sur la position qu'elle pourrait occuper, en lui prescrivant seulement de placer un bataillon à Marienthal, un autre à Falckenstein, et de garder les quatre autres à Rockenhausen [68]. C'était plus qu'il n'en fallait sur ce point; mais comme on devait s'attendre que cette troupe serait bientôt rappelée à l'armée de Sambre-

et-Meuse par Marceau, on ne voulut pas l'éloigner davantage: autrement une de ces demi-brigades nous eût été plus utile à Kirchheim-Poland, où nous étions très faibles [71].

Le lendemain 7 novembre, on reçut des nouvelles de l'adjudant-général Mangen; il persistait dans ses terreurs paniques de la veille, ou plutôt elles augmentaient à mesure qu'il s'éloignait de l'ennemi [69]. Il ne craignit pas d'annoncer que l'armée autrichienne était arrivée à Rockenhausen après son départ à midi, et qu'au moment où il était arrivé à Winnweiler, elle était en marche pour se porter sur Kaiserslautern; que son avant-garde était déjà en présence devant ses troupes, qu'elle se disposait à l'attaquer, et que l'impossibilité où il se trouvait de combattre leur armée entière, le décidait à se retirer sur Kaiserslautern, pour ne pas être coupé de cette ville; il annonçait de plus que les deux-tiers de sa troupe étaient sans souliers et décidés à ne pas se battre par découragement. Saint-Cyr lui écrivit qu'il devrait rougir de la conduite qu'il tenait, et que dans quelque lieu que l'officier qu'il lui envoyait le rejoignit, il remit sur le champ ses troupes en marche pour rejoindre la IIe division.

Mangen, à son arrivée à Kaiserslautern, avait encore vu devant lui l'armée ennemie prête à l'attaquer; il avait à la hâte expédié une nouvelle

lettre à Saint-Cyr pour l'en prévenir; mais son ordonnance s'étant égarée, elle tomba dans les mains de Pichegru qui fut effrayé d'un mouvement de l'armée autrichienne dans cette partie. Il fit partir au galop l'adjudant-général Badonville pour trouver Saint-Cyr, et savoir de lui ce qu'il fallait croire de ce mouvement annoncé d'une manière si positive par Mangen. On dut alors lui faire connaître toute la turpitude de cet adjudant-général à qui l'on avait expédié des ordres et un officier chargé de le ramener à la division, où en effet il arriva le lendemain 9 novembre, bien honteux et confus, ayant de plus à essuyer les murmures et les sarcasmes de ses propres troupes.

Ce même jour, le général Delaborde remplaça Mengaud dans le commandement de la 10e division, ce dernier ayant témoigné son mécontentement au sujet des six bataillons qu'on venait de lui ôter, afin de remplacer à la 9e les troupes qu'on en avait tirées pour former l'avant-garde de Desaix; ce qui réduisait la 10e à deux demi-brigades d'infanterie, qui ne formaient que 2,000 hommes sous les armes et deux faibles régiments de cavalerie d'environ 400 chevaux. Il ne croyait pas avec si peu de moyens défendre sa position, et l'évènement a prouvé qu'il avait raison [70].

Dans la soirée du 8 novembre, le corps du comte

Latour, détaché de l'armée de Wurmser, ayant passé le Rhin, se joignit aux troupes de Clerfayt; il était formé de quatorze bataillons, quarante escadrons et un train d'artillerie considérable. Clerfayt attendait ce renfort pour attaquer l'armée de Pichegru, avant l'arrivée de Jourdan. Des orages qui se sont succédés pendant plusieurs jours avaient retardé on passage du Rhin, qui venait de s'opérer à Gernsheim; ces troupes avaient rejoint celles de Clerfayt près de Bechtheim.

Le 9, Clerfayt avait réuni chez lui une partie de ses généraux, afin de concerter avec eux les dispositions d'attaque pour la journée du lendemain. Après avoir pris en considération les circonstances dans lesquelles son armée pouvait se trouver par suite de l'arrivée de celle de Sambre-et-Meuse, dont la tête sous les ordres de Marceau, s'approchait de Creutznach, et l'urgente nécessité de bloquer la ville de Mannheim sur la rive gauche du Rhin, en éloignant de cette place l'armée de Pichegru, afin de pouvoir pousser le siége avec vigueur et l'empêcher d'être secourue, il arrêta les dispositions rapportées dans l'*Addition* qui fait suite à ce mémoire, N.º IV. Son armée, indépendamment des 10,000 hommes laissés sur la rive droite du Rhin (1), se montait à soixante-et-

(1) Ces dix mille hommes étaient destinés à observer les quinze mille que Jourdan avait fait avancer sur la Sieg,

treize mille. La supériorité numérique que Clerfayt avait sur l'armée de son adversaire [105], suffisait pour rendre facile l'opération qu'il allait tenter. Il n'avait à combattre que cinq divisions de l'armée du Rhin, deux étant devant Wurmser à Mannheim, et les autres répandues sur la rive gauche du Rhin, de Spire à Basle; ainsi Pichegru ne pouvait lui opposer que des forces moitié moindres des siennes. Il n'était donc pas nécessaire qu'il attendit pendant huit jours les secours que lui envoya Wurmser; après le succès obtenu devant Mayence, en ne laissant comme il l'a fait, que les 10,000 hommes du prince de Würtemberg pour observer Jourdan sur la rive droite du Rhin, il eût encore conservé assez de supériorité sur Pichegru, pour déloger son armée de sa position sur la Pfrim et de tout le Palatinat. Le retard qu'il mit dans sa marche pouvait donner le temps à ce dernier de réunir à lui une partie des troupes qu'il laissait si inutilement dans le Haut-Rhin, et facilitait aussi l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui eût fait évanouir les premiers succès obtenus. Mais enfin Pichegru s'obstina à

pour essayer de faire sur la rive droite du Rhin une diversion, en attirant dans cette partie l'attention de Clerfayt. Mais ce général avait trop d'expérience pour se laisser détourner de son but, en donnant plus d'importance qu'il ne convenait à une fausse attaque.

laisser quatre divisions dans le Haut-Rhin, et Jourdan, malgré les huit jours perdus par Clerfayt, n'arriva pas, ce qui fut un grand malheur; car à la guerre, ce qu'il est impossible de réparer, c'est la perte du temps (1).

Les causes de ce retard ne sont pas encore connues. C'est un point si important pour l'histoire de cette campagne, qu'on ne pourra manquer de chercher à l'éclaircir. Ceux qui s'en sont occupés jusqu'à présent, étaient peu à même de se former à cet égard une opinion motivée, et de nous donner des renseignements exacts. Il ne suffisait pas de dire que les chemins étaient difficiles. Ceux que la même armée avait parcourus, depuis les bords du Mayn, le long de la rive droite du Rhin, jusqu'à Düsseldorf, étaient déjà bien mauvais, puisqu'on fut obligé d'abandonner à l'ennemi des voitures d'artillerie et d'équipages. Cependant elle ne mit que dix jours pour faire

(1) Il faut observer que je raisonne toujours dans la supposition que Pichegru ne pouvait combattre avec son armée seule, celle de Clerfayt réunie à celle de Wurmser; et qu'il était d'une nécessité reconnue par Pichegru, le gouvernement français et Jourdan, que l'armée de ce dernier devait venir se remettre en ligne sur la Nahe vis-à-vis de celle de Clerfayt. Car si Pichegru n'avait pas motivé l'invitation qu'il fit à son collègue, ou que celui-ci n'eût pas cru devoir y accéder, si le gouvernement avait indiqué à Jourdan, ou que Jourdan lui eût proposé d'autres opérations, il ne s'agirait plus de perte de temps.

ce trajet, et en supposant qu'elle n'ait point perdu de temps pour se rapprocher de Clerfayt, elle aurait mis un mois à faire un trajet semblable. Encore raisonnons-nous ici dans l'hypothèse où les troupes arrivées sur la Nahe seraient celles qui avaient passé le Rhin à Düsseldorf; mais comme de fait ces troupes étaient celles qui avaient passé le Rhin à Neuwied, la disproportion du temps est encore plus grande. Admettons que les chemins de Düsseldorf ou Neuwied aux bords de la Nahe aient été plus mauvais encore que ceux de la rive droite du Rhin; dans ce cas, on pouvait doubler les attelages les plus indispensables; les autres seraient arrivés plus tard sans inconvénient. Il n'en est pas d'une marche à l'ennemi comme d'une retraite, où l'on perd tout ce qui reste en arrière, les hommes faibles ou malades, les chevaux, les équipages et l'artillerie mal attelée. C'est ce qui oblige en pareil cas de ralentir son mouvement; mais quand il s'agit d'une marche en avant, aucun de ces inconvénients n'a lieu, ce qui est resté en arrière rejoint plus tard; et toutes ces raisons me portent à croire que le retard de l'armée de Sambre-et-Meuse provient d'autres causes que j'ignore.

Il ne faut pas perdre de vue la situation des armées et le but que les généraux ennemis se proposaient d'atteindre. Ils voulaient reprendre les

villes qu'on leur avait enlevées sur la rive droite du Rhin, Düsseldorf et Mannheim; la première avait peu d'importance pour eux, mais il n'en était pas de même de la seconde, dont à tout prix ils voulaient redevenir maîtres [1]. Clerfayt abandonna les avantages que lui promettait la poursuite de Jourdan, pour débusquer les Français des lignes de Mayence, pénétrer dans le Palatinat et éloigner Pichegru de Mannheim. Le champ de bataille se trouvait alors établi entre la Nahe et la Pfrim. La victoire devait appartenir à celui des deux partis qui pourrait y réunir le plus de troupes. Clerfayt s'y trouvait le 8 novembre à la tête de soixante-et-treize mille hommes, contre les 35 que Pichegru avait

[1] Les Français débouchant en Allemagne par le bas Rhin, arrivaient seulement après dix combats sur les places fortes de l'ennemi. En faisant un pas de plus, ils étaient obligés de laisser en arrière la moitié de leur armée, pour les bloquer et garder leur ligne de communication avec la France. En débouchant au contraire par le haut Rhin, il leur suffisait d'un succès pour être, au bout de quelques marches, maîtres des communications de l'ennemi avec l'Autriche. Ils arrivaient aux sources du Danube, qu'il faut considérer comme la grande route de Vienne. Un passage sur le bas Rhin ne devait donc inspirer aux Autrichiens aucune crainte; et loin que la reprise de Düsseldorf eût du prix pour eux, il faut regarder la possession de cette ville par les Français, comme une des causes qui ont influé de la manière la plus funeste sur le résultat des campagnes de 1795 et 1796.

sur la Pfrim. L'armée de Sambre-et-Meuse aurait pu en réunir cinquante sur la Nahe, ce qui aurait donné aux Français une telle supériorité que Clerfayt pouvait être rejeté dans Mayence, et que certainement Mannheim eût été conservé. Malheureusement cette combinaison n'eut pas lieu, et cependant il me semble qu'elle aurait dû se présenter assez naturellement; car l'armée de Sambre-et-Meuse étant opposée à celle de Clerfayt, devait non seulement la suivre dans ses mouvements, mais ne jamais la perdre de vue. Celle-ci avait bien pu réussir une fois à lui faire prendre le change, en feignant de marcher à sa suite vers Düsseldorf, mais l'erreur ne pouvait pas durer : la prise des lignes de Mayence devait avoir dessillé tous les yeux. Nous voyons par les lettres de Pichegru au gouvernement [71 *bis* et 74 *bis*], que du jour de cet évènement, il invite son collègue à se rapprocher de lui; il engage même le gouvernement à lui prescrire cette disposition, ce qui, pour le remarquer en passant, ferait croire que Pichegru n'avait pas eu, ou qu'il n'avait plus la supériorité du commandement. Toutefois on ne peut s'empêcher d'observer que Jourdan était bien informé que l'armée de son adversaire ne l'avait pas suivi sur le bas Rhin, et qu'elle allait opérer réunie à celle de Wurmser, contre la gauche de l'armée de

Rhin-et-Moselle, tandis que la sienne naturellement obligée de combattre Clerfayt, était cantonnée à portée de ses magasins le long de la rive gauche du bas Rhin. On voit, par une lettre du Directoire à Jourdan [75 *bis*], que celui-ci avait consulté le gouvernement, lui avait demandé un plan, et laissé entrevoir la possibilité de reporter son armée sur le Mayn, ce que le gouvernement accepta pour être exécuté plus tard; mais que les dispositions préliminaires qu'on exige de lui, c'est de marcher sur la Nahe. En effet c'était le seul moyen de conserver Mannheim, et de reprendre le peu de terrain que l'on avait été obligé de céder à l'ennemi sur la rive gauche du Rhin, après l'échec éprouvé devant Mayence. L'armée de Sambre-et-Meuse pouvait d'autant plus s'éloigner de Düsseldorf, que le général Moreau avait dirigé sur ce point une partie des troupes de l'armée du Nord, qui allaient être chargées de sa garde.

Si les troupes de Jourdan qui avaient repassé le Rhin à Neuwied, se fussent aussitôt rapprochées de Mayence, pour joindre leur droite à la gauche de celle de Rhin-et-Moselle, il est probable que Clerfayt n'eut point attaqué les lignes de Mayence. Plus tard et à l'époque des affaires de la Pfrim, le corps de Kleber était depuis vingt-cinq jours aux environs de Coblentz, Jourdan se tenait dans

cette ville, Marceau était dans le Hundsruck, c'est-à-dire à peu de distance de la Nahe [93]. On peut voir par *l'Addition* N.º IV, l'inquiétude que donnait déjà à l'ennemi cette diversion de Marceau, et qu'il avait disposé du corps de Wartensleben pour marcher à sa rencontre, aussitôt qu'il approcherait de la Nahe. Si trois ou quatre divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse se fussent trouvées en position sur cette rivière, quelques jours après l'affaire des lignes de Mayence, il est présumable que Clerfayt, supposant l'arrivée prochaine du reste de l'armée, ne se fut point avancé sur la Pfrim, et que peut-être il eut été rejeté sur la rive droite du Rhin. Alors le résultat de la campagne se serait trouvé à l'avantage des Français, puisqu'ils auraient conservé la place importante de Mannheim, comme une excellente tête-de-pont, qui pouvait leur être aussi utile que celle de Mayence aux Allemands.

Le retard dans la marche de Jourdan, qu'il est impossible de ne pas remarquer, provient-il de sa volonté ou de l'impossibilité absolue où il peut s'être trouvé d'arriver plus tôt? Dans le premier cas, ce serait selon moi une grande faute, et dans le second un malheur. J'ai eu sous les yeux une correspondance, dans laquelle on fait une si triste peinture de l'état de l'armée de Sambre-et-

Meuse, à cette époque, sous le rapport des besoins et surtout de la discipline, que d'après cela on ne pourrait plus attribuer le retard dont nous parlons à d'autres causes qu'à l'abandon dans lequel le gouvernement d'alors laissait ses armées. Cette explication me paraît si naturelle qu'elle dispense de recourir à des suppositions, telles que la trahison de Pichegru, qui ne peut avoir rien de commun avec les mouvements qu'on devait attendre de l'armée de Jourdan, et qui, je le crois du moins, n'eut lieu que plus tard.

Je reviens aux évènements qui arrivèrent dans la journée du 10 novembre. Les Français devaient combattre les armées réunies de Clerfayt et de Wurmser, par conséquent des forces disproportionnées aux leurs, ils étaient dénués de tout, et manquaient d'artillerie et de munitions. Ils savaient qu'ils ne combattraient pas pour la victoire, mais seulement pour l'honneur des armes françaises.

CARTE DES SOURCES DE LA PFRIM ET DU MONT TONNERRE.

Position de la 11 Division et d'une partie de la 10 de l'Armée du Rhin et Moselle le 1 Novembre 1797

N° 6



Atelier de Dermadryl

Echelle ($\frac{1}{100\,000}$)

1000 5 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10000 Metres.

1000 5 0 1 2 3 4000 Toises

CHAPITRE SEPTIEME.

Les Français sont attaqués sur la Pfrim, par les troupes de Clerfayt, réunies à celles de Wurmser.

On voit, par *l'Addition* N.º IV et l'état de situation [105], que Clerfayt se proposait d'attaquer Pichegru sur la Pfrim avec 73,000 hommes; mais comme il en laissa 3,000 sur la Nahe, il ne disposa que de 70 mille appuyés de 150 pièces d'artillerie; son adversaire n'avait à lui opposer qu'environ 35 mille hommes et 36 à 40 pièces de canon mal attelées [103].

L'ennemi avait supposé que Kirchheim-Poland était la clef de notre position sur la Pfrim; mais ce point se trouvait tout à fait en dehors. Il eût été convenable pour placer un corps de troupes qui aurait lié l'armée de Pichegru avec celle de Jourdan, si elle se fut trouvée à proximité; mais alors elle en était trop éloignée. Ce point eût encore été favorable pour y placer des forces destinées à prendre en flanc ou à revers, celles des ennemis qui attaqueraient la position de la Pfrim, si l'armée

de Rhin-et-Moselle avait eu assez de forces pour balancer celles dont Clerfayt pouvait disposer. Si elle eût pu prendre l'offensive quelque part, ce point aurait été fort convenable pour cet objet; mais ses moyens étaient tellement disproportionnés à ceux des ennemis, qu'elle était obligée de rester strictement sur la défensive, quand même l'attente de sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse ne lui aurait pas fait une loi de se borner à défendre son terrein pied à pied. Ce n'était que dans le cas où les Autrichiens eussent passé sur quelques points le défilé de la Pfrim, que les Français auraient pu prendre l'offensive sur le détachement plus ou moins fort qui aurait passé le premier; mais on verra que malgré leur supériorité ils ne l'ont passé sur aucun point, et se sont bornés à s'en approcher. On eut une preuve de plus du caractère méticuleux des Autrichiens et de l'extrême prudence de Clerfayt.

Wartensleben avec un tiers de l'armée, renforcé par des troupes légères tirées du corps de bataille, devait commencer l'attaque et débusquer la IIe division de la position qu'on supposait encore qu'elle occupait entre Kirchheim-Poland et le château de Ruppertseck (1). Le 9 au soir, il avait

(1) Ces dispositions paraissent avoir été prises, après la reconnaissance que Wartensleben fit le 6 novembre de la posi-

formé quatre colonnes de son avant-garde et les avait placées sous les ordres de Nauendorf, à portée des villages d'Orbis, Ober-Wiese, Thierwaffen et Kriegsfeld, masquées par les bois et les accidents du terrain. Cette avant-garde se composait de six bataillons, dix-huit compagnies de troupes légères, sept escadrons et douze pièces de canon; le reste du corps de Wartensleben marchait à peu de distance des troupes de Nauendorf [107].

Dans la nuit du 9 au 10, ces troupes légères se rapprochèrent de nos postes avancés, et les assaillirent dès la pointe du jour. La ville de Kirchheim-Poland se trouvait en avant de notre aile gauche; elle pouvait être facilement enlevée et les troupes qui l'occupaient compromises, si elles manquaient de surveillance; mais ce point nous étant nécessaire pour la correspondance avec l'armée de Sambre-et-Meuse qui se faisait par Rockenhausen, l'adjudant-général Houël l'occupait avec quelques com-

tion occupée alors par la gauche de notre armée. Mais nous avions contracté l'habitude de changer une partie de notre position toutes les fois que l'ennemi en avait fait une reconnaissance; aussi dans les journées suivantes celle de notre gauche était changée: ce qui explique l'erreur de Clerfayt et celle de Wartensleben sur l'importance qu'ils ont donnée au poste de Kirchheim-Poland. Le 6, ce poste, vu la disposition de nos troupes, semblait menacer la droite de l'ennemi qui voudrait aborder la position de la Pfrim; le 9, il n'était plus qu'un faible accessoire sans la moindre importance.

pagnies de grenadiers et un détachement du 2e de chasseurs. Ce régiment avait ses grand-gardes près des villages de Bischheim, Riedersheim et Gauersheim, le long du ruisseau dit Gütheitbach, pour couvrir la droite des troupes placées à Kirchheim-Poland, et se lier avec les avant-postes de la 10e division.

Avant le jour, au moment où les Autrichiens sa précipitèrent sur Kirchheim, nos troupes étaient sous les armes; on avait barricadé les principales entrées de la ville. Elles accueillirent l'ennemi par une décharge de mousqueterie presqu'à bout portant, qui fit reculer leurs premières troupes et donna le temps au 2e de chasseurs de rappeler ses gardes et de se former en arrière de la ville, pour protéger la retraite de l'infanterie qui était dans Kirchheim. Le 4e régiment de dragons nous était arrivé du Haut-Rhin dans la soirée de la veille; il fut conduit par un officier d'état-major, deux heures avant le jour, près la ferme dite Polanderhof. Le chef fut prévenu que nous serions probablement attaqués dès le matin, et que l'occasion pourrait se présenter de faire exécuter une charge à son régiment, sur la première cavalerie autrichienne qui aurait passé le défilé de Gütheitbacher-Mühl à la suite de notre avant-garde. On le prévenait aussi qu'après cette charge, quelqu'en fut

le succès, il devrait effectuer sa retraite par le village du vieux Poland qui serait occupé par de l'infanterie pour le protéger; et que le 2e de chasseurs ayant aussi les mêmes instructions, il devait concerter son mouvement sur le sien.

Nous avons déjà fait observer que le moral des troupes de la IIe division était encore ébranlé, quoiqu'elle eut très peu souffert dans l'affaire du 29 octobre. Il était difficile d'attendre d'elles la vigueur qu'elles ont montrée dans tant d'autres circonstances; c'est pourquoi l'adjudant-général Houël, ne jugeant pas prudent d'attendre une nouvelle attaque, ne tarda pas à se mettre en mesure d'évacuer Kirchheim, pour se retirer en arrière du ruisseau de Gütheitbach et se rapprocher de la division. Il prit avec ses compagnies de grenadiers le chemin direct de Poland; il en laissa une sur le bord du ruisseau, pour disputer un moment le passage, et plaça les autres sur la hauteur en arrière, en les adossant à un petit bois. Le 2e de chasseurs, après avoir protégé sa retraite de Kirchheim, avait repassé le ruisseau au moulin qui se trouve sur la grande route de Kirchheim à Marnheim; il s'était reformé en bataille à peu de distance du 4e régiment de dragons. Les tirailleurs de l'ennemi avaient suivi le premier mouvement de nos troupes; ils formèrent leur ligne le long de la rive

gauche du ruisseau, soutenus par quelques escadrons de cavalerie et un bataillon d'infanterie qui vint se placer dans les vergers en deçà de Kirchheim. On ne tarda pas à voir se développer une partie de l'infanterie de Wartensleben, sur la hauteur qui se trouve à l'ouest de la ville; position élevée d'où l'on découvre tout le pays environnant. La droite de cette ligne se prolongeait le long de la route de Kirchheim-Poland à Rockenhausen, à travers la forêt de Ginswald. Le corps de Nauendorf formait la droite des Autrichiens; il était destiné à tourner notre gauche, dont il s'approcha à la faveur des bois, conduit par des gardes-chasses et des paysans. Pendant qu'il exécutait sa marche pour s'approcher du village de Dannenfels, Wartensleben ordonna à une partie de sa cavalerie de passer sur la rive droite du Gütheitbach; la nôtre placée en arrière du moulin, comme il était convenu, ne mit point d'obstacle à son passage. Le 2e de chasseurs se retirait par la route de Marnheim, pour les attirer un peu plus en plaine et les éloigner du défilé; mais le 4e de dragons fut dans ce moment trop impatient, il chargea trop tôt, et l'ennemi s'apercevant qu'il tombait dans une embuscade, put repasser son défilé avec une perte insignifiante. Notre cavalerie reprit pour un moment sa position, et voyant que l'ennemi se

préparait de nouveau, avec de plus grandes forces et sur plusieurs points, à repasser le ruisseau, sous la protection de plusieurs pièces d'artillerie qu'il avait fait avancer, elle se disposa à se retirer en arrière du vieux Poland. Houël occupait alors ce village avec ses compagnies de grenadiers, pour lui faciliter le passage de ce défilé; le 2e de chasseurs le traversa et se reforma sur le plateau en arrière, où se trouvait un bataillon de la 36e demi-brigade; mais le 4e de dragons qui devait suivre le mouvement des chasseurs, prit au contraire la route de Marnheim, jusqu'au delà de Polanderhof. S'étant trouvé dans une belle plaine, il crut qu'il n'y rencontrerait nul obstacle, et qu'il arriverait à la position qu'il devait prendre en arrière du vieux Poland, tout aussi bien qu'en suivant la direction qu'avaient prise les chasseurs. Ce régiment ne connaissait pas le pays où il se trouvait; j'ai déjà dit qu'il y était arrivé la nuit : il fut donc étrangement surpris quand, après avoir traversé cette plaine, il arriva sur le bord d'un ravin profond qui le séparait de la position occupée par les chasseurs et le bataillon de la 36e. La cavalerie ennemie l'avait suivi de près et sur ses deux flancs; elle l'eût empêché de retourner sur la route de Marnheim ou de se reporter en avant du vieux Poland, pour reprendre le chemin qu'il

avait quitté et qui le traverse dans toute sa longueur : ce village se trouvait dans ce moment attaqué par l'infanterie autrichienne. Cependant les dragons descendirent avec la plus grande peine la hauteur escarpée; mais le fond du ravin étant marécageux, ils devaient pour se rendre sur le plateau opposé, remonter la vallée jusqu'aux dernières maisons du village de Poland, en profitant d'un petit sentier, par lequel ce régiment eut à défiler homme par homme, ce qui demandait beaucoup de temps; et dans ce moment l'infanterie ennemie redoublait ses efforts pour emporter le village, que la nécessité força Houël de défendre avec obstination. La cavalerie ennemie qui avait suivi le 4e de dragons, arriva sur le bord du plateau que la nôtre avait tant de peine à descendre; quelques coups de canon l'éloignèrent bientôt, mais elle put juger l'embarras où se trouvaient nos dragons, et que si le village était emporté par son infanterie, ils tomberaient presque tous en son pouvoir; c'était ce motif qui faisait mettre à cette dernière tant d'impétuosité dans son attaque, et qui la rendit momentanément maîtresse des premières maisons du village. Notre cavalerie repassa ensuite le ruisseau qui vient de Dannenfels; elle prit position en arrière de notre infanterie.

La IIe division occupait alors la position suivante : le général Lecourbe avec la 35e demi-brigade et le

18ᵉ régiment de cavalerie, était placé sur les hauteurs en arrière de Marnheim sur la rive droite de la Pfrim, sa gauche à la route de Gellheim près le moulin d'Obel, et sa droite, c'est-à-dire le 18ᵉ de cavalerie, dans la direction de Heyerhof. Il communiquait avec la 10ᵉ division, qui occupait Albsheim avec le 15ᵉ régiment de cavalerie. Lecourbe avait sur son front le village de Marnheim, dans lequel il avait placé de l'infanterie; le centre formé des Iʳᵉ et 36ᵉ demi-brigades, du 2ᵉ de chasseurs et du 4ᵉ de dragons, occupait, derrière une des sources de la Pfrim, le plateau qui longe la droite du ruisseau venant du moulin de Dannenfels, entre Poland et Weidersweiler. La gauche de la division appuyait au Mont-Tonnerre; elle était formée de trois bataillons de la 20ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, qu'on avait placés entre la tête du village de Dannenfels et le moulin, dans une position avantageuse. Elle devait défendre le débouché du moulin où vient aboutir le chemin de Kirchheim-Poland à Dannenfels, et éclairer par des patrouilles fréquentes le revers du Mont-Tonnerre, en communiquant par Bastehof avec les troupes du chef de brigade Rivet qui, de Marienthal village occupé par un de ses bataillons, y avait placé un poste. Le peu d'artillerie qu'avait la IIᵉ division, et qui ne consistait que dans six ou sept pièces de canon mal attelées

et échappées du désastre de Mayence, se trouvait à sa droite avec Lecourbe, et au centre. Le manque d'artillerie était, dans cette journée, un grave inconvénient, surtout avec des troupes dont le moral était si faible. Wartensleben ayant fait des dispositions pour attaquer un camp entre Kirchheim-Poland et le château de Ruppertseck, n'avait rencontré que des postes jusqu'à la position que je viens d'indiquer; il fut obligé d'en faire de nouvelles pour continuer son attaque sur la 11e division : ce qui nous fit gagner quelques heures et retarda d'autant l'opération de Clerfayt sur le front de notre armée.

Vers les dix heures du matin, nous disputions toujours à l'ennemi le village de Poland sur notre centre, quand on s'aperçut que nos troupes se retiraient de Dannenfels. On ne pouvait savoir ce qui occasionait cette retraite, car on n'avait point entendu de canon, ni de fusillade dans cette partie; on sut bientôt que le chef de la 20e demi-brigade, à qui ce poste avait été confié, ayant cru que l'infanterie légère était mal placée dans un défilé, avait jugé à propos de se retirer en arrière. Le général Nauendorf qui se présenta sur ce point à la suite de cette fausse manœuvre, ne trouvant aucun obstacle, s'était emparé de Dannenfels, d'où il venait de déboucher avec sa cavalerie. Notre infanterie qui avait abandonné à l'ennemi cet important défilé, se

trouvant alors dans une position où elle pouvait être chargée par elle, se retirait en s'éloignant du centre, au lieu de s'en rapprocher, et longeait le pied du Mont-Tonnerre, suivie par la cavalerie ennemie. Saint-Cyr fit alors, pour la dégager, une marche de flanc par sa gauche, avec le 4e de dragons et la 1re demi-brigade d'infanterie qu'il porta rapidement dans la direction de Dannenfels. Arrivé à la hauteur de Bonnhausen, on vit la cavalerie ennemie, inquiétée par ce mouvement, cesser sa poursuite, et s'empresser de rentrer dans le défilé d'où elle était sortie, poursuivie à son tour par la 20e demi-brigade que la retraite de l'ennemi avait encouragée. Saint-Cyr arrêta alors le mouvement de la 1re demi-brigade, qui devait être utile au centre un peu plus tard, si l'ennemi venait à déboucher de Poland sur la 36e ou sur Marnheim, pour attaquer le général Lecourbe. Il continua plus avant son mouvement de flanc, seulement avec le 4e de dragons; mais bientôt il l'arrêta et le plaça dans la plaine non loin du défilé, de manière à soutenir la retraite de la 20e, si elle se trouvait de nouveau rejetée en arrière. On recommanda au chef de ce régiment que, si cet évènement arrivait, il eût à se retirer sur la 1re demi-brigade, et à en prévenir le plus promptement possible.

Saint-Cyr apercevant la 20e bien rétablie à Dan-

nenfels, retourna au centre de sa division; il n'y trouva aucun changement. L'ennemi n'avait pas débouché de Poland et ne présentait devant Lecourbe que de la cavalerie; mais il avait un très grand nombre de tirailleurs dans le bois à gauche de Poland, en face de ceux des Ire et 36e demi-brigades, qui les empêchèrent de déboucher du bois. Plus tard, Saint-Cyr voyant que rien d'important ne se présentait sur la droite et le centre, partit du point où il avait placé la Ire demi-brigade, pour aller voir ce qui se passait à sa gauche dont il ne recevait aucune nouvelle; mais il n'eut pas fait cent pas dans cette direction, que son escorte reçut des coups de carabines de la cavalerie légère de l'ennemi. C'étaient les éclaireurs d'un corps de cavalerie de sept à huit escadrons formant deux lignes et qu'un pli de terrain empêchait de bien voir, mais qui marchaient en bataille sur le flanc gauche de la Ire demi-brigade. Saint-Cyr ne sachant ce que pouvaient être devenues les troupes de sa gauche, prit sur le champ le parti de faire retirer son centre sur le plateau en arrière de Weidersweiler; il laissa ses chasseurs d'escorte répondre un moment aux éclaireurs autrichiens, envoya prévenir le 2e régiment de l'approche de l'ennemi, fit mettre de suite son infanterie en colonnes serrées, et la dirigea sur ce dernier village, pour aller prendre position sur les hauteurs

en arrière. Les deux colonnes, formées de la Ire et de la 36e demi-brigades, marchèrent échelonnées; l'ennemi perdit heureusement du temps à faire ses dispositions et ne se trouva en mesure que pour attaquer la queue de nos colonnes. Mais le 2e régiment de chasseurs ayant reçu l'ordre de charger les escadrons ennemis qui se trouvaient le plus à portée de l'infanterie, ce brave régiment, malgré sa faiblesse numérique, n'hésita pas; il les chargea avec tant de courage qu'il les rejeta bientôt sur leur seconde ligne. Notre infanterie eut alors la facilité de se reformer en arrière de Weidersweiler d'où elle protégea la retraite du 2e de chasseurs par le feu de son artillerie : ce régiment mit ensuite autant d'adresse pour se retirer, qu'il avait mis de bravoure en combattant. Cet incident avait encore été causé par une nouvelle terreur de la 20e demi-brigade qui s'était retirée de Dannenfels, aussi légèrement que la première fois, et toujours dans une fausse direction, au lieu de se rapprocher, comme elle le devait, des troupes placées à sa droite. Malheureusement le 4e de dragons fut entraîné avec elle, et le commandant de ce régiment qui avait des ordres si formels de prévenir Saint-Cyr de tout ce qui pourrait arriver dans cette partie, mais surtout d'un mouvement rétrograde, ne prévint personne, et par cette négligence aurait compromis le centre

de la division, si l'ennemi eût été plus entreprenant.

La 20e demi-brigade et le 4e de dragons se trouvant dans ce moment entre Joxweiler et Steinbach, la division se retrouva ensemble : et il y avait apparence que si elle avait eu l'artillerie qui lui était nécessaire, elle se serait maintenue assez long-temps sur cette position; mais nous n'avions sur ce point que quatre pièces de canon et un obusier, les deux autres étant avec Lecourbe. L'ennemi ne tarda pas à nous en opposer vingt, qui démontèrent bientôt deux des nôtres et réduisirent les autres au silence. Nos troupes contre lesquelles se dirigea le feu de l'artillerie ennemie, souffrirent alors beaucoup; la 20e demi-brigade foudroyée par une batterie établie sur la hauteur au sud de Joxweiler, s'était retirée par Steinbach et avait repassé la Pfrim à Standebühl, où elle s'établit en laissant un bataillon entre Baumsmühl et Mühlbusch; le 4e de dragons avait suivi ce mouvement et s'était retiré sur Münsterhof. L'ennemi n'avait porté aucune troupe au delà du Mont-Tonnerre pour attaquer celle du chef de brigade Rivet. Ce dernier aurait pu profiter de l'avantage que lui donnait sa position si rapprochée, pour tourmenter avec succès son flanc droit, pendant les attaques de Nauendorf sur la 20e légère. S'il l'eût fait, cette demi-brigade n'eût point été

débusquée deux fois de Dannenfels, et l'attaque de Clerfayt sur la Pfrim, eût encore été plus retardée; mais ce commandant qui s'attendait d'un moment à l'autre d'être rappelé par Marceau, crut n'avoir d'autre chose à faire que d'éclairer les mouvements de l'ennemi à l'ouest du Mont-Tonnerre, en suivant ceux de la IIe division; de sorte qu'il ne participa à aucune des attaques de la journée.

Vers les deux heures de l'après-midi, Lecourbe était vivement attaqué à Marnheim; il était faible et pouvait facilement être forcé. La 10e division était aussi pressée vivement sur Harxheim; il n'était guère possible qu'elle pût résister. Pichegru ayant la plus grande partie de ses forces à sa droite, était depuis une heure également attaqué. On devait craindre que quand même il le voudrait, il ne fût plus à temps de renforcer la 10e division qu'il avait si mal à propos tant affaiblie. Ces raisons décidèrent Saint-Cyr à ne pas prolonger sa défensive sur la rive gauche de la Pfrim, et à repasser sur la rive droite, en arrière du village de Draisen, pour mieux assurer le flanc gauche de l'armée et fournir à Gellheim un appui au général Lecourbe qui pouvait, je le répète, être forcé dans sa position en arrière de Marnheim ou obligé de l'abandonner, si la 10e division était contrainte d'évacuer la sienne. Il fit repasser d'abord le peu d'artillerie

qu'il avait à sa disposition, et la plaça de manière à protéger les flancs du village; la Ire demi-brigade et la 36e s'en rapprochèrent et passèrent ensuite le défilé; mais comme ce mouvement se faisait à la vue de l'ennemi, une partie de son artillerie soutenue par sa cavalerie, ne tarda pas à s'établir sur le plateau que nous quittions. Quelques-uns de ses escadrons essayèrent, pour jeter du désordre dans les troupes qui traversaient le village, de charger le 2e régiment de chasseurs qui couvrait leur mouvement; mais celui-ci se conduisit encore avec sa bravoure accoutumée; il força ces escadrons à se retirer sur les flancs des batteries que les Autrichiens venaient d'établir; il vint ensuite traverser la Pfrim à Draisen et prendre sa place à la droite de l'infanterie. C'est au passage de ce défilé que nous perdimes le plus de monde: l'ennemi n'a pu nous entamer, mais la supériorité de son artillerie nous a fait éprouver des pertes considérables.

Quand on se trouve dans des circonstances assez heureuses pour prendre l'offensive, on n'a pas besoin d'une artillerie égale à celle de l'ennemi; mais sur la défensive il est nécessaire d'en avoir une qui ne soit pas trop inférieure. Devant Draisen, il nous restait trois pièces en état de faire feu; ce motif nous obligea à nous éloigner un peu plus de

la Pfrim. La cavalerie autrichienne s'enhardit assez pour la passer près de Münsterhof; mais cette fois le 4e régiment de dragons la chargea avec tant de vigueur, qu'elle fut obligée de la repasser bien vite. Le jour était déjà sur son déclin; l'ennemi commençait à allumer ses feux de bivouacs, quand nous vîmes arriver sur Gellheim la colonne de Lecourbe. Il avait quitté sa position, lorsqu'il s'aperçut que la 10e division avait été forcée d'évacuer la sienne et qu'elle était en pleine retraite; le 18e régiment de cavalerie couvrait celle de la 35e demi-brigade. L'ennemi le suivit jusque près de Gellheim; les hulans espéraient le couper de ce village, et au moment où il était près d'y entrer, ils le chargèrent; mais le 18e fit aussitôt volte-face; et sous la direction de son brave colonel Terraire, il exécuta une si vigoureuse charge, qu'elle culbuta les hulans qui profitèrent de la légèreté de leurs chevaux pour s'éloigner. Le 18e régiment passa ensuite en arrière de Gellheim qui fut occupé pendant une partie de la nuit par de l'infanterie. A l'arrivée de Lecourbe, la 11e division fit un changement de front, la droite en arrière; elle prit position sur les hauteurs derrière Gellheim, la droite dépassant la route de Kaiserslautern, la gauche à la Pfrim vers Standebühl et Herfingerhof.

Vers les 10 heures du soir, un corps de troupes autrichiennes vint attaquer un bataillon français qui couvrait notre gauche; mais cette attaque, exécutée par des compagnies des Manteaux-rouges, n'eut aucun succès. Nous avons pensé qu'elle avait pour but de porter des troupes sur nos derrières pour intercepter la route de Kaiserslautern, ou de s'assurer si nous étions encore dans la position que nous avions prise avant la nuit.

Les principales forces de Pichegru étaient à sa droite; il avait sous sa main les 5e, 8e et 9e divisions, renforcées des six bataillons ôtés à la 10e, de plus la réserve de cavalerie du général Forest et la division de Desaix, qu'on appelait l'avant-garde, placée effectivement en avant des trois autres divisions. Elle couvrait par une espèce de cordon bien mince toute l'étendue de leur front, et ne pouvait offrir nulle part la moindre résistance contre une attaque un peu sérieuse : cependant dans cette journée elle s'est battue sur le front des trois divisions dont je viens de parler, avec la réserve de cavalerie dont Pichegru la fit soutenir. Elle ne fut pas attaquée avant huit heures du matin, et pendant toute la matinée elle n'eut affaire qu'à l'avant-garde autrichienne, commandée par le général Kray. Le centre de cette division où se trouvait Desaix, eut d'abord

quelques avantages; les 6e et 10e de dragons exécutèrent des charges assez heureuses; un régiment de carabiniers qui les soutenait, faillit enlever un bataillon autrichien, quand une hésitation déplacée lui fit perdre les avantages qui ne pouvaient lui manquer; mais dans l'après-midi l'armée autrichienne s'était avancée, et l'on conçoit que Desaix ne put tenir nulle part sur la position étendue qu'il avait prise. Il voulut en vain essayer de tenir quelques points, entre autres sur les hauteurs de Mörstadt; l'ennemi déploya alors sa nombreuse artillerie à laquelle Desaix ne put opposer que trois pièces qui furent à l'instant démontées; sa droite commandée par Joba, se retira sur la 5e divison, son centre sur la 8e, tandis que sa gauche chercha un appui sur la 9e.

On a fait connaître les motifs pour lesquels l'attaque de l'ennemi avait commencé si tard sur ce point. La journée étant déjà très avancée pour entreprendre de forcer la position des Français, Clerfayt arrêta son armée sur la rive gauche de la Pfrim, en se bornant à canonner la nôtre d'assez loin; elle riposta autant qu'elle put le faire en raison de son peu d'artillerie.

Pichegru saisit le prétexte que lui fournissait le mouvement rétrograde de la 10e division, pour ordonner une retraite générale qui commença à

s'exécuter par les divisions les plus rapprochées de lui, à la nuit close. La 11e, vu son éloignement, ne reçut ses ordres que très tard, et ne put commencer la sienne que vers minuit. Ainsi dès ce moment, Mannheim fut abandonné à ses propres forces, et l'espoir de le sauver ne reposa plus que sur l'arrivée de l'armée de Jourdan.

Si Pichegru n'a pas cru devoir conserver plus long-temps la position qu'il avait prise sur la Pfrim, contre des forces disproportionnées aux siennes, on ne peut l'en blâmer; mais il faut convenir que cette grande disproportion provenait aussi de sa faute et qu'il avait dépendu de lui de la diminuer. Quand on se décide à recevoir une bataille, on ne doit le faire qu'avec toutes les forces dont on peut disposer. Ainsi les 4e, 3e et 2e divisions auraient pu combattre sur la Pfrim, au lieu de rester répandues assez inutilement sur la rive gauche du Rhin, depuis Mannheim jusqu'à Basle, puisque Wurmser avait attiré à lui la plus grande partie des forces qu'il avait dans le haut Rhin, et rapproché de Mannheim ses équipages de pont. La Ire division et la réserve du général Rivaud suffisaient pour former un cordon et observer le peu de troupes autrichiennes laissées sur l'autre rive. Mais il eût fallu prendre ce parti le lendemain du jour où les lignes de Mayence furent for-

cées, et que l'entrée du Palatinat fut ouverte à l'armée de Clerfayt. L'intention de ce général d'éloigner Pichegru de Mannheim était visible pour tout le monde; ce dernier se contenta d'appeler Jourdan sur la Nahe, ce qui n'était pas suffisant. Il était possible que celui-ci eut d'autres vues, qu'il ne voulut pas coopérer à ce plan, qu'il en eut formé un autre; il était possible aussi que même ayant adopté les idées de Pichegru, il ne lui fut pas possible, par une raison ou par une autre, d'arriver à temps. Enfin la position de l'armée de Rhin-et-Moselle était telle qu'on ne devait pas craindre d'employer des moyens surabondants; et qu'il fallait attirer sur le champ de bataille, où allait se décider du sort de Mannheim, toutes les troupes qui n'étaient pas de la plus urgente nécessité dans le Haut-Rhin. Dans le cas où Jourdan serait arrivé, on était plus en force contre Clerfayt, les succès étaient plus sûrs et plus faciles, et dans le cas contraire, Pichegru ayant des forces moins disproportionnées à opposer à Clerfayt, pouvait défendre sa position de la Pfrim sans exposer son armée à une défaite.

Il me parait hors de doute que si ces trois divisions, qui n'avaient pas perdu un homme dans cette campagne, et qui nous auraient donné 20,000 hommes de plus en ligne, eussent été placées sur

la gauche de l'armée, Pichegru eût été plus en mesure de conserver sa position et d'attendre l'arrivée de Jourdan. Son armée, portée ainsi à 55,000 hommes eût toujours été inférieure à celle de Clerfayt forte de 70,000; mais au moins il n'y aurait plus eu une si énorme disproportion de forces. On a vu que nonobstant notre faiblesse, la conservation de notre position a tenu à peu de chose; car si Pichegru avait envoyé au secours du général Delaborde, des troupes tirées des 5e, 8e et 9e divisions qui n'avaient presque pas combattu, puisque l'avant-garde seule fut engagée sur le front qu'elles occupaient, ou qu'il eût seulement renvoyé les six bataillons qu'il lui avait ôtés la veille, il est probable qu'il se fût maintenu à son poste et que rien n'eût obligé le général en chef de se retirer. Il est même douteux que malgré la retraite de la 10e qui pouvait, au moyen de quelques renforts, retourner sur la Pfrim, Clerfayt eût tenté un nouvel effort le lendemain; car ce même jour 11 novembre, il fut obligé d'envoyer la plus grande partie du corps de Wartensleben à la rencontre de Marceau qui arrivait à Creutznach, et qu'il devait s'attendre à voir successivement suivi et renforcé par les divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui se trouvaient avec Jourdan aux environs de Coblentz.

Ainsi je crois pouvoir conclure de ces observations, que Pichegru était par sa faute trop faible où il fallait combattre et trop fort où il ne fallait qu'observer. Il ne fut pas seul la cause des revers de cette campagne, mais il y a pour sa part grandement contribué, et quant aux résultats de la journée du 10 novembre, ils ne peuvent être attribués qu'à la disproportion des forces que Clerfayt avait réunies contre lui, et qui auraient dû être contenues par l'armée de Sambre-et-Meuse qui, par malheur, se trouvait encore entre Coblentz et Düsseldorf, à l'exception de la division de Marceau. Toutefois il faut remarquer que l'avantage obtenu par Clerfayt, dans cette journée, fut bien mince et peu en rapport avec la supériorité de forces qu'il avait sur son adversaire; il se réduisait à s'être rapproché de la rive gauche de la Pfrim. Le plus difficile restait à faire; ayant été obligé de détacher Wartensleben contre Marceau, il lui aurait fallu encore livrer bataille le lendemain, avec moins de forces que la veille, pour déloger Pichegru de la rive droite, si celui-ci n'eût pris la résolution de l'abandonner pendant la nuit. Rien ne l'obligeait à se départir du système qu'il avait adopté, de disputer le terrain, en attendant l'arrivée de l'armée de Sambre-et-Meuse; et s'il changea subitement de dessein, il

faut l'attribuer à d'autres causes qu'au succès de Clerfayt.

Vers minuit, une partie des troupes de la 11e division se mit en marche pour Kaiserslautern, couvertes par une arrière-garde qui resta à la lisière du bois, sur les hauteurs de Gellheim, jusqu'à la pointe du jour, et qui vint s'établir ensuite dans les villages d'Alsenborn et d'Enckenbach, où elle se trouva réunie à la 10e. Les deux demi-brigades de Rivet n'avaient pas été attaquées dans la journée du 10; elles avaient suivi le mouvement de la 11e division. La 9e prit position en arrière de Dürckheim, la 8e près d'Ellerstadt, et la 5e qui formait la droite, fut placée derrière le canal de Frankenthal; la droite de l'avant-garde appuyait à cette dernière ville, son centre à Lamsheim, sa gauche à Herxheim-am-Berg. Wurmser fit commencer le même jour le bombardement de Mannheim.

Comme nous l'avons déjà observé, Clerfayt ayant dès le matin envoyé le corps de Wartensleben sur Creutznach, à la rencontre des troupes que Marceau amenait sur ce point de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait laissé son avant-garde, commandée par Nauendorf, pour observer les mouvements de notre gauche. Un combat assez vif s'engagea entre les troupes de Marceau et celles de War-

tensleben, mais les premières se trouvant trop faibles, furent repoussées ([1]).

Dans la soirée du II, l'ennemi s'est emparé de Frankenthal; le général en chef donna des ordres pour le reprendre dans la journée du 12. Desaix et Beaupuis se concertèrent pour cet objet; ils convinrent que les troupes de la 5e division tourneraient la droite de la ville et chercheraient à y pénétrer, pendant que Desaix, avec de la cavalerie et une compagnie d'artillerie à cheval, attaquerait de front les avant-postes de l'ennemi, entre Frankenthal et Siebenbauren, pour se réunir ensuite en avant de la ville au général Beaupuis. Cette attaque commença dans l'après-midi; elle eut d'abord du succès; les Autrichiens évacuèrent les bords du canal, et l'infanterie française pénétra dans la ville. Desaix avait mis en déroute les deux escadrons qui se trouvaient près de Siebenbauren; mais le général Latour, avec une colonne considérable et une nombreuse artillerie, arriva en toute hâte de Worms. On n'était point encore bien établi dans Frankenthal; l'ennemi y entra assez en force pour en faire sortir les troupes de Beaupuis, que commandait l'adjudant-général Decaen, qui y fut fait prisonnier avec une compa-

([1]) Voir à la fin de l'*Addition* à ce mémoire, N.° IV, le rapport officiel de Wartensleben.

gnie d'infanterie; l'ennemi reprit sa position sur le canal, et une vive canonnade, qui dura jusqu'à la nuit, termina cette affaire.

—

CHAPITRE HUITIÈME.

Retraite de l'armée sur Kaiserslautern et Neustadt, ensuite sur la Queich et l'Erbach. — Reddition de Mannheim.

Par un ordre du jour daté de Friesenheim le 13 novembre, Pichegru témoigna que dans les affaires qui avaient eu lieu les jours précédents, il avait été content des troupes ; il les engageait à défendre le terrain pied à pied et désignait les positions à occuper en cas de retraite [72].

L'ennemi suivait les mouvements de l'armée du Rhin; il paraissait décidé à la rejeter sur le Speyerbach ou la Queich, pour opérer sur les deux rives contre Mannheim, et rendre plus considérable la distance qui se trouvait déjà entre l'armée de Pichegru et celle de Jourdan. Le 12, les troupes de Nauendorf avaient paru devant Alsenborn et Enckenbach ; le 13, le général Girardot, avec des troupes de la 10e division, les chassa de ce village; mais dans la soirée elles y rentrèrent de nouveau. Le même jour, la droite de cette division, sous les ordres du général Xaintraille, fut aussi attaquée par des troupes de Nauendorf aux envi-

rons de Franckenstein, et sa communication avec Dürckheim fut coupée pendant une partie de la journée. Le colonel autrichien Elsnitz avait enlevé le poste de Hartenburg, occupé par la 9e division, pendant que le général Kray s'était approché de Dürckheim. Wartensleben, après avoir éloigné Marceau, s'était dirigé vers Kaiserslautern, pour assurer le flanc droit de l'armée de Clerfayt.

Saint-Cyr s'attendait à être attaqué à Kaiserslautern le lendemain; il avait communiqué au général Delaborde son intention de défendre cette position jusqu'à la dernière extrêmité, ce qui était aussi conforme aux instructions de Pichegru. Delaborde ne partagea pas l'avis de son collègue : cette position avait tant de fois été funeste aux Français, qu'elle inspirait à la plupart des généraux une espèce de crainte. Saint-Cyr se proposa néanmoins de la défendre, si elle était attaquée. La 10e division placée à sa droite fut chargée de garder Hochspeyer et Franckenstein; on lui désigna pour point de retraite Trippstadt. Le 14, les troupes de Nauendorf parurent aux différents débouchés de cette position; mais elles ne tardèrent pas à se retirer, après en avoir fait une espèce de reconnaissance.

Dans la plaine, l'ennemi s'était approché de l'armée française; Latour qui commandait l'aile gauche de Clerfayt, avait dirigé une colonne de ses trou-

pes, pour s'emparer des villages d'Oppau, Friesenheim et Ogersheim, tandis qu'une seconde colonne attaquerait la petite ville de Lamsheim et qu'une autre inquiéterait les Français aux environs de Dürckheim. A dix heures du matin, les généraux Staader et Baillet parurent sur les hauteurs en avant de Lamsheim, avec sept bataillons et quelques escadrons, et ne tardèrent pas à l'attaquer; ce poste était occupé par la 8e division. Les grenadiers de la 207e demi-brigade, qui se trouvaient chargés de la défense de la porte de Geroldsheim, la défendirent avec intrépidité; mais enfin ils furent obligés de céder au nombre et de se retirer. Les paysans ayant aussitôt ouvert cette porte à l'ennemi, il y pénétra rapidement en si grand nombre qu'une partie de ces grenadiers tomba entre ses mains. Dans ce moment une colonne autrichienne, composée de deux bataillons, arrivait sur la gauche de Lamsheim, dans l'intention de tourner la ville; un bataillon de la 207e qui se trouvait dans cette partie, repassa le pont sous la protection de trois pièces d'artillerie, et se reforma en arrière du ruisseau. L'ennemi chercha en vain de pénétrer plus avant, le feu de l'artillerie française l'en empêcha; il essaya plus tard de tourner la position de nos bataillons par leur flanc, mais les marais qui se prolongent le long des rives du ruisseau l'en em

pêchèrent. Les munitions manquèrent à nos troupes, elles durent se retirer dans le bois en arrière; l'artillerie, qui n'avait conservé que celles qui lui étaient nécessaires pour la retraite, repassa aussi les marais; le parc était loin et manquait des chevaux nécessaires pour son service, mais l'ennemi s'arrêta et ne chercha pas à traverser les marais. La journée se termina aussi sur les autres points de la plaine par une canonnade, qui dura jusqu'à la nuit.

Desaix avait cédé du terrain, après avoir disputé long-temps les villages de Flomersheim et Epstein, contre les trois colonnes de Latour. Pichegru n'attendit pas la complète évacuation de son parc de Mutterstadt, pour se retirer sur le Speyerbach. Il fit son mouvement dans la nuit, et le 15 au matin, il était dans sa nouvelle position; mais il n'avait pas le projet d'y rester, quoique cependant elle fut très bonne et qu'il eût pu la défendre sans craindre aucun inconvénient; car l'ennemi ne devait pas tarder à se dégarnir devant lui, pour se porter à la rencontre de Jourdan. Il écrivit, sous la date du 16, de Neustadt à Saint-Cyr qu'il allait repasser en arrière de Landau, en lui prescrivant de suivre le mouvement de son armée et de placer ses deux divisions (les 10e et 11e) dans la vallée d'Anweiler et dans les environs de Pir-

masens [73]. Pichegru révoquait par cette nouvelle disposition, l'ordre qu'il avait donné quelques jours auparavant, de défendre la position de Kaiserslautern avec la plus grande vigueur.

Saint-Cyr vit ce changement avec déplaisir; depuis long-temps il s'était attendu qu'en cas de retraite de l'armée de Mayence, il serait chargé de garder cette position : sans attendre cette circonstance, qu'il était d'ailleurs facile de prévoir, il avait envoyé un officier de son état-major à Kaiserslautern, chargé d'y faire exécuter des travaux qu'il jugeait nécessaires pour lui en faciliter la défense, et ses intentions avaient été remplies. Il espérait relever dans l'armée française la réputation de ce poste, qu'elle devait si souvent occuper, et prouver qu'il y a peu de position dont on ne puisse tirer un bon parti. Mais l'ordre était pressant; l'armée allait abandonner dans la nuit sa position sur le Speyerbach, ce qui aurait compromis le corps qui serait resté à Kaiserslautern.

J'ai déjà dit qu'après la bataille de la Pfrim, rien n'avait obligé Pichegru de se retirer et d'abandonner Mannheim. Après les combats de Frankenthal et Lamsheim, il n'y avait pas plus de nécessité pour lui de continuer le mouvement rétrograde commencé. Il occupait sur le Speyerbach une bonne position, bien connue de tous les

généraux de l'armée, et facile à défendre tant que l'on était maître de Kaiserslautern; elle appuyait en même temps cette dernière position qui donnait la facilité de se lier avec l'armée de Sambre-et-Meuse, du moment qu'elle serait établie sur la Nahe. Il est difficile de connaître le vrai motif qui décida Pichegru à se retirer au delà du Speyerbach; car si c'était la force de l'ennemi qu'il craignait, il devait retrouver le lendemain cette même force devant lui sur la Queich, comme sur le Speyerbach, sans que l'une de ces positions lui donnât plus d'espoir que l'autre; et plus il se retirait, plus il allait rendre ses communications difficiles avec Jourdan, qui tôt ou tard ne pouvait manquer d'arriver au secours de Mannheim. Le terrain qu'on cédait sans combattre, il faudrait bientôt le reprendre en combattant, pour se rapprocher de l'armée de Sambre-et-Meuse, lorsqu'elle déboucherait du Hundsruck. Ainsi, pour expliquer cette détermination de la manière la moins défavorable à Pichegru, je dirai que lui aussi fut entraîné plus loin qu'il ne le voulait, par le mouvement rétrograde qu'il avait imprimé à son armée, après la bataille de la Pfrim. Je dois dire cependant que si, dans quelques divisions de cette armée, on avait remarqué du découragement à la suite des affaires de Mayence, ce découragement

avait cessé; et qu'il ne restait plus que le mécontentement produit par le défaut de subsistances.

On se rappelle que nos administrations avaient fui, au moment de l'attaque de Mayence, dans toutes les directions, et que leur absence laissa les troupes manquer de tout pendant la retraite, ce qui amena de très grands désordres.

Depuis quelques jours, l'ennemi avait fait des fausses attaques sur plusieurs points de la 10e division, et particulièrement sur Franckenstein qu'occupait le général Xaintraille. Le général Delaborde annonçait le 15 que ce poste était forcé, et qu'il craignait que l'ennemi ne fut avant lui à Trippstadt, où il se retirait. J'ai toujours pensé que cet officier-général avait été dans l'erreur, lorsqu'il crut, d'après le rapport de Xaintraille, que Franckenstein avait été pris le 15 par l'ennemi; car c'est dans la soirée de ce jour que l'on reçut à Kaiserslautern la lettre de Pichegru, qui prescrivait les mouvements exécutés le 16, c'est-à-dire, l'évacuation de cette ville. Si l'ennemi a occupé Franckenstein, comme on l'a assuré, ce n'a pu être que pendant peu d'instants; il est même probable qu'il n'a pris que quelques maisons du village, écartées de la route de communication avec Neustadt. La correspondance avec l'état-major général se faisait par Franckenstein, et elle ne fut point interrompue.

Le 16, Saint-Cyr exécuta de grand matin le mouvement prescrit par le général en chef; l'ennemi ne l'inquiéta pas; mais, comme on peut le croire, il ne tarda pas à venir occuper une position aussi importante pour lui, que l'était celle que l'on quittait. Le manque de subsistances excita des mécontentements dans quelques corps de la 11e division, et des actes d'indiscipline des plus répréhensibles dans la 20e demi-brigade, qui nécessitèrent des exemples de sévérité. Quand une armée occupe à l'improviste un pays aussi pauvre que celui d'entre la Lautern et l'Erbach, il est impossible de ne point éprouver de grandes privations dans les premiers jours. Une partie des administrateurs nous avaient rejoints à Kaiserslautern; mais ils n'eurent ni le temps, ni les moyens d'établir un service régulier. Nous nous trouvâmes aussi aux environs de Pirmasens dans la plus grande pénurie de subsistances et de fourrages; mais ensuite, à l'aide des autorités locales, on parvint à établir un parc pour les transports, et le service des vivres se fit, quoique d'une manière précaire. Enfin notre séjour sur l'Erbach permit d'organiser des distributions à peu près régulières; ce qui fit cesser l'indiscipline, et ranima le zèle des troupes.

On a vu qu'à notre arrivée sur la Pfrim, la

correspondance avec l'armée de Sambre-et-Meuse se faisait au moyen d'un parti de cavalerie que commandait l'adjoint aux adjudants-généraux Sorbier; à notre arrivée à Kaiserslautern, on le renforça avec 100 chevaux du 4e de dragons sous les ordres du capitaine Ragot. A notre départ de cette ville, on l'augmenta encore d'un escadron du 21e de cavalerie, en raison de la plus grande distance qui allait séparer les armées; le citoyen Maurice, chef de brigade de ce régiment, fut chargé de commander ce détachement.

Les troupes de la IIe division occupèrent des positions, le long du ruisseau de l'Erbach: la droite à Merzalben, le centre entre Rothalben et Thalfröschen; la gauche à Deltfeld, la cavalerie entre ce dernier village et Deux-Ponts; le quartier-général à Pirmasens. Cette division se liait par sa droite avec la gauche de la 10e, elle occupait par des avant-postes les villages de Leimen, Clausen et Donsitters. La division de Delaborde s'étendait dans la vallée d'Anweiler jusqu'au delà d'Alberschweiler; ses avant-postes à Hochstädt, Steineck et Ramberg. Les 9e, 8e, 5e et 4e divisions occupaient les lignes de la Queich, de Landau à Germersheim; l'avant-garde que Desaix commandait, occupait les villages en avant de ces lignes.

L'ennemi ne tarda pas à suivre le mouvement

rétrograde de l'armée; il vint reconnaître et tâter tous les cantonnements que nous avions dans les villages le long de l'Erbach. Il s'aperçut à la contenance des troupes que l'on était décidé à défendre cette position. Le comte d'Erbach qui commandait les troupes autrichiennes devant la gauche de notre armée, s'était établi à Kaiserslautern; il détacha son avant-garde, sous les ordres du général Nauendorf, à Homburg. Une partie de cette avant-garde, composée du régiment des hulans de Lichtenstein et de deux bataillons des Manteaux-rouges, vint s'établir à Deux-Ponts et parut destinée à tourner la gauche de notre armée, pour l'obliger à un nouveau mouvement en arrière. Le général en chef fit connaître son intention de défendre la position qu'il venait de prendre, jusqu'à la dernière extrêmité; il ne se dissimulait pas que son armée manquait des objets les plus nécessaires. Il annonçait aussi que dans le cas où il serait forcé à la retraite, il ne pourrait rien emmener avec lui faute de chevaux [74].

L'arrivée de l'ennemi à Deux-Ponts, nécessita des changements dans la position des troupes de la IIe division, qui fut obligée d'étendre sa gauche jusqu'à la Blies et la Sarre, en occupant les postes de Hornbach, Bliescastel et Sarrebrück; de sorte qu'elle ne formait plus qu'un cordon, car elle tenait à elle seule tout le terrain qu'avait toujours occupé, dans

les précédentes campagnes, l'armée de la Moselle. Elle pouvait tout au plus éclairer les mouvements de l'ennemi, s'il était dans l'intention de se jeter en force dans cette partie, pour insulter les frontières de France, dans l'espoir de faire rappeler l'armée de Jourdan sur la Moselle. Ce général était à Simmern le 15 novembre, avec les divisions de droite de son armée, et se préparait à marcher en avant.

Pichegru qui n'avait aucune inquiétude pour le front de son armée depuis Landau jusqu'au Rhin, parce qu'il était couvert par les lignes de la Queich, fit appuyer quelques troupes vers Pirmasens. Il tira de la 10e division la 194 demi-brigade, pour renforcer la 11e; il y ajouta quelques jours après le 3e régiment de cavalerie, et comme Saint-Cyr allait avoir une grande étendue de terrain à surveiller, le général en chef le déchargea du commandement de la division Delaborde, qu'il avait eu depuis son arrivée à Kaiserslautern. On fut bientôt en état de juger que le mouvement de l'ennemi sur Deux-Ponts et Homburg, n'était point aussi important qu'on avait pu le croire dans le premier moment; et que son apparition sur Hornbach, Bliescastel, Sarrebrück et Sarre-Louis n'avait d'autre but que de répandre de l'inquiétude, mais surtout de gêner les communications les plus directes des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Comme on croyait cette dernière

en mesure de prendre l'offensive [75], la gauche de celle de Rhin-et-Moselle se disposa à s'en rapprocher; mais l'espérance que l'on avait fondée sur les opérations de Jourdan, pour la délivrance de Mannheim allait s'évanouir, car dès le 27 novembre, des vedettes ennemies annoncèrent sa reddition (1). Elle nous fut confirmée deux jours après par Pichegru qui en informa de suite Jourdan. Celui-ci s'était avancé sur Creutznach le Ier décembre; il en avait délogé l'ennemi en lui faisant 600 prisonniers; tandis que Marceau, parti des environs de Kirn,

(1) Ce serait peut-être ici le cas de dire quelque chose de ce qui s'est passé dans cette place; mais on n'en a jamais rien su à l'armée, et Pichegru, s'il l'a connu, n'en a point parlé. On ne trouve encore aujourd'hui aucunes traces de sa défense, ni au dépôt des fortifications ni ailleurs: c'est un véritable mystère. On sait seulement qu'elle était peu approvisionnée en munitions de guerre et de bouche, et qu'elle n'a, pour ainsi dire, pas été défendue. L'ennemi a établi quelques petits ouvrages, dont on a figuré l'emplacement sur le plan qui a servi pour l'intelligence du siége de la tête-de-pont de Mannheim à la fin de 1794, et qui est placé dans ce volume en tête de l'*Addition*, N° III. Aussitôt que l'armée fut assez éloignée de la place pour ne pouvoir plus correspondre avec elle, celle-ci fut bombardée, et se rendit le 22 novembre. Le choix du général qui la défendit, et les circonstances où se trouvait Pichegru à cette époque, quelques explications fâcheuses trouvées depuis dans la correspondance de Klinglin, ont amené des soupçons de trahison.

s'était avancé sur la Glan, entre Meisenheim et Lauterecken, et se disposait à prendre position sur Alsenz [94].

Après avoir attendu si long-temps, on vit enfin déboucher l'armée de Sambre-et-Meuse sur la Nahe prête à secourir Mannheim; mais cette place était tombée au pouvoir de l'ennemi depuis huit jours. On ne pouvait plus espérer d'autre avantage que celui de rejeter les armées autrichiennes sur la rive droite du Rhin pour se retrouver, comme à l'ouverture de la campagne, maîtres de la rive gauche, et avoir des quartiers d'hiver bien couverts et assurés. Mais ce qui eût été si facile avant la prise de Mannheim, devenait presque impossible après; car Wurmser ayant aussitôt rejoint avec la presque totalité de son armée, le corps de Latour, qui opérait déjà avec celle de Clerfayt sur la gauche du Rhin, s'étendit sur tout le front de celle de Rhin-et-Moselle qui, affaiblie par la perte qu'elle venait de faire de 10,080 hommes à Mannheim, était à peine en état de résister à ses attaques. Dès lors Clerfayt put se porter avec son armée entière contre celle de Sambre-et-Meuse, ce qu'il n'avait pas encore été à même de faire depuis le commencement de la campagne. Rien ne s'opposait plus à ce qu'il obtint des succès sur cette dernière, car elle avait laissé beaucoup de monde en arrière. Jourdan avait marché en septem-

bre sur le Mayn avec six divisions, et s'était cru fort inférieur à Clerfayt; mais il n'était arrivé sur la Nahe qu'avec cinq, ainsi la supériorité de l'ennemi y devra être plus grande qu'elle ne l'avait été sur le Mayn. Si l'on me demande pourquoi il n'arrivait encore qu'avec une partie de ses forces, je répondrai que je n'en sais rien, les chemins n'étant pas plus mauvais pour soixante-dix mille hommes que pour quarante-cinq. J'ai bien entendu dire qu'on se trouvait obligé de couvrir la Belgique; mais comme la meilleure manière de la couvrir était de ne pas s'exposer à être battu, la seule disposition à prendre, selon moi, était d'opposer toutes ses forces à Clerfayt, afin de ne pas éprouver un revers assez marquant pour entraîner la perte de la Belgique, et amener de nouveau l'envahissement de nos frontières. Mais je le répète, je ne connais pas la véritable raison; d'ailleurs, je suis fatigué de donner des conjectures au lieu de réalités, et de vouloir expliquer des faits qui ne peuvent l'être que par un des généraux de cette armée, et peut-être par le chef seul.

CHAPITRE NEUVIÈME.

La gauche de l'armée reprend l'offensive. — Attaque de Deux-Ponts par les Français. — Prise de Homburg et Landstuhl. — Armistice. — Conclusion.

Le 5 décembre, Saint-Cyr, avec la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, se porta sur Deux-Ponts, où il prit position après en avoir chassé l'ennemi. Depuis le commencement de la retraite de Mayence, les Autrichiens avaient acquis une grande confiance; ils ne croyaient plus possible d'être battus par les Français. Elle faillit leur être nuisible à Deux-Ponts, et leur occasiona une perte plus grande qu'une telle affaire ne le comportait; leur infanterie se retira par Nieder-Auerbach, sur Mönsbach et Kirberg, leur cavalerie par la route de Homburg. Les troupes qui défendaient cette ville appartenaient à la gauche de Clerfayt; elles devaient être relevées le lendemain par d'autres de la droite de l'armée de Wurmser.

Le 6, le régiment des hulans de Lichtenstein, qui avait été chassé de Deux-Ponts, fut attaqué de nouveau sur la route de Homburg près du village d'Ei-

nöth ; il voulut résister, mais il fut enfoncé et poursuivi jusque sur le régiment des chevau-légers de Kinsky qui venait le remplacer, et qui dut se retirer avec lui sur Homburg. Ce régiment de chevau-légers appartenait à la division Messaros qui venait de s'établir à Kaiserslautern, Landstuhl etc.; elle faisait partie de l'armée de Wurmser, et remplaçait dans les environs de Kaiserslautern les troupes du comte d'Erbach. Le départ de Nauendorf ne laissait devant l'armée de Rhin-et-Moselle que celle de Wurmser, qui venait de passer, après la prise de Mannheim, sur la rive gauche du Rhin et se prolongeait le long des positions occupées par l'armée de Pichegru (1). Jourdan se trouvait avoir de-

(1) Pour la première fois on vit chacune des armées belligérantes placée exactement devant le front de celle qui devait naturellement lui être opposée; ce furent les généraux allemands qui fixèrent les limites de chacune : Wurmser en s'étendant de la droite à la gauche de celle de Rhin-et-Moselle, et Clerfayt en dirigeant la sienne contre l'armée de Sambre-et-Meuse. Les deux généraux autrichiens avaient fait une meilleure disposition de leurs troupes; ils avaient beaucoup de monde dans le Palatinat où l'on devait combattre, et ils en avaient peu le long du Rhin où ils se trouvaient en observation. Les armées françaises étaient au contraire supérieures en forces aux ennemis sur les bords du Rhin, où, pour le moment il n'y avait rien à faire, et où l'on avait plus besoin de lunettes que de canons; mais par cette raison, elles étaient de beaucoup inférieures à l'ennemi où il fallait se battre, c'est-à-dire, sur la Nahe et la Queich.

vant lui 60,000 hommes des troupes de Clerfayt; et comme il avait avec lui seulement 45,000 hommes, il courait risque de voir sa position de la Nahe tournée par sa droite, et même de se voir prévenu sur la Moselle par Clerfayt, si ce général voulait profiter des avantages que lui donnait la supériorité de ses forces sur celles de Jourdan. Les efforts de Pichegru, dont l'armée était considérablement diminuée par les pertes de la campagne, pouvaient à peine contenir Wurmser, et l'empêcher d'envoyer des secours à Clerfayt.

Saint-Cyr avait reçu du général en chef l'ordre de faire tous ses efforts pour rejeter sur Kaiserslautern les troupes qui occupaient Homburg, Landstuhl et autres villages plus ou moins rapprochés de la IIe division, avec l'avis qu'il serait secondé dans cette attaque par le général Delaborde qui se dirigeait sur Trippstadt [76]. Il forma trois colonnes : celle de droite aux ordres de Lecourbe, devait se porter dans la matinée du 10, sur les villages de Heltersberg, Hermersberg et Weselberg, d'où elle devait pousser un avant-poste à Schopp pour éclairer le chemin de Kaiserslautern, et un autre sur les hauteurs de Schmalenberg, pour se lier avec les troupes de la 10e division, qui marchaient sur Trippstadt. Lecourbe avait ordre de rejeter sur Kaiserslautern les avant-postes autrichiens, qu'il

trouverait dans cette partie. La brigade de gauche, sous les ordres de l'adjudant-général Heudelet, devait se porter sur Homburg, s'en emparer et prendre position en avant de cette ville sur la route de Landstuhl, près du village de Vogelbach. Saint-Cyr conduisit celle du centre par les hauteurs de Käshofen et Rosenköpfchen sur Martinshöhe; cette colonne culbuta les postes que l'ennemi avait sur ces hauteurs : quelques cavaliers et environ 150 hommes d'infanterie furent faits prisonniers en défendant ce dernier village, pour protéger la retraite de la cavalerie autrichienne, qui se trouvait vivement pressée par la nôtre. L'ennemi s'étant retiré de toutes parts vers Kaiserslautern, nos troupes prirent position à Martinshöhe ainsi qu'à Homburg.

Lecourbe avait eu quelques succès dans la journée; il avait fait une quarantaine de prisonniers, et avait vu fuir l'ennemi devant lui [77]. Le 11, pensant être bien appuyé sur sa droite par la 10e division qu'il croyait à Trippstadt depuis la veille, il se porta en reconnaissance avec sa droite, dans la direction de Schopp à Kaiserslautern. Il supposait la distance plus grande, au point que sans s'en apercevoir, il se trouva au débouché du bois devant cette ville; et par surcroît d'accident le malheur voulut que Xaintraille qui commandait la brigade de droite de la 10e division à Hochstädt, ayant craint

de manquer de munitions, au lieu d'en faire venir, comme cela eût été facile, s'était retiré dans la gorge d'Anweiler, ce qui força Delaborde à retirer sa brigade de gauche sur le village de Leimen. Par ce mouvement rétrograde de la 10e division, la droite de Lecourbe restant à découvert, l'ennemi s'était aussitôt reporté à Trippstadt, et il occupait déjà cette position, quand Lecourbe parut devant Kaiserslautern; aussi ce général eut-il beaucoup de peine à se tirer de l'embarras où il se trouvait, et qui fut aggravé par la retraite de la 10e division, qu'il n'avait pu prévoir. L'ennemi le suivit, l'épée dans les reins, à Schopp; il fut ensuite assailli sur ses derrières par les troupes autrichiennes qui s'étaient d'abord portées à Trippstadt : il perdit dans ce village une centaine d'hommes de la 35e demi-brigade. Il se retrouva plus tard dans le même embarras à Fischbach; il passa au travers des ennemis qui l'entouraient, et ne dut son salut qu'à son courage et à la valeur de ses troupes. Il prit position avec sa droite en arrière de Burgalben; sa gauche qui était restée à la hauteur du centre de la division, ne fut point inquiétée dans sa retraite et se retira sur Thal-Eschweiler [78 et 79].

Le parti de cavalerie commandé par le chef de brigade Maurice, qui se trouvait entre notre gau-

che et la droite du général Marceau, avait été obligé de se replier sur Sarrebrück; il fut dirigé de nouveau sur Cusel, dès que nous fûmes maîtres de Homburg, ce qui aurait rendu notre correspondance plus courte avec l'armée de Sambre-et-Meuse; mais elle ne devait pas durer long-temps. Le premier rapport qu'il nous fit, fut d'annoncer que cette armée avait été battue et forcée de se retirer. Pichegru ne voulut d'abord pas y croire, d'après les espérances qu'il avait reçues de son collègue; mais il crut cependant devoir différer l'attaque qu'il avait donné ordre à Saint-Cyr, de faire sur le général Messaros qui occupait la position de Kaiserslautern. Cette attaque devait avoir lieu le 14 décembre [80]. Il ordonna de la différer jusqu'au 18, espérant que dans cet intervalle, il apprendrait quelque chose de positif de Jourdan. En effet le 16, il avait reçu de ses nouvelles: on ne lui parlait que d'un échec éprouvé par Marceau, qui l'avait obligé de repasser à Kirn, sur la rive gauche de la Nahe. Pichegru prescrivit de nouveau à Saint-Cyr d'attaquer la position de Kaiserslautern le 18 [81]. Quoique le général en chef eût appris depuis quelque temps la reddition de Mannheim, il voulait prendre l'offensive pour favoriser les opérations de l'armée de Jourdan, en empêchant Wurmser de seconder les efforts

de Clerfayt. Pichegru espérait encore reprendre tout le terrain situé sur la rive gauche du Rhin, si son collègue parvenait à obtenir des succès.

En conséquence de ces dispositions, Saint-Cyr s'était avancé sur Landstuhl le 17, pour se trouver le lendemain en mesure d'attaquer Kaiserslautern, pendant que la 10e division s'avancerait par Trippstadt sur Hochspeyer et Franckenstein. Les troupes autrichiennes qui occupaient Landstuhl, tournées par les hauteurs, n'avaient pu faire une grande résistance. On les suivait sur la route de Kaiserslautern, quand on reçut une lettre de Pichegru, lequel ayant appris de Jourdan qu'il s'était retiré sur Simmern, dans la crainte d'être tourné par sa droite, ordonnait de regarder son ordre d'attaque sur Kaiserslautern comme non avenu [82]. Mais Pichegru n'ayant pas assez bien calculé le temps qui lui était nécessaire pour que sa gauche fût prévenue assez tôt, il faillit arriver un évènement fâcheux.

Le 18 au matin, Saint-Cyr se portait avec son centre et sa gauche par la grande route de Landstuhl sur Kaiserslautern; le général Lecourbe devait se porter sur cette ville par le chemin de Schopp, et se réunir à lui avant de commencer l'attaque. D'après les dispositions du général en chef, la 10e division devait marcher par Trippstadt sur

Hochspeyer et Franckenstein. Lecourbe, qui craignait la répétition de ce qui lui était arrivé dans la journée du 11, par l'abandon de Trippstadt, ne voulut point mettre ses troupes en mouvement sur Kaiserslautern, qu'il ne fût assuré de la marche du général Delaborde; mais à peu de distance de cette ville, Saint-Cyr reçut enfin la lettre de Pichegru et dut commencer aussitôt son mouvement rétrograde. L'ennemi, qui se voyait tranquille sur tout le front de l'armée, aurait pu réunir les troupes nécessaires pour battre la 11e division; mais il n'en fit rien et ne chercha pas sérieusement à troubler la retraite, qui s'opéra en bon ordre; la gauche avec Heudelet sur Vogelbach et Homburg, le centre de la division sur les hauteurs de Käshofen, Lecourbe à la hauteur de la 10e division. Ce mouvement fut le dernier de la campagne [83 et 84].

Un parlementaire vint proposer un armistice au général Saint-Cyr, qui répondit qu'il n'avait pas de mission pour entamer une affaire de cette nature, mais qu'il ferait part de cette proposition au général en chef : il le fit, et Pichegru qui n'eut pas l'air de s'en soucier, ne répondit point. D'un autre côté, des propositions semblables ayant été faites à Jourdan, il les accepta à condition que cela conviendrait à Pichegru.

Cet armistice vint fort à propos; car il tira Jourdan d'une position extrêmement fâcheuse; sa droite était entièrement tournée, ses ponts sur la Moselle menacés, tandis qu'il se trouvait acculé dans le Hundsruck, où il avait été forcé de se retirer depuis le 12. Il avait été obligé de placer un corps à Morbach pour couvrir ses ponts et se ménager une retraite; ce poste était suffisant contre des partis, mais non contre une attaque réelle, s'il fût entré dans les desseins de l'ennemi de la tenter. Mais il paraît que celui-ci ne voulut que lui donner de l'inquiétude; car il se retira le 17 à l'approche des troupes des généraux Marceau et Naleche, que Jourdan avait dirigés sur Sulzbach et Stipshausen. Les inquiétudes que ce dernier avait conçues pour sa droite étaient bien fondées; mais dans le même temps, on lui en donnait d'imaginaires pour sa gauche, en lui parlant de tentatives de l'ennemi sur le bas Rhin. Au moment où la presque totalité des forces de son adversaire se trouvaient sur sa droite et en face de lui, on lui inspirait des craintes pour ses places de la Meuse; de sorte qu'il fut au moment d'abandonner un corps sur la Moselle et de se jeter sur le bas Rhin pour les couvrir; quand heureusement le 21 décembre, le général autrichien Kray vint mettre fin à ses dangers, en lui proposant, au nom de

Clerfayt, l'armistice qu'il s'empressa d'accepter. Cet armistice fut, pour le général autrichien, l'objet de critiques amères, et on l'a regardé comme le motif de son rappel.

Nous vîmes passer à Deux-Ponts un adjudant-général de l'armée de Sambre-et-Meuse, et un officier supérieur autrichien de celle de Clerfayt, qui se rendaient au quartier-général de Pichegru; ce dernier n'osa pas refuser ce que son collègue avait accepté, et l'armistice fut conclu. Il fut illimité; mais on était convenu que si l'une des parties voulait le rompre, elle serait obligée d'en avertir l'autre dix jours avant de recommencer les hostilités; qu'en attendant, les troupes des deux armées garderaient les positions qu'elles occupaient, lors de la conclusion de l'armistice, qui fut ratifié par les gouvernements respectifs.

Pichegru donna ordre de faire rétrograder la plus grande partie de sa cavalerie qui ne pouvait plus subsister sur la ligne occupée par l'armée, en raison de l'épuisement total des fourrages; on l'envoya cantonner en Alsace et en Lorraine. Mais il ne fit aucune disposition pour l'infanterie qui dut rester dans les lignes de la Queich et la vallée d'Anweiler; éprouvant toutes les privations qu'on pouvait si facilement lui épargner, en la cantonnant, comme la cavalerie, dans les

pays qui n'avaient pas souffert; pourvu qu'on ne l'éloignât pas à plus de dix marches ordinaires de troupes, c'est-à-dire à plus de trente lieues. C'est ce que fit Saint-Cyr pour sa division, sans même consulter le général en chef, tant cette mesure lui paraissait convenable! Il laissa seulement les postes nécessaires pour garder les villages répandus sur la ligne qu'il occupait, et ne conserva qu'une demi-brigade à Deux-Ponts, où il établit son quartier-général. Ses troupes profitèrent de suite des avantages de l'armistice, pour se refaire dans de bons cantonnements des fatigues de la campagne. On ne pouvait concevoir pourquoi Pichegru n'adoptait pas le même système pour toutes les troupes de l'armée: Saint-Cyr s'attendait à être blâmé par son chef; mais soit qu'on eût craint de mécontenter les troupes, ou pour toute autre raison, il n'en fut rien, et on ne lui en dit pas un mot.

Le général en chef établit son quartier-général à Haguenau; mais il se tint de sa personne à Strasbourg, s'abandonnant aux plaisirs et même, d'après ce que j'ai appris dans le temps, à de honteuses débauches; pendant que son armée, campée dans la boue ou sur la neige, manquant même de paille de couchage, souffrait sans raison

dans les lignes de la Queich toutes sortes de privations [1].

On doit se rappeler ce que j'ai dit des correspondances de ce général avec le prince de Condé, et des projets que les Autrichiens firent échouer pendant la campagne qui venait de finir. Il n'y a pas de doute que les intrigues de Pichegru prirent, pendant son séjour à Strasbourg, une nouvelle activité. Personne de nous ne s'en doutait cependant; et ce fut seulement, comme nous l'avons déjà observé, pendant la campagne de 1797 que ces intrigues nous furent connues. Jusqu'à présent j'ai défendu

[1] On ne savait que penser de la conduite si extraordinaire de Pichegru. Un jour Desaix fut le trouver pour le solliciter de faire cesser les souffrances de son armée, en profitant de l'armistice, pour cantonner ses troupes qui commençaient à murmurer sur la situation dans laquelle on les laissait, sans aucune nécessité. Il me raconta à Deux-Ponts, où il vint me voir quelque temps après, qu'il avait eu beaucoup de peine à parvenir auprès de Pichegru, et que pressé par l'importance des communications qu'il voulait lui faire, il avait enfin réussi à pénétrer jusqu'à lui. Il le trouva dans un état tel, qu'il fut honteux d'être entré dans cette maison; Pichegru le fut encore plus, au point qu'il se mit en colère contre Desaix, pour qui il avait cependant une grande estime et de la reconnaissance...... Celui-ci sortit aussitôt, en se promettant de ne plus remettre les pieds chez Pichegru.

les opérations militaires de Pichegru contre l'inculpation de trahison; mais quand on le voit, sans aucune nécessité, profiter d'une armistice pour laisser périr son armée de faim et de misère, les faits parlent si haut, qu'il est impossible de se refuser à leur évidence. Je regarderai donc cette époque comme celle où Pichegru a irrévocablement consommé sa trahison, si l'on ose aujourd'hui qualifier de ce nom, les machinations d'un général en chef qui, ne croyant pas pouvoir entraîner son armée dans la révolte contre le gouvernement établi, voulait employer l'armistice qu'il s'était vu obligé de consentir, pour la détruire par les privations que lui faisait éprouver son séjour dans les lignes de la Queich, ou la mettre hors d'état de commencer une nouvelle campagne au printemps. Dans une des pièces de la *Correspondance de Klinglin*, que nous donnons à la suite de ce mémoire [86], se trouve ce passage : « Pichegru ne croit pas que » la trêve soit rompue de sitôt; il n'en est pas » question de son côté, il se gardera bien d'y provoquer, et il fera même, s'il le peut, qu'elle soit » prolongée, vu que c'est le sûr moyen de réussir » dans ses projets; il ne voit pas la possibilité » que le gouvernement paye les troupes en numé» raire, il croit qu'il en trouvera à peine assez » pour le strict nécessaire et encore cela n'ira-t-il

» pas loin. *Cependant les troupes manquant pendant » la trêve*, les assignats continueront à perdre et à » être donnés en solde, et le mécontentement s'ac- » croîtra en proportion........ Pichegru pense que » c'est pour le mieux et pour la perte du gouver- » ment actuel de France, si la trêve dure et si de » part et d'autre on ne la rompt pas, etc. »

Dans une autre pièce du même recueil que nous donnons également [87], on lit ce passage encore plus clair : « Je remarquais cependant à Pichegru » que nous avions sujet d'être inquiets, en cas » qu'on le destituât, et qu'alors le prince de Condé » et les Autrichiens seraient fort embarassés sur » le parti qu'il y aurait à prendre....... Voilà, me » répondit-il, définitivement la marche qu'il y aura » à tenir : *De toute manière, c'est du plus grand » intérêt pour les Autrichiens et le prince de Condé, » je le réitère bien positivement, de ne pas lever cette » trêve arbitraire et illimitée, qui déjà nous a fait » le plus grand mal, puisque l'armée n'a pas osé » quitter les environs du sol de la dernière campa- » gne..... D'où viennent les magasins pour siége » vidés, la pénurie, le dégoût du soldat, etc. Plus » cette trêve durera ainsi, et mieux ce sera;* mais on » sent bien que le premier qui s'en dégoûtera, ce » sera notre gouvernement..... C'est alors qu'il faut » déjà être prêt à agir et ne pas perdre une minute

» après les dix jours de grâce, car les nôtres se
» proposent bien aussi de commencer aussitôt,
» *mais il faut les prévenir, et tomber dessus le plus*
» *rudement possible, comme aussi sur Jourdan en*
» *même temps*..... Mais dans le cas que je sois des-
» titué, alors cela changerait la thèse, et peut-être
» pour le bien de la chose, faudrait-il que les
» Autrichiens levassent la trêve, pour, conjointe-
» ment avec le prince de Condé, tomber dessus le
» plus tôt possible, etc. »

Qui pourrait concevoir qu'un général qui avait eu jusqu'alors la confiance du gouvernement et celle de son armée, en raison des talents et du patriotisme qu'on lui supposait, ait pu tenir ce langage, qui décèle un caractère infernal? Car enfin un général qui cherche à faire détruire son armée, ne peut-il pas être assimilé à un père qui voudrait détruire ses enfants? En supposant qu'il eût changé les opinions qu'il avait jusqu'alors manifestées avec un zèle si ardent, sans y être obligé pour sa conservation, puisqu'il était loin d'appartenir aux castes privilégiées, l'honneur lui commandait de quitter son commandement, avant de servir une autre cause quelle qu'elle fût. Dans nos temps de divisions, on a malheureusement trop de preuves de l'inconstance des hommes; on en a vu beaucoup changer de parti, mais

aucun d'eux a-t-il été aussi loin? Dumouriez avait au moins stipulé avec les Autrichiens des conditions, qui assuraient la rentrée des troupes qu'il avait en Hollande. Au reste, la cause que Pichegru eut l'air de servir triomphe aujourd'hui, et l'on croit faire un acte de reconnaissance en érigeant sa statue sur une place publique, quand on n'a pu obtenir l'agrément de l'autorité, pour rendre un tel honneur à la mémoire de Kleber. Les générations qui doivent nous succéder, jugeront.

Je n'ajouterai que quelques mots pour indiquer ce que je pense de la conduite de ce général. On sait qu'en 1793, il présidait la société populaire de Besançon, et que cette circonstance fut le principe de son avancement militaire. Pendant la première campagne qu'il fit à l'armée du Rhin, ses allures étaient celles d'un véritable républicain; il en fut de même en 1794 en Hollande; mais ensuite le luxe remplaça la simplicité qui l'avait jusqu'alors distingué. Il eut, dit-on, la générosité de refuser une pension considérable que lui offraient les États-généraux, disant qu'il n'en avait pas besoin, puisqu'il appartenait à une république grande et généreuse qui saurait le récompenser. Il revint en 1795 à l'armée du Rhin; on lui avait fait à Paris un bon accueil, mais on ne lui parla d'autres récompenses que de celles en

usage dans les républiques, et qui ne pouvaient nullement soutenir le luxe dans lequel il se complaisait, ni satisfaire les plaisirs coûteux auxquels il s'abandonnait. Il avait amené de belles voitures et une quantité de chevaux magnifiques dont on l'avait gratifié en Hollande; mais il fallut bientôt et successivement les vendre, pour satisfaire aux dépenses de ses besoins nouveaux. Ces faibles ressources furent bientôt épuisées; il devint morose, le chagrin s'empara de lui au point qu'il ne pouvait le cacher; des intrigants venus de la Suisse jugèrent le moment favorable, et Fauche-Borel triompha de sa vertu.

Je ne partage pas l'opinion de ceux qui croyent que la conduite de Pichegru fut l'effet d'une conviction nouvelle, et qu'il voulut servir la cause de la dynastie des Bourbons, dans l'intérêt de la France. Il avait trop de lumières et de pénétration pour ne pas savoir qu'à cette époque, il était impossible de s'employer utilement pour elle, surtout dans nos armées qui avaient alors contracté des idées de liberté et d'amour de la patrie qu'elles auraient jugées incompatibles avec la réussite des projets qu'on peut supposer à Pichegru. Je pense donc que le seul motif qui l'entraîna fut le besoin impérieux d'argent; je dirai de plus que j'ai la conviction qu'en offrant ses services à la maison de

Bourbon, il était persuadé qu'il ne pourrait rien faire pour elle; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter l'argent du prince de Condé et surtout celui de l'agent anglais Wickham (1).

Le gouvernement avait attendu des succès sur le Rhin; il n'eut que des revers. Peut-être conçut-il quelques soupçons sur la conduite de Pichegru; ce qui est certain, c'est qu'il ne tarda pas à le rappeler à Paris; mais il crut devoir le ménager. On lui offrit l'ambassade de Suède qu'il n'osa accepter, dans la crainte de mécontenter le prince qu'il avait promis de servir. Desaix prit le commandement par *interim* de l'armée; le premier ordre qu'il donna fut pour faire cantonner les troupes restées dans les lignes de la Queich; ce qui permit de leur accorder enfin un peu de repos.

Nous avons fréquemment annoncé que le but de cet ouvrage était de signaler les bonnes opérations comme les fautes des gouvernements et de leurs généraux; car on peut dire avec l'orateur romain que « le passé instruit l'avenir. » Ici, notre tâche sera

(1) Les personnes qui désireraient plus de renseignements sur la conduite de Pichegru, dans les années 1795 et 1796, les trouveront dans le recueil curieux dont nous n'avons pu donner que quelques extraits, et qui est intitulé: *Correspondance trouvée le 2 Floréal an V, à Offembourg, dans les fourgons du général Klinglin.* Paris, imprimerie de la République, pluviose an VI, 2 vol. *in*-8°.

plus pénible; car nous n'avons pour les opérations de la campagne de 1795, que des fautes à relever.

Les premières auxquelles je m'attacherai, proviennent du gouvernement seul. Je veux parler du dénûment et de l'abandon dans lesquels il a laissé ses armées, après la belle campagne de 1794, qui avait consommé un grand nombre d'hommes de toutes armes et une grande partie de leur matériel. Il en résulta que ces armées ne purent entrer en campagne que très tard, et lorsqu'il ne restait plus assez de temps pour exécuter le plan imposé à leurs généraux. Les fautes qui suivirent sont aussi graves. La première est celle d'avoir constitué la guerre sur une ligne d'une immense étendue, en prescrivant à Pichegru de faire son passage dans le haut Rhin et à Jourdan d'effectuer le sien sur le bas Rhin, au-dessous de Düsseldorf. La seconde, c'est de n'avoir pas fait concourir à l'exécution de ce plan l'armée du Nord, qu'on laissa inactive en Hollande, quand elle aurait pu, par sa réunion aux deux autres armées, donner une supériorité suffisante pour leur assurer des succès et remédier ainsi aux défectuosités du plan de campagne. Il fallait qu'à mesure que l'armée de Sambre-et-Meuse remonterait le Rhin, celle du Nord fut chargée de la remplacer, qu'elle observât les garnisons des places et entr'autres celle de Mayence. De cette manière, les armées

de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse auraient acquis assez de supériorité sur Wurmser et Clerfayt pour les forcer à se retirer jusqu'au Danube; ce qui eût permis de bien établir la guerre sur la rive droite du Rhin, de faire le siége ou le blocus de Mayence, et de préparer pour le début de la campagne suivante des succès capables d'obliger l'Autriche à faire la paix. Car il était à peu près certain qu'une fois les Français bien établis au-delà du Rhin, elle se verrait abandonnée de tous les princes de l'Empire, qui n'attendaient que ce moment pour s'en détacher et faire leur paix, à l'imitation de la Prusse [88]. On doit encore reprocher au gouvernement français d'avoir affaibli l'armée de Rhin-et-Moselle, qui avait à combattre dans le haut Rhin celle de Wurmser, et les troupes de Clerfayt réparties de Bingen à Philippsbourg, y compris la garnison de Mayence: et cela, quand notre frontière d'Italie n'était nullement menacée; car à cette époque, non plus qu'à aucune autre, les Autrichiens n'ont pas songé à faire une attaque sérieuse dans cette partie.

Après avoir loué nos généraux pour la résistance qu'ils ont opposée au gouvernement, en refusant d'entrer en campagne avec des armées aussi dépourvues, on doit regretter qu'ils n'ayent pas soutenu plus long-temps cette lutte patriotique, aux

risques d'un rappel ou d'une destitution, dont la France leur aurait su gré, et qui ne pouvait qu'augmenter la gloire qu'ils avaient acquise en combattant l'ennemi. Car c'est aussi le combattre que de résister à des mesures qui peuvent causer d'aussi grands dommages à la patrie. Remarquons que cette lutte n'aurait pas dû se borner à réclamer les moyens dont ils manquaient; elle devait avoir aussi pour but d'exiger la rectification du plan vicieux dont on leur imposait l'exécution. Sur cette matière, ils avaient le droit de parler plus haut qu'Aubry et Letourneur.

Je crois devoir me borner à ces observations sur les premières dispositions qu'il eut fallu faire avant l'ouverture de la campagne de 1795, pour obtenir les succès qu'on était en droit d'attendre des armées françaises de cette époque, et que ceux de la campagne précédente devaient surtout faire augurer. Si les premières dispositions, qui forment la partie la plus essentielle et la base d'un plan de campagne, sont vicieuses, on ne peut rien attendre d'heureux de son exécution. Un général en chef est d'autant moins excusable de les négliger que, quoique la plus importante partie d'une opération, elle est cependant la plus facile pour lui. Il a toujours le loisir nécessaire pour la bien concevoir; il opère seul dans son cabinet, à l'abri des injures du temps

et de toute espèce de danger. Il peut, s'il le juge nécessaire, s'entourer de conseils. Les grandes difficultés sont réservées pour l'exécution. C'est là qu'il s'en présente en foule et de toutes sortes, au point qu'il est très difficile de faire exécuter les meilleures dispositions; mais, pour les mauvaises, à moins de faveurs toutes particulières de la fortune, cela devient impossible, et les premières fautes entraînent toutes les autres.

Je ne crois pas devoir rappeler celles d'exécution que j'ai signalées dans la narration de la campagne de 1795. Elles furent en assez grand nombre, depuis l'ouverture jusqu'à la bataille de la Pfrim. A partir de cette époque on peut ne plus regarder la continuité de nos revers comme le résultat des fautes du gouvernement ou des généraux; on est tenté de les attribuer à la trahison qui pesa sur l'armée de Rhin-et-Moselle jusqu'au départ de Pichegru, moment où Desaix put sortir notre infanterie des lignes de la Queich, où son chef la tenait, à dessein de la faire révolter contre le gouvernement, ou pour faire périr de faim, de froid et de misère ceux que le fer de l'ennemi avait épargnés. Sans doute aussi il est permis d'expliquer par cette connivence coupable, la pensée qu'eut Clerfayt de demander un armistice et d'arrêter sa marche, au moment où nous étions si loin de nous y attendre.

La fin de cette campagne coïncida avec celle du gouvernement de la Convention, qui se montrait avec tous les signes de la décrépitude. L'avènement du gouvernement directorial donnait des espérances pour la campagne suivante; Carnot en faisait partie. On s'attendait à une meilleure disposition des forces de la France, à voir plus de sagesse dans le plan des opérations et plus d'accord entre les généraux en chef de nos armées.

ADDITIONS.

N° I.

RELATION DES AFFAIRES DU SCHÆNZEL ET DU BLÖDERSBERG,

PAR UN OFFICIER PRUSSIEN, TÉMOIN OCULAIRE.

Extrait du *Magasin des évènements militaires*, T. VI.

De certaines contrées désertes que la nature semble avoir traitées en marâtre, ne parviennent à la connaissance des hommes éloignés que par des évènements guerriers. C'est ainsi que les Romains connurent peu les Alpes jusqu'à ce qu'Annibal se fut frayé un chemin dans ces montagnes pour descendre en Italie. Dans les temps modernes, la *caverne vétérane* ne dut sa célébrité qu'à la défense héroïque du colonel de Stein.

Une montagne inconnue aux Allemands est située dans la chaîne des Vosges, près de Saint-Martin et d'Edenkoben. Là des chemins presqu'impraticables se croisent, venant des lieux nommés ci-dessus, et se dirigent vers Leimen, Trippstadt,

Anweiler, etc. Cette montagne est appelée Schänzel par les habitants de cette contrée. On prétend que dans la guerre de 30 ans, une partie des troupes du duc Bernard de Weimar a occupé cette position, après que ce prince se fut séparé des Suédois à la suite de la bataille de Nördlingen, pour diriger sa marche vers l'Alsace. Il paraît que le nom de Schänzel, donné à cette montagne, provient d'un épaulement que les troupes du duc élevèrent du côté de la vallée de Modebach. Cette montagne a acquis quelque célébrité dans la guerre actuelle, en 1794, par les combats que se livrèrent les Prussiens et les Français; sa perte contribua à la retraite des alliés.

La campagne de cette année avait été ouverte dans les Pays-bas de la manière la plus brillante pour les alliés. Après l'issue malheureuse de l'attaque du 26 avril, les armées françaises, menacées de toutes parts, se trouvèrent hors d'état de s'opposer au siége de Landrecy; cette place se rendit le 30 avril. Mais dès ce moment un orage menaçant les armées alliées se formait à l'ouest, et le sort de la guerre mit un terme à leurs progrès. Le 25 avril, les Français pénétrèrent en West-Flandre, prirent Menin et Courtray; d'un autre côté ils se préparèrent sur la Sambre à cette suite non interrompue de combats sanglants, dont la

prise de Charleroy et la retraite des alliés furent la suite.

L'armée combinée du Rhin ouvrit plus tard la campagne. Kaiserslautern fut enlevé aux Français le 23 mai; les Autrichiens et les Prussiens, après avoir expulsé l'ennemi des lignes du Speyerbach, prirent une position derrière ce cours d'eau. Dès ce moment les opérations des alliés furent arrêtées; par la prise de Kaiserslautern, l'ennemi se trouva repoussé sur son propre territoire; menacé par les corps alliés établis sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, il se vit dans la nécessité d'appeler des renforts des armées des Alpes, du Nord et des Ardennes. L'Autriche était décidée à opérer sérieusement de ce côté et à gagner autant de terrain que possible; mais manquant d'artillerie de siége, on se trouva arrêté par les places de Landau, de Bitche et de Sarre-Louis. Si on voulait éviter de commencer par la prise du camp de Hornbach et de porter l'armée dans les environs misérables de Pirmasens, il ne restait qu'à prendre l'ancienne position près de Landau . on s'arrêta à ce parti.

La position du corps autrichien se trouvait déjà avancée jusqu'à Heiligenstein, mais par ce mouvement on avait dégarni l'aile droite. Pour obvier à cet inconvénient, les Prussiens cédèrent aux ins-

tances des Autrichiens et avancèrent également. Le prince de Hohenlohe se trouva placé sur les hauteurs situées derrière Wenningen et Edenkobe. Les communications avec l'armée principale se dirigeaient à travers les montagnes par le Schänzel, par Sazzersheim, Steineck, Johanns-Kreutz, etc., vers Trippstadt et Kaiserslautern.

Après avoir évacué Kaiserslautern, les Français ne restèrent point dans l'inaction. Ainsi que les alliés, ils avaient résolu d'occuper leurs adversaires, afin de les empêcher d'envoyer des renforts du côté des Pays-bas; leur armée des Ardennes, dont les opérations devaient donner des inquiétudes aux alliés pour le sort des Pays-bas, redoubla ses attaques. Les Français atteignirent à la fin de juin le but de leurs efforts sanglants sur la Sambre par la prise de Charleroy. Il fut dès lors facile de prévoir (en considérant les forces supérieures de l'ennemi et les grandes pertes des alliés), que la campagne se terminerait par l'évacuation totale des Pays-bas. Pour remédier jusqu'à un certain point à ce triste état de choses, il ne restait d'autre ressource que d'envoyer sur le champ de nombreux renforts de l'armée du Rhin à celle du Nord; mais ce moyen ne pouvait être employé qu'en sacrifiant la défense de ce premier côté. Les Français ayant forcé les alliés à opérer lentement leur retraite,

s'étaient trouvés à même de détacher une partie de leurs forces pour augmenter celles de leur armée du Rhin (1); ainsi en s'affaiblissant, les alliés leur eussent donné plus de moyens de prendre l'offensive, peut-être sans rien changer dans les Pays-bas. On apprit bientôt qu'il n'y avait pas trop de forces du côté du Rhin.

Après s'être frayé dans les Pays-bas le chemin de leurs opérations, les Français passèrent de notre côté de la défense à l'attaque. Le 2 juillet, leur armée s'avança en trois colonnes par la vallée d'Anweiler, par Pirmasens et par Deux-Ponts, pour attaquer toute la chaîne de l'armée prussienne. Une partie de cette dernière s'était mise précédemment en possession des hauteurs de Bann, Landstuhl et Queitersbach; les postes de Saukopf et de Johanns-Kreutz étaient occupés par le général Kleist; le corps du général Courbière avait pris possession de Trippstadt. L'ennemi dirigea son attaque principale sur ce dernier point. Pendant qu'une de ses colonnes attaquait le corps du prince de Hohenlohe et les Autrichiens, et qu'une autre se tournait du côté de Martinshöhe, afin de

(1) L'auteur prussien est ici dans l'erreur : l'armée du Rhin ne reçut aucun renfort de celle du Nord.

Cette note et les suivantes sont de l'Éditeur.

partager l'attention des Prussiens, la colonne du centre se jeta sur Trippstadt; un détachement de la première colonne se forma contre Johanns-Kreutz. Heureusement que les intentions de l'ennemi furent pénétrées à temps; en conséquence le poste de Trippstadt fut renforcé par onze bataillons et neuf escadrons; on prit toutes les mesures possibles pour ôter à l'ennemi les moyens de le forcer. Cependant celui-ci sut si bien profiter de ce terrain de chicane que, quoiqu'il échouât dans ses attaques, il ne fut point forcé de se retirer.

Le prince Hohenlohe avait battu la colonne de l'aile droite des Français, Kleist de son côté les avait également repoussés; mais à Trippstadt, leurs attaques continuèrent. Les tirailleurs français postés derrière un défilé dans un bois très fourré, inquiétèrent pendant près de deux jours nos troupes, auxquelles le terrain n'aurait point permis d'attaquer l'ennemi de front. Enfin une manœuvre habile, exécutée par Kleist contre le flanc droit de l'ennemi, mit ce dernier dans la nécessité de se retirer de ce point; il se reporta dans sa position de Pirmasens; les troupes prussiennes prirent également leur ancienne position.

L'issue de cette affaire ne fut pas de nature à donner de la sécurité pour l'avenir. Il est vrai que l'ennemi a échoué dans son projet d'obliger notre

armée toute entière à se retirer, en ne forçant qu'un seul poste; mais il n'éprouva point une défaite assez considérable pour perdre toute envie de renouveler ses tentatives.

Les Français venaient de recevoir quelques bataillons de renfort de l'armée des Alpes; ils tirèrent sur le champ parti de ces troupes habituées à combattre dans les montagnes ([1]). Sachant que les manœuvres prussiennes ne pouvaient être appliquées à ce terrain montueux, l'ennemi résolut de tenter une attaque générale sur le Johanns-Kreutz et sur le Schänzel.

Le 12 juillet vers midi, le général Voss, commandant le poste du Schänzel, à la tête de trois bataillons, eut avis du prince Hohenlohe que le même jour il recevrait une visite de l'ennemi : aussitôt ce général envoya les tirailleurs du bataillon des grenadiers de Schladen, et bientôt après deux compagnies du même bataillon, pour renforcer le poste du Kiesselberg qui domine le Schänzel, et en assurer la possession. A sept heures du matin, on vit un corps ennemi de plusieurs bataillons passer la vallée de Modebach, venant des montagnes du côté de Ramberg; l'ennemi conti-

([1]) L'auteur se trompe encore ici: les premiers bataillons de l'armée des Alpes n'arrivèrent à celle du Rhin que le 14. Ils entrèrent aussitôt en ligne dans la plaine de Kürweiler.

nuait sa marche derrière une montagne, il était impossible de prévoir s'il gagnerait la plaine ou si son mouvement avait une attaque pour but. En conséquence le major de Borck, commandant le bataillon des grenadiers de Schladen, détacha un officier avec vingt-quatre hommes, vers la montagne dont on vient de parler, avec la mission de repousser le poste ennemi et de découvrir la direction de la colonne. L'officier culbuta le poste français, mais au moment de gravir le sommet de la montagne, il rencontra les bataillons en question. Les Français se précipitèrent sur cette petite troupe en poussant des cris effroyables, le détachement prussien fit tout ce qu'on était en droit d'en attendre; l'officier dispersa ses tirailleurs dans les broussailles; les Français le suivirent avec circonspection. Enfin l'officier opéra sa retraite en combattant, après avoir usé toutes ses munitions; il ramena la plupart de ses soldats blessés.

Les Français attaquèrent le Kiesselberg, en le gravissant avec impétuosité. Par la conduite courageuse de l'officier détaché, le major de Borck avait eu le temps de réunir son bataillon à la tête duquel il se porta à la rencontre de l'ennemi, la bayonnette en avant. Les Français furent culbutés et renvoyés dans les vallées avec une perte considérable ; ils firent une nouvelle tentative pour

reprendre la montagne, mais les alliés les repoussèrent encore. Le général Voss, voyant que l'ennemi s'attachait particulièrement à la position du Kiesselberg, envoya au major Borck deux compagnies de renfort. A la chute du jour les engagements cessèrent, mais les troupes passèrent la nuit sous les armes, les positions de l'ennemi faisant présager de nouvelles attaques pour le lendemain [1].

Le 13 juillet, l'ennemi fit une attaque générale. Il avait réuni toutes ses forces de Pirmasens, Hornbach et Deux-Ponts; il se dirigea en grand nombre sur Heltersberg et Schmalenberg dans les montagnes. Une autre colonne venant de la vallée d'Anweiler, attaqua le corps du prince de Hohenlohe et particulièrement le Schänzel à l'extrémité de l'aile droite.

Le corps principal porté à Kaiserslautern, s'était renforcé en attirant ceux de Rüchel et de Kalkreuth; on se trouva en mesure d'attendre les attaques de l'ennemi dans cette position concentrée, mais

[1] On a pu voir dans le mémoire que l'impatience des représentants était si grande, qu'ils exigèrent que l'on harcelât l'ennemi, pendant toute la durée de cette journée. Voilà le seul motif de ces engagements qui n'étaient pas une attaque véritable, mais qui servirent de reconnaissances pour la journée du lendemain.

le souvenir des 28, 29 et 30 novembre 1793, avait laissé aux Français des impressions trop profondes, pour qu'ils voulussent de nouveau s'engager dans ce terrain. L'ennemi se contenta donc d'alarmer le corps principal pour diriger ses attaques contre les postes plus faibles des montagnes, destinés à entretenir les communications entre Möllendorf et le prince de Hohenlohe.

Le plan suivi dans cette circonstance par les Français, peut être regardé comme un modèle d'une juste application des principes naturels de l'art de la guerre, aux forces et aux avantages réciproques. Ce plan fut trouvé audacieux, par la seule raison que rarement les vrais principes sont appliqués. A en juger par l'exécution, il consistait à inquiéter l'armée principale, au point de lui faire craindre une attaque sérieuse, tandis qu'on attaquerait réellement les petits corps, et de diriger les plus grands efforts contre les postes du Johanns-Kreutz et du Schänzel. L'ennemi réunit contre ces deux postes ses meilleures troupes; il forma ses attaques sans artillerie, en dispersant ses troupes d'une manière analogue à ce terrain difficile où le canon ne saurait être avantageux. Les tirailleurs français traversèrent une multitude de ravins, pour arriver par des chemins que jamais aucune troupe n'avait suivis; ils passèrent

à travers des bois fourrés jusqu'au pied des abatis des positions de Trippstadt, du Johanns-Kreutz et du Sand.

Pendant que le poste de Trippstadt était harcelé sans cesse pour donner le change aux Prussiens, la colonne principale des Français suivait la route des Huns en arrière de cette fausse attaque; elle tomba tout-à-coup sur le poste du Johanns-Kreutz; le poste du Sand qui en dépend, fut également attaqué et entouré au moment où l'on se portait à son secours; après un combat opiniâtre nos troupes furent forcées de se retirer du Johanns-Kreutz, en abandonnant leur artillerie. La grosse artillerie n'avait pu être d'une grande utilité à cause de la rapidité des pentes; les abatis avaient été plus avantageux aux Français qu'aux Prussiens. Les premiers en s'appuyant contre les arbres abattus, engageaient leurs adversaires à se dégarnir de leur feu, et pendant que l'on rechargeait, ils gagnaient du terrain en courant vers d'autres arbres.

A peine les Français se furent-ils rendus maîtres du poste du Johanns-Kreutz, que les Prussiens venant du Sand, les attaquèrent à revers et les en dépostèrent.

Quoique les Français n'eussent possédé le Johanns-Kreutz qu'un quart d'heure, les Prussiens ne trouvèrent aucune trace de l'artillerie qu'ils y

avaient laissée; les premiers avaient emmené les pièces ou les avaient jetées dans les abîmes. Un grand nombre d'officiers prussiens se trouvaient hors de combat, les chevaux avaient été tués; tous les corps ayant été inquiétés à la fois, aucun n'envoya des secours; le défaut de nouvelles se joignant à tous ces désavantages, les troupes se trouvèrent dans une position très critique : cependant on se maintint jusqu'à sept heures du soir. Le feld-maréchal ayant été informé de la perte du Schänzel, donna l'ordre de la retraite et indiqua de nouvelles positions aux troupes (1).

L'ennemi renouvela le même jour ses attaques sur le Schänzel; le corps du prince de Hohenlohe fut attaqué en même temps. La première attaque eut lieu dès cinq heures du matin. Les Français s'avancèrent avec beaucoup de courage contre le Kieselberg. Ils parvinrent au sommet de cette montagne, malgré le feu bien nourri de la mousqueterie, mais ils cédèrent à la bayonnette et ils furent repoussés dans les vallées.

Les Français voyant que les défenseurs du Kies-

(1) Jusqu'ici cet article se trouve composé de la substance des récits faits à l'auteur. Il parle de la prise du Schänzel comme témoin oculaire. Ce dernier fait se trouvant en connexion avec ceux rapportés plus haut, on a cru utile d'en donner un exposé succinct. *Note de l'auteur prussien.*

selberg opposaient une fermeté inébranlable à leurs efforts, renoncèrent à leurs entreprises contre ce poste pour former une attaque générale. Les troupes soutinrent la fusillade pendant toute la matinée; chaque fois que les Français gagnaient trop de terrain, malgré la mitraille et la fusillade, les Prussiens se portaient à leur rencontre, la bayonnette en avant, et les repoussaient dans les fonds. Cependant la difficulté du terrain et la modicité de leurs forces, ne leur permettant pas de poursuivre les Français, ceux-ci revinrent plusieurs fois à la charge et furent plusieurs fois repoussés.

Selon le témoignage des prisonniers, le projet des Français consistait à pénétrer par les montagnes; en conséquence leur attaque des hauteurs de Wenningen, n'eut lieu que pour masquer leurs opérations contre le Schänzel. Ils dirigèrent une grande partie de leur infanterie par la vallée de Modebach contre ce dernier poste. Le prince de Hohenlohe détacha, pour se porter au secours du Schänzel, deux bataillons du régiment de Schladen, sous les ordres du général de ce nom. Malheureusement ces troupes eurent à faire une marche longue et pénible. Elles luttèrent contre des chemins presque impraticables dans les bois, contre des montées très escarpées et contre une chaleur excessive : après huit heures de marche, le lieu de la destination ne

se trouva pas atteint. Cependant les renforts des Français marchant sans canons, étaient arrivés. L'ennemi se forma sur la droite du Schänzel à portée de fusil, dans un terrain fourré où il eût été impossible de le découvrir, et commença l'attaque avec beaucoup de vivacité. Environ une demi-heure après, dans le moment le plus important de l'affaire, les renforts attendus par les Prussiens arrivèrent; mais que pouvait-on exiger de troupes qui avaient supporté pendant neuf heures toutes les fatigues d'une marche pénible ? leurs forces étaient aussi épuisées que celles des troupes secourues.

Cependant le général Schladen détacha, d'après les ordres du général Pfau, deux compagnies au secours de l'aile droite attaquée; avec le surplus il occupa une lacune qu'il avait fallu négliger jusqu'ici, faute de troupes suffisantes pour défendre un terrain aussi étendu. L'affaire devint générale; on trouva dangereux les partis français qui se portaient par la vallée autour de l'aile droite des Prussiens, pour les prendre à revers ou pour leur couper la retraite; en conséquence le général Voss ordonna à deux compagnies du régiment Kunitzky, qui avaient été placées avec deux canons pour la défense des vallées, de marcher droit à l'ennemi pour l'empêcher de prendre les Prussiens à revers. A peine quelques coups de canon eurent-ils été tirés sur les

Français qui s'avançaient, qu'on vit les troupes de l'aile droite en retraite.

Les généraux de Schladen et de Voss se donnèrent beaucoup de peine pour ranimer le courage des troupes épuisées, mais tout fut inutile. Le plus grand nombre des officiers avaient été tués ou blessés; les soldats continuèrent la retraite. Toutes les tentatives faites ensuite pour repousser les Français à la bayonnette, échouèrent. Le major de Borck, à la tête de son brave bataillon de grenadiers et des deux compagnies de Kunitzky, se soutenait encore au Kiesselberg, quoique sa troupe manquât de munitions et que ses forces fussent épuisées par des efforts continués pendant deux jours; jusqu'ici il avait constamment repoussé l'ennemi.

Borck était trop engagé pour qu'il lui fut possible de porter son attention ailleurs que sur le poste dont la défense lui était confiée; il ne s'aperçut de ce qui se passait au Schänzel qu'en voyant l'ennemi dans la vallée d'Edenkoben, c'est-à-dire sur ses derrières. Dans cette conjoncture extrêmement critique, Borck se montra en héros; il prouva ce que peut un chef, qui unit à la prudence et à la bravoure, la confiance de ses subordonnés. Il rassemble son bataillon avec tranquillité et descend ensuite rapidement la montagne escarpée et couverte de broussailles; il gagne la vallée d'Edenkoben, où il se

fraye un chemin à la bayonnette. L'ennemi ne résiste point à tant de fermeté, il se contente de border la vallée et de faire un feu continuel sur les grenadiers qui atteignent, au milieu de cette grêle de balles, la sortie des montagnes. La nuit mit un terme au combat. Le prince de Hohenlohe profita des ténèbres pour effectuer avec tout son corps sa retraite derrière Neustadt sur le Speyerbach.

Neuf canons placés sur cette montagne escarpée tombèrent au pouvoir des Français. Les Prussiens eurent trente officiers et environ 500 soldats tués, blessés ou faits prisonniers. Les Français payèrent assez chèrement l'honneur d'avoir fait reculer quelques bataillons prussiens. Le général Pfau, commandant en chef au Schänzel, ne voulut point survivre à la retraite de ses troupes; voyant tout perdu, il se jeta au milieu de l'ennemi et y trouva une mort glorieuse. Le major de Wengstein, chef du bataillon des grenadiers de Romberg, attaché inviolablement à ses devoirs, ne se sépara pas de ses pièces. Il fut fait prisonnier, après avoir été grièvement blessé, et mourut quelques jours après. Le colonel d'Uttenhofen, commandant le régiment de Schladen, attaqua l'ennemi victorieux, avec quelques hommes ralliés, pour sauver ses pièces de campagne : il tomba blessé au pouvoir des Français. Borck se distingua plus que tout autre par un courage à toute

épreuve. La position qu'il avait à défendre est si étendue, qu'il fallut non-seulement placer sa troupe sur un rang, mais laisser une distance de 50 à 100 pas entre chaque soldat. Cet homme extraordinaire sut vaincre toutes les difficultés. Chaque fois que l'ennemi s'avançait, il le repoussait avec des pelotons réunis à la hâte. Il fut blessé deux fois pendant les deux jours, mais il ne se sépara point de ses compagnons d'armes. Plusieurs jours seulement après l'affaire, il quitta son bataillon pour ne plus le revoir; la gangrène fixée au bas ventre par suite de ses efforts, termina sa carrière. Il fut autant regretté de ses amis qu'estimé de l'ennemi.

Je tais une foule de traits héroïques produits en cette circonstance par les sentiments les plus élevés. On pourrait me soupçonner de vouloir justifier les Prussiens, et au lieu de faire valoir leur conduite, on m'accuserait de partialité. Mon intention ayant été de donner un récit complet des évènements, j'ai dû rapporter quelques faits personnels: pour le plus grand nombre des lecteurs, les actions individuelles ont souvent plus d'attraits que l'histoire même. Ainsi le récit de traits héroïques n'est pas toujours perdu; ces traits servent à asseoir un jugement, quelque fois mal fondé, sur les armées. Cependant lorsqu'on réfléchit sur les défaites, on trouve souvent, en opposant la conduite des indi-

vidus aux résultats, que les troupes ont succombé sous le poids de difficultés invincibles, ou qu'elles sont les victimes de fautes qui ne pourraient leur être imputées.

L'auteur s'abstient de décider si ce dernier cas doit être appliqué à l'évènement dont il vient de donner le récit, attendu qu'en sa qualité d'acteur, son jugement pourrait être taxé de partialité. Il paraît certain que plusieurs circonstances défavorables ont contribué à la fin malheureuse de cette affaire. L'épuisement des troupes après des attaques réitérées, la grande distance à parcourir par celles envoyées au secours des premières, parce qu'on n'a *pas pu* ou *pas voulu détacher les bataillons les plus rapprochés*, ces particularités, dis-je, se sont peut-être autant opposées à la victoire, que le terrain sur lequel les troupes ont combattu et qui n'est point favorable à leur organisation.

Les positions dans les montagnes sont toujours dangereuses quand on est opposé à un ennemi dont la force consiste à combattre en *fantassins légers*; à un ennemi qui se meut avec le fusil seulement, sans artillerie, sans giberne, sans havre-sac, etc., et qui attaque à la débandade. L'infanterie légère seule, capable de combattre de la même manière, paraît propre à défendre un tel terrain, et non une troupe habituée simplement à manœuvrer à rangs serrés.

Enfin l'ancien axiome : *qui veut tout garder ne garde rien*, paraît avoir reçu une nouvelle force parce que nous venons de raconter. Plus on concentre ses forces et plus on est à même de résister; plus on se dissémine au contraire, et plus on dépend du succès d'affaires partielles. Par la défaite de quelques bataillons, on peut être obligé de se retirer avec un corps d'armée tout entier, sans avoir été battu, même sans avoir été attaqué.

Ceci s'applique entièrement aux affaires du Schänzel et du Johanns-Kreutz : les troupes postées au Schänzel ne furent point repoussées, mais si j'ose m'exprimer ainsi, elles furent *jetées* sur le corps d'armée dont elles formaient l'avant-poste dans les montagnes. Leur aile droite ayant été tournée, elles ne purent se retirer que par Saint-Martin et par Edenkoben, conséquemment les montagnes par lesquelles on avait communiqué avec le feld-maréchal, se trouvèrent abandonnées. Si les Français eussent profité de l'occasion, en envoyant sur le champ une colonne par les montagnes sur Neustadt, la communication en question se serait trouvée entièrement coupée, le magasin de Muschbach près Neustadt, fut tombé en leur pouvoir, et le prince héréditaire de Hohenlohe eût été forcé ou de passer le Rhin à Mannheim en même temps que les Autrichiens, ou de rétablir les communications avec

le feld-maréchal au prix des plus grands sacrifices. Ils parurent satisfaits du léger avantage qu'ils venaient de remporter sur les Prussiens.

N° II.

RELATION

DES MOUVEMENTS DE L'ARMÉE DE LA MOSELLE SUR TRÈVES, DE SA MARCHE SUR MAYENCE, ET DU BLOCUS DE LUXEMBOURG.

PAR LE GÉNÉRAL AMBERT.

Le 22 juillet, les généraux Michaud et Saint-Cyr, de l'armée du Rhin, Moreaux et Ambert de l'armée de la Moselle, eurent une conférence à Kaiserslautern où il fut convenu, pour les opérations ultérieures, que les troupes de la première armée relèveraient celles de la deuxième dans ses positions; celle-ci laissa cinq bataillons et fut dirigée sur Sarrelouis, Bouzonville et Thionville. A cette époque l'armée de la Moselle était forte d'environ vingt-cinq mille hommes, quinze mille qui arrivaient de l'armée de l'Ouest la portèrent à 40,000; elle fut organisée en cinq divisions qui devaient, sur trois colonnes, marcher sur Trèves. Celle de droite commandée par le général Reneauld, fut dirigée par la rive droite de la Sarre.

Celle du centre, commandée par le général Des-

bureaux, marcha entre Sarre et Moselle; celle de gauche par Ambert, composée des trois divisions des généraux Collaud, Vincent et Taponier, formant ensemble une masse de vingt-trois mille hommes d'infanterie, et dix-sept cents de cavalerie, marcha sur la rive gauche de la Moselle.

Le 5 août, cette dernière colonne partit de son camp d'Ukange, et fut bivouaquer le même jour sur les hauteurs en avant de Rodemack.

Le 6, elle se porta sur les hauteurs de Baul, sa droite à Remich. La marche de cette colonne fut couverte par un corps détaché sur son flanc gauche qui eut affaire à quelques troupes de la garnison de Luxembourg, qu'il rencontra sur la route de Remich et dont le camp était sur la hauteur de Syren; ce camp était d'environ trois mille hommes. Il fut laissé sur les hauteurs de la ferme d'Ellercy, huit bataillons et trois escadrons, commandés par le général Dusirat, pour couvrir les communications de Luxembourg à la Moselle sur Remich et Grevenmacheren. Les chemins se trouvèrent si mauvais à cause des pluies, qu'on fut obligé de laisser l'équipage des pontons à Remich, pour les faire descendre au besoin sur la Moselle.

La colonne arriva sur les hauteurs en arrière de Grevenmacheren, la droite à Creutz-chapelle, la gauche à la tête du bois de Betzdorf. Les troupes

eurent beaucoup à souffrir d'un ouragan, accompagné de grêle, qui se prolongea dans la nuit. On trouva à Grevenmacheren, abandonnés par les Autrichiens, 4000 sacs d'avoine et trois bateaux chargés de grains et autres objets. Beaucoup de déserteurs arrivèrent. L'ennemi s'était retiré derrière la Zaor qui ne se trouvait plus guéable par la crue des eaux. On employa toute la nuit et la matinée du 8 pour descendre à Grevenmacheren l'équipage des pontons.

Le 8, à dix heures du matin, les troupes se mirent en marche pour effectuer le passage de la Zaor. La division du général Collaud, formant l'avant-garde, devait la passer à Metzdorf et prendre position sur les hauteurs de ce village; les divisions Vincent et Taponier devaient passer sur le pont de Wasserbillig. L'ennemi voulut défendre ce pont long et étroit, situé sur la Zaor près de son confluent avec la Moselle, sur la grande route de Grevenmacheren à Trèves; il occupait le village et avait de l'artillerie sur le côteau de vignes en arrière, d'où il cannona la colonne de Collaud; celui-ci fit monter son artillerie légère sur la hauteur à gauche de la chaussée, et fit bientôt taire celle de l'ennemi. Le village et le pont furent enlevés de vive force, et l'ennemi qui se retirait précipitamment, se trouva pris en flanc par le feu des troupes légères de la

colonne du centre, qui arrivèrent à cet instant sur le bord de la Moselle; on lui fit 90 prisonniers, on amena une pièce de canon et son caisson. On envoya à la poursuite de l'ennemi quelques troupes commandées par le général Oudinot, on couvrit la tête du pont, on occupa même la hauteur en avant: il était nuit, et le reste des troupes bivouaqua en arrière de Wasserbillig.

La colonne de droite rencontra l'ennemi fortement retranché sur la hauteur de Pellingen; il y fut vivement attaqué et forcé de se retirer sur Trèves, après avoir laissé beaucoup de morts et de prisonniers. Les troupes autrichiennes qui se trouvèrent entre la Sarre et la Moselle, retranchées sur les hauteurs de Mertzkirch, se retirèrent à l'approche de la colonne du centre, partie sur Luxembourg et partie sur Kondsarrebrück.

Collaud fut chargé de balayer la rive gauche de la Zaor et de prendre position sur la hauteur de Zivenich; après avoir remonté cette rivière, il fut obligé de rétrograder pour la passer au pont de Wasserbillig; les divisions de Taponier et de Vincent s'avancèrent dans la plaine de Trèves à la hauteur d'Eiren. L'ennemi s'étant retiré la nuit précédente, celle de Taponier fut envoyée à la hauteur de Pfaltz, entre la Moselle et la montagne.

Le général Ambert fit occuper Trèves; le même

jour la division du centre passa la Sarre à Kondsarrebrück, et s'établit dans les environs de la Chartreuse; on jeta deux ponts sur la Moselle, celui de pontons à Igel et un de bateaux à Grevenmacheren.

Les divisions d'Ambert ne firent que rectifier leurs positions ; celle du centre s'avança sur la Ruwer à droite de Trèves, et celle de droite s'étendit aussi en arrière de cette rivière, sa droite à Scherf, et sa gauche se lia à la droite de celle du général Desbureaux. De cette position on fit de fortes reconnaissances sur les principales communications : Ambert en fit pousser sur Echternach et Clausel, on ne rencontra par-tout que des partis très faibles de l'ennemi.

Les généraux Blanckenstein et Melas, après avoir défendu les approches de Trèves, autant que le leur permettaient leurs forces, s'étaient retirés à Kaisersch et Mont-Royal. A la première nouvelle de notre marche sur Trèves, le maréchal de Möllendorf détacha le corps du général Kalkreuth pour marcher au secours de cette ville, que les coalisés considéraient comme point très important entre leurs armées du Rhin et celle des Pays-bas. Ce secours arriva trop tard, et le comte de Kalkreuth n'opéra sa jonction avec ces généraux qu'après leur retraite.

La garnison de Luxembourg fit une attaque

sur les troupes du général Dusirat, laissées sur les communications de cette place à la Moselle; cette affaire coûta quelques hommes de part et d'autre. On fit rentrer les troupes qu'il commandait à leurs divisions respectives; elles furent remplacées par la division du général Vincent.

Le général en chef se rendit à Bitche pour se concerter avec le général commandant l'armée du Rhin sur les opérations ultérieures des deux armées.

La garnison de Luxembourg attaqua la division de Vincent sur les points de Rodt et la ferme d'Ellercy; l'ennemi fut repoussé après un engagement assez sérieux.

Le général en chef arriva de sa conférence à Bitche, l'armée continua de rester dans ses positions.

Le 2 septembre, les troupes de Luxembourg stationnées au dehors, inquiétant constamment les avant-postes qui les observaient, le général Ambert fit faire sur elles une attaque générale par les communications de Remich et de Grevenmacheren; ces attaques étaient dirigées par les généraux Vincent et Dusirat. L'ennemi fit une résistance opiniâtre, on parvint cependant à les chasser au-delà du village de Sandweiler à une lieue de Luxembourg. On faisait de fréquentes reconnaissances

sur tout le front de l'armée, ce qui engageait des affaires avec les partis ennemis, particulièrement avec les Prussiens qui étaient sur la rive droite de la Moselle. Dusirat eut une affaire vive avec les troupes de Luxembourg qu'il avait devant lui; il leur tua beaucoup de monde et leur fit une centaine de prisonniers. Une division de l'armée des Ardennes, commandée par le général Debrun, partit de Longwy, pour se réunir à la gauche de l'armée de la Moselle.

Les coalisés firent à cette époque des mouvements qui indiquaient un projet d'attaque sur Trèves; le camp de Kaisersch, fort d'environ six ou sept mille hommes, s'avança à Veltlich, une autre colonne de six mille hommes qui était à Pruim, s'avança à hauteur de Kilbourg. Les Autrichiens avaient dans le duché de Luxembourg un corps de quinze mille hommes, tiré de la garnison de Luxembourg et de l'armée de Clerfayt, qui fût disposé pour agir contre notre gauche. L'armée du général Mollendorf, fit en même temps un mouvement dans le Hundsruck; le corps du général Kalkreuth passa la Moselle à Berncastel et prit la gauche des Autrichiens. Le prince héréditaire de Hohenlohe marchait en même temps avec un corps considérable contre Kaiserslautern, occupé par l'armée du Rhin; il attaqua ce poste le 20 septembre.

L'armée de la Moselle s'attendait chaque jour à être attaquée. On apprit la marche rétrograde de l'ennemi, les Autrichiens se retirèrent sur Blankenheim et Kaisersch, les Prussiens repassèrent la Moselle, et Möllendorf se retira dans les environs de Creutznach.

Le 22, il y eut à Trèves une réunion des généraux de division de l'armée de la Moselle, afin de conférer sur le mouvement qu'elle devait faire pour seconder les opérations de celle de Sambre-et-Meuse qui était sur la rive gauche de la Meuse près de Liége, et qui, après avoir favorisé les opérations de l'armée du Nord, se disposait à passer cette rivière. Moreaux partit pour conférer à Bitche avec le général Michaud; il laissa à Ambert le commandement de l'armée qui alors se trouvait placée : la division de Collaud en avant de Bittbourg, celle de Vincent à Nieder-Rothen et celle de Debrun à Guemane (l'aile droite sur la Ruwer). Le général en chef, d'après le plan arrêté à Bitche, fit ses dispositions pour le mouvement de son armée. Ambert fut chargé du commandement de l'aile droite, qui devait agir de concert avec l'armée du Rhin; cette aile était composée des divions des généraux Reneauld, Ambert et Desbureaux; les divisions de Collaud et de Vincent devaient agir entre le Rhin et la Moselle; Taponier avec sa di-

vision et celle du général Debrun devaient se diriger sur Coblentz par la rive gauche de la Moselle. On laissa un corps sous les ordres des généraux Peduchel et Huet pour observer la garnison de Luxembourg; on remonta le pont d'Igel à Remich.

Le 7 octobre, l'armée commença son mouvement; l'aile droite forte de vingt-quatre mille hommes se dirigeant sur Mayence, partit des hauteurs de Trèves sur trois colonnes. Elle se trouva réunie à la hauteur de Birckenfeld, la droite à la Nahe et la gauche à Rheinsberg : le 9 octobre sur les hauteurs en arrière d'Oberstein, le lendemain en arrière de Kirn. Il fallut chasser l'ennemi de ses positions et particulièrement de la vallée de la Nahe. La division Collaud prit position à la hauteur de Buren, celle de Taponier à Gerschweiler, celle de Vincent à Bernbach, et celle de Debrun à Tradenbach; l'ennemi s'était retiré sans faire beaucoup de résistance.

Les troupes prirent position à Kirn; des reconnaissances qu'on poussa sur Lauterecken, rencontrèrent celles de l'armée du Rhin, faites sur le même point. Les troupes restèrent en position; les généraux Moreaux et Michaud se réunirent à Grumbach près Lauterecken; ils convinrent de la suite des opérations des deux armées.

L'armée prussienne, après avoir faiblement

défendu le Hundsruck, s'était réunie sur la Nahe; Möllendorf lui fit prendre position entre Oppenheim et Bingen.

Le 14 octobre, l'aile droite se remit en mouvement sur trois colonnes, celle de Reneauld sur Lanscheid, celle du centre à Eckweiler et celle de gauche à la hauteur de Schlierscheid. La division de droite se porta sur la hauteur en avant de Sobernheim, celle du centre resta en position et celle de gauche se porta sur Gemunden. Le même jour, la division de Collaud se porta à la hauteur de Sohren sur le chemin de Trarbach à Creutznach. La colonne de gauche resta en position, et celles de droite et du centre furent dirigées sur Creutznach; les Prussiens voulurent en défendre les approches, mais ils furent forcés de repasser la Nahe. Ils avaient dans la plaine environ deux mille chevaux, et sur le côteau de Bossenheim un corps de douze mille hommes d'infanterie, commandé par le général Rüchel, qui formait l'arrière-garde de leur armée. Il s'engagea de part et d'autre une canonnade qui dura le reste de la journée; notre artillerie était commandée par l'adjudant-général d'artillerie Alix qui la dirigea avec beaucoup de succès.

Le premier bataillon de Paris, commandé par Perin, chargea à la bayonnette un bataillon prus-

sien qui défendait le village de Bretzenheim; ce bataillon ne dut son salut qu'à sa retraite précipitée au travers de la Nahe. Plusieurs soldats furent entraînés par le courant; il s'engagea dans cette partie un feu d'infanterie, qui dura jusqu'à la nuit. A la tête des jardins et dans la ville, ainsi qu'au débouché dans la plaine, il y eut aussi une fusillade qui ne cessa que le soir; les Prussiens se retirèrent sur les hauteurs derrière le ruisseau d'Appel et le lendemain sur leur armée. Ambert donna ordre à Desbureaux, commandant la gauche, de venir le joindre avec ses troupes à Creutznach. Dans cette journée on fit quelques prisonniers à l'ennemi.

Le 17, Ambert chargea Reneauld de faire rétablir de suite les postes vis-à-vis les villages de Bretzenheim et Langenlongsheim; on poussa des reconnaissances jusqu'à Bingen, ainsi que sur les communications d'Alzey et de Mayence. Les troupes furent portées sur les hauteurs des villages de Bretzenheim et Wintzenheim, la droite à Creutznach, ayant devant elles la Nahe; une brigade avec de l'artillerie couvrait la ville de l'autre côté de cette rivière. La division du général Desbureaux se plaça à la gauche de celle de Reneauld pour attaquer de concert l'ennemi dans sa position près de Bingen. La division de Collaud devait se trouver à Stromberg, à portée de soutenir cette

attaque. Toute la colonne du centre passa la Nahe et fut s'établir en avant de Creutznach. Une division de l'armée du Rhin se porta à la hauteur de Kriegsfeld. On trouva la position de Bingen évacuée, il n'y avait plus que quelques troupes légères qui tiraillèrent en se retirant.

On apprit par des prisonniers que l'armée prussienne passait le Rhin près Mayence et Oppenheim. La division Collaud arriva sur les hauteurs de Bingen.

Le 22 octobre, l'armée du Rhin s'était approchée de celle de la Moselle. Ambert fit passer la Nahe à toutes ses troupes; la droite fut établie à Armsheim, la gauche en arrière de Grentzingen, laissant le ruisseau en avant d'elle, une division du Rhin arriva le même jour à Alzey. Les trois divisions se portèrent, la droite à Sulzheim, le centre à Wolfsheim et la gauche à Oberhilbersheim. Elles passèrent la Selz et s'avançèrent sur le plateau en arrière de Marienborn. On étendit ses positions jusqu'à l'arrivée de l'armée du Rhin.

Le 26 octobre, les divisions de l'armée du Rhin entrèrent en ligne à la droite de celles de la Moselle qui alors s'appuyaient, la droite à Klein-Wintersheim et la gauche au Rhin à Heidesheim. Les trois divisions de l'armée de la Moselle se trouvèrent réunies à celles du Rhin, sous les ordres du général en chef Michaud.

Les divisions de Taponier et de Debrun avaient continué leur marche sur Coblentz par la rive gauche de la Moselle; elles arrivèrent devant cette ville. Le général Marceau de l'armée de Sambre-et-Meuse y était entré quelques heures avant. La division Vincent se porta sur Rheinfeld des environs de Trarbach. Le général hessois Resius, qui commandait ce fort, l'abandonna dans la nuit, et se retira avec ses troupes sur la rive droite du Rhin par le pont volant de Saint-Goar, laissant dans le fort trente-neuf pièces d'artillerie et beaucoup de munitions.

Ambert reçut l'ordre de partir de devant Mayence, pour aller prendre le commandement des troupes destinées au blocus de Luxembourg. Il en prévint Michaud et se rendit à Simmern, quartier-général de l'armée de la Moselle, et de là à Remich. Debrun était arrivé avec sa division des environs de Coblentz, pour se réunir aux troupes qui étaient déjà rassemblées sur les bords de la Moselle pour former ce blocus; elles composaient ensemble un total de dix-neuf mille huit cents hommes, au lieu de trente mille qu'on avait promis; elles furent partagées en deux divisions à peu près d'égale force. La garnison de Luxembourg était de treize à quatorze mille hommes, commandés par le maréchal de Bender.

La division du général Debrun fut disposée, la droite à la hauteur de Rodt et la gauche à Lorentzweiler, entre les routes de Luxembourg à Liége et celle de Grevenmacheren : celle commandée par Peduchel avait à sa droite la ferme d'Ellercy et sa gauche en avant de Rodemack; ces deux divisions étaient liées par des postes intermédiaires; Ambert fit faire de fortes reconnaissances dans les environs de la place. Davoust, commandant une brigade de Debrun, en fit une qu'il poussa jusqu'à Heisdorf; il rencontra l'ennemi, le pressa vivement, lui fit quelques prisonniers et se retira.

Les dispositions suivantes furent prises, pour forcer l'ennemi dans toutes les positions qu'il occupait hors de Luxembourg, et bloquer la place :

Debrun reçut l'ordre de faire avancer le lendemain sa brigade de droite sur Heisdorf, détachant un corps d'infanterie d'environ deux mille hommes dans la forêt de Grünwald, destiné à seconder le mouvement de la brigade de gauche qui, sans canon, devait se porter dans cette forêt pour la balayer. Maître de cette forêt, la brigade de gauche devait remplacer à Heisdorf celle de droite, et celle-ci aller prendre position près de Strassen, sur la route d'Arlon: le général Peduchel reçut l'ordre de faire avancer sa brigade de gauche sur Hespe-

range, et de déloger l'ennemi des hauteurs qu'il occupait en avant du village. Huet commandant celle de droite, de se porter de Rodt à Sandweiler sur la route de Remich, et de détacher l'infanterie sur sa droite et sa gauche, pour fouiller les bois entre lesquels il devait marcher.

Le 21 novembre, ce mouvement s'exécuta; la division du général Debrun rencontra l'ennemi dans la forêt de Grünwald et sur les hauteurs de Dumeldange. Après un combat très opiniâtre qui dura depuis onze heures jusqu'à cinq du soir, l'ennemi fut obligé de se retirer dans la place; cette division lui prit trois pièces de canon et quatre caissons; le régiment de Bender faillit d'être enveloppé par les troupes qui débouchèrent de la forêt de Grünwald. Il ne dut son salut qu'à la vîtesse qu'il mit à gagner la forêt au-dessus d'Eich et de là dans la place; après cette expédition, Debrun détacha sa brigade de droite, commandée par le général Davoust, sur Strassen. La brigade commandée par Huet partit de Rodt, rencontra l'ennemi près de Sandweiler; l'action s'engagea et dura jusqu'au soir que l'ennemi se retira dans la place; il laissa quelques morts sur le champ de bataille et on lui fit une trentaine de prisonniers.

Peduchel partit de sa position en arrière de

Frisange, ses troupes légères rencontrèrent sur la hauteur de Roeser, l'ennemi qui se retira sur un corps de troupes qui occupait les hauteurs à droite et à gauche d'Hesperange ; il fallut l'y combattre pour l'en déloger; le terrain fut bien disputé, on parvint cependant à se rendre maître de ces hauteurs et de la chaussée. La nuit étant venue, les troupes y restèrent en position; l'ennemi profita de l'obscurité pour se retirer dans la place.

Le lendemain on s'occupa de reconnaître les environs de la place; on y disposa les troupes et on les fit baraquer. La division de Debrun occupait l'espace entre les hauteurs de Dumeldange et la route de Longwy. Le terrain qu'il avait entre lui et la place, étant la partie la plus accessible, il exigeait plus de force pour sa défense. La division de Peduchel était à cheval sur les routes de Grevenmacheren à Remich, et embrassait l'autre partie du pourtour de la place. Tous les camps, par la nature du terrain, n'avaient pu être assez reculés pour se trouver hors de portée des canons des forts avancés; les troupes en étaient incommodées.

La garnison de Luxembourg resta fort tranquille pendant l'établissement des troupes; elle se contenta d'éloigner les curieux par quelques coups de

canon. Le chef de bataillon Bizot, commandant l'arme du génie, fit commencer quelques retranchements sur les principaux points de la ligne; le mauvais temps et le peu de moyens d'exécution rendirent ce travail fort lent.

Dans la nuit du 24 au 25, on brûla les magasins que l'ennemi avait autour de la place; ils étaient formés particulièrement dans quatre hangards qui servaient en temps de paix de magasins à poudre, et très à portée du canon des ouvrages avancés. Le général Prestal arrivé avec un petit corps d'infanterie et de cavalerie formé des dépôts de l'armée de Sambre-et-Meuse, brûla les villages de Gasprich et de Holrich et repartit de cette expédition pour Longwy.

La division de Taponier ayant été relevée dans ses positions des environs de Coblentz par une division de l'armée de Sambre-et-Meuse, arriva au blocus de Luxembourg, où elle fut placée à cheval sur la route de Grevenmacheren et Remich, étendant sa gauche à Ham et sa droite à la route de Liége. Celle de Debrun se resserra entre la route de Liége et le village de Merle, la division commandée par Peduchel entre Merle et Ham; par cette réunion les troupes formaient un total de 25,500 hommes.

On fut instruit qu'il se formait des rassemble-

ments de paysans armés dans les environs d'Arlon et dans tout le pays de Luxembourg; on adressa une proclamation à tous les habitants, mais elle produisit peu d'effet; il fallut diriger des forces contre les insurgés, il s'engagea plusieurs actions entre eux et les troupes; enfin les pertes qu'ils éprouvèrent, les décidèrent à se soumettre et à rentrer dans l'ordre.

La division Vincent, et ce qui restait de troupes de celle de Collaud sur les bords du Rhin, passèrent aux ordres du général commandant l'armée du Rhin; Moreaux vint prendre le commandement du blocus de Luxembourg; Ambert prit celui de la division de Peduchel.

Le 8 janvier, vers les 7 heures du matin, la garnison fit une sortie dirigée principalement sur les points de *la fayencerie* et de Strassen; son but était de favoriser l'enlèvement des bois coupés. Elle fut vigoureusement repoussée par les troupes de la division Debrun. Le froid devint si violent et la terre si fortement gelée, qu'il fut impossible de continuer les ouvrages autour de la place. Il fallut se confier à toute la valeur des troupes et à leur surveillance, et soutenir leur patience à souffrir l'hiver le plus rigoureux; une brigade ne put se baraquer, la terre était déjà trop durcie pour pouvoir l'ouvrir, lorsqu'elle vint occuper sa position.

Pour comble de maux, les vivres n'arrivaient pas régulièrement; il fallut retrancher les rations de pain, et le soldat murmurait.

On avait réuni à Frisange, à deux lieues de Luxemboug, sur la route de Thionville, toute l'artillerie et les munitions qu'il fut possible de tirer des places de Metz, Sarre-Louis, Thionville et Longwy, en attendant que les ouvrages fussent en état d'être armés. Ambert reprit le commandement de l'armée du blocus, Moreaux étant tombé malade et ayant été transporté à Thionville.

L'ennemi sortit sur la route de Sandweiler, avec quelques pièces d'artillerie qu'il plaça près de la cense de Fetschenhofen, il fut bientôt contraint de se retirer. L'ennemi, par un brouillard très épais, s'avança sur tous les avant-postes qu'il attaqua, et qui cédèrent du terrain; il s'était porté plus en force sur la route de Thionville et Strassen, où il s'engagea un feu de mousqueterie qui dura trois heures : l'ennemi fut repoussé jusque dans la place; il fut soutenu dans sa retraite par une vive canonnade de ses remparts. Davoust, voulant ôter à l'ennemi la ressource du moulin d'Eich, qui est à la porte de Liége, entreprit de le brûler au milieu de la nuit; il se porta à la tête d'une compagnie de grenadiers sur le poste qui gardait ce moulin. Il eut les plus grandes difficultés à vaincre pour y

arriver, étant obligé de descendre des escarpements de rochers et de franchir les palissades. Il surprit les hommes tous endormis; il devait, pour son expédition, les faire prisonniers sans bruit, mais un coup de fusil ayant été tiré, donna l'alarme aux postes en arrière. Alors le général n'eut que le temps de se retirer avec sa troupe; une partie des hommes du poste prirent la fuite, la plupart furent tués; de ce nombre était l'officier qui le commandait. Depuis cette époque l'ennemi n'a cessé son feu d'artillerie ni jour ni nuit, jusqu'au 19 mars où il fit une sortie générale de presque toute la garnison. Trois bataillons wallons étaient les seuls restés dans la place; une heure avant le jour il déboucha des chemins couverts sur tous les points, mais principalement sur le front de la division Debrun et la droite de Taponier. Les avant-postes attaqués par des forces aussi considérables ne purent résister au premier choc; l'ennemi s'avança avec quatorze pièces de canon, sa droite à Eich et sa gauche *aux potences* à la route de Strassen. Il s'engagea de part et d'autre un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie; l'ennemi fut chargé à plusieurs reprises, à la fin mis en désordre et repoussé avec vigueur; l'artillerie légère, placée à propos, le prit en flanc dans sa retraite, ce qui rendit sa déroute complète. Alors un feu d'artillerie des plus violents, partit de tous

les points de la place et favorisa la retraite des ennemis, dont la perte fut de quatre à cinq cents tués ou mis hors de combat; celle des troupes du blocus fut aussi très considérable; la conduite des généraux de brigade Joba et Davoust, de la division Debrun et de Peyrimond, commandant la brigade de droite de la division Taponier, méritèrent dans cette occasion les plus grands éloges. Le but de cette sortie était de détruire un ouvrage commencé au-dessus de la fayencerie, qui donnait de l'inquiétude dans la place.

A cette époque la saison ayant permis de reprendre les travaux, le chef de bataillon Bizot les poussa avec toute l'activité possible; l'ennemi ne cessait de les inquiéter jour et nuit par le feu de son artillerie: on y employa tout ce qu'on put rassembler de paysans des environs avec les bataillons. Un mois se passa à fortifier la ligne de contrevallation et à armer les ouvrages (1). L'ennemi ne fit plus de tentatives; elles lui devenaient très difficiles par les obstacles qu'il avait à vaincre et qui augmentaient tous les jours. On savait par des rapports confirmés, que la garnison commençait à souffrir du défaut de bois et de la diminution des subsistances; la viande surtout manquait totalement et la désertion com-

(1) Les travaux concernant l'artillerie furent dirigés par l'adjudant-général d'artillerie Alix.

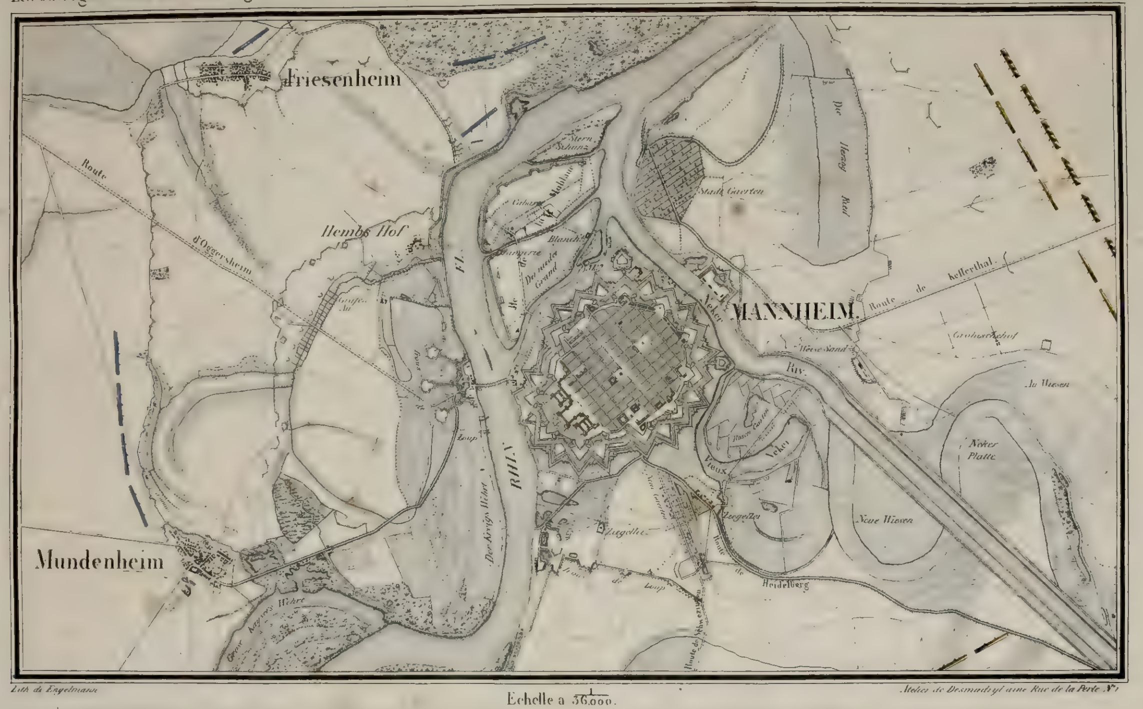
mençait à s'introduire parmi les soldats très fatigués de service.

L'armée de la Moselle fut réunie à celle du Rhin sous les ordres du général Pichegru. Les trois divisions qui étaient devant Luxembourg, furent remplacées par trois autres de l'armée de Sambre-et-Meuse qui arrivèrent successivement ; à mesure que les premières furent relevées, elles se dirigèrent sur Landau, Strasbourg et Schlettstadt.

PLAN DE MANNHEIM.

Pour servir à l'intelligence des attaques dirigées contre cette place, en Décembre 1794, par les Français, et en Novembre 1795, par les Autrichiens

Les ouvrages tracés sur la rive gauche du Rhin se rapportent à l'attaque des Français, et ceux de la rive droite à l'attaque des Autrichiens. N° 3.



Lith. de Engelmann | *Atelier de Desmadryl aine Rue de la Perle N° 1*

Echelle a $\frac{1}{36.000}$.

1000 500 0 1 2 3000 Metres

1000 500 0 1000 Toises

N° III.

SIEGE DE LA TÊTE-DE-PONT DE MANNHEIM.

N. B. On n'a rien trouvé dans les bureaux de la guerre sur le siége de la tête-de-pont de Mannheim que la pièce suivante, que l'on a eu l'obligeance de me communiquer. Étant forcé de recourir aux documents étrangers, je donnerai, à la suite de cette pièce, un extrait de la relation du siége, qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Guerre de la liberté française*, *etc.*, imprimé en 1796, à Francfort, chez Behrens, T. II, chap. 13. Pour l'intelligence de ces deux pièces on pourra consulter le plan ci-joint de la place de Mannheim et de sa tête-de-pont. J'y ai fait tracer les lignes occupées par les Autrichiens, lors du siége qu'ils ont fait de Mannheim en 1795, sur lequel il n'existe rien non plus dans les bureaux de la guerre.

Considérations sur le système et les préparatifs de l'attaque de la tête-de-pont de Mannheim.

L'ATTAQUE de la tête-de-pont de Mannheim serait une entreprise bien simple, si elle ne couvrait que la communication d'une place ordinaire livrée à elle-même; mais en avant d'une forteresse du premier ordre, défendue par quinze mille hommes de garnison, cette tête devient un objet très *conséquent*. L'armée autrichienne campée sur ses der-

rières, multiplie ses moyens, et la met dans une attitude très imposante par les secours puissants qu'elle peut lui fournir. Cette même tête-de-pont assez resserrée par elle-même, présente aujourd'hui un grand front par les ouvrages qui y ont été ajoutés.

Ces ouvrages additifs consistent, d'après tous les rapports et les reconnaissances, en trois grandes lunettes avancées sur les capitales de la corne et de sa demi-lune. Ces lunettes sont fraisées, elles ont des flancs et un large fossé devant elles. Pour les garantir du ricochet, on a surmonté leurs saillants et leurs angles d'épaule, d'une forte gabionade.

Cet exposé prouve assez la témérité qu'il y aurait eu de brusquer l'attaque qu'on y médite, sans l'exécution des préliminaires que tous les principes commandent; car nullement soutenus par des attaques liées, un échec en aurait été infailliblement l'issue, aurait compromis nos succès et comprimé notre énergie.

De telles considérations mûrement discutées dans la conférence militaire du 21 brumaire (11 novembre) tenue chez le représentant du peuple Ferraud, lui présent, ont fait adopter à l'unanimité, un calcul de mesures sages et bien concertées pour assurer le succès de nos opérations.

Cette détermination sentie et appréciée a rendu l'achèvement de la contrevallation indispensable,

pour couvrir l'armée assiégeante et fortifier sa position; une plaine rase et sans couverts n'offrant aucun débouché sûr pour commencer les attaques (la distance de la contrevallation étant trop grande), on a décidé le jet de cinq redoutes pleines sur le même rayon et concentriquement à la tête-de-pont. Leur bon effet, à mesure qu'elles sortaient de terre, a fait proposer de les lier par une ligne flanquée faite en tranchée, pour donner plus de force à leur position. Cette ligne continuée par la droite sur les parties qui ne sont pas marécageuses, va s'appuyer à la chaussée de Mundenheim à Mannheim, fort au-dessus d'une batterie de quatre mortiers à longue portée, placée à la rencontre d'une digue à cette même chaussée.

Ceux qui invoqueraient le principe qui exclut du système des redoutes pleines, toute liaison par des lignes continues, n'auraient pas réfléchi que ce principe général est susceptible de modifications, suivant les divers cas où on l'applique; par exemple, une armée qui se retrancherait par un cordon de redoutes pleines, serait incontestablement gênée dans ses mouvements, si une ligne les liait l'une à l'autre. L'embarras d'un retranchement, si elle était attaquée, la priverait souvent de l'avantage de ses déploiements, et la réduirait en quelque sorte à attendre son ennemi dans sa position même. Ici,

c'est le contraire; une ligne entre des redoutes ajoute à leur force défensive, parce que c'est une position fixe que l'on prend contre une place qu'on assiége, dont on ne craint pas les sorties à cinq ou six cents toises et d'où l'on veut partir pour développer des attaques offensives. On a concilié cependant les deux cas, en laissant à droite et à gauche de chaque redoute de larges débouchés, pour les laisser dans tout leur jeu, et ménager à toutes les armes la liberté entière de leurs mouvements. Le N°. 1 contient trois pièces de canon et quatre mortiers. Les Nos 2, 3, 4 et 5 ont chacun quatre pièces et un obusier de siége.

La rupture du pont par lequel l'ennemi communique à sa tête, étant l'avantage le plus décisif qu'on puisse obtenir, nos premières dispositions pour cet objet ont donné l'éveil à l'ennemi sur ce point sérieux de nos attaques; il en a pressenti l'effet par les inquiétudes journalières qu'il nous y a données, pour retarder la construction de la batterie de grosse artillerie que nous y avons établie, en saisissant le couvert qu'offre une digue robuste le long du Rhin. Cette batterie composée de quatre pièces de 24 et de quatre mortiers à grande portée, portera tout son feu sur les attaches du pont. Son tir bien dirigé, bien nourri, doit produire l'effet le plus avantageux; car cette communication rompue,

la résistance de l'ennemi se trouve paralysée et nulle.

On ne saurait donc trop peser sur ce point et s'y lier d'une manière invincible. Pour cet effet on a construit en avant et en arrière, plusieurs batteries d'obus, de mortiers et de canons de tout calibre, afin de contrebattre par ricochet et le plein fouet, toutes celles que l'ennemi a élevées contre elles, pour inquiéter son tir ou le détruire. L'emplacement des unes et des autres fixé sur le plan des attaques, indique sensiblement leur jeu respectif. Tous les détails de sûreté ont été prévus. Les caveaux aux poudres pratiqués dans le massif de la digue, ne donnent aucune crainte sur les accidents de l'artillerie de jet; et des traverses dans tous les sens fournissent un abri contre les éclats des bombes et des obus.

Ce cordon de redoutes et les autres dispositions dont on vient de donner le détail, en assurant à l'armée française devant Mannheim une attitude défensive bien prononcée par le cheminement des tranchées, la mettent en même temps dans une position *agressante*, par la facilité qu'elle a d'exécuter un bombardement. Ce genre d'attaque a ses règles et ses probabilités comme les autres. Le pressentiment de son appareil, la terreur que son effet inspire, peuvent donner beaucoup de ressort

aux oscillations politiques qui existent entre les Palatins et les Impériaux. Une sommation bien prononcée précède la scène, sa proclamation donnant un délai très court pour délibérer sur son acceptation, son refus doit être suivi du jeu de toute l'artillerie de jet et de plein fouet. Ce feu bien alterné, bien servi, doit agir sur le pont et sur toutes les défenses ennemies. Il doit attaquer ses établissements militaires de toute espèce, lorsqu'on a des indices certains de leur site. La prestesse du tir, sans être trop précipitée, doit être soutenue, pour ôter à l'ennemi le temps de réparer le ravage qu'il occasione. Après deux jours d'attaque *révolutionnaire*, ou dès que l'on s'aperçoit que le désordre est grand chez l'ennemi, on peut faire une seconde sommation, l'amender, sur les calamités déja manifestées et prêtes à s'appesantir encore, en raison de l'opiniâtreté à résister à la clémence française. Si la réponse est négative, le bombardement peut être repris et continué quelque temps. Au même instant, tous les débouchés de la tranchée entrepris et poussés avec vigueur, doivent donner à l'ennemi le sentiment le plus fort de nos moyens et de notre énergie.

Le choix du point d'attaque par tranchée ouverte se décide de lui-même, en partant de l'ouvrage déjà fait et de la connaissance exacte du local. Abs-

traction faite des mesures prises pour ruiner les feux de l'ennemi sur le bord opposé à notre gauche, le cheminement dans cette partie présente des feux de revers assez puissants, et la difficulté d'avancer sans tomber dans quelque enfilade. On ne trouve, d'après cette hypothèse, que l'avantage de marcher sur un point très faible, nullement flanqué, et sur lequel l'assiégé n'a que des feux bien minces à déployer. En attaquant par le front de la tête-de-pont, on est astreint à un développement de tranchée au moins triple de celui qu'il faudrait employer par la gauche, pour l'embrasser complètement et faire tête à des feux nombreux qui sont dans un rapport plus grand encore. La nécessité absolue de ricocher la face et la branche gauche de l'ouvrage à corne, existe dans les deux points d'attaque. Mais celle de battre de la même manière tous les prolongements du front de l'ouvrage à corne, n'est de rigueur qu'en attaquant par ce front même.

Voilà la question bien posée, examinons actuellement le local et combinons-le avec les nuances morales et physiques que la vue du terrain présente.

A la gauche, est une batterie importante à laquelle il faut se lier, pour en établir une seconde dans la même direction et pour le même objet, si

celle-ci ne fait pas son effet. La rupture du pont étant le plus court, le plus sûr moyen de réduire l'ennemi, pourquoi ne nous attacherions-nous pas à peser sur cette gauche, à nous y lier de telle manière que nous puissions profiter de l'effet que ferons nos canons, nos obus et nos mortiers disséminés le long de la ligne en avant et en arrière de la grande batterie retranchée, dirigée sur le pont? Il est incontestable que les revers du bord ennemi, affaiblis par leur jeu, agiraient sur la gauche des attaques par le centre, comme sur le cheminement le long du Rhin. Cette même attaque par le front serait conduite sur un terrain moins maniable, plus coupé, plus aqueux que celui de la gauche. Elle a l'inconvénient de paralyser l'effet des redoutes sur les sorties de l'ennemi, au lieu que l'attaque par le bord du Rhin leur laisse tout leur jeu, et en reçoit un vigoureux appui.

Dans les deux hypothèses, un boyau à droite est indispensable pour établir à la distance d'usage une batterie, et pour ricocher les deux branches de l'ouvrage à corne dont les prolongements concourent. Ce même boyau peut servir à communiquer à une parallèle pleine, à peu de distance des lunettes avancées, si son établissement devient utile dans les progrès des attaques.

Que l'on compare présentement les deux atta-

ques, indépendamment de ce qui est commun à l'une et à l'autre. Leur rapprochement présentera dans l'une un cheminement plus rapide, beaucoup moins de feux à combattre, un sol plus ferme, plus homogène, et un matériel de tranchées moins grand à employer. Cette économie de temps si précieuse à la guerre et dans toutes les circonstances, n'ajouterait-elle rien à l'intérêt qu'a le gouvernement français de presser nos opérations? Pour peu qu'on balance les obstacles de la saison rigoureuse où nous sommes, on trouvera cette économie de temps d'un empire absolu.

On peut donc se résumer à conduire l'attaque principale par la gauche, et à avoir un cheminement sur la droite du centre pour l'objet ci-dessus énoncé. L'attaque par le centre ne nous dispenserait pas d'avoir l'œil sur la gauche, pour soutenir la batterie contre le pont. Son influence est trop prononcée pour qu'on l'isole, et qu'on la livre à elle-même.

L'attaque par la gauche centralise nos efforts, les fait aller à l'appui les uns des autres, ne les dissémine pas, n'inutilise rien de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Ogersheim, le 27 frimaire an III (17 décembre 1794).

Le chef de bataillon du génie,

F. Sorbier.

RELATION

DU SIÉGE DE LA TÊTE-DE-PONT DE MANNHEIM.

Lorsque les armées alliées quittèrent la rive gauche du Rhin, les Français se mirent en mesure de s'avancer sur la tête-de-pont de Mannheim, avec d'autant plus d'empressement que la sûreté du blocus de Mayence en dépendait. Le général comte de Wartensleben mit une garnison de trois mille hommes, tant autrichiens que palatins dans le fort, ainsi que dans les flèches; en arrêtant qu'on les releverait toutes les quarante-huit heures, et qu'ils seraient pourvus de munitions et de vivres aux mêmes intervalles.

La tête-de-pont avec ses flèches avait un armement de soixante-sept bouches à feu, capable d'opposer bien des obstacles aux assaillants; mais il était indispensable que les communications de la garnison avec la rive droite restassent libres, le fort n'ayant point de casemates, ni aucun magasin à l'abri de la bombe.

La situation des alliés n'était rien moins que rassurante: Mannheim était menacé, la tête de

pont ne pouvait mettre la ville à l'abri d'un bom bardement : un camp retranché eût couvert la place et favorisé la défense de Mayence; mais on s'était contenté de construire des flèches qui manquaient du développement nécessaire pour tenir les assaillants à une distance convenable de la place, quoiqu'elles fussent garanties sur leurs flancs par les batteries du Holzhof et de l'île de la Mühlau. Par suite de la retraite des alliés, les Français trouvèrent leurs subsistances assurées; ils étaient à même d'entreprendre de grandes choses avec des forces peu considérables, tandis que les alliés auraient rencontré mille difficultés en repassant le Rhin. La situation des uns et des autres aurait été bien différente, si ceux-ci avaient pu rester un mois de plus sur la rive gauche du fleuve.

Les Français avaient déjà acquis une connaissance exacte des flèches, par leurs reconnaissances faites en juillet et en août. Ils avaient trouvé le véritable point d'attaque du côté du bois de Friesenheim. Le 10 octobre, ils l'occupèrent et le retranchèrent promptement.

Wartensleben, appréciant toute l'importance de ce poste, résolut de l'enlever aux Français; mais il ne put y réussir. Les alliés s'étant retirés jusqu'aux hauteurs d'Oppenheim, les Français ouvri-

rent une ligne de circonvallation, s'étendant de Rheingenheim par Mundenheim jusqu'au bois de Friesenheim; le 12 novembre, ces travaux se trouvèrent achevés.

Les Français ne tardèrent plus à construire des redoutes, le long de la chaussée d'Ogersheim et de la digue de Friesenheim. On fit de vains efforts pour les en empêcher. Les sorties ordonnées par Wartensleben ne servirent qu'à retarder les travaux des Français, mais leurs approches étaient si savamment conduites, qu'ils ne furent pas un jour sans faire des progrès. Leurs forces s'accrurent, quoique leurs travaux fussent pénibles; ils souffrirent avec résignation les rigueurs d'un froid excessif, pour arrriver au but tant désiré de la prise du fort.

Cependant le froid devint favorable aux Français. Le brouillard leur permit d'achever leur parallèle; le fleuve charriait beaucoup de glaces, la garnison dût craindre de perdre ses communications avec la rive droite.

Les préparatifs des Français, pour la prise de la tête-de-pont, s'étant de plus en plus développés, et la conservation de ce fort étant de la plus haute importance pour les alliés, attendu que le sort de Mannheim y est attaché, le duc Albert de Saxe-Teschen conçut le projet d'un passage du Rhin, à

l'effet de débloquer la tête-de-pont; il espérait de concert avec un corps de vingt mille Prussiens, faire également lever le blocus de Mayence. Ce projet fut communiqué à Möllendorf, mais le général prussien refusa d'y coopérer, sous prétexte que la saison et l'impossibilité du transport des magasins ne pouvaient promettre une offensive solide.

Ce refus, en détruisant le plan du duc Albert, n'avait point paralysé le zèle de ce prince. Il rassembla un conseil de guerre et proposa une sortie avec douze mille hommes, qui devait avoir pour effet de délivrer la tête-de-pont, au moins pendant quelque temps; mais les glaçons y mirent un obstacle invincible. Les alliés virent approcher le moment où ils seraient forcés de démonter le pont, ce qui ne devait avoir lieu qu'à la dernière extrémité; le 22 décembre, les cordages se rompirent, plusieurs bateaux allèrent à la dérive, ce qui engagea Wartensleben à mettre de l'artillerie en mouvement pour ôter aux Français la possibilité de s'emparer de ces bateaux; mais il ne put empêcher que ceux-ci n'en fussent instruits, et qu'ils n'en inférassent la situation fâcheuse de la garnison. Ils se formèrent à deux heures dans leurs lignes, et envoyèrent un parlementaire avec la sommation suivante :

« Liberté, égalité, fraternité.

« Ogersheim, le 2 nivose an III de la république une et indivisible, au nom du peuple français :

« Ferraud, représentant du peuple aux armées du Rhin et de la Moselle; Michaud, général en chef des armées du Rhin et de la Moselle; Vachot commandant de l'armée, employée au siége de Mannheim; au commandant du fort de Mannheim :

« Vous êtes perdus; vous êtes dénués de ressources et vous n'avez aucun espoir d'être secourus. Quarante mille républicains (que vous pouvez compter) sont décidés à tout entreprendre pour vous forcer à vous rendre; cent cinquante bouches à feu sont prêtes à vomir la mort contre vous. En jetant vos regards derrière vous, le Rhin, sur lequel vous comptez, ne vous présente qu'un abîme, prêt à vous engloutir. En fixant vos yeux sur nous, vous trouverez cette générosité, cette magnanimité inséparables du peuple français : vous savez que les républicains ne parlent point en vain. Choisissez, on vous accorde trois heures de réflexion. Ce délai expiré, on vous enlève et vous passez au fil de l'épée. »

Le général-major bavaro-palatin Deroy, commandant de Mannheim, répondit à cette sommation foudroyante dans les termes suivants :

« Les représentants et les généraux, commandant

devant la tête-de-pont, n'ayant indiqué aucune des conditions auxquelles ils voudraient que le fort, avec ses ouvrages avancés, leur fut livré, il est par conséquent impossible d'entamer des négociations à ce sujet; c'est ce que je suis autorisé à répondre. Rheinschanze, le 22 décembre 1794.»

Le 23 de grand matin, les assiégeants envoyèrent l'adjudant-général Heudelet, porter au général Deroy la réponse suivante :

« Extrait des délibérations du comité de salut public.

« Les représentants du peuple français, composant le comité de salut public, enjoignent au général en chef Michaud, de s'emparer de la tête de pont de Mannheim. Signé : Carnot, Cambacérès, Richard, Bréard et Guylon. »

« Les représentants du peuple et les généraux soussignés, autorisent suffisamment l'adjudant-général Heudelet, d'entendre les propositions que pourrait faire le commandant de la place de Mannheim et d'entrer en négociation, conformément aux instructions qui lui ont été données. Signé : le représentant du peuple, Ferraud; le général en chef, Michaud; le général de division, Vachot. »

La capitulation ne fut point conclue; les propositions de Heudelet ayant paru incompatibles

avec l'honneur de la garnison et en général avec celui des troupes alliées. Elles portaient en substance que le rétablissement du pont dépendrait de la volonté de la nation, ainsi que la démolition ou le rétablissement du fort; que les batteries de la rive droite du Rhin seraient détruites depuis Worms jusqu'à Rhein-Dürckheim; que les troupes seraient prisonnières et que le matériel serait livré aux Français. Wartensleben répondit en ces termes aux propositions dont Heudelet était porteur : « On ne remettra la tête-de-pont et ses ouvrages avancés à l'armée française, que lorsqu'on nous aura accordé la faculté d'envoyer un officier avec la mission de s'assurer s'il y a réellement quarante mille hommes et cent cinquante bouches à feu sur le point de nous attaquer; dans ce cas on rendra le fort et ses ouvrages aux conditions suivantes.

« 1.° La garnison, avec l'artillerie, les munitions, ainsi que tout ce qui appartient à sa majesté impériale et royale et à l'électeur Bavaro-Palatin, seront retirés librement sur la rive droite du Rhin, et il sera accordé le temps nécessaire pour l'évacuation.

« 2.° Aussitôt que l'on aura fait usage des bateaux nécessaires pour l'évacuation, tous ces bateaux et en général toutes les embarcations seront tirés sur la rive droite.

« 3.º Pendant toute la guerre actuelle, la ville de Mannheim ne pourra être bombardée par la rive gauche du Rhin.

« 4.º Les troupes françaises démoliraient les ouvrages qu'elles ont construits contre le fort, tandis que les troupes palatines démoliraient la tête-de-pont et ses accessoires, sans que l'on puisse être inquiété, ni de part ni d'autre. On n'admettra aucune autre condition n'étant point en rapport direct avec la tête-de-pont de Mannheim. »

Ces conditions ne parurent pas plus acceptables aux assiégeants, que les leurs ne l'avaient paru aux Allemands, quoique les premiers n'eussent que quinze mille hommes. La garnison ne communiquait que difficilement avec la rive droite et d'un moment à l'autre, elle pouvait se trouver entièrement coupée. En conséquence les Français réalisèrent leurs menaces. Dans la nuit du 23 au 24 décembre à minuit précis, huit batteries commencèrent un feu épouvantable de bombes et d'obus, dirigé en partie sur les barques de communication et en partie sur la ville. Les effets de ce bombardement furent désastreux.

Les représentants imaginèrent un moyen de soutenir l'ardeur du soldat, au milieu des souffrances inséparables d'un tel siége, et d'augmenter les terreurs de la garnison assiégée. Un drapeau

portant l'inscription VICTOIRE OU LA MORT fut transporté en silence de Frankenthal au camp des assiégeants (1): ils arborèrent ce signal. Leurs déserteurs annoncèrent aux alliés que l'assaut aurait lieu à la pointe du jour, et ceux-ci se préparèrent à le repousser avec fermeté. Les Français ralentirent leur feu, mais vers midi, toutes les batteries se ranimèrent avec vivacité jusqu'à quatre heures. Un trompette se présenta au fort; l'adjudant-général Heudelet remit la sommation suivante: « Le représentant du peuple Merlin de Thionville;

» Vous avez actuellement la certitude que nous ne menaçons point en vain : rendez le fort à l'armée de la république, dans l'état où il se trouve, ou les batteries continueront la destruction de la ville. »

Mannheim était dans une situation déplorable, beaucoup d'habitants l'abandonnaient; les autres étaient livrés aux craintes les plus affreuses. La garnison avait considérablement souffert; quelques jours de plus et elle se trouvait dans la nécessité de se rendre à discrétion. Toutes ces considérations déterminèrent les assiégés à faire de nouvelles propositions aux Français, en ces termes

« Nous connaissons vos moyens, messieurs, nous

(1) Ceci doit passer pour un de ces contes ridicules, que l'on trouvait souvent dans les gazettes allemandes. (*Note de l'Éditeur.*)

savons que pour nous réduire vous n'avez ni quarante mille hommes ni cent cinquante bouches à feu; mais il vous reste à connaître nos moyens de défense. Ils sont de nature à vous apprendre que nous ne sommes point dans une situation à recevoir vos lois. Notre humanité pour les habitants de Mannheim pourra seule nous engager à céder à leurs intérêts. Leur conduite mérite d'être admirée; c'est à ces mêmes sentiments d'humanité, messieurs, que vous devez les propositions que nous vous faisons, quoique convaincus de l'insuffisance de vos moyens. »

Ces propositions portaient : que les troupes se retireraient librement, que l'artillerie, les munitions, etc., seraient évacuées; que les alliés resteraient en possession des bateaux de transport; que Mannheim ne pourrait être bombardé pendant toute la durée de cette guerre; la démolition réciproque des redoutes, lignes, etc.

Le général baron de Seckendorf, le colonel et chef d'état-major de Gomez, du côté des Autrichiens; le commandant Deroy, du côté des Palatins, se rendirent à la tête-de-pont avec la réponse ci-dessus à neuf heures du soir.

L'adjudant-général Heudelet refusa d'acquiescer à ces conditions. L'humanité envers les habitants de Mannheim, le désir de conserver cette belle

ville, les dangers auxquels la garnison du fort serait exposée, engagèrent les délégués de la place à se montrer plus dociles. A onze heures on arrêta la capitulation suivante :

« 1°. La tête-de-pont de Mannheim sera rendue le 25 décembre, à midi, à l'armée de siége, avec l'artillerie, les munitions et autres objets qui s'y trouveront au moment de la reddition.

« 2°. A raison des dispositions ci-dessus, la ville de Mannheim ne pourra être bombardée de la rive gauche, pendant toute la durée de cette guerre.

« 3°. La démolition de la tête-de-pont de Mannheim ne sera point troublée.

« 4°. La moindre infraction à cette condition sera regardée comme une violation du présent traité et sera immédiatement suivie du bombardement de la ville. — Tête-de-pont de Mannheim, le 25 décembre 1794. Signé : le général baron de Seckendorf, muni de pleins pouvoirs. Gomez, chef d'état-major, muni de pleins pouvoirs; Deroy, commandant de la place de Mannheim, au nom de son Altesse électorale; Heudelet, au nom de la république, chargé de pleins pouvoirs.

« Vu et ratifié par les représentants et généraux de la république, devant la tête-de-pont, en l'an III de la république française. — Signé : les représentants, Ferraud et Merlin de Thionville; Michaud, général en chef; Vachot, général de division. »

La présente capitulation a été changée de manière que l'exemplaire remis par les Français a été échangé avec l'article séparé, suivant :

« Comme dans la présente capitulation, il n'a point été fait mention des troupes, et comme nous avons posé, comme condition première, la faculté de les retirer, il est entendu que les hommes de la garnison du fort qui se trouveraient encore à midi dans le fort et dans les flèches qui en dépendent, auront la liberté de se retirer avec armes et bagages. Cette disposition sera étendue aux chevaux, attendu qu'ils auraient été menés seulement dans la matinée dans le fort pour y travailler, car il n'y en avait jamais eu auparavant. — Mannheim, le 25 décembre 1794. Signé : le général commandant les troupes de sa Majesté Impériale à Mannheim et environs, le comte de Wartensleben, général d'infanterie; le gouverneur de la ville et du fort de Mannheim, commandant pour son Altesse l'électeur Bavaro-Palatin, baron de Beldenbusch. »

Immédiatement après la conclusion de la capitulation, tout le matériel fut transporté sur la rive droite, à l'exception de quelques canons hors de service qui furent abandonnés. L'évacuation fut terminée pendant le délai prescrit, sans qu'elle eut été troublée par les Français. Ces derniers entrè-

rent en triomphe dans le fort, ils arborèrent le drapeau de la victoire sur le rempart, aux cris trois fois répétés de *vive la république!*

On jugera de l'importance de cette conquête des Français, par l'allégresse avec laquelle la nouvelle en fut accueillie à Paris. La Convention décréta, au milieu des applaudissements, que l'armée du Rhin avait bien mérité de la patrie. Carnot nomma l'expédition contre la tête-de-pont de Mannheim, une des plus importantes de la campagne, ce siége ayant été fait au milieu des neiges et des glaces. « Il est » vrai, répliqua-t-il à Lesage-Senault, mécontent » de la capitulation, il est vrai qu'on eût pu ré- » duire Mannheim en cendres, mais 8000 répu- » blicains y eussent perdu la vie. » L'assaut du fort n'aurait pas moins coûté.

N° IV.

EXTRAIT

DES RAPPORTS OFFICIELS AUTRICHIENS SUR LES MOUVEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ ET SUIVI LA BATAILLE DE LA PFRIM.

L'ARMÉE impériale-royale d'Autriche, et impériale de l'empire romain, sous les ordres de M. le maréchal comte de Clerfayt, avait été renforcée, le 8 novembre 1795, de quatorze bataillons, quarante escadrons, huit pièces de 12 et de deux obusiers de cinq pouces, amenés par le lieutenant-général comte Baillet de Latour, qui ayant été détaché à ce dessein de l'armée du haut Rhin, commandée par le général de cavalerie comte Wurmser, partit de Seckenheim sur le Neckar le 5, passa le Rhin à Gernsheim le 8, et se réunit le même jour à la grande armée près de Bechtheim.

Devant faire face tant à l'armée de Pichegru (appelée *armée de Rhin-et-Moselle*), portée entre Worms et le Mont-Tonnerre, et dont les avant-

postes longeaient la rive gauche de la Pfrim, qu'à celle du général Jourdan, qui avait passé la Moselle à Trarbach, et dont l'avant-garde menaçait Creutznach, M. le maréchal Clerfayt jugea à propos de répartir les troupes sous ses ordres en trois corps distincts et séparés, savoir :

1°. *Le corps d'armée principal,* dont le maréchal se réservait le commandement immédiat. Il était campé près de Bechtheim, tenant ses postes avancés au Seebach, et poussant les patrouilles jusqu'au Stattgraben.

2°. *Le corps d'observation*, sous les ordres du général feldzeugmeister comte Wartensleben : la brigade du prince Hohenlohe qui était restée aux environs de Bingen, faisant partie de ce corps dont le gros était porté à Alzey (quartier-général du comte Wartensleben), observait par des détachements les routes qui, de cette ville, menaient en directions divergentes à Creutznach, et par Kirchheim-Poland à Kaiserslautern.

3°. *Le corps de réserve*, sous les ordres du lieutenant-général comte Latour, campé aussi près de Bechtheim. Quoique ce corps fut destiné à agir de concert et pour ainsi dire en même ligne avec le corps d'armée principal, et qu'on n'y laissât qu'une partie des troupes qu'avait amenées le général Latour, il fallait cependant laisser à ce dernier un

commandement séparé et dépendant immédiatement de son excellence M. le maréchal, vu qu'il ne se trouvait à cette armée que par suite d'une mesure d'urgence et qu'il était toujours censé faire, partie de celle du comte Wurmser.

Un 4e. corps, savoir : celui d'observation de la Sieg, sous les ordres du prince Ferdinand de Würtemberg, occupant un cordon sur le Rhin, entre la Sieg et la Lahn, ne faisait point partie des opérations détaillées dans ce précis. Pour plus de clarté, son ordre de bataille se trouve séparément dans les pièces [104].

Le maréchal comte de Clerfayt fit mettre à l'ordre du jour de Bechtheim, l'ordre de bataille [105].

Le maréchal comte de Clerfayt appela auprès de lui le 9 de très grand matin, M. le lieutenant-général Latour, afin de délibérer sur les mesures à prendre.

Il était évident que dans la saison avancée, il fallait sérieusement penser à fixer et à assurer les quartiers d'hiver, dont la droite était menacée, tant que les débouchés du Mont-Tonnerre, servant de communication directe et marquant pour ainsi dire les lignes de jonction entre les armées de Pichegru et de Jourdan, ne se trouveraient point en possession del'armée impériale. De même la gauche pouvait être inquiétée par les sorties de la garnison

de Mannheim, aussi long-temps que cette place, cernée sur la rive droite du Rhin par les troupes du général Wurmser (dont le quartier-général se trouvait à Seckenheim sur le Neckar), ne serait pas aussi investie sur la rive gauche. Le général Latour fonda sur cette considération l'avis de tâcher de porter le front de l'armée jusqu'au Speyerbach, ou même, s'il était possible, jusqu'en face des lignes de la Queich.

Les renforts qu'il avait amenés à M. le maréchal, semblaient mettre ce dernier en état d'entreprendre les opérations offensives requises pour rejeter bien loin l'ennemi; ce qui releverait, disait-il, les esprits des princes du Saint-Empire Romain, ranimerait leur bonne volonté, et les rattacherait de plus en plus à la cause que la maison d'Autriche défendait depuis long-temps avec d'énormes sacrifices.

Mais, d'un autre côté, le maréchal devait peser ce que sa situation avait de périlleux. La place de Mayence, dont le déblocus effectué depuis peu, était compté parmi les faits d'armes les plus importants de toute la guerre, se vit menacée de rechef par l'approche de l'avant-garde du général Jourdan, qui, s'avançant sur Creutznach, n'était plus qu'à une forte marche de Mayence, tandis que Clerfayt s'en trouvait déjà éloigné de cinq marches. Com-

ment le maréchal pouvait-il s'aventurer plus loin avant d'avoir assuré ses derrières du côté de la Nahe ? D'ailleurs la prompte reddition de Mannheim n'était rien moins qu'indubitable. Les rapports unanimes lui donnèrent 8000 hommes de garnison. La saison des pluies et de la crue des eaux étant imminente, le siége régulier aurait entraîné à d'autant plus de longueurs, que la place pouvait renouveler à volonté ses ressources et ses moyens de défense, tant qu'elle se voyait soutenue par la présence de l'armée de Pichegru. Cependant la perspective des avantages à recueillir l'emporta dans la conférence sur l'appréhension des dangers à courir, et le maréchal Clerfayt, ayant reçu en même temps par l'organe de M. le général comte Bellegarde, envoyé à cet effet par le comte Wurmser, l'assurance d'une coopération sur la rive droite, aussi puissante que possible, il fut décidé que l'on délogerait le lendemain l'ennemi de la Pfrim, d'après les dispositions suivantes :

Dispositions pour le 10 *novembre* 1795, *faites au quartier-général de Bechtheim*, *le* 9 *à* 6 *heures du soir.*

Tant que l'ennemi est maître du poste de Kirchheim-Poland, l'occupation de la Pfrim ne pourra guère lui être disputée. C'est donc par ce point que

commencera l'attaque. Le feldzeugmeister Wartensleben est chargé d'en disposer et diriger l'exécution. Pour y coopérer, le général Kray, à la tête d'une forte avant-garde, harcèlera en même temps l'ennemi sur la Pfrim en avançant par Dahlsheim, et masqué par ces manœuvres, le gros de l'armée, rompu en trois colonnes, se portera en avant dans l'ordre et dans les directions suivantes [106].

La composition des trois colonnes, l'ordre et la direction de leur marche, sont combinés de manière à ce qu'elles puissent, en se développant en front de bataille, former trois lignes contiguës, l'une derrière l'autre et répondant à l'ordre de bataille primitif, savoir :

En 1re ligne......	Les avant-gardes des trois colonnes.	
En 2e ligne.......	Les brigades Ch. de Lorraine...... Montfrault...	De la Ire colonne.
	Specht.........	De la 2e colonne.
	Hoditz.........	De la 3e id.
En 3e ligne........	Les brigades de Oergen........ Alcaini.......	De la Ire colonne.
	Roë........... Welsch....... Kollowrath..	id.
	Bajalics...... Ott............	De la 2e colonne.
	Kaim..........	De la 3e colonne.

Le détail de cette disposition prouve que le maréchal Clerfayt avait considéré le poste de Kirchheim-Poland comme la clef de la position de l'ennemi, qui s'étendait de Worms sur le Rhin au

Mont-Tonnerre; c'est pourquoi il ordonna de commencer l'action par l'attaque du dit poste, d'y diriger la plus grande partie des troupes légères, et de n'avancer, avec le gros de l'armée, que par échelons, en refusant l'aile gauche où il avait réuni sous les ordres du général Latour la plupart des bataillons de grenadiers et des régiments de cuirassiers.

L'attaque, qui devait être commencée par la droite, fut retardée jusque vers dix heures du matin; mais son succès devint complet sur tous les points. Le général Wartensleben emporta le poste de Kirchheim-Poland, s'avança jusqu'à Marnheim sur la haute Pfrim, et porta son avant-garde sous le général Nauendorf à Gellheim, d'où les avant-postes s'étendirent sur le Schorlenberg [107].

Le général Kray ne réussit pas moins à chasser l'ennemi de Dahlsheim. En même temps le gros de l'armée avait atteint les différentes hauteurs indiquées aux trois colonnes, comme premier objet de leur mouvement. A mesure qu'elles y arrivaient et qu'elles s'étaient rapprochées l'une de l'autre à des distances proportionnées, le maréchal leur fit donner l'ordre de se développer en front de bataille. La première ligne avança sur les hauteurs de Nieder-Flörsheim d'un pas ferme et mesuré, tambour battant, et protégé du feu de plusieurs batteries tirant à mitraille. Une canonnade de

courte durée, dirigée avec beaucoup d'entente par le major Schuhay, fit taire le canon de l'ennemi; alors le maréchal Clerfayt ordonna à l'infanterie d'assaillir, la bayonnette au bout du fusil, les différents villages situés le long de la Pfrim. Ils furent tous emportés de vive force l'un après l'autre, depuis Monsheim jusqu'à Leiselheim. C'est devant ce dernier que la colonne de la gauche sous le général Latour, arriva vers les quatre heures de l'après-midi. L'ennemi était déjà en pleine retraite, sous la protection de la nuit tombante; il avait même évacué la ville de Worms que le général Latour fit d'abord occuper par un bataillon de sa colonne, qui s'empara d'un magasin considérable d'avoine et d'orge, et d'une forte provision de poudre.

Le quartier-général s'établit à Dahlsheim.

L'armée campa le long de la Pfrim, occupant par des avant-gardes (de la colonne de Latour et de celle de Kray) la ville de Worms et le poste de Grünstadt.

Cette journée avait coûté à l'armée impériale soixante et un hommes tués, 470 blessés et cinquante trois pris ou égarés : l'ennemi avait perdu en prisonniers au-delà de 300 hommes. Pour rendre la communication avec l'armée du général Wurmser plus directe, et pour tirer de ses magasins de la rive droite des vivres nécessaires aux troupes déta-

chées de son armée, le pont de Gernsheim fut remonté à Rhein-Dürckheim.

Le quartier-général fut transféré le 11, de grand matin, à Monsheim.

Les postes avancés et les patrouilles s'accordèrent à rapporter que la retraite de Pichegru semblait se diriger sur Dürckheim et Neustadt au pied de la Haardt; c'est pourquoi le maréchal Clerfayt résolut de tomber sur le flanc droit de l'ennemi pour accélérer son mouvement rétrograde, et pour y jeter quelque confusion. A ce dessein, il fit renforcer la colonne du général Latour de trois bataillons et de dix escadrons, et lui envoya l'ordre de pousser l'ennemi qu'il avait en face au-delà du Carlebach, en se tenant toujours en même hauteur et en communication avec le général Kray, dont les postes avancés avaient déja dépassé Grünstadt.

Le maréchal Clerfayt, au moment même qu'il expédia cet ordre, reçut de la part du comte Wartensleben le rapport que le général Marceau, commandant l'avant-garde du général Jourdan, venait de se présenter devant Creutznach, à la tête de 6,000 hommes, pour forcer ce poste.

D'un autre côté une dépêche du lieutenant-général de Würtemberg, datée de Bendorf près Ehrenbreitstein, du 10 à neuf heures du soir, annonçait des rassemblements considérables de trou-

pes françaises entre Bonn et Neuwied, qui faisaient pressentir la tentative du passage du Rhin à ce dernier endroit.

A ces nouvelles il s'en joignit une troisième moins positive, puisqu'elle n'était fondée que sur la déposition des déserteurs et des officiers français pris la veille, savoir l'attente dans laquelle se trouvait le général Pichegru de renforts considérables, jusqu'au nombre de 15,000 hommes, qui devaient lui arriver par la haute Alsace.

Sans rien changer à la disposition du mouvement prescrit au général Latour, le maréchal lui recommandait seulement de ne s'aventurer ni de ne s'éparpiller trop, pour ne point être battu en détail; mais sur la droite il devint indispensable de détacher sur le champ le général Wartensleben avec le gros du corps d'observation sur Creutznach, pour dégager en toute hâte ce poste important.

L'ordre du jour du 11 novembre daté de Monsheim, contint par conséquent les dispositions suivantes :

« Le général Wartensleben se mettra sans le
» moindre retard en marche vers Creutznach.
» Deux bataillons du régiment d'infanterie Hohen-
» lohe, deux de Manfredini et six escadrons du ré-
» giment de cuirassiers Nassau (arrivés depuis
» peu), ci quatre bataillons et six escadrons, se pla-
» ceront à Gellheim. »

« Le général Nauendorf s'avancera avec toutes » les troupes sous ses ordres jusqu'à Waltenheim ; » sur le Marzenberg , il étendra la gauche de ses » postes avancés jusqu'à Neu-Leiningen. »

« Le général Kray, dont le gros se trouve à » Grünstadt, tirera le cordon de postes avancés et » de vedettes de Neu-Leiningen, par Klein-Carle- » bach, Kirchheim, Ander-Eck, Bissersheim, Gross- » Carlebach , Lamersheim et Dirmstein, jusqu'à » Heuchelheim, d'où ses avant-postes se mettront » en contiguité avec ceux du général Latour. »

« Le lieutenant-géneral baron Werneck occu- » pera avec sa division le plateau de Kindernheim, » comme position centrale ou poste de réserve » pour les troupes placées à Gellheim, à Walten- » heim et à Grünstadt, afin que celles-ci puissent » en tirer du soutien, et s'y replier, suivant que » les circonstances l'exigeraient. »

« Le lieutenant-général comte de Latour exécu- » tera avec trois bataillons d'infanterie, huit batail- » lons de grenadiers et vingt-trois escadrons, l'at- « taque projetée sur le flanc droit de l'ennemi pour » l'éloigner de Mannheim. Par cette manœuvre, » l'aile gauche de l'armée impériale sera portée en » avant jusqu'à Böbernheim et Gross-Niedesheim.

« Le gros de l'armée campera sur la rive droite » de la Pfrim entre Pfeddersheim et Wachenheim.

» Le quartier-général, pour être rapproché de la
» gauche, s'établira à Pfeddersheim. »

Au soir de cette journée, le maréchal reçut les rapports par MM. les commandants, qui confirmaient tous d'avoir rempli le but qui leur était assigné.

Le général Latour avait fixé son quartier à Böbernheim, après avoir avancé la gauche jusqu'à Frankenthal. Il fit établir un bac à Peters-au, pour communiquer avec l'armée de Wurmser et pour en tirer des vivres.

Les troupes de Pichegru continuèrent leur retraite sur Dürckheim et Neustadt, en se couvrant par l'occupation d'Ogersheim et par le renforcement des postes le long de l'Isenach.

Le général Wartensleben expédia par courrier le bulletin suivant des avantages remportés sur l'ennemi devant Creutznach, dans le courant de la journée :

« Le comte de Wartensleben, dès qu'il en eut
» reçu l'ordre, mit sa division en mouvement vers
» Creutznach, ayant le général Rhingrave de Salm
» à sa tête, qui, avec deux bataillons du contingent
» de Franconie, et avec celui de Cologne, arriva en
» presence de la ville, vers les deux heures de l'a-
» près-midi ; la garnison consistant en un bataillon
» du contingent de Hesse-Darmstadt, une compa-

» gnie des manteaux-rouges, un escadron des » hussards de Blankenstein, et deux des dragons de » Cobourg, avait été assaillie chaudement quelques » heures auparavant dans la partie de la ville si- » tuée à l'autre rive de la Nahe. Par la grande » supériorité de l'ennemi et l'impétuosité de son » attaque, les troupes qui s'étaient défendues assez » long-temps avec opiniâtreté, furent mises dans » une déroute si complète, sur-tout sur le pont, que » beaucoup de monde et trois canons étaient déjà » perdus, quand le Rhingrave de Salm, s'avança ino- » pinément à la tête du bataillon Juliazy, reprit les » canons et se rendit de nouveau maître du pont. » L'arrivée du gros du corps d'armée compléta la » victoire, en chassant l'ennemi aussi de l'autre » côté de la ville, et en le forçant à se retirer avec » précipitation vers Simmern. »

Dans l'attente de l'issue du mouvement sur Creutznach, et pour mieux se préparer aux entreprises méditées, le maréchal Clerfayt fit reposer ce jour-là l'armée dans la position suivante :

La division du général Werneck à Grünstadt; l'avant-garde sous Kray, à Dirmstein; la division Latour entre Heuchelheim et Frankenthal, gardant cette ligne et le canal qui va de la ville au Rhin.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

No I.

INSTRUCTION

CONFIÉE PAR LE PRINCE DE COBOURG AU COLONEL MACK, POUR LE GÉNÉRAL COMTE DE WARTENSLEBEN, AFIN QUE CELUI-CI EN CONFÈRE AVEC LE FELD-MARÉCHAL BARON DE MOELLENDORF.

Magasin des évènements militaires, Tome III.

I.o Sa Majesté Britannique et son ministère ont donné l'assurance au feld-maréchal de S. M. I. et R. commandant en chef, par la voie du colonel Mack, envoyé en mission à Londres, que l'on pouvait admettre avec une certitude morale que S. M. Prussienne laisserait non-seulement en campagne celles de ses troupes qui y étaient déjà, mais que leur nombre s'accroîtrait de quinze à vingt mille hommes; le zèle dont S. M. Prussienne est animée pour le bien public, semble garantir le succès des négociations entamées à ce sujet.

2.o Le feld-maréchal autrichien, commandant en chef, ainsi que les chefs des deux armées dont les opérations se combinent avec l'armée Impériale et Royale, ont cru devoir déclarer, après un mûr examen, que loin de pouvoir se flatter d'une campagne décisive, on serait, dès le début, réduit à une déplo-

rable défensive, si les forces actuellement stationnées entre la Meuse et la mer jusqu'à Nieuport, ne recevaient un renfort de cent mille hommes au moins. Les préparatifs de l'ennemi sont immenses de ce côté: il a déjà porté à 300 mille hommes la force des deux armées du Nord et des Ardennes; les hommes de recrue sont arrivés à leurs bataillons respectifs; ils sont pour la plupart habillés et armés; on les exerce jour et nuit. Cinquante mille hommes venant de la Vendée et de Toulon, rassemblés à Paris, sont en marche; la moitié de l'armée de la Moselle (également cinquante mille hommes) a manœuvré pour se porter vers la Meuse, afin d'être employée contre Liége par la rive droite du fleuve. Il est maintenant hors de doute qu'en peu de semaines et peut-être en quinze jours, si le temps le permet, on verra l'ennemi se mettre en campagne avec 400 mille hommes, contre l'armée alliée; attaquant sur tous les points, il percera par-tout, si on ne se trouve pas en état de résister.

Pour obvier à des malheurs incalculables, le feld-maréchal commandant a adressé les plus vives instances à S. M. Impériale et Royale, pour la prier de faire diriger sur la Meuse la plus grande partie de l'armée actuelle du Rhin, ainsi que le corps d'armée stationné à Trèves; il a en outre proposé de renforcer les troupes restant sur le Rhin avec douze ou quinze mille hommes de l'intérieur de la monarchie, s'il est possible de les recevoir.

3.° Il est de la plus haute importance d'envoyer sur le champ un corps considérable sur la rive droite de la Meuse. En conséquence le feld-maréchal prince de Cobourg prie instamment M. le feld-maréchal

prussien, il le conjure même, au nom du bien public, de vouloir faire relever les troupes autrichiennes stationnées à Trèves et de se charger de ce poste qui, par sa position, semble appartenir à l'armée prussienne ; il importe que le dit corps autrichien se rende à marches forcées sur la Meuse.

4.º Le feld-maréchal autrichien conseille de se borner à la défensive sur le Rhin, la Sarre et la Moselle, cependant de manière à pouvoir adopter un système offensif, si l'ennemi continuait à dégarnir les bords de la Moselle et du Rhin; les talents militaires de Son Excellence le feld-maréchal prussien offrent à cet égard les plus fortes garanties.

Le prince de Cobourg pense que cette défensive respectable s'obtiendrait, si on laissait sur le Rhin les forces suivantes :

Troupes autrichiennes, y compris le corps de Condé.	40,000 hommes.
Bavaro-Palatins, y compris la garnison de Mannheim.	20,000
Troupes de Hesse-Cassel et de Hesse-Darmstadt.	4,000
Troupes du cercle de Souabe.	4,000
Total. .	70,000

De ce nombre, un corps de huit à dix mille Autrichiens et quelques Palatins, seraient employés au-delà du Rhin, en avant de Mannheim; ce corps resterait à la disposition de M. le feld-maréchal prussien, et coopérerait à toutes les opérations offensives que les circonstances pourraient rendre possibles. Cette dernière hypothèse serait d'autant plus admis-

sible, si l'armée de S. M. Prussienne était portée à quatre-vingt-dix mille hommes; on espère que cette armée recevra un renfort de quelques mille Saxons.

5.º Le feld-maréchal autrichien est très éloigné de vouloir anticiper sur les combinaisons de M. le feld-maréchal commandant l'armée prussienne, relativement aux opérations qu'il voudrait exécuter de concert avec le général commandant l'armée impériale du Rhin. En conséquence le prince de Cobourg se borne à hasarder confidentiellement quelques idées. Il demande si le bien commun n'exigerait pas que le poste de Trèves fut successivement porté à quarante ou même à cinquante mille hommes, qui pourraient s'établir aux environs de Sierk; il en résulterait que l'ennemi voyant Sarre-Louis et Thionville menacés, ne détacherait plus de forces de ces points, ce qui faciliterait les opérations en Flandre : de plus grands avantages pourraient résulter de cette mesure. Si les opérations de l'armée combinée prenaient une tournure favorable, M. le feld-maréchal prussien se verrait à même de manœuvrer de Sierk vers Luxembourg, pour se porter tout-à-coup par Depach et Aubange devant Longwy, ce qui se ferait en deux fortes marches; le corps autrichien de six à huit mille hommes posté à Arlon, se porterait également sur Longwy; un train de siége serait successivement transporté dans le plus grand silence de Mayence à Luxembourg; par ces moyens réunis, on pourrait se flatter d'enlever Longwy, et de faire en général des progrès rapides jusqu'aux bords de la Meuse. Il y a sous ce rapport d'autant plus de chances de succès, que l'ennemi négligera ses places de ce côté, attendu qu'il ne voit maintenant que peu de troupes

dans le pays de Luxembourg, et qu'il est persuadé qu'à raison des évènements malheureux de la première campagne, les alliés se garderont bien de faire avancer pour la seconde fois une armée vers ces contrées. Ce mouvement n'aurait pourtant aucun inconvénient, si on l'entreprenait dans la saison favorable, et en prenant des mesures efficaces pour les subsistances. Il serait possible que les forces principales des ennemis fussent tellement occupées au-delà de la Meuse et peut-être à une grande distance de ce fleuve, qu'il devint impossible d'en détacher une partie pour contrarier les opérations de l'armée prussienne.

Le feld-maréchal prince de Cobourg croit pouvoir espérer, sans exagération, que si les armées combinées parvenaient à la dernière ligne des places fortes, il pourrait donner la main à l'armée prussienne dans l'intérieur du pays ennemi, pour se porter de concert vers le grand but, c'est-à-dire sur Paris.

Signé: MACK, *colonel chef de l'état-major général de la grande armée impériale et royale.*

OBSERVATIONS

D'UN GÉNÉRAL PRUSSIEN, SUR LE PLAN PROJETÉ PAR LE COLONEL MACK POUR LA CAMPAGNE DE 1794. (1)

L'expérience a prouvé que pour qu'une campagne puisse offrir des résultats heureux, il faut prévenir l'ennemi dans son plan offensif, et le forcer par là, à abandonner ses mouvements pour les combiner d'après les nôtres. Le prince de Cobourg a raison de faire un appel aux puissances coalisées, pour que tous les efforts soient dirigés vers le même but; ce point est exprimé dans le mémoire remis par le colonel Mack au feld-maréchal Möllendorf.

Cependant ce mémoire ne saurait être considéré comme un plan de campagne, l'offensive n'étant point déterminée, même pour le cas où les puissances coalisées feraient marcher toutes les troupes demandées; il est seulement dit : « que si l'armée du Rhin était « mise dans une défensive respectable, la possibilité « pourrait se présenter, par la suite, de coopérer aux « opérations offensives. » Ainsi dans le cas où les renforts demandés arriveraient réellement, il faudrait convenir de quelle manière il conviendrait d'employer ces troupes.

(1) Ces observations furent écrites immédiatement après qu'on eut dressé le plan.

Mais la saison étant déjà avancée, et l'ennemi qui a reçu ses renforts étant en état d'entrer en campagne, les alliés n'ont plus le temps nécessaire pour attendre les renforts dont il s'agit. En considérant en grand la situation des armées combinées, ainsi que les obstacles qu'elles auront à combattre, je ne vois qu'un moyen d'approcher du but et d'obtenir une campagne heureuse.

L'ennemi faisant la guerre par terre et par mer, il devient nécessaire de le combattre avec les mêmes moyens. Toutes les opérations sur le continent demeureront sans succès, tant qu'elles ne seront point secondées par la guerre maritime; car l'ennemi peut tourner la Flandre autrichienne avec sa flotte et menacer la Hollande. En faisant coïncider les opérations de son armée de terre avec celles de sa flotte, et surtout en faisant des progrès sur les côtes de la West-Flandre, il pourra faire la conquête de la Hollande et de la Flandre.

Il faut donc que l'Angleterre et la Hollande paraissent sans délai avec leurs flottes, pour résister à l'ennemi de ce côté important.

L'aile droite de l'armée combinée devra avancer pour chasser les Français du camp retranché de Cassel, afin de pouvoir assiéger Dunkerque par terre et par mer. Dunkerque sera pour les Anglais un port important; ils s'assureront par sa possession des côtes de France, et empêcheront l'ennemi d'opérer sur la Flandre et sur la Hollande.

Selon ma conviction, Dunkerque 'est la clef de la campagne. Il faut que l'opération ci-dessus soit exécutée par l'armée anglaise et hollandaise.

L'armée impériale qui sera toujours en communi-

cation avec l'armée ci-dessus, s'avancera sur Lille et Douai, repoussera l'ennemi et assiégera ces places; il est probable que l'on trouvera des partisans dans ces villes, car il est impossible que leurs habitants de la classe aisée appartiennent au parti actuellement dominant.

Le centre de l'armée alliée est suffisamment couvert par les places déjà conquises; mais la Sambre exige une attention toute particulière. Il faut en conséquence fortement occuper Charleroy et établir un corps d'observation à Arlon, capable de soutenir la position ci-dessus, selon les circonstances, par des diversions; le corps d'observation lui-même serait remplacé par les troupes tirées de Trèves.

Aussitôt que Dunkerque et Lille se seront rendus, il faudra concentrer toutes les forces pour prendre Landrecy, Avesnes et Maubeuge. Ces dernières places également prises, je crois qu'on aura de ce côté atteint les limites du possible dans une campagne, et qu'il faudra ou renoncer au projet superbe de marcher sur Paris, ou l'ajourner pendant plusieurs années.

Par ces opérations on gagnerait une bonne ligne de défense pour les Pays-bas en général; on serait maître de l'Escaut et de la Meuse, de la Sambre et des postes maritimes les plus faibles des Pays-bas; dans la campagne suivante on pourrait faire de plus grands progrès avec moins d'effort. A l'ouverture de la campagne, le prince de Cobourg doit nécessairement se trouver embarrassé, s'il est vrai que 300 mille hommes lui soient opposés et le menacent de l'attaquer. Si les Anglais et les Hollandais négligent de sortir avec leurs flottes, et si le prince de

Cobourg avance sur Landrecy sans avoir ses flancs couverts, les Français concentreront leurs forces sur la Sambre, aussitôt qu'ils auront chassé les alliés de la West-Flandre et qu'ils se seront fixés sur la côte; ils prendront Charleroy et avanceront avec un corps considérable sur Trèves. Si cette opération réussit, ils gagneront du terrain en suivant l'Escaut, et toute la Hollande sera menacée. Dans ce pays il y aura tout à craindre pour les alliés à cause de la division qui y règne. D'un autre côté l'ennemi tirera parti de la Meuse; il prendra la citadelle de Namur, pénétrera dans le pays de Liége et rendra par là la retraite du prince de Cobourg extrêmement pénible. Les suites de cette opération sont incalculables.

On ne peut les éviter qu'en faisant marcher un corps prussien et saxon, attendu comme renfort, entre Trèves et Liége, sur les bords de l'Ourthe, à l'effet de couvrir l'aile gauche; alors on pourra du moins défendre la Meuse. On devrait dès à présent songer à former des magasins pour ce corps de troupes, en faisant servir le Rhin au transport des denrées que l'on pourrait facilement tirer des Pays-bas et de Liége.

Cependant si on avait pour objet de songer dans les Pays-bas à la sûreté des deux ailes, et que l'on voulut assiéger Dunkerque et Lille comme les points les plus importants, dans ce cas, dis-je, il faudrait que l'armée combinée du Rhin se portât également en avant, qu'elle repoussât l'ennemi derrière les lignes de la Lauter, qu'elle assiégeât Thionville et bloquât Sarre-Louis par la position de l'armée chargée de couvrir le siége. Thionville pris, Sarre-Louis tombera sans efforts; les alliés seront les maîtres de la Moselle et de la Sarre; on pourrait peut-être même assiéger

et prendre Landau, qui serait déjà bloqué par nos positions sur la Lauter, d'Anweiler et de Pirmasens. Metz serait menacé, et dans une campagne subséquente, on pourrait songer à réunir les deux armées au-delà de Longwy. On prendrait pour ces opérations l'artillerie de siége à Luxembourg, Mannheim et Mayence.

Dès que les alliés seraient en possession de Lille et de Dunkerque, des partis pourraient pénétrer jusqu'en Picardie pour se réunir aux royalistes qui s'y trouvent disséminés; les Anglais de leur côté, en rassemblant leurs forces maritimes, pourraient tenter une descente en faveur des Vendéens. En admettant, ce qui ne me paraît point vraisemblable, que le roi de Prusse veuille renforcer son armée de 20, 000 hommes de nouvelles troupes et l'empereur d'Autriche les siennes de 15,000, le plan projeté ne pourrait recevoir qu'une exécution partielle, attendu qu'il n'a été conçu qu'en février et communiqué aux généraux qu'en mars.

Un plan aussi vaste devait être projeté et adopté trois à quatre mois avant l'ouverture de la campagne. Il est très important de commencer de bonne heure la campagne, quand on se propose d'atteindre un grand but, comme de s'emparer d'un nombre considérable de places, et de marcher finalement sur Paris. Pour arriver à de tels résultats, il faudrait une artillerie immense, du temps, des magasins, une armée de 500 mille hommes et de l'union.

Si toutes ces conditions étaient remplies, il faudrait projeter un plan approprié à l'état vrai des choses, au plus tard au commencement de novembre, s'occuper sur le champ et avec zèle, des préparatifs

nécessaires pour entrer aussitôt que possible en campagne. C'est à ces seules conditions que les puissances alliées pourraient espérer des résultats; alors seulement leurs moyens balanceraient ceux des Français.

N° 2.

[6, 14 et 156]

RAPPORT

DE CARNOT AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Le 11 pluviose an II (30 janvier 1794).

Toutes les armées de la république devront agir offensivement, mais non par-tout avec la même étendue de moyens. Les coups décisifs doivent être portés sur deux ou trois points seulement ; autrement il faudrait disséminer les forces à peu près uniformément sur toutes les frontières, et la campagne se terminerait sur chacune d'elles par quelques avantages qui ne suffiraient pas pour mettre les ennemis hors d'état de recommencer l'année prochaine, tandis que les ressources de la république se trouveraient totalement épuisées.

Le point où tout le monde a senti que nous désirons porter les grands coups, est le nord, parce que c'est là que l'ennemi déjà maître d'une portion de notre territoire dirige lui-même la majeure partie de ses forces; c'est de là qu'il est le plus en mesure de menacer Paris et de lui enlever ses subsistances;

c'est là enfin qu'il est le plus facilement attaquable, puisque c'est un pays ouvert, éloigné de la métropole, où l'ennemi n'a point de places fortes, où nos armées peuvent vivre à ses dépens, et où il existe des germes d'insurrection que des succès peuvent développer.

L'armée du Nord est donc celle qui doit principalement fixer notre attention; celle des Ardennes est sensée en faire partie, et leurs mouvements doivent être combinés; c'est-à-dire que dans les moments d'exécution, on doit, comme on l'a déjà fait, remettre le commandement général à un seul.

Il en est de même de l'armée de la Moselle et de celle du Rhin entr'elles; c'est par leur réunion et la concordance de leurs mouvements qu'elles ont fait lever le siége de Landau, et qu'elles rendent cette partie de la frontière presque inexpugnable : mais leurs opérations doivent avoir des relations plus étendues. Elles doivent s'accorder avec celles des armées du Nord et des Ardennes. En observant l'ennemi, elles le tiennent en échec et l'empêchent de porter toutes ses forces dans le nord : de plus l'armée de la Moselle peut toujours prendre une position très inquiétante pour lui, parce qu'étant placée entre le pays de Liége et le Palatinat, elle peut tomber sur celui de ces deux pays qui se trouverait dégarni. Mais pour cela il faut que cette armée soit toujours campée et prête à partir. Voilà pourquoi il est essentiel de donner l'ordre au général en chef de s'établir avec vingt mille hommes à Arlon, d'où l'on menacera les pays de Trèves et de Luxembourg, d'une part, et de l'autre les pays de Liége et le Brabant.

La barrière du Rhin qui vient ensuite, invite à

une sorte de repos sur toute son étendue, depuis Germersheim jusqu'à Basle, parceque les désavantages de l'agresseur dans une semblable position sont si grands que pour agir offensivement avec succès, nous serions obligés d'y porter des forces immenses, auxquelles l'ennemi résisterait facilement avec des corps de troupes peu considérables, qu'il ferait déboucher à l'improviste des Montagnes-Noires. Les Vosges nous procureraient les mêmes avantages ; si l'ennemi tentait de passer le Rhin, il affaiblirait les autres armées sans nous forcer nous-mêmes à amener de très grandes forces sur le point d'attaque. La chaîne des Alpes qui vient après le cours du Rhin, présente les mêmes difficultés à l'agresseur et les mêmes avantages à celui qu'on attaque. C'est donc encore une portion de la frontière sur laquelle on ne doit agir offensivement que dans les gorges qui offrent quelques passages praticables à l'ennemi, comme le petit Saint-Bernard et les deux monts Cenis; postes dont il est essentiel de s'emparer.

L'entrée en Piémont par cette chaîne de montagnes qui le sépare du Mont-Blanc, serait d'abord très difficile par le défaut de chemins, et de plus quand on les aurait franchies, il faudrait entreprendre le siége de Suze avant d'arriver à Turin; or, cette ville est très forte, et pour peu qu'elle fît résistance, les neiges nous couperaient nos communications, et nous ne pourrions plus ramener notre artillerie qui deviendrait la proie de l'ennemi. Si donc on veut attaquer le Piémont, c'est par le département des Alpes-maritimes, en prenant d'abord Oneille, qui empêche tout secours de la part de l'ennemi, toute communication avec la Sardaigne, et qui nous facilite l'arrivage

des subsistances pour nos armées par la rivière de Gênes. Ces motifs devront déterminer le comité de salut public à ordonner l'attaque d'Oneille, d'où il nous sera facile ensuite d'entrer en Piémont, en prenant à revers le poste de Saorgio, et mettant le siége devant Coni. La prise d'Oneille nous donnera encore l'avantage de décider probablement en notre faveur, la république de Gênes, et de chasser l'ennemi de la Corse, en lui ôtant une communication qui lui sert de point d'appui et alimente ses forces.

L'armée d'Italie a un très grand développement de côtes à garantir, et une grande masse tendant au fédéralisme à contenir. Il serait donc à souhaiter qu'on pût l'augmenter, ce qui pourrait se faire aux dépens de celle des Alpes, si l'expédition du Mont Saint-Bernard et du Mont-Cenis était faite. Quant aux Pyrénées orientales, je ne pense pas qu'on doive y avoir d'autres vues que celle de chasser l'ennemi de notre territoire, et de conserver la Cerdagne et la vallée d'Arau qui doivent naturellement rester à la France, puisqu'elles sont en deçà des monts; mais l'idée de pénétrer dans la Catalogne pour s'y établir, ne présente que des difficultés très grandes sans avantages bien réels, même en cas de succès.

Les ordres à donner aux généraux de cette armée, auront donc pour objet seulement de forcer l'ennemi à quitter notre territoire, de ravager la frontière, d'y lever des contributions, et de favoriser par une diversion très forte les opérations agressives de l'armée des Pyrénées occidentales.

Cette dernière armée était destinée à agir offensivement, non pour pénétrer dans l'intérieur de l'Espagne, mais pour nous emparer du fameux Port-

du-passage et des villes de Saint-Sébastien et Fontarabie, qui sont les points d'appui; c'était dans cette vue que le comité de salut public avait ordonné que la majeure partie de la grosse artillerie qui avait été destinée au siége de Toulon, filerait sur Bayonne; mais cette importante mesure a été contrariée par un arrêté des représentants du peuple qui ont fait rétrograder cette artillerie jusqu'à Strasbourg. Les fusils qui lui étaient destinés ont, par un autre arrêté des représentants du peuple, été amenés à *Commune-affranchie ;* les subsistances, en un mot presque tout ce qui était dirigé vers cette partie des frontières, a été intercepté, et l'une des opérations dont on avait lieu d'attendre le plus de succès, se trouve maintenant au moins très incertaine. Une chose remarquable pourtant, c'est que l'armée des Pyrénées occidentales, quoique la plus dénuée, quoique presque oubliée, quoique conduite par un très mauvais état-major, est cependant, peut-être, celle qui a fait le plus en raison de ses moyens, et celle dont l'organisation est restée la plus solide. C'est principalement à la vigilance et au zèle des représentants envoyés près cette armée, que ces avantages doivent être attribués.

Il reste à parler des opérations que doivent faire les armées de l'Ouest, des côtes de Brest et de celles de Cherbourg, qu'on peut regarder comme ne faisant qu'une. Ces armées ont trois objets à remplir, 1º Finir la guerre de la Vendée, 2º Garder les côtes, 3º Opérer la descente projetée sur les côtes d'Angleterre. Il faut pour le premier de la cavalerie légère, quelques corps d'infanterie bien en masse et très peu d'artillerie.

Pour le 2e, de bonnes garnisons dans les ports et de bons corps de garde sur les côtes. Pour le 3e, les mêmes dispositions que pour le second, avec une flotte nombreuse et toujours prête.

Il est à remarquer, au sujet de cette descente, que lors même qu'elle ne pourrait pas s'exécuter cette année, les seuls préparatifs tiendraient en échec toutes les forces navales anglaises pendant la campagne, et les empêcheraient de rien tenter de considérable ailleurs. Ils forceraient les Anglais à tenir une armée de terre considérable sur pied, ce qui met leur constitution dans un grand danger, ensuite leurs finances, et les empêche de porter des secours dans les Pays-bas. Il est donc essentiel de pousser les préparatifs avec toute la vigueur possible, et de se tenir en mesure de profiter de la première occasion pour l'exécuter. Au système qui vient d'être exposé, il faut joindre quelques règles générales qui ont été prises pour base dans tous les arrêtés du comité sur les opérations militaires. Ces règles générales sont d'agir toujours en masse et offensivement, d'entretenir une discipline sévère et non minutieuse dans les armées, de tenir toujours les troupes en haleine, sans les excéder, de ne laisser dans les places que ce qui est absolument indispensable pour leur garde, de faire de fréquentes mutations dans les garnisons et les résidences des états-majors et commandants temporaires, pour rompre les trames qui ne manquent pas de se nouer par un trop long séjour dans le même lieu, et d'où procèdent les trahisons qui livrent les défenseurs à l'ennemi, d'apporter la plus grande vigilance à la garde des postes, d'obliger les officiers-généraux à les visiter eux-mêmes très fréquemment;

d'engager en toute occasion le combat à la bayonnette, et de poursuivre constamment l'ennemi jusqu'à sa destruction complète.

Il est évident que nous ne pouvons terminer la guerre dans cette campagne sans de grandes batailles; car quand par des opérations partielles nous serions venus à bout de détruire la moitié de l'armée ennemie, il lui resterait encore les moyens de nous attaquer de nouveau l'année prochaine, et de prolonger ainsi l'état violent où nous sommes. Il faut donc une campagne des plus offensives, des plus vigoureuses, et c'est ce qui a été recommandé à tous les généraux et sur-tout à celui de l'armée du Nord, qui doit porter les coups les plus décisifs.

Nº 3.

[53]

Quartier-général de Zaiskheim, 1er messidor an II,
(19 juin 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Les ennemis se présentent, je ne connais pas encore leurs mouvements. Ce sont les Autrichiens seuls qui bougent; je présume qu'ils veulent s'emparer de la hauteur qui domine Lingenfeld.

Il paraît qu'il n'y a point de mouvement sur toi; envoie-moi sur-le-champ tout ce que tu pourras de cavalerie.

N° 4.

[50]

Damheim, le 9 messidor an II (27 juin 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Je te préviens, citoyen général, que trois officiers français se présentent aux avant-postes pour être reçus; je n'ai pas voulu les recevoir sans tes ordres.

N° 5.

[50]

Quartier-général d'Offenbach, le 9 messidor an II, (27 juin 1794).

MICHAUD, *général*, *commandant l'armée du Rhin*, *au général de division* GOUVION SAINT-CYR.

Nous ne devons, général, avoir aucune communication avec l'ennemi; tu en connais l'ordre et tu dois ainsi que moi l'exécuter ponctuellement. Mais nous n'avons aucune défense de recevoir des déserteurs, ni des prisonniers français qui s'échappent des mains de l'ennemi; ainsi dans le cas où les trois officiers que tu m'annonces ne seraient accompagnés d'aucun trompette, ni autre individu ennemi avec lequel il fallut colloquer pour les recevoir, alors tu es autorisé à les laisser entrer sur notre territoire, en pre-

nant la précaution de ne les laisser parler secrètement avec personne, et de les faire conduire sous bonne garde au quartier-général, où ils seront remis à une commission militaire qui examinera s'il n'y a pas lieu à les suspecter, et prononcera sur leur sort.

N° 6.

[55]

Quartier-général à Offenbach, le 13 messidor an II, (Ier juillet 1794).

MICHAUD, *général, commandant l'armée du Rhin, ordre donné au général* GOUVION SAINT-CYR.

Il est ordonné au général Saint-Cyr, commandant la 2e division de l'armée, d'attaquer l'ennemi avec toutes les forces qui composent la division à ses ordres, demain 2 juillet à la pointe du jour, et même avant ce terme, s'il le juge nécessaire pour en assurer le succès.

Le général Saint-Cyr prendra ses mesures pour que cette attaque se fasse avec ordre, célérité et vigueur, et de manière à forcer les ennemis à se replier en avant des lignes du Speyerbach. Il prendra possession des lignes de ce nom et s'y établira, à moins que des événements imprévus ou des circonstances impérieuses ne s'y opposent formellement.

Aucunes des dispositions particulières à prendre pour cette opération importante ne sont indiquées au

général Saint-Cyr; il calculera avec sagesse et prudence ses combinaisons militaires, et fera au surplus ce que son zèle pour le triomphe des armes de la république lui suggérera.

Le général Saint-Cyr est prévenu que le général Desaix attaquera à la même heure, et qu'il tendra également à faire retirer l'ennemi à la même hauteur; il entretiendra une correspondance active avec ce général, et lui prêtera des secours suivant les circonstances.

Les corps emporteront leurs vivres, mais ils laisseront leurs sacs dans les points indiqués par le général, et il sera préposé à leur garde trente hommes par chaque bataillon, pris parmi ceux le moins en état de combattre. L'eau-de-vie sera distribuée à toute la division.

[55] N° 7.

Réponse nécessitée par l'ordre qui précède.

Damheim, le 13 messidor an II, (1er juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Je viens de recevoir l'ordre par lequel tu m'ordonnes d'attaquer l'ennemi avec toutes les troupes de la division que je commande, et de prendre possession des lignes du Speyerbach, à moins que des circonstances imprévues n'empêchent l'exécution de cet ordre.

Il me semble que nous n'étions pas convenus de

cette opération. Je ferai tout mon possible pour réussir; mais la chose me paraît difficile, si toutefois elle n'est impossible.

Au bas de cette réponse est celle du général MICHAUD.

L'ordre qui t'a été donné devait avoir un but, celui qui t'est désigné est naturel; mais ce n'est pas à dire pour cela, qu'il faut absolument que tu y parviennes, parce que l'ordre sous-entend ce que nous étions convenus. — Que tu agiras pour seconder l'attaque faite par Desaix, et qu'en suivant ses mouvements, autant que possible, si tu parviens à la position désignée par l'ordre, tu t'y établiras.

Fais ce que tu pourras pour déloger l'ennemi et le battre, et ne crois pas que je veuille absolument que tu arrives au Speyerbach; fais ce que tu t'es projeté de faire d'après la conférence qui a eu lieu chez les représentants; enfin fais ce que tu pourras. Je suis sûr d'avance que tu seras content, ainsi que ton camarade.

N° 8.

[71]

Nu sdorf, le 24 messidor an II, (12 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

CONFORMÉMENT à tes ordres, j'ai attaqué aujourd'hui es Prussiens, comme nous en étions convenus ensem-

ble, c'est-à-dire, de manière seulement à les tenir en échec; ton but a été rempli. Toutes les troupes prussiennes ont pris les armes, et j'ai vu avec peine que leur nombre surpasse de beaucoup celui sur lequel nous comptions, surtout en cavalerie.

Voulant laisser reposer les troupes pour demain, j'en ai fait rentrer une partie de bonne heure, l'autre restera en panne jusqu'à ce que l'ennemi se retire.

Je viens de voir ton aide-de-camp qui m'annonce que quatre bataillons vont arriver ici, et que sur les quatre, je dois en envoyer deux à Anweiler; je m'imagine que ce n'est pas ce que tu dois m'envoyer, tu sais que nous sommes convenus d'un renfort de six bataillons; et en te demandant aussi peu de monde, j'ai moins consulté le besoin que j'en avais, que le peu que tu avais de disponible. Pour espérer de faire une attaque sur les Prussiens avec quelques succès, il faut que tu m'envoies pour la journée de demain, les six bataillons dont nous sommes convenus, c'est-à-dire, compris les deux bataillons que j'ai reçus hier. Il faut de toute nécessité que tu m'envoies aussi 800 chevaux à Ober-Essingen, commandés par le général Forest, s'il est possible; Desaix n'étant chargé pour demain que d'une fausse attaque, il peut se dégarnir; d'ailleurs je t'observe que l'ennemi a devant moi, deux régiments de grosse cavalerie sur lesquels nous ne comptions pas. J'attends ta réponse.

N° 9.

[75]

Zaiskheim, le 24 messidor an II (12 juillet 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu ta lettre, mon cher Saint-Cyr, par laquelle tu me demandes de t'envoyer de la cavalerie. Tu sais que j'ai toute celle des Autrichiens et une partie de celle des Prussiens à attaquer ou contenir; elle est du double de la mienne, qui ne manquera pas d'ouvrage, ne se trouvant pas en masse et étant décousue.

J'avais cru qu'on t'avait renforcé de toute la cavalerie du camp d'Insheim, composée d'environ 500 chasseurs du 4e et 100 gendarmes; tu serais alors en mesure. Le chef d'état-major m'a annoncé qu'il m'en enverrait une partie, je te la ferai passer; je vais lui écrire en même temps pour qu'il te renvoie l'autre. Quant au général Forest que tu désires, je ne puis m'en passer, vu que je n'ai absolument que les généraux nécessaires pour commander. Le brave général Werneck est à Anweiler, demande-le, ou qu'on me l'envoie; alors tu auras celui que tu désires. Je crois, sauf meilleur avis, que ce serait les fatiguer beaucoup tous deux en les faisant ainsi courir; je t'objecterai de plus que le général Forest, ayant fait une chute, monte à cheval difficilement.

Je serai à Freimersheim à la pointe du jour; je porterai de ce côté cinq à six bataillons; vois si ces dispositions te conviennent, et tu auras la cavalerie du

camp d'Insheim. Je crains qu'on n'en aille porter une partie dans les gorges où elle serait inutile, fais-la alors venir. Sois persuadé que je me ferai un vrai plaisir de faire tout ce qui te conviendra. Je me saignerai en cavalerie pour toi, si on ne t'en envoie pas; mais souviens-toi que tu ne peux jamais espérer plus de 400 chevaux de moi, seule portion dont je puisse me priver, y compris ce qui me viendrait du camp d'Insheim.

N° 10.

[75]

Quartier-général à Zaiskheim, le 24 messidor an II,
(12 juillet 1794).

DESAIX à GOUVION SAINT-CYR, *à Muschbach.*

Je te préviens, mon cher, que la cavalerie du camp d'Insheim vient de m'arriver, composée d'environ 120 chevaux, et que je suis instruit que tu ne pourras point en avoir, parce qu'elle est employée dans les gorges. En conséquence je t'envoie le 2e de chasseurs qui sera à Essingen à une heure du matin. On lui fera parvenir tes ordres et tes instructions; il est fort d'environ 500 chevaux; je n'en aurai guère que 600 pour me porter sur Freimersheim et contenir Fraischbach.

P. S. Je suis fâché de n'avoir pas pu t'envoyer un général, pour commander, mais tu connais l'impossibilité où je suis.

N° 11.

[75]

Nusdorf, le 24 messidor an II, (12 juillet 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je t'ai déjà adressé, mon cher Saint-Cyr, la carte que je t'ai promise, je te l'ai envoyée ce matin; j'espère que tu l'auras reçue. Si tu ne l'as pas, je ferai chercher le gendarme qui a dû te l'apporter.

Rien de nouveau ici, nous avons fait battre la générale chez les ennemis; nous faisons des mouvements continuels pour les tenir en respect; mais je n'ose pas entamer une canonnade, je crains que cela devienne trop sérieux, je fatiguerais la cavalerie sur-tout, qui n'a pas de fourrage.

P. S. On m'a dit que tu devais recommencer une attaque aujourd'hui; instruis-moi si elle doit avoir lieu, afin que je te seconde et que je t'appuie.

N° 12.

[82]

Ramberg, le 25 messidor an II, (13 juillet 1794).

DESGRANGES *général de brigade*, à GOUVION SAINT-CYR, *général de division*.

J'AI nettoyé le plateau dont tu me parles (1), et j'ai poussé l'ennemi jusques dans le fort de sa position où il résiste à présent (2). Tu as dû entendre mon attaque, elle a été vigoureuse et je la continue de même. Mais je n'ai encore rien entendu sur ma gauche; mais je viens d'apprendre que Siscé vient de repousser le poste de 500 hommes qui était sur la hauteur de Steineck, et nous allons agir de concert ensemble. Tu dois m'avoir entendu toute la matinée; en conséquence fais tous les efforts pour tenir autant que tu pourras. Nous allons faire un nouvel effort.

(1) Ce plateau est celui qui fait partie du Blödersberg, et sur lequel les Prussiens avaient établi quelques retranchements, au midi du Schänzel, qui sont indiqués sur le plan.

(2) La position dont on parle est celle du Schänzel proprement dite.

N° 13.

[82]

Anweiler, le 25 messidor an II, (13 juillet 1794).

MICHAUD *à* GOUVION SAINT-CYR.

Impatient de ne recevoir aucune réponse du général Moreaux, après lui avoir envoyé plusieurs lettres, j'ai fait partir Heudelet qui est allé jusqu'à Pirmasens; il n'a trouvé que le général Ambert qui est malade de la dyssenterie : il lui a dit que le représentant Goujon et le général Moreaux étaient allés hier à la division du général Taponier, et qu'ils savaient que tout allait bien à l'armée de la Moselle. Voilà, mon cher, ce que je peux t'en dire en ce moment.

Desgranges et Siscé se battent vivement; Sibaud est en avant de Hochstädt. Fais part de ma lettre au camarade Desaix. Si vous avez gagné du terrain sur l'ennemi, et que vous puissiez le garder, vous ferez bien, parce que le représentant est d'avis que nous ne dormions pas: j'y suis fermement déterminé, et je pense que c'est le vœu de tous mes frères d'armes.

P. S. Si tu pouvais, tu ferais bien de faire démolir le mur qui est de ce côté d'Edesheim; tu as sûrement remarqué que ce mur est crénelé et que déjà plusieurs de nos frères d'armes y ont essuyé des coups de fusil.

Siscé est maître de Steineck; il se dirige sur le

Blodersberg, en s'appuyant à Desgranges; celui-ci va bien.

N° 14.

[83]

Edesheim, le 25 messidor an II, (13 juillet 1794).

GUYOT, *faisant fonctions d'aide-de-camp près le général* GOUVION SAINT-CYR, *au général* MICHAUD.

La gauche du général Saint-Cyr appuie aux montagnes vis-à-vis Roth, ses tirailleurs jetés et répandus dans les vignes, attaquent ceux de l'ennemi jusque dans Edenkoben.

Cet ennemi tient toujours le plateau au revers de la montagne entre Roth et Edenkoben.

Pour l'inquiéter et tâcher de le débusquer, le général Saint-Cyr vient de faire marcher deux bataillons, commandés par Gazan, ils doivent le tourner et l'inquiéter dans cette position avantageuse. Suivant la réussite de cette entreprise, il le poursuivra très vigoureusement et ne lui laissera aucun relâche.

Depuis le plateau dont je t'ai parlé, ils incommodent beaucoup les troupes commandées par le général Girard-dit-vieux qui maintient très bien sa position, malgré une grêle d'obus et de boulets qui ne fait pas grand mal, heureusement.

La droite du général Saint-Cyr est sur le ruisseau devant Wenningen, et se poursuit jusque sur les hauteurs entre Freimersheim et Gross-Fischlingen.

Telle est la situation des choses dont le général Saint-Cyr me charge de te rendre compte.

Je ne te parlerai pas de l'étourderie de Ferveur, dont il a été la victime malheureuse, avec le brave général Laboissière, sans doute tu en es déjà instruit.

N° 15.

[87]

Nusdorf, le 25 messidor an II, (13 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR, *au général* MICHAUD.

NOTRE journée, citoyen général, avait parfaitement bien commencé, tout nous promettait les plus heureux succès, lorsqu'un ambitieux, voulant faire briller ses talents aux yeux du représentant du peuple Rougemont, fit faire à l'artillerie volante, contre l'avis de tous ses chefs particuliers. la sottise la plus complète qui ait jamais été faite; heureusement je me trouvai aux batteries de droite au moment où il avait ordonné à tout le reste de l'artillerie de la division de se porter au même endroit où ses pièces ont été prises; j'arrêtai ce mouvement bien à temps, sans quoi le désordre dans la division eut été à son comble. J'espère que demain nous réparerons ce malheur.

Les troupes des gorges ayant avancé, nous faciliteront l'enlèvement du plateau, d'où l'ennemi nous a tiré aujourd'hui plus de trois mille coups de canon à mitraille; l'ennemi nous a opposé de grandes forces

et a fait la résistance la plus opiniâtre; trois fois même d'attaqué qu'il était, il est devenu attaquant; mais le courage qu'a montré notre infanterie est au-dessus de tout éloge. Le combat a duré depuis trois heures du matin, jusqu'à sept du soir, avec le plus grand acharnement. La perte de l'ennemi est immense, nous avons environ trois cents hommes hors de combat; nous avons perdu le brave Laboissière qui a été victime de l'imprudence de Ferveur, il faut espérer que demain nous vengerons sa perte.

N° 16.

[93]

Quartier-général à Zaiskheim, le 26 messidor an II,
(14 juillet 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je viens d'apprendre, mon cher Saint-Cyr, que nous avons été très heureux dans les gorges. Je vais parcourir ma position, voir où en est l'ennemi et chercher à agir vivement, si je le puis. Fais-moi le plaisir de m'instruire de ta position, de tes projets, de ce que tu comptes faire, afin que je puisse agir de manière à me lier à toi et à te seconder. Si tu ne pouvais rien faire et que tu aies trop de troupes, envoie-moi tout ce que tu voudras, et je m'en servirai le plus utilement qu'il me sera possible.

N° 17.

[93]

Des hauteurs de Freimersheim, le 26 messidor an II, (14 juillet 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je te préviens, mon cher Saint-Cyr, que j'ai découvert une colonne d'environ deux bataillons que les ennemis font filer sur leur droite, venant du côte de Geinsheim, dirigeant leur marche derrière Lachen.

J'ai fait tâter les hauteurs de Schweigenheim, l'ennemi les occupe toujours. Ils nous ont canonné avec plus de dix bouches à feu; cependant d'après le rapport des déserteurs, je crois qu'ils ne tarderont pas à l'évacuer. On observe toujours de près leur mouvement.

P. S. Je fais éclairer partout les mouvements des ennemis. S'ils ont évacué Schweigenheim, je me porterai rapidement en avant, sinon je ne le ferai qu'en tâtonnant. Pas aujourd'hui, demain matin j'emporterai tout de vive force : aujourd'hui je crois que ce serait dangereux. Je suis bien gêné en cavalerie, tu devrais faire étendre Lambert à ta droite.

N° 18.

[95]

Anweiler, le 26 messidor an II, (14 juillet 1794),
à minuit.

MICHAUD *au général* SISCÉ.

Je suis étonné, général, d'avoir si peu reçu de tes nouvelles aujourd'hui; porte-toi en avant sur les points convenus, c'est de ta marche que dépend celle de la division Saint-Cyr, devant laquelle l'ennemi est en pleine retraite. Je te recommande de correspondre plus souvent demain, et de ne pas perdre un temps précieux.

N° 19.

[95]

Anweiler, le 26 messidor an II, (14 juillet 1794).

MICHAUD *au général* DESGRANGES.

Je suis étonné, général, d'avoir reçu si peu de tes nouvelles aujourd'hui. Tu aurais dû te porter avec plus de vivacité sur la gorge de Saint-Lambrecht. Tu retardes la marche de la division Saint-Cyr, et il faut pousser ferme l'ennemi qui paraît en pleine retraite. Corresponds plus souvent avec moi et aussi

avec Saint-Cyr qui n'avait fort tard aucune de tes nouvelles.

N° 20.

[95]

Kürweiler, le 26 messidor an II, (14 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

La position que j'occupe en ce moment, général, appuye sa gauche à Hambach et sa droite à Duttweiler.

Je me suis porté plus avant, j'ai occupé Lachen, et suis même parvenu avec mes tirailleurs jusque sur les hauteurs de Neustadt.

Je m'en serais sûrement emparé et en aurais gardé la position, si j'avais eu des nouvelles des gorges et que le général Desgranges eût occupé le village de Saint-Lambrecht, mais n'ayant rien appris de sa position, je n'ai osé m'avancer. Il entrait aussi dans mes combinaisons de connaître à peu près où en était l'armée de la Moselle, et si décidément le poste de Trippstadt nous appartenait.

Crainte d'accident et pour prévenir toute mauvaise encontre, j'ai fait retirer le poste de Lachen un peu en arrière; mais malgré cela, ma position me rend maître de Neustadt; des nouvelles des gorges, et j'y suis.

L'ennemi a déployé au moins trente escadrons devant moi, dont la gauche appuyait à sept heures à Spital, et la droite à la route de Neustadt sur la

hauteur en avant; là, il avait de l'artillerie légère; avec mon peu de cavalerie je lui en ai imposé et ne lui ai pas permis de rien oser entreprendre.

A demain, et j'espère aller en avant du Speyerbach, si la division de Desgranges a avancé.

N° 21.

[96]

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je viens de recevoir, mon cher Saint-Cyr, les deux bataillons que tu m'as envoyés; on leur distribue le pain; je verrai après à agir. Je n'ai pas encore de nouvelles de l'évacuation des redoutes de Schweigenheim; j'attends des nouvelles.

Je voudrais àttaquer, mais pour ne pas prêter le flanc aux ennemis, je voudrais que tu pusses te rejeter sur la droite pour garder Altdorf et Bobingen; dans le temps que je garderais, vis-à-vis Geinsheim, que je pénétrerais dans la forêt de Harthausen et presserais vivement les Autrichiens, et les déciderais peut-être à la retraite. Je ne crois pas qu'ils y pensent entièrement, si on ne les attaque pas vivement, et si on ne menace pas leur flanc qui peut être tourne; il serait donc important que tu fisses un mouvement pour le leur faire croire.

N. B. Cette lettre, sans date, est arrivée, dans la matinée du 14 *juillet.*

N° 22.

[97]

A 6 heures (du soir).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR, *à Kürweiler.*

Je suis à Spire, mon cher Saint-Cyr, j'ai été hier soir deux lieues plus loin; la pluie très forte qui nous a retardé et la nuit n'ont pas permis de chercher à enlever Schifferstadt, que nous avons cependant attaqué et où nous avons trouvé beaucoup de monde. Mes découvertes ne m'ont encore rien annoncé; si tu vas en avant, j'en ferai autant; je m'emparerai de la Rehutte, Neuhofen et Schifferstadt. Tu pourrais aller jusqu'à Muschbach, tu occuperais alors Hassloch et Igelheim que l'avant-garde avait autrefois. Instruis-moi de tes dispositions et de ta marche et sur quel point tu t'appuyes et tu te diriges.

Cette lettre, sans date, est arrivée dans la soirée du 14 *juillet.*

N° 23.

[97]

Anweiler, le 27 messidor an II, à 2 heures ½ du matin, (15 juillet 1794).

MICHAUD *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je reçois à l'instant ta lettre par laquelle tu me

fais connaître ta position. Tu as fort bien fait de ne pas occuper cette nuit Neustadt, puisque tu n'as aucune connaissance des positions que tenaient les brigades des gorges et que tu prévoyais la possibilité de quelque surprise, si ces brigades n'avaient pas été à ta hauteur. Je suis étonné que, malgré mes vives recommandations, les généraux Siscé, Desgranges et Sibaud t'ayent donné si peu de leurs nouvelles.

Tu peux compter sur la prise de Trippstadt; l'ennemi l'a évacué la nuit dernière et nous y avons pris huit pièces d'artillerie, dont deux obusiers.

Tâche de te procurer au plus vite des nouvelles des brigades des gorges et des divisions de ta droite; aussitôt que j'en aurai, je t'en ferai part.

J'ai donné ordre à Sibaud de se porter sur Hochspeyer, et à Siscé et Desgranges sur Saint-Lambrecht.

Le représentant Goujon et le général Moreaux sont arrivés ici hier soir. Tu connaîtras le résultat de la conférence que nous devons avoir ensemble, dès qu'elle aura eu lieu.

N° 24.

[97]

MOREL, *adjoint aux adjudants-généraux, par ordre de* SISCÉ *et* DESGRANGES, *au général* GOUVION SAINT-CYR.

MALGRÉ les mauvais chemins et d'autres obstacles que nous avons rencontrés, et le retard que nous a apporté l'arrivée d'un bataillon, nous sommes arrivés aujourd'hui à midi à Saint-Lambrecht.

Nous étions venus pour concerter nos mouvements avec les tiens. Fais-nous part de tes projets, comme

nous te ferons part des nôtres. Nous sommes toujours prêts à lier nos opérations avec les tiennes.

P. S. Si tu as occasion de rendre compte de l'heure de notre arrivée à Saint-Lambrecht, je te prie de le faire.

N. B. Cette lettre, sans date, est arrivée, le 15 juillet à Neustadt.

N° 25.

[97]

Anweiler, le 27 messidor an II, (15 juillet 1794).

MICHAUD *aux généraux* SISCÉ *et* DESGRANGES.

POURQUOI, chers camarades, ne me donnez-vous aucunes nouvelles, ou au moins au général Saint-Cyr avec lequel je vous ai ordonné de correspondre? Vous me mettez dans la plus grande peine. J'avais envoyé mon aide-de-camp pour m'apporter de vos nouvelles, il n'a pu vous trouver. J'attends avec la plus grande impatience que vous me disiez où vous êtes.

Ne vous établissez pas dans la gorge de Neustadt à Kaiserslautern, par ce que cette position serait trop dangereuse; il suffit que vous soyez sur le revers de ce côté. Vous vous y établirez le plus militairement possible, et correspondrez avec Saint-Cyr et avec Sibaud à qui vous direz de ma part de ne pas s'établir dans les gorges, mais d'appuyer sa droite à vous et sa gauche à la division de Taponier. Il faut beau-

coup de surveillance; Saint-Cyr n'est pas encore à Neustadt (1).

N° 26.

[98]

Spire, le 27 messidor an II, (15 juillet 1794).

DROUOT, *aide-de-camp du général* DESAIX, *à* GOUVION SAINT-CYR.

Nous avons attaqué Schifferstadt et la Rehutte à deux heures du soir. L'ennemi était très en forces : il nous a canonné à outrance; il a beaucoup d'infanterie. Le poste de la Rehutte a été forcé, mais nous n'avons pu y tenir, parceque l'ennemi occupait toujours Neuhofen et Schifferstadt.

Le général Desaix est absolument d'avis qu'on se repose demain toute la journée; qu'on fasse de nouvelles dispositions pour une attaque en règle et non pas pour des attaques partielles et décousues, telles que celles qu'on a faites aujourd'hui. Il te prie de te joindre à lui pour le demander au général en chef. Si l'on veut qu'il attaque vigoureusement, il ne demande pas mieux; mais il est nécessaire de lui accorder un renfort d'infanterie. L'ennemi est trop supérieur pour qu'il se promette des succès, si l'on n'augmente pas ses forces. Tu voudras bien en faire part au général en chef.

Nous avons repris notre position. Donne-nous des

(1) Michaud ne savait pas encore que Gouvion Saint-Cyr occupait Neustadt depuis le 15 juillet au matin.

nouvelles de ta position et des gorges, si tu en sais.

N° 27.

[99]

Neustadt, le 28 messidor an II, (16 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR, *au général* MICHAUD.

Les ennemis voulaient hier nous faire croire qu'ils défendraient le plateau de Muschbach; ils ont tiré du canon pendant la nuit vers les dix heures; ils ont allumé une quantité prodigieuse de feux.

La plus grande partie de leur armée a filé pendant la nuit, excepté les troupes nécessaires pour couvrir leur retraite. Je suis convaincu qu'ils ont évacué Kaiserslautern ou qu'ils ne tarderont pas à le faire.

Ils font toujours bonne contenance, mais je suis persuadé qu'ils se retireront au moins sur Frankenthal.

P. S. Je fais porter des troupes en avant de Muschbach; je compte y placer l'avant-garde de la division.

N° 28.

[100]

Schifferstadt, le 29 messidor an II, (17 juillet 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR, *à Neustadt.*

Je me suis établi dans mon ancienne position de Schifferstadt. Les reconnaissances que j'ai fait pousser en avant, n'ont trouvé l'ennemi qu'à Mundenheim et Ogersheim, qu'ils n'occupent que par des postes d'hussards. Ils y sont établis, comme ils étaient auparavant. Je laisse du repos à mes troupes pour aujourd'hui, demain j'irai faire une nouvelle reconnaissance. Il paraît que les Autrichiens ont passé le Rhin. J'ai mis deux bataillons à Igelheim, ce poste dépendait auparavant de la division de gauche, je te prie de le réunir ou commandement de Lambert.

N° 29.

[103]

Quartier-général à Kürweiler, le 12 thermidor an II, (30 juillet 1794).

MICHAUD *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je suis inquiet, mon cher camarade, sur les positions prises par les troupes aux ordres des généraux

Desgranges et Siscé. Toutes les cartes que nous avons de ce pays sont tellement erronées, que les points que j'ai indiqués d'après ces cartes pourraient être trop avancés ou peu militaires. Je comptais aller moi-même ce matin les rectifier, mais des affaires qui me surviennent m'en empêchent : veuilles te charger d'aller dès aujourd'hui, sans aucun retard, examiner ces positions et y faire les changements que tu jugeras convenables, d'accord avec Desgranges et Siscé; tu m'en rendras compte ensuite. Ta connaissance des Vosges, ton habitude d'y faire la guerre, m'assurent que tu rempliras parfaitement mes vues.

N° 30.

[103]

Deidesheim, le 12 thermidor an II, (30 juillet 1794).

COUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Les découvertes n'annoncent rien de nouveau. Je trouve comme toi que les troupes des gorges ont poussé trop avant; j'en ai déjà fait mes observations à Desgranges et à Simon, au premier sur-tout qui va placer son quartier-général à Leystadt, je viens de lui indiquer un rendez-vous.

Nous ne devons occuper en force que la gorge de Dürckheim à Franckenstein, en poussant seulement des postes en avant, derrière le vieux Leiningen et Tiefenthal.

N° 31

[103]

Neustadt, le 12 thermidor an II, (30 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

D'APRÈS ta lettre, j'ai écrit à Desgranges pour lui indiquer un rendez-vous; je m'y suis rendu et n'ai trouvé personne. J'ai été en avant de Herxheim voir mes grand'gardes les plus avancées des chasseurs du 7e régiment. Ces gardes se retirent la nuit pour ne pas courir les risques d'être enlevées. Je t'avoue que j'ai été fort étonné de voir la brigade de Desgranges encore plus en avant. J'ai aperçu aussi de l'infanterie sur les hauteurs en avant de Neu-Leiningen et qui se dirigeait vers Grunstadt, cela avait l'air d'un bivouac qui allait prendre son poste. Il est bien difficile que ces troupes se lient avec Alsenborn.

Je me suis approché des troupes pour savoir où était Desgranges, on n'a pu m'en donner de nouvelles; je n'ai trouvé qu'un gendarme qui le cherchait depuis long-temps et qui était porteur de la lettre que tu lui écrivais, et où j'avais écrit au dos pour lui indiquer un rendez-vous. J'ai dit au gendarme de la laisser à son quartier-général à Leystadt

Je suis toujours de plus en plus de l'avis que les troupes des gorges ne doivent, selon notre position actuelle, occuper que la gorge de Dürckheim à

Franckenstein, ayant seulement des postes en avant, et se liant bien par ce dernier poste avec Alsenborn.

J'avais écrit vers midi à Desgranges et à Simon à Hartenburg; les lettres viennent de m'être rendues, en m'annonçant qu'il avait été impossible de les trouver. Je vais écrire de nouveau.

N° 32.

[103]

Deidesheim, le 13 thermidor an II, (31 juillet 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Je te préviens que j'ai vu Desgranges ce matin à Dürckheim, et qu'il doit dans ce moment-ci avoir fait son mouvement rétrograde.

N° 33.

[103]

A Schifferstadt, le 13 thermidor an II, (31 juillet 1794).

MICHAUD *à* GOUVION SAINT-CYR.

Il faut absolument, mon cher camarade, faire retirer, comme tu en es d'avis, les troupes de Desgranges dans la gorge de Dürckheim à Franckenstein, en exigeant qu'elles aient seulement des postes un peu plus avancés pour se bien garder. Il faut aussi

qu'elles se lient avec Alsenborn, et correspondent continuellement aux divisions de droite et de gauche. Tiens la main, je te prie, à ce que Desgranges s'établisse sans retard de cette manière.

Notre reconnaissance sur Mannheim a été très téméraire; nous nous sommes avancés malgré le feu de leurs canons, jusqu'à demi-portée de mitraille du fort, et nous avons vu à peu près ce que nous désirions connaître.

N° 34.

[106]

Deidesheim, le 25 thermidor an II, (12 août 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Je t'ai prévenu avant-hier que je ferais aujourd'hui une reconnaissance, et en même temps que je chercherais à enlever le poste de Herxheim; tout était préparé pour cela, et sans le mauvais temps, nous aurions eu le plus grand succès; nous avions tourné les ennemis, mais nos pauvres petits chevaux de chasseurs, qui n'ont pas d'avoine depuis long-temps, ont manqué de jambes.

Cependant nous avons tombé avec la plus grande rapidité sur le village de Freinsheim; plusieurs escadrons ennemis ont été sabrés, deux officiers ont été tués, les autres se sont sauvés dans les vignes à pied, entre autres le colonel de dragons; on leur a tué beaucoup de monde, fait quelques prisonniers et pris une vingtaine de bons chevaux.

Nous avons perdu un brave maréchal-des-logis, et quelques chasseurs blessés.

N° 35.

[106]

Le II fructidor an II, (28 août 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

Ce matin, mon cher général, il m'a été rendu compte que l'ennemi s'était présenté du côté de Lamsheim et nous avait enlevé un chasseur. Les renseignements que j'ai fait prendre et qui me parviennent, rendent la chose plus sérieuse.

L'ennemi est venu avec dix escadrons tant de Blücher, que de Schmettau et Wolfrath, en a embusqué deux derrière le petit bois de sapin en avant de Lamsheim, et nous a enlevé vingt-trois chasseurs avec un sous-lieutenant, qui a eu la négligence de passer près de ce bois sans le faire fouiller.

L'officier est d'autant plus répréhensible que la reconnaissance s'est faite en plein jour.

N° 35 *bis*.

[118]

Schifferstadt, le 2e jour des sans-culotides, (18 septembre 1794).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je rentre, mon cher Saint-Cyr, et j'ai reçu ta lettre qui m'annonce qu'Alsenborn est forcé. J'espère que cet évènement ne nous sera point funeste, et qu'à Trippstadt nous arrêterons vigoureusement l'ennemi. Si Schaal se retire, tu suivras sans doute son mouvement, je te prie de me le faire connaître. Je présume que l'ennemi nous laissera tous deux tranquilles aujourd'hui, mais que demain il voudra nous essayer. Tant mieux; j'espère qu'il passera mal son temps.

Mes troupes sont prêtes à marcher, et je crois que les tiennes se sont portées en avant. Si tu jugeais nécessaire pour toi, que je suivisse ce mouvement, fais le moi savoir, je le ferais de suite. J'ai envoyé jusque du côté de Frankenthal, on n'a rien vu; j'ai des postes avancés jusque du côté de Fusgenheim, en sorte que rien ne paraîtra à ta hauteur sans que j'en sois averti.

N° 36

[119]

Le 2e jour des sans-culotides (18 septembre 1794).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général Desgranges m'avait mandé à sept heures que l'ennemi avait forcé Alsenborn et qu'il filait vers Hochspeyer; je lui ai répondu par une lettre qu'il n'a pas pu recevoir, qu'alors il n'avait qu'à suivre les instructions pour sa retraite.

J'ai reçu une autre lettre à neuf heures, par laquelle il me mande que l'ennemi ayant porté sur son flanc gauche les troupes qui ont forcé Alsenborn, il avait pris le parti de se retirer sans attendre de mes nouvelles ultérieures. A dix heures, l'ennemi était déjà sur la grande route à une lieue de Franckenstein. Ce dernier mouvement m'a forcé à donner des ordres aux deux bataillons de la 91e, qui étaient en arrière de Leystadt, de se porter en arrière de la chaussée de Hartenburg. Dans cette position, je me trouve posté avantageusement pour couvrir le chemin de ma retraite sur Saint-Lambrecht, et en état en même temps de me lier à ta gauche.

J'en ai rendu compte au général en chef, et je t'en ai prévenu par un gendarme.

J'attends des ordres pour tous mouvements ultérieurs, puisqu'ils doivent se lier avec ceux de toute la ligne.

N'oublie pas de me garder l'entrée de la gorge de Wachenheim, si tu retires tes avant-postes, ou pré

viens-moi, si tu le peux, parceque j'y placerai quelques compagnies de la 91e demi-brigade.

N° 37.

[119]

Le 2e jour sans-culotide an II, à 10 heures ½, (18 septembre 1794).

GOUVION SAINT-CYR *au général* MICHAUD.

SCHAAL vient de me faire dire qu'il avait été obligé d'évacuer Hartenburg et qu'il n'occupe plus rien en avant de la route; qu'il est encore sur les hauteurs en arrière.

Je m'attends à être attaqué d'un moment à l'autre, je suis prêt, et je ferai de mon mieux. J'ai peur que mes craintes ne se réalisent sur la position de Kaiserslautern.

Cependant il ne faut pas encore désespérer. Fais donner des ordres pour que tout le monde soit à son poste derrière le Speyerbach; il serait, je crois, très prudent de faire retirer la plus grande partie du parc d'artillerie de Winzingen sur les hauteurs plus en arrière.

N° 38.

[120]

Quartier-général à Neustadt, le 2e jour des sans-culotides an II, (18 septembre 1794).

BOURCIER, *chef de l'état-major général, à* GOUVION SAINT-CYR, *à Deidesheim.*

D'APRÈS l'ordre du général en chef, je viens de prévenir les généraux Meynier, Sibaud, Desgranges et Schaal, d'attaquer demain l'ennemi à la pointe du jour.

Pour seconder ce dernier dans ses mouvements, le général en chef a jugé utile que tu mettes à sa disposition une des demi-brigades qui sont à tes ordres; tu voudras bien en conséquence la faire partir sur-le-champ, pour se porter sur le point que tu jugeras convenable, en en prévenant aussitôt le général Schaal.

Tu te porteras toi-même avec ta division, à la pointe du jour, en avant, à la hauteur que tu jugeras utile, pour inquiéter l'ennemi et l'obliger à diviser ses forces. Desaix reçoit le même ordre; tu communiqueras avec lui et avec Schaal, afin d'établir une harmonie constante dans les mouvements.

P. S. Je crois utile de te prévenir que les trois bataillons qui composent actuellement la 4e division, sont entièrement à ta disposition.

N° 39

[124]

Neustadt, le 4e jour des sans-culotides an II, (20 septembre 1794).

BOURCIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS les ordres du général en chef, le général Gouvion viendra prendre cette nuit sa position derrière Deidesheim et Ruppertsberg, ne conservant que des avant-postes en avant du ruisseau; se conformant au surplus à ce qui a été réglé dans le conseil de guerre tenu aujourd'hui, et auquel il a assisté.

D'après l'intention du général en chef, il fera partir sur-le-champ un détachement de cinquante chasseurs à cheval du 2e régiment, avec le nombre d'officiers et sous-officiers nécessaires, pour se rendre à Weidenthal, où il sera à la disposition du général Vachot.

N° 40.

[126]

Neustadt, le 5e jour des sans-culotides an II, (21 septembre 1794).

BOURCIER *à* GOUVION SAINT-CYR, *à Muschbach.*

Je t'envoie ci-dessous, général, copie d'une lettre que je viens de recevoir du général en chef, en date de Saint-Lambrecht, de ce jour à huit heures du matin.

« Donne l'ordre à Saint-Cyr de faire porter une » demi-brigade en arrière de Neustadt, qui serait » dans le cas de protéger la retraite des gorges en » cas de besoin; il faut aussi y faire placer de l'ar- « tillerie.

« Le rapport fait par un chef de bataillon qui s'é- » tait porté à Elmstein, annonce qu'il a cru prudent » de se retirer hier soir à neuf heures, parce qu'il » avait appris que l'ennemi n'était qu'à une demi- » lieue de lui. Cette nouvelle, et n'en recevant au- » cune de Meynier et de Sibaud, nous décide à faire » retirer les troupes de Desgranges, savoir : deux » bataillons par Saint-Lambrecht et deux bataillons » et demi se porteront sur le Saukopf; les bataillons » de Desgranges arrivant, trois bataillons resteront » dans la gorge en avant de Saint-Lambrecht, et les » trois autres à Elmstein.

« Tu vois, mon cher, que nous ne pouvons faire » aucune disposition d'attaque, et qu'il est abso- » lument essentiel que nous ayons des nouvelles de » Meynier, Sibaud et Prudhon, avant de prendre » d'autres mesures. »

En conséquence des dispositions de la lettre ci-dessus, et pour leur exécution, tu voudras bien, général, faire partir sur-le-champ une demi-brigade pour la destination indiquée par le général en chef, en donnant les instructions à celui qui sera chargé de commander cette demi-brigade.

Fais aussi partir sur-le-champ, pour les gorges, l'escadron que demande le général en chef.

N° 41.

[127]

Quartier-général à Neustadt, le 13 vendémiaire an III, (4 octobre 1794).

BOURCIER, *chef de l'état-major général, au général* COUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS l'intention du général en chef, le général Saint-Cyr, commandant actuellement la 2e division, quittera demain matin cette destination pour se rendre à Saint-Lambrecht, où se trouvera le général Vachot, qui doit le remplacer dans ce commandement, et auquel il remettra toutes les instructions et renseignements relatifs à cette destination.

Le général Saint-Cyr remplacera demain les géné-

raux Vachot et Meynier dans le commandement des divisions de Saint-Lambrecht et de Kaiserslautern qu'il réunira, ayant à ses ordres le corps de troupes dont l'état de situation est ci-dessous.

		Présents sous les armes.	
Division du général Meynier.	4e demi-brigade d'infanterie légère.	1,132 h.	
	7e id.	1,351	
	25e id. d'infanterie.	1,073	
	2e bataillon des tirailleurs de la frontière.	200	
	4e régiment de chasseurs.		
		3,759	
Division des gorges aux ordres de Vachot.	Détachement du 2e de hussards.		10,211 h.
	14e demi-brigade d'infanterie légère.	1,809	
	186e id. d'infanterie.	1,842	
2e Division.	Détachements de hussards et de chasseurs.		
	109e demi-brigade.	2,181	
	3e bataillon de la 42e demi-brigade.	620	
		6,452 h.	

La 109e demi-brigade et le 3e bataillon de la 42e faisant actuellement partie de la division commandée par le général Saint-Cyr, il leur donnera ordre, avant son départ, de se rendre au point qu'il jugera convenable, dans la division dont il va prendre le commandement.

Il est prévenu à cet égard que, pour former le corps de 8000 hommes dont il est question, dans le résultat ci-joint du conseil tenu à Bitche, sur le mouvement

combiné des deux armées, la 18e demi-brigade d'infanterie légère et la 74e, qui faisaient partie de la division de Kaiserslautern, seront mises demain à la disposition du général Schaal qui commande ce corps de 8000 hommes; et que la 91e demi-brigade, qui faisait partie de la division de Saint-Lambrecht, se rendra aussi demain à Kaiserslautern pour suivre la même destination.

Le général Saint-Cyr donnera aussi ordre, avant son départ, au 2e régiment de chasseurs, de partir demain pour se rendre à Franckenstein, d'où il se rendra le lendemain à Kaiserslautern et sera à la disposition du général Schaal, qui se trouvera demain à Kaiserslautern où le général Saint-Cyr est aussi invité à se rendre.

Le général Saint-Cyr aura à ses ordres les généraux de brigade Prudhon, Cavrois et Frimont; ce dernier se rendra de Werdt à Kaiserslautern, où se trouve le général Cavrois, et où se rendra après-demain le général Prudhon. L'adjudant-général Simon à Saint-Lambrecht, Levret à Kaiserslautern, et Pinoteau, qui s'y rendra après-demain, seront attachés à la division commandée par le général Saint-Cyr.

Le général en chef a cru inutile de lui donner aucune instruction de détail sur la manière dont il doit prendre sa position : il se repose de ce soin sur ses connaissances militaires, jugeant que la copie du résultat du conseil tenu à Bitche pour le mouvement des deux armées, lui indiquera suffisamment les dispositions qu'il doit prendre successivement; il l'invite cependant particulièrement à correspondre avec le général Schaal, afin qu'il existe plus d'ensemble dans les mouvements qui doivent avoir lieu.

Le général Saint-Cyr trouvera ci-joint l'ordre de destination de l'adjudant-général Scherb; il le lui remettra immédiatement.

Il est prévenu que les quatre bataillons tirés de la 2e division, y seront remplacés par le 1er de la 95e qui se rendra à Muschbach.

P. S. Le 2e régiment de chasseurs à cheval sera remplacé dans la 2e division par le 2e de cavalerie.

N° 42.

[127]

Quartier-général de Neustadt, le 16 vendémiaire an III, (7 octobre 1794).

BOURCIER, *chef de l'état-major général, au général* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS l'intention du général en chef, le général Saint-Cyr réunira au commandement qui lui a été confié de toutes les troupes des gorges jusqu'à Kaiserslautern, le commandement du corps de 8000 hommes détaché à Ramstein, sous les ordres du général Schaal, qui y restera attaché subordonnément au général Saint-Cyr, à la disposition duquel est mis ce corps de troupes, en se conformant à ce qui est prescrit par le résultat du conseil tenu dernièrement à Bitche, sur le mouvement et les opérations combinées des armées du Rhin et de la Moselle.

N 43.

[147]

Ober-Ingelheim, le 11 frimaire an III. (1er décembre 1794).

KLEBER *à* GOUVION SAINT-CYR.

En te félicitant bien sincèrement, mon camarade, sur tes heureux succès de ce jour, dont j'ai été le témoin avec le représentant du peuple Merlin, je viens te recommander de soutenir ta conquête de toutes tes forces et par tous les moyens qui sont en toi. Je t'adresse à cet effet le citoyen Bizot, capitaine du génie, qui a ordre de faire construire sur le plateau de Zahlbach un établissement tellement solide que l'ennemi perde tout espoir de s'en emparer. Tu voudras bien faire accompagner cet ingénieur par des officiers de ton état-major, et lui donner toutes les assistances qu'il pourrait réclamer.

N° 44.

[148]

Ober-Ingelheim, le 12 frimaire an III, (2 décembre 1794).

KLEBER, *commandant l'armée sous Mayence.*

Le général en chef de l'armée du Rhin, ayant dé-

féré au général Kleber le commandement de l'armée devant Mayence et de la rive gauche du Rhin depuis Nierstein jusqu'à Bingen, avec la faculté d'organiser et de distribuer les troupes qui composent cette armée, ainsi que le bien du service pourra l'exiger; ce général ordonne ce qui suit :

Les troupes devant Mayence seront subdivisées en trois parties, sous les dénominations, d'attaque de droite, d'attaque du centre et d'attaque de gauche.

L'attaque de droite sera commandée par le général de division Desaix, et composée de la division actuellement sous ses ordres et de celle du général Tugnot.

L'attaque du centre sera commandée par le général Saint-Cyr, et composée de sa seule division jusqu'à l'arrivée de quelques autres troupes de renfort.

L'attaque de gauche sera commandée par le général de division Desbureaux, et composée de la division actuellement sous ses ordres et de celle du général Reneauld.

Les généraux d'attaque correspondront directement avec le général Kleber; chacun d'eux aura un état-major particulier, qui correspondra immédiatement avec l'état-major de ce général pour tout ce qui concerne le détail. Les états décadaires seront pour la présente décade encore envoyés au grand quartier-général; ceux qui seront faits à dater du 21 de ce mois, seront adressés à l'état-major du général Kleber.

Il y aura à chaque attaque une administration et une ambulance; les officiers du génie et les canonniers de l'artillerie de siége seront répartis par attaques, et prendront leurs subsistances dans les administrations de leurs attaques respectives.

Les généraux d'attaque feront choisir derrière le centre de la ligne de leur front d'attaque, par les commissaires ayant la police de leur division, et un officier de l'état-major, un local propre à l'établissement des ambulances; on fera dans ces dernières les premiers pansements; les malades et les blessés n'y resteront que jusqu'à ce qu'il soit possible de les évacuer sur les derrières.

Il est à désirer que les commissaires des guerres se concertent avec le commissaire ordonnateur général à Alzey pour former, derrière chaque attaque, un magasin de fourrage; cet objet étant de la plus grande importance, les généraux d'attaque doivent y donner toute leur attention.

Chaque attaque aura son parc de réserve, que le général Kleber se propose d'organiser, dès qu'il lui sera arrivé des officiers supérieurs d'artillerie. En attendant, les divisions qui auront des approvisionnements et munitions, en fourniront à celles qui en seront dépourvues, sur la demande par écrit du général de division.

Le général Kleber ayant vu, par l'état de situation qui lui a été fourni des divisions formant la contrevallation de la place de Mayence, que quelques-unes d'entre elles avaient jusqu'à quatre régiments de cavalerie, tandis que d'autres n'avaient que quelques faibles détachements, a cru qu'il était du bien du service que cette cavalerie fut répartie plus également, et ordonne en conséquence :

Que les 10e régiments de chasseurs à cheval, 17e de dragons et 2e de cavalerie demeureront attachés à la division aux ordres de Desaix.

Que les 2e et 8e régiments de chasseurs à cheval et 9e de cavalerie resteront à la division commandée par Saint-Cyr.

Que le 7e régiment de hussards restera à celle du général Tugnot.

Que le 18e régiment de cavalerie, actuellement sous les ordres du général Desaix, passera à la division du général Reneauld.

Et enfin que le 8e de dragons, faisant actuellement partie de la division aux ordres du général Saint-Cyr, entrera dans celle commandée par le général Desbureaux.

Les détachements du 2e régiment de hussards et 19e régiment de chasseurs resteront provisoirement dans les divisions auxquelles ils sont actuellement attachés, jusqu'à ce qu'il leur soit donné des ordres particuliers pour rentrer à leurs corps. Celui du 7e régiment de hussards rejoindra sur le champ son régiment à la division du général Tugnot.

Il est entendu qu'après le siége chacun des corps ci-dessus retournera à la division à laquelle il a été précédemment attaché.

Les mouvements à exécuter en conformité du présent ordre s'effectueront dans la journée du 15 (5 décembre). Tous les généraux d'attaque, de division et de brigade veilleront à ce que tout se fasse dans le meilleur ordre, et chacun d'eux donnera à cet effet les ordres nécessaires.

Les généraux d'attaque rendront compte au général Kleber, dès que les différentes troupes seront entrées dans leur nouvelle place de bataille.

Les généraux d'attaque désigneront un emplace-

ment au centre de leurs attaques respectives, pour y ramasser et emmagasiner tous les outils relatifs au siége, et ils en donneront la surveillance à un officier de l'état-major, qu'ils détermineront particulièrement à cet effet; cet objet est de la plus haute importance.

Un des soins des généraux doit être aussi d'établir dans leur camp la propreté et la discipline la plus rigoureuse; c'est dans une ligne de contrevallation principalement que doit régner le plus grand ordre possible, parce qu'ayant à craindre les sorties de nuit, le soldat doit être familier avec son camp, sa baraque, son faisceau d'armes et tout ce qui l'entoure, ce qui ne pourrait exister dans la confusion.

En conséquence, le général Kleber ordonne que les premiers rangs des baraques doivent être scrupuleusement alignés, ainsi que les faisceaux d'armes, devant le front de bandière; les accidents qui peuvent en résulter, exigent particulièrement qu'il ne soit pas souffert que le soldat repose son arme dans les baraques. Les généraux ne tolèreront pas également que les vivandiers ou autres s'établissent devant le front de bandière, et toutes les baraques qui s'y trouveront seront sur-le-champ démolies, pour être rétablies sur les derrières.

Le général Kleber renvoie les généraux, pour la police intérieure du camp et pour tout ce qui n'est point prévu dans le présent ordre, au réglement concernant le service de campagne.

Le général Kleber prévient les généraux qu'il ne recevra aucune demande, ni aucune réclamation d'aucun individu de l'armée, sans qu'au préalable

elle n'ait été signée ou visée, soit en refus, soit en admission, par les généraux sous les ordres immédiats desquels il se trouve; en un mot il entend que la hiérarchie militaire soit strictement observée.

Il sera fourni tous les jours un rapport par attaque signé par le général d'attaque, des évènements qui se seront passés dans les vingt-quatre heures. Ces rapports doivent parvenir au quartier-général avant midi.

Les généraux d'attaque feront jalonner les chemins conduisant de leur quartier-général respectif à celui du général Kleber à Ober-Ingelheim. Les jalons seront solidement établis à quarante pieds de distance plus ou moins, suivant la configuration du terrain; ils seront formés de telle manière qu'ils soient perceptibles de nuit et que les ordonnances puissent facilement les reconnaître.

Les généraux d'attaque enverront sans délai au général Kleber, les noms des lieux de leurs quartiers-généraux.

N° 45.

[148]

Quartier-général à Ober-Ingelheim, le 2 nivose an III, (22 décembre 1794).

KLEBER *à* GOUVION SAINT-CYR, *à la maison-de-chasse.*

Je suis parfaitement d'accord avec toi, relative-

ment à l'avis de l'officier déserteur, et si je n'avais, mon camarade, d'autres inquiétudes en ce moment que celles que me donne le prétendu passage du Rhin, je dormirais bien tranquille. Mais nous nous trouvons dans une pénurie de fourrages, telle que je ne sais ce que va devenir notre cavalerie; le service en ce moment n'est pas assuré pour vingt-quatre heures; un miracle seul peut nous tirer de ce cruel embarras.

Je te laisserai toujours le maître, mon camarade, d'entrenpredre ce que tu voudras sur les postes ennemis, pourvu que tes entreprises ne nous engagent point à une affaire générale, et ne prennent une tournure d'importance; car nos chevaux d'artillerie et nos munitions ne pourraient point y suffire.

N° 46.

[150]

Quartier-général d'Ober-Ingelheim, le 9 pluviose an III, (28 janvier 1795).

KLEBER, *aux généraux d'attaque.*

Le dégel qui vient de succéder au froid le plus rigoureux, nous permettra bientôt, mon camarade, de reprendre les travaux sur la ligne de contrevallation. Je vous invite à ordonner qu'ils soient promptement continués. Quand même la prudence militaire ne nous dicterait pas d'y donner tous nos soins,

la santé du soldat exigerait de nous cette mesure. L'habitude du repos dans une saison aussi relâchée deviendrait très dangereuse pour la troupe; elle serait la source de maladies auxquelles nous obvierons peut-être, en tenant l'armée dans un état constant d'activité.

Je donne ordre au général Saint-Hilliers de prendre la surveillance des travaux, et de les faire conduire avec toute la célérité possible. Leur plan a été arrêté définitivement par lui et les officiers de son corps; déjà même les principaux tracés ont été exécutés; ceux qui ne le seraient pas encore vont l'être prochainement; c'est à faire remplir ce plan avec exactitude, qu'il faudra que s'attachent les généraux commandant les attaques; ils devront se garder surtout d'ordonner des travaux partiels et isolés qui ne feraient pas suite au système d'ensemble adopté.

Je les invite aussi à répandre beaucoup d'obstacles en avant du camp, et à y faire creuser des puits pour se mettre en défense contre la cavalerie ennemie. La grande quantité de chevaux que nous serons obligés de renvoyer sur les derrières, affaiblira beaucoup la nôtre, et donnera dans cette arme la supériorité en nombre à l'ennemi.

A raison de la reprise des travaux, la distribution de l'eau-de-vie sera continuée comme par les jours passés.

N° 47.

[190]

CAPITULATION DE MANNHEIM.

6 fructidor an III, (20 septembre 1795).

Capitulation passée entre son Excellence M. le comte d'Oberndorf, ministre d'état de son Altesse Sérénissime Électorale Palatine, son Excellence M. le gouverneur baron de Beldenbusch, et le général-major, commandant la place, de Deroy, d'une part.

Et M. le général en chef de l'armée française, Pichegru.

ARTICLE PREMIER.

La place de Mannheim ouvrira ses portes aux troupes de la république française, demain à dix heures du matin; le pont sera sur le champ rétabli, et tous les postes extérieurs et ouvrages avancés seront remis à la garde des troupes françaises.

RÉPONSES.

Le temps de dix heures est trop court : les ouvrages extérieurs ne seront remis qu'aujourd'hui à quatre heures, à la garde des troupes françaises, avec la remarque que ce sera aux troupes françaises à pourvoir au rétablissement du pont : pour lequel effet on fournira tous les pontons qui n'ont point souffert à la débacle des glaces.

ARTICLE 2.

Il sera nommé des commissaires de part et d'autre pour constater la situation des arsenaux et de l'armement de la place, qui sera remise dans le même état à la paix définitive.

Convenu : ajoutant la restriction que les magasins de vivres et fourrages, ustensiles et autres effets militaires, comme aussi les magasins qui se trouvent dans les endroits circonvoisins, appartenant de même

à son Altesse Sérénissime Électorale, seront également compris dans le présent article, et l'on s'en remet sur ce point à la loyauté de la nation française.

Convenu.

ARTICLE 3.

Il sera libre à tous les magistrats et employés de Son Altesse Électorale Palatine, ainsi qu'au duc de Deux-Ponts, et à ceux attachés à son service civil, de rester dans la ville ou d'en sortir, comme bon leur semblera.

La garnison actuelle sortira vingt-quatre heures après la date de la présente capitulation, et se retirera dans les pays électoraux. L'on demande cependant qu'il lui soit accordé d'emmener deux pièces de canon de six livres de balles par bataillon; qu'il soit accordé aux malades, qui ne pourront sortir avec la garnison, de la rejoindre après leur rétablissement; et qu'ils soient soignés jusques dans les hôpitaux électoraux par les préposés qu'on y laissera. Il sera fourni des voitures nécessaires pour le transport des bagages des officiers. Au cas que ces voitures ne puissent être fournies en quantité suffisante, les effets restants pourront être transportés de suite et à commodité: pour lequel effet, il restera de chaque corps un agent militaire pour en avoir soin

ARTICLE 4.

La garnison actuelle se retirera vingt-quatre heures aprés la date de la présente capitulation, avec armes et bagages, et les honneurs de la guerre, pour se retirer où bon lui semblera. Ceux des soldats palatins, auxquels leurs chefs militaires voudraient accorder des congés pour la rive gauche, obtiendront des passeports de l'état-major français.

Articles additionnels proposés par les contractants pour son Altesse Électorale.

ARTICLE PREMIER.	RÉPONSES.
Les troupes électorales qui se trouvent dans le pays, sont également comprises dans la présente capitulation, et ne seront point traitées hostilement par les troupes françaises et ne pourront être faites prisonnières de guerre.	Accordé, à condition qu'elles n'apporteront dans aucune circonstance aucun obstacle à la marche des troupes françaises, et qu'elles se retireront à mesure que les troupes françaises avanceront.
ARTICLE 2.	
Les pays palatins, de même que les duchés de Juliers et de Berg, occupés par les troupes françaises, seront regardés comme neutres, et il ne leur pourra être imposé, par cette raison, aucune contribution, réquisition, ni autre charge; de même, les propriétés de tous les particuliers leur seront stipulées, tous les effets et biens appartenants à son Altesse Électorale M.r le duc de Deux-Ponts, et à toutes les personnes de sa suite.	Cet article n'ayant pas un rapport direct avec le militaire, n'est point de ma compétence et je ne puis y donner sanction; il devra être soumis aux représentants près l'armée. Il n'appartient ni au général ni aux représentants du peuple de stipuler pour les pays occupés par les autres armées de la république, et la neutralité ne peut être garantie que pour les pays occupés par l'armée de Rhin-et-Moselle. Il ne peut de même être question des biens et effets de son Altesse le duc de Deux-Ponts, que pour ce qui est sur la rive droite.
ARTICLE 3.	
Les magistrats et autorités civiles seront continués dans leurs	Accordé, pour tous ceux dépendants de son Altesse.

	fonctions et régie des affaires du pays.
	ARTICLE 4.
Accordé.	Aucun habitant ne sera molesté dans le libre exercice des différents cultes adoptés.
	ARTICLE 5.
Accordé.	Les prisonniers qu'on aura faits pendant la guerre, seront rendus.
Signé: PICHEGRU.	Passé à Mannheim, le vingt septembre 1795. *Signé :* François comte d'OBERNDORF, BELDENBUSCH, gouverneur, le commandant, général-major DE DEROY.

N 48.

[197]

Quartier-général à Nieder-Wallhof, le 17 vendémiaire an IV, (9 octobre 1795).

KLEBER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Vous devez avoir été prévenu, citoyen général, par le général Schaal, et l'ordre du jour du 15 courant, que le commandement de l'armée destiné au siége de Mayence, m'a été confié par le général en chef Jourdan, et que j'ai établi mon quartier-général

à Nieder-Wallhof. Vous voudrez bien, en conséquence, correspondre régulièrement avec moi et m'adresser tous les jours le rapport de ce qui se sera passé dans l'étendue de votre commandement : ces rapports feront également connaître si les distributions de tout genre ont été faites à la troupe, et à quel taux. L'adjudant-général chargé du détail de votre division correspondra aussi directement et uniquement avec l'adjudant-général Bonnamy, faisant les fonctions de chef de l'état-major de ce corps d'armée.

Je ne sais, mon camarade, si le général Schaal, avec qui j'ai eu une conférence à Weinheim, vous a transmis mes intentions relativement à la conduite que vous aurez à tenir à l'égard de la place de Mayence : je désire et j'insiste particulièrement que vous n'entrepreniez rien, soit un bombardement, soit une attaque partielle, sans un ordre exprès de ma part; de pareilles affaires consomment des hommes et des munitions, sans présenter aucun résultat avantageux à la république, et dût-on même y avoir quelques succès, en emportant un établissement de l'ennemi, à quoi servirait-il, dès qu'on ne peut s'y maintenir? Il faut donc que le corps d'armée se tienne rigoureusement sur la défensive, sauf les circonstances où j'aurai jugé quelque attaque utile, et que seul je me réserve d'indiquer. Pendant cette inaction momentanée de l'armée, nos moyens se réuniront et nous serons à même d'exécuter un plan d'ensemble, qui assure presque toujours la victoire. J'excepte de toutes ces conditions les cas d'agressions de la part de l'ennemi; car alors, sans attendre me-

ordres, mais en m'en prévenant sur-le-champ par un officier, vous déploierez tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour le repousser et lui ôter l'envie de vous attaquer de nouveau. Vous en donnerez pareillement avis aux généraux de division de la ligne, afin que vous puissiez vous secourir mutuellement.

Chaque général de division correspondra directement avec moi, les généraux d'attaque n'en prendront le commandement qu'en cas d'affaires.

N° 49.

[198]

Quartier-général à Nieder-Wallhof, le 19 vendémiaire an IV, (11 octobre 1795).

KLEBER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain, mon cher camarade, nous serons attaqués sur le Mayn; en conséquence le général en chef Jourdan m'a envoyé ordre de faire passer sur la rive droite la 11e division aux ordres du général Reneauld. Ainsi les trois divisions qui demeureront sur la rive gauche, seront seules chargées de l'investissement de Mayence.

Vous prendrez, citoyen général, le commandement de ces trois divisions, et répartirez les troupes dans les ouvrages les plus avancés de votre ligne de contrevallation, de manière à pouvoir, non seulement résister aux différentes sorties que l'ennemi ne man-

quera point de faire, mais encore les repousser. Faites en sorte, mon cher camarade, que ces mouvements s'exécutent avec ordre et célérité, et avec le silence nécessaire pour les soustraire à la connaissance de l'ennemi. Je n'entrerai pas avec vous dans de plus grands détails, vous connaissez mieux que moi le terrain sur lequel vous devez combattre, et je ne doute pas que vos talents militaires et votre zèle ne vous donnent la victoire.

N° 50.

[200 et 219]

Nieder-Ulm, le 20 vendémiaire an IV, (12 octobre 1795).

GOUVION SAINT-CYR, *au général en chef* PICHEGRU.

J'AI reçu hier une lettre, citoyen général, dont je vous envoie copie; vous verrez que le général Jourdan est certain d'être attaqué, il s'y attend d'un moment à l'autre; peut-être est-ce le mauvais temps qui a retardé l'exécution des projets de l'ennemi. Il paraît que le général Jourdan est décidé à tenter le sort d'une bataille; il a rassemblé son armée et a chargé le général Reneauld, commandant la IIe division, de cerner Mayence sur la rive droite du Rhin. J'ai cru devoir vous informer de notre position, et vous demander des instructions sur la manière dont je devrai me conduire, en cas que telle ou telle circonstance arrive. L'armée de Sambre-et-Meuse près Mayence est composée de six divisions formant

un corps de cinquante mille hommes : si l'ennemi l'attaque de front, j'espère qu'il sera battu; mais on assure que les Autrichiens ont violé la ligne de démarcation, et que la droite de leur armée se porte sur Friedberg; si cela est, la gauche du général Jourdan se trouverait tournée, et il est impossible de croire qu'il voulut hasarder une bataille dans une position aussi défavorable. Il n'aurait que le temps de faire sa retraite bien vîte derrière la Lahn et peut-être plus loin. Je présume qu'alors le général Jourdan nous dirait : Je me retire, faites comme vous pourrez, et demandez des ordres au général Pichegru. Vous devez penser, citoyen général, combien notre position deviendrait critique devant Mayence, ce corps d'armée étant réduit à trois faibles divisions; car je pense que dans ce cas la IIe n'aurait rien de mieux à faire que de se retirer avec l'armée de Sambre-et-Meuse, vu qu'elle n'a point de pont pour repasser le Rhin, que tous ses moyens se réduisent à quelques bateaux faits par Kirschner.

Dites-moi, citoyen général, dans cette supposition, ce que je devrais faire; il serait de toute impossibilité, avec le peu de monde qui me resterait, de penser à défendre les retranchements; on nous a pris tous nos chevaux de bataillons, de position et des parcs, pour aller chercher des munitions du côté de Mannheim; on ne sait quand ils pourront revenir. Que faudrait-il faire du parc de siége qui devient de plus en plus considérable, sur quel point le faire retirer et avec quels moyens? Moi-même, si j'étais forcé, sur quel point devrais-je me retirer, avec qui devrais-je communiquer et quels secours pourrais-je espérer?

Il est instant, citoyen général, que vous prononciez sur tous ces objets, car je crains qu'au moment où vous recevrez ma lettre, l'armée de Sambre-et-Meuse ne soit en pleine retraite, vu le peu de moyens qu'elle a pour résister à l'ennemi, en cas qu'il ait forcé la ligne de démarcation.

N° 51.

[202]

Quartier-général de Bodenheim, le 20 vendémiaire an IV, (12 octobre 1795).

COURTOT, *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous adresse ci-joint, général, copie d'une lettre du représentant Merlin, au commandant d'Oppenheim. Les dispositions qu'il y ordonne de prendre, ne se rapportent point avec celles arrêtées par vous hier soir. Faites-moi, je vous prie, connaître quelle marche je dois tenir en pareilles circonstances.

Lettre du représentant du peuple, Merlin de Thionville, datée d'Ober-Ingelheim, le 19 *vendémiaire an IV*, (11 *octobre* 1795).

A 4 heures du soir.

Au commandant d'Oppenheim.

Vous ne ferez pas mal d'attaquer avant le jour

l'autre rive du Rhin, et de vous porter aussi en avant que vos forces pourront vous le permettre. Demain, vers huit heures du matin, il y aura bataille rangée entre Sambre-et-Meuse et Clerfayt. La diversion que vous opérerez avec beaucoup de coups de canon surtout, ne pourra qu'être très favorable à l'action générale.

N 52.

[205]

Nieder-Wallhof, le 20 vendémiaire an IV, (12 octobre 1795), à 9 heures du soir.

Le général RENEAULD *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous préviens, mon cher camarade, que l'armée de Sambre-et-Meuse fait sa retraite et se retire demain derrière la Lahn. J'ai reçu à huit heures du soir l'ordre de faire passer la division que je commande, de la rive droite à la rive gauche du Rhin. J'ai tout au plus trente bateliers et très peu de barques; l'ordre que j'ai, m'a été transmis par l'adjudant-général Bonnamy, comme il suit :

« Hochheim, le 20 vendémiaire an IV, (12 octobre 1795).

» *Le général* KLEBER *à l'adjudant-général* BONNAMY.

» Vous êtes prévenu que la division aux ordres » du général Reneauld, va passer ce soir à sept heu-

» res de la rive droite à la rive gauche du Rhin,
» pour reprendre son ancienne position; elle pourra
» s'embarquer, partie à Nieder-Wallhof, partie à
» Erbach, ou à la hauteur de Bingen, suivant que
» les bateliers se trouveront à l'un ou à l'autre de
» ces endroits : ce qui ne pourrait pas s'embarquer,
» sans se compromettre, sur ces différents points,
» prendra la route de traverse de Saint-Goar-hausen,
» pour se réunir à la division de Bernadotte, sur la
» grande route de Dietz. Vous me répondrez de cet
» embarquement, et conséquemment vous ne le per-
» drez point de vue et en suivrez tous les mouve-
» ments, afin que demain vous puissiez m'en rendre
» compte à Kirchberg où vous viendrez me joindre.

» Vous êtes pareillement prévenu que les divisions
» aux ordres des généraux Championnet et Berna-
» dotte, effectuent également leur retraite derrière
» la Lahn, et se mettront en mouvement ce soir à
» sept heures ; le premier prendra position à Neuhof
» en suivant la route de Wisbaden, le second pren-
» dra la route de Langen-Schwalbach et s'établira
» derrière ce village.

» Demain le général Championnet passera la Lahn
» à Dietz et le général Bernadotte à Nassau; quant
» aux deux bataillons de la 1re demi-brigade, vous
» ferez en sorte qu'ils puissent rejoindre la division
» du général Bernadotte à la seconde marche, ou
» derrière la Lahn. »

P. S Tu verras, mon cher camarade, que je me trouve dans de beaux draps, et tu jugeras qu'il m'est impossible, avec le peu de moyens que j'ai, de passer beaucoup de troupes sans me compromettre.

N° 53.

[205]

A Hochheim, le 20 vendémiaire an IV, (12 octobre 1795).

KLEBER *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Vous êtes prévenu que la division aux ordres du général Reneauld, repasse ce soir le Rhin à sept heures, pour reprendre sur la rive gauche son ancienne position. Vous êtes également prévenu, que les divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse lèvent le camp pour se retirer derrière la Lahn ; vous continuerez, mon cher camarade, à commander les quatre divisions devant Mayence, jusqu'à ce que le général en chef en ait autrement ordonné.

N° 54.

[220]

Nieder-Ulm, le 21 vendémiaire an IV, (13 octobre 1795).

GOUVION SAINT-CYR *au général en chef* PICHEGRU.

Ce que je vous ai annoncé hier, citoyen général, est arrivé aujourd'hui; l'armée de Sambre-et-Meuse se retire derrière la Lahn, je crains qu'elle ne soit obligée de se retirer encore plus loin. La IIe divi-

sion repasse sur la rive gauche, elle effectue son mouvement dans ce moment-ci; j'espère qu'il ne sera pas troublé par l'ennemi : je pense toujours que nous devons éloigner le parc d'artillerie de siége.

Probablement le général Jourdan mettra ce corps d'armée sous vos ordres; dans ce cas, je vous prie de me décharger d'un commandement qui est beaucoup au-dessus de mes forces.

En attendant que je reçoive d'autres ordres, je vais faire éloigner une partie du parc de siége.

N° 55.

[222]

Nieder-Ulm, le 21 vendémiaire an IV, (13 octobre 1795), à 8 heures du soir.

GOUVION SAINT-CYR *au général en chef* PICHEGRU.

AUJOURD'HUI l'ennemi n'a fait aucun mouvement sur nous, et une demi-brigade de la IIe division est repassée sur la rive gauche du Rhin. A l'heure qu'il est, je n'ai point encore de nouvelles du reste de la IIe division; elle a filé vers Bingen. J'ai envoyé l'adjudant-général Heudelet pour côtoyer la rive du Rhin et m'envoyer des nouvelles du général Reneauld.

Je viens de recevoir une de ses lettres, par laquelle il m'annonce qu'à dix heures du matin on n'avait point encore de nouvelles à Bingen du général

Reneauld ni de sa division. Heudelet continuera sa route et me fera part de ses découvertes.

Je suis inquiet sur le sort de cette division, non pas que je craigne que l'ennemi l'ait entamée, car il ne l'a pas suivie : Quelque peu de troupes sorties de Mayence avaient voulu suivre les bords du Rhin, mais une compagnie d'artillerie légère que j'avais fait placer vers Budenheim, pour protéger le passage de la IIe division, les a empêchées de poursuivre leur route ; néanmoins je crains qu'une terreur panique, malheureusement trop commune quand on bat en retraite, n'ait fait prendre le parti à cette division de se retirer avec l'armée de Sambre-et-Meuse : alors nous serions privés long-temps de son secours ; si l'ennemi en était instruit, il pourrait en profiter. J'ai fait ramasser des chevaux dans les villages voisins pour faire évacuer le parc d'artillerie de siége. Douze voitures sont parties aujourd'hui, savoir : huit pièces de 24, deux obusiers à longue portée et deux chariots de munitions. Demain il partira un autre convoi, je le fais diriger sur Ogersheim près Mannheim. Il est impossible, vu la difficulté des chemins, de lui donner une autre direction ; quatre chevaux par pièce ne seraient pas dans le cas de les traîner sur toute autre route. Le premier convoi doit coucher aujourd'hui à Oppenheim, demain à Worms, où il faudra leur envoyer d'autres chevaux. Les nôtres ne pourront pas aller plus loin, sans exposer les divisions devant Mayence à manquer totalement de fourrages, faute de moyens de transports. S'il y a quelques dangers à s'approcher de Worms, il faudrait envoyer au-devant de ce convoi, pour le

faire retourner à l'approche des îles où l'ennemi avait autrefois des batteries. Je vous le répète, il est impossible de le faire passer par une autre route, en raison des mauvais chemins.

Je pense comme vous, citoyen général, que nous avons beaucoup trop d'artillerie de campagne, et mon dessein était d'en faire rétrograder une partie, ainsi que des munitions dont nous avons une trop grande quantité. En cas que je sois forcé dans la position que j'occupe, tant que je serai sous les ordres du général Jourdan, je crois devoir me retirer derrière la Nahe, et du moment que je repasserai sous les vôtres (ce qui ne peut pas être long), je me retirerais sur Alzey pour prendre ensuite la position de la Pfrim, ma gauche à Kirchheim-Poland et ma droite à Worms. Je vais écrire demain au général Kleber, pour lui demander si, dans le cas d'une retraite, je ne dois pas plutôt me retirer sur vous que sur lui, ce qui me paraît plus naturel et plus conforme aux intérêts de la République, surtout pour être plus à même de conserver Mannheim.

P. S. J'ai donné ordre de faire mettre les ponts-volants sur leurs haquets et de les tenir prêts à partir; ils sont à Oppenheim.

N° 56.

[222]

Quartier-général à Mannheim, le 21 vendemaire an IV, (13 octobre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je ne puis me persuader, mon cher général, que, si le général Jourdan se voyait forcé à se retirer, il emmènerait avec lui la IIe division de cette armée-ci; ce serait bien compromettre les trois qui restent sur la rive gauche devant Mayence, et surtout la nombreuse artillerie que l'on a rassemblée sur ce point. N'ayant encore reçu du général Jourdan aucun avis qu'il doit s'éloigner et abandonner vos divisions, je ne puis vous faire passer ni ordres ni instructions, sans m'exposer à contrarier ceux qu'il pourrait vous donner lui-même, tant que vous êtes sous son commandement. Je me bornerai donc à vous dire, dans toutes les suppositions, vous devrez tenir le plus long-temps possible dans vos lignes, pour donner le temps d'en retirer l'artillerie qu'il faudrait diriger sur Creutznach et Alzey, pour de là marcher sur Kaiserslautern et Neustadt, et vous-même, si vous étiez forcé de vous retirer, vous suivriez la même marche; je vous renouvelle que ces indications ne pourraient être adoptées de votre part, dans le cas où vous en auriez reçu de con-

traires du général Jourdan, tant qu'il vous commandera.

Empressez-vous de faire revenir vos chevaux d'artillerie, pour n'être pas pris au dépourvu.

Pour faciliter nos communications, qui doivent être aussi promptes que possible, dans les circonstances présentes, je vais envoyer deux de mes aides-de-camp s'établir, l'un à Worms, l'autre à Guntersblum. C'est là où il faudra faire aboutir votre correspondance.

Que fait-on de deux ponts-volants que j'ai envoyés à Oppenheim; sont-ils employés ou non?

N° 57.

[222]

De Mannheim, le 21 vendémiaire an IV, (13 octobre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Vous faites bien, général, de faire prendre les derrières au parc de siége; il faut prendre le même parti à l'égard des ponts-volants qui étaient à Oppenheim.

Je m'imaginais bien, comme je vous l'ai mandé ce matin, que le général Jourdan n'emmènerait point la IIe division, au moyen de quoi vous devez être rassuré sur votre position, contre laquelle l'ennemi n'entreprendra probablement rien, tant qu'il n'aura pas battu l'armée de Sambre-et-Meuse.

Je vais renvoyer le général Schaal à son poste; il est ici et partira demain, ainsi portez patiemment le fardeau en l'attendant.

N° 58.

[224]

Quartier-général près Mannheim, le 21 vendémiaire an IV, (13 octobre 1795).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu, mon cher Saint-Cyr, la lettre que tu m'as adressée pour m'apprendre le mouvement de l'armée de Sambre-et-Meuse derrière la Lahn; j'en ai été très surpris, j'aurais cru qu'elle aurait pu arrêter l'ennemi sans prendre cette position. Ce n'est pas moi qui commande seulement les troupes ici; le général Pichegru y est toujours, et dirige tout: je commande seulement la division de Dufour. Nous n'avons rien de nouveau; nous avons vu hier les ennemis peu nombreux sur la rive droite du Neckar, mais forts du côté de Heidelberg. Nous sommes assez ennuyés de ne rien faire et espérons agir à la fin.

N° 59.

(222)

Nieder-Ulm, le 22 vendémiaire an IV (14 octobre 1795).

GOUVION SAINT-CYR *à* PICHEGRU.

Un adjoint à l'état-major du général Marchais vient de nous avertir que l'ennemi a repris les positions qu'il occupait vis-à-vis Worms. Il a rencontré le premier convoi de notre parc vers Guntersblum, il l'a averti de se détourner et de passer par Herrnsheim, pour éviter de passer à portée des batteries ennemies. Ce premier convoi est celui qui est parti d'ici hier et qui a couché à Oppenheim. Faute de chevaux on n'a pu en faire partir davantage. Nous allons faire passer le reste par Alzey: il faudra beaucoup de chevaux à chaque pièce et ils auront bien du mal; je ne crois pas, citoyen général, qu'il soit possible que nous les fassions conduire plus loin, vu notre peu de moyens de transports. Il faudrait que le général Dorsner prît des mesures pour faire voiturer ce parc, depuis Alzey jusqu'au point où vous désirez qu'il l'arrête. Nos chevaux d'artillerie qui sont rentrés, commencent demain à transporter le reste du parc depuis Hechtsheim jusqu'en arrière de Nieder-Ulm; les chevaux de réquisition reprendront ensuite jusqu'à Alzey.

N° 60.

[222]

Nieder-Ulm, le 23 vendemiaire an IV, (15 octobre 1795).

GOUVION SAINT-CYR *à* PICHEGRU.

Je viens de faire donner ordre, citoyen général, à deux compagnies de sapeurs de partir pour Mannheim; elles coucheront demain 24 à Oppenheim, elles sont adressées au général commandant la place. Je fais écrire au chef du génie pour savoir combien il y a de ces compagnies devant Mayence, car jusqu'à présent je n'ai connaissance que de trois; s'il y en a davantage, j'en ferai filer une de plus sur Mannheim.

Demain il partira de Nieder-Ulm, un convoi d'artillerie de siége plus ou moins fort, selon que nous aurons plus ou moins de chevaux de réquisition, il sera dirigé sur Alzey. Nous avons pris le parti de les faire filer sur ce point, comme je vous l'ai dit dans ma lettre d'hier, d'après les avis que l'adjoint Ottendorf nous a apportés de la part du général Marchais. Il n'y a plus au parc de Hechtsheim que trois mortiers, beaucoup de fers coulés, des plates-formes et vingt milliers de poudre; le reste des bouches à feu est rendu derrière la Selz au parc près Nieder-Ulm. Les fers coulés nous viennent de Bretzenheim, je ne sais quelle destination vous voudrez qu'on leur

donne, mais avant que nous ne soyons en mesure de les faire enlever, vous aurez le temps de nous transmettre vos ordres. Je vous prie d'envoyer ici un général de brigade, pour remplacer le général Girard-dit-vieux, qui est parti d'après un congé que vous lui avez donné. Il est aussi très urgent que le général Schaal vienne reprendre son commandement.

N° 61.

[224 *et* 226]

Ober-Ingelheim, le 27 vendémiaire an IV, (19 octobre 1795).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vais m'occuper à donner des nouvelles instructions pour resserrer notre ligne de bataille. Je porterai deux divisions, les 8e et 9e, entre Alzey et Oppenheim, et les 10e et 11e entre Alzey et Kirchheim-Poland, refusant un peu mon aile gauche, afin d'éviter que l'ennemi n'ait trop de prise sur nous.

Le général Pichegru me mande qu'il se battait encore hier à neuf heures à outrance devant Manheim, et à dix pas à cause du brouillard. Le combat a commencé à deux heures; on s'opiniâtre réciproquement.

L'ennemi a tâché de passer à . . . . cette nuit, ses barques sont venues à vingt-cinq toises du rivage avant d'être vues, mais du canon chargé à mitraille en a fait raison, au grand mécontentement des officiers ennemis qui juraient fort.

Je sais, comme vous, que les évacuations vont lentement; mais je ne puis rien faire de plus que de presser sûr tous les points. Au reste notre position est extraordinaire, puisque nous sommes sans chevaux, et que nous avons un approvisionnement de campagne et de siége. Jourdan doit, à la demande de Pichegru, ou nous envoyer des renforts ou venir prendre notre position, pour nous permettre d'aller renforcer les troupes devant Mannheim. J'ai peur qu'il ne consente pas à cet arrangement. Je voudrais bien causer avec vous. Je suis à cheval depuis minuit et harassé.

N° 62.

[224 *et* 244]

Quartier-général d'Ober-Ingelheim, le 27 vendémiaire an IV, (19 octobre 1795).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Lorsque le plan de retraite fut arrêté, citoyen général, ce corps d'armée était composé de cinq divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle, et de celle du général Poncet, qui devait se retirer derrière la Nahe. Ce mouvement a obligé de jeter la division du général Reneauld à gauche pour protéger Poncet. Les circonstances ont bien changé depuis cette époque; nous n'avons plus de réserve de cavalerie et nonseulement le nombre des divisions a diminué, mais encore la force des quatre existantes.

Il ne dépend pas de nous de garder notre position. Il est possible que, quoique le général Pichegru ait demandé des secours au général Jourdan, sur lesquels je ne compte pas trop, l'ennemi nous accable par le nombre; alors nous n'avons plus de choix sur le parti à prendre; mais ce qui dépend de nous, c'est de faire une retraite honorable et brillante, qui nous concilie l'estime même de nos ennemis. Pour parvenir à ce but:

Il faut que chaque général organise une arrière-garde dans sa division, comme si elle devait marcher isolément, et cependant qu'il lie tellement ses mouvements avec ceux des divisions voisines, qu'elles ne forment pour ainsi dire qu'un seul corps. Il doit régner une correspondance continuelle entre les généraux, et des généraux avec moi. Je me trouverai constamment au centre des quatre divisions; et si j'étais forcé par les circonstances à m'en éloigner, on y saurait toujours sur quel point je me suis porté.

Que le choix des officiers à qui vous confierez cette arrière-garde, ne tienne à aucune considération, ni même à l'ancienneté: le talent seul et la confiance doivent le déterminer.

Première position.

La 8e division appuyerait sa droite aux hauteurs en avant de Guntersblum, et sa gauche se prolongerait jusqu'à Hillesheim.

La 9e appuyerait sa droite au ravin de Hillesheim et se prolongerait jusqu'à la Selz, du côté et en avant d'Odernheim.

La 10e appuyerait sa droite à la Selz, à hauteur de la gauche de la 9e, et sa gauche vers Spiesheim sur la route de Nieder-Ulm à Alzey.

La 11e appuyerait sa droite à la gauche de la 10e et se prolongerait, autant que sa force le lui permettrait, en refusant un peu son aile gauche.

Seconde position.

Elle ne doit point éprouver de changement; seulement le général Courtot se concertera avec le général Marchais, pour la position où il appuyera sa droite, parce que cela dépend de la force de sa division qui m'est inconnue, mais que je sais ne pas être considérable.

Le général Saint-Cyr appuyera sa gauche à Wachenheim, et il se liera par sa droite au général Courtot.

Le général Mengaud appuyera sa droite à Wachenheim et se prolongera vers le général Reneauld, qui aura sa gauche appuyée à Kirchheim-Poland.

N° 63.

[226]

Ober-Ingelheim, le 29 vendémiaire an IV, (21 octobre 1795).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Avant de faire passer, mon cher Saint-Cyr, votre artillerie jusqu'à Kirchheim-Poland, il est nécessaire

que les munitions dont nous abondons, surtout à la gauche, où sont celles que nous a rendues l'armée de Sambre-et-Meuse, soient réunies à un parc que nous formons à Alzey, pour la gauche et le centre, et à Worms, pour la droite. Veuillez donc ne porter les pièces que vous croyez superflues à votre défense, que jusqu'à ce point dans ce moment; une fois que nous serons en mesure, nous les ferons filer plus loin.

Point de nouvelles encore de Sambre-et-Meuse. Le général Pichegru est renfermé dans Mannheim, et sa position est pour les Autrichiens, ce que celle de Mayence est pour nous. Il me recommande de nous battre jusqu'à l'extrémité dans nos lignes, si l'ennemi nous y attaque. Inspirez toute la confiance possible à votre division; je n'ai point d'inquiétude pour nous, je commence à croire que l'ennemi ne nous attaquera point, avant que les renforts que le général Pichegru me promet de Sambre-et-Meuse, soient arrivés; je ne suis cependant pas convaincu que Jourdan les donne facilement et sans un ordre formel du gouvernement.

N° 64.

[224]

Au quartier-général d'Ober-Ingelheim, le 30 vendémiaire an IV, (22 octobre 1795).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je viens de recevoir une lettre du général Piche-

gru, en date de ce jour, qui me prescrit de nouvelles dispositions pour défendre nos lignes, et rassurer ceux qui pourraient croire que nous avions envie de nous retirer. Il me dit de faire usage de notre nombreuse artillerie, sans m'inquiéter de son sort, en cas d'événement. Il me dit en outre, d'ordonner au général d'artillerie de mettre en batterie tout ce qui peut lui rester d'obusiers et de mortiers, pour s'en servir contre la place, en cas qu'elle tirât sur nos lignes.

Comme il faut employer tous les moyens pour donner de la confiance au soldat, faites réarmer le plus que vous pourrez vos batteries. Le général d'artillerie prévient de cette mesure les commandants des parcs, pour se concerter avec vous, à rendre notre position inexpugnable.

Le général m'a fait espérer dans peu des secours.

N° 65.

[227]

Quartier-général d'Ober-Ingelheim, le 6 brumaire an IV (28 octobre 1795).

SCHAAL *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général Pichegru m'a promis qu'il s'occuperait de me remplacer, je crois qu'il a jeté les yeux sur vous, mon cher Saint-Cyr, pour ce commandement; il me dit de vous pressentir sur cela. Veuillez me

mander vos intentions, et je les lui transmettrai. Je sens parfaitement qu'il n'y a que vous ou le général Desaix, sur lesquels il songe à fixer son choix. Vous connaissez parfaitement le pays, l'esprit des troupes, et toutes les ressources dans les différents cas qui peuvent se présenter, et à ces titres vous y avez des droits non équivoques.

Lorsqu'on m'endossa ce commandement, il y a neuf mois, le général Kleber m'envoya un ordre; le général Pichegru y met des formes plus justes et plus naturelles, car si on avait voulu me consulter, dans le temps, je n'aurais pas accepté probablement.

Aujourd'hui les circonstances ont bien changé, il paraît que les vivres et les fourrages sont assurés, les lignes sont faites et armées, l'ennemi entreprendrait avec plus de succès par-tout ailleurs qu'ici. Vous connaissez d'ailleurs l'ensemble de la besogne aussi bien que moi, et j'aurais grand plaisir d'annoncer au général Pichegru votre acceptation , sans vouloir vous y déterminer, ni influencer votre décision, quoique j'y voie le bien public.

N° 66.

[270]

Au camp devant Rohrbach, à une demi-lieue de Winnweiler, le 15 brumaire an IV, à cinq heures du soir. (6 novembre 1795.)

L'adjudant-général chef de brigade MANGEN, *au général de division* GOUVION SAINT-CYR.

A neuf heures du matin nous fûmes attaqués vers la ferme entre Marienthal et Rockenhausen, par des chasseurs wallons à pied, des hulans, et un régiment allemand. Sur-le-champ le Ier bataillon de la demi-brigade se porta en avant et sur la droite de Rockenhausen, par la gorge de Marienthal, d'où l'ennemi venait le plus en forces. Le second bataillon se porta en avant sur la route de Winnweiler, d'où il fut repoussé par des capotes-rouges et des hulans. Dans le même moment, le Ier bataillon ayant sa communication coupée avec le second, se porta en arrière de Rockenhausen au sud. Le 2e bataillon étant près d'être tourné et coupé, reçut de moi l'ordre de se retirer. Le 3e bataillon fut au même instant attaqué et forcé à tous ses postes, obligé de filer par le vallon de Winnweiler, excepté les quatre premières compagnies qui restèrent à gauche du ruisseau, et dont nous n'avons point de nouvelles. Auprès de Winnweiler toutes les colonnes se réunirent, et l'ennemi qui nous avait poussés jusque là, cessa la poursuite. Les paysans seuls

restèrent en armes à garder les bois de sapins qui couvrent Winnweiler. La position au-dessus de Winnweiler n'étant pas à tenir, vu que l'ennemi tournait notre gauche et notre droite, à quelque distance de nous, nous avons pris position sur la hauteur de l'église de Rohrbach, une demi-lieue plus loin. Un caporal blessé des compagnies de Marienthal qui nous a rejoint, dit qu'elles et celles qui étaient à la tête de la chaussée de Kirchheim, ayant été enveloppées et n'ayant pas voulu se rendre, ont été taillées en pièces. Outre ces trois compagnies, et la 4e du 3e bataillon qui nous manquent, nous avons perdu environ 80 hommes. A une lieue de Rockenhausen, l'arrière-garde commandée par le chef de brigade perdit de vue le capitaine de dragons et 15 dragons.

P. S. Je resterai ici en position jusqu'à ce que vous m'ayez fait passer des ordres, en cas que l'ennemi très en force ne nous en chasse pas. La colonne, qui a attaqué le 3e bataillon et qui est venue sur les chaussées de Creutznach à Lauterecken, était de deux régiments d'infanterie et un de cavalerie.

N° 67.

[270]

Rockenhausen, le 15 brumaire an IV (6 novembre 1795).

RIVET, *chef de brigade, au général de division* GOUVION SAINT-CYR.

CONFORMÉMENT aux ordres du général Pichegru, je

suis venu occuper avec la troupe que je commande, la position, (savoir) appuyant ma droite à Rockenhausen, et ma gauche s'étendant vers la route qui va de Otterberg à Odenbach.

Arrivé en cette position sur les six heures de ce soir, j'ai été informé par les habitants du pays que nos troupes campées sur les hauteurs en avant du dit Rockenhausen, défendant la route de Creutznach, ayant été attaquées, s'étaient retirées, sans me dire où.

N'ayant point de troupe légère, pour pousser des découvertes lointaines, je me trouve dans un moment bien critique, une troupe harassée de fatigues, ennuyée, et si j'ose dire dégoûtée de servir, en se voyant sans général depuis si long-temps, surtout dans des moments si périlleux que ceux où nous nous sommes trouvés, depuis notre arrivée près Bingen, jusqu'ici; joint à cela quantité de pillards, que l'on ne peut tenir dans les rangs, malgré toute la surveillance et sévérité que les chefs apportent à les faire obéir.

Tout ce que vu, je vous prie de le prendre en considération. En attendant votre réponse en nouveaux ordres, je vous prie d'être bien persuadé que je ne négligerai rien pour la défense du poste qui m'a été assigné.

P. S. J'ai poussé trois compagnies de grenadiers en avant de la ville, défendant toutes les issues et avenues au dit lieu.

N° 68.

[271]

Rockenhausen, le 16 brumaire an IV (7 novembre 1795).

RIVET *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Votre lettre d'aujourd'hui, citoyen général, m'est parvenue de très bonne heure, et conformément à ce qui y est contenu, j'ai fait occuper le poste de Falckenstein par un bataillon, celui de Marienthal est gardé de même par un bataillon. J'ai porté le restant de ma troupe sur la hauteur en avant de Rockenhausen ci-devant occupée par l'adjudant-général Mangen; vous verrez, par la situation que je vous en donne de la totalité, le nombre auquel elle se trouve réduite sur la dite hauteur.

J'ai la 53e demi-brigade forte de compris les officiers.	1,877 hommes,
Trois pièces de canon de 4, trois caissons à gargousses, deux caissons de cartouches d'infanterie, le troisième étant resté en route.	
La 116e demi-brigade forte, y compris les officiers, de 1750, trois pièces de canon, trois caissons à gargousses, trois caissons d'infanterie ne contenant point de cartouches.	1,750
Un détachement de la 201e demi-brigade fort de	73
Total..	3,700

J'ai en outre un détachement de cavalerie du 3e régiment, composé de 14 hommes, compris l'officier commandant.

Il s'est échappé des mains de l'ennemi, un sergent, un caporal et 15 volontaires de la 1ère demi-brigade que je garde jusqu'à nouvel ordre. Leur rapport est, qu'étant postés dans un bois près Marienthal, ils ont été cernés par l'ennemi; qu'en attendant taciturnement, ils ont laissé filer et ensuite se sont ralliés à nous.

Vous voyez, citoyen général, que le pays que j'occupe, étant coupé de gorges et ravins, je m'éclairerai difficilement si je n'ai un plus grand nombre de cavalerie. Un détachement de cavalerie légère me serait indispensablement nécessaire.

Je vous demanderai les noms des différents quartiers-généraux, la série des mots d'ordre.

En arrivant à Kirn le 9 du courant, j'ai trouvé dans la place, le commissaire des guerres Barbier et différents employés de l'administration des subsistances militaires, lesquels sont partis avec moi et sont maintenant ici; ils s'occupent des vivres. Je ne connais pas les facultés du pays ; mais je pense que les ressources ne sont pas grandes. Je vous en informerai aussitôt que j'aurai des renseignements positifs.

N° 69.

[272]

Le 16 brumaire an IV, à cinq heures du matin. (7 novembre 1795).

L'adjudant-général MANGEN, *au général* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS le rapport d'un caporal échappé des mains de l'ennemi, toute leur armée est arrivée hier à midi à Rockenhausen et part actuellement pour marcher sur Kaiserslautern; leur avant-garde est devant nous prête à nous attaquer; un tiers de ma colonne qui me manque, et l'impossibilité de tenir contre leur armée entière, me décident à me retirer sur Kaiserslautern, pour ne pas être coupé et y porter des forces en cas d'événement. Je vous en préviens pour que vous me fassiez passer des ordres.

P. S. Les deux-tiers de ma colonne sont sans souliers et décidés à ne pas se battre, par découragement.

N° 70.

[273]

Harxheim, le 16 brumaire an IV (7 novembre 1795).

Le général de division MENGAUD, *au général* GOUVION SAINT-CYR.

QUELQUES pelotons de cavalerie ont paru hier après midi sur le plateau en face de Harxheim: ils venaient chercher du fourrage dans un petit village en avant de nous; l'approche de notre cavalerie les a fait retirer. On m'a ôté six bataillons, pour les attacher à la 9e division: il me reste deux demi-brigades qui peuvent former 2,000 hommes. J'ai en cavalerie le 20e de chasseurs placé à Einseltheim, fort à peu près de 200 hommes, et le 15e de cavalerie à peu près de même force, placé à Albsheim: tous deux en avant de la Pfrim, et fournissant leurs grand-gardes, patrouilles et reconnaissances le plus loin possible.

Vous voyez, mon camarade, combien je suis faible; si l'ennemi m'attaque avec de l'infanterie, j'aurai peine à tenir. Ma droite s'approche du général Reneauld, et ma gauche s'étend sur votre droite, autant que je puis le faire avec le peu de troupes que j'ai.

L'ennemi nous a attaqués avant-hier après midi, avec de la cavalerie; nous l'avons repoussé et lui

avons pris cinq hussards. Le grand vent nous a empêchés d'entendre ce qui se passait hier entre vous et l'ennemi.

N° 71.

[272]

Rockenhausen, le 18 brumaire an IV (9 novembre 1795).

RIVET *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous rends compte, citoyen général, qu'il n'y a rien de nouveau de ces côtés relativement à l'ennemi, qui n'a aucunement paru depuis que nous sommes ici.

La pénurie des subsistances se fait vivement sentir; hier toute la troupe n'a pu avoir part à la distribution du pain qui n'a été que d'une demi-livre par ration; et certainement le pays ne peut suffire à nous nourrir puisqu'il est montagneux et stérile, en outre épuisé; je vous prie, en conséquence, de nous donner des moyens tirés de la division que vous commandez.

Je vous rends compte aussi que le général en chef Jourdan m'a prévenu, par un ordre daté du 14 du courant, que je continuais à faire partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour servir sous les ordres du général Marceau; ce dont je vous prie de prévenir le général en chef Pichegru.

Je continuerai à communiquer avec vous jusqu'à ce

que des arrangements soient pris, pour m'attacher définitivement à une division; mais en attendant, je vous prie de me considérer de la vôtre, et de nous donner les moyens de subsistances demandés ci-dessus.

Les deux officiers et quelques dragons du 19e régiment, que vous m'avez annoncés hier, sont arrivés.

Le détachement de la 201e demi-brigade, composé d'environ 70 hommes, dont 9 officiers, demande instamment de rejoindre son corps, faisant partie de la division du général Mengaud; je vous prie de m'indiquer sa position, pour pouvoir y diriger ce détachement.

Il serait aussi bien à propos que les 17 à 18 hommes de la 1re demi-brigade connussent l'emplacement de leur corps, pour pouvoir le joindre.

N° 71 *bis.*

[266 et 279]

Du quartier-général à Grünstadt, le 18 brumaire an IV (9 novembre 1795).

Le général en chef PICHEGRU, *au* COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Je reçois à l'instant, Citoyens Représentants, votre dépêche du 12; les mesures que vous y prescrivez sont conformes à ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et à

ce que j'ai désiré et demandé. Je vois avec peine que le mouvement de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui aurait dû être fait sur la Nahe dès le lendemain de la retraite devant Mayence, va être encore différé de plusieurs jours, par le retard qu'occasione le détour auquel est obligé le porteur des ordres que vous adressez au général Jourdan; je ne conçois pas pourquoi, dans les bureaux du comité, on charge un même courrier de dépêches pour le général Jourdan et pour moi; quelle que soit la direction prise par le courrier, l'un de nous doit recevoir les siennes beaucoup plus tard que si on les lui envoyait directement: voilà plusieurs fois que cela arrive et dans des circonstances fort intéressantes; il est important d'y remédier pour l'avenir.

Le général Jourdan m'a bien annoncé hier qu'il allait faire avancer sur la Nahe, un corps d'environ 15,000 hommes. Je lui observe que cette force n'est pas suffisante et je l'ai engagé à y ajouter; je pense que votre lettre l'y déterminera.

Nous sommes toujours dans notre position sur la Pfrim; l'ennemi nous agace fréquemment sans faire cependant d'attaque bien décidée; je doute fort que nous puissions y résister, mais nous ferons tout ce qui sera possible, et dans le cas où nous serions forcés de l'abandonner, j'ai donné des ordres pour en faire prendre une autre encore en avant de Mannheim (du canal de Frankenthal à Dürckheim); mais comme, en marchant sur cette nouvelle position, je serais obligé de faire occuper Kaiserslautern, au moins par deux divisions, cela réduirait à trois le nombre de celles qui resteraient en ligne, entre le

Rhin et les montagnes, non compris l'avant-garde, c'est-à-dire, qu'il ne resterait au plus que vingt mille hommes.

C'est le général Montaigu qui commande dans Mannheim (le général Desaix est à l'avant-garde à laquelle il convient infiniment mieux); je lui ai donné l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, je vais le lui renouveler de la manière la plus expresse, et je ne doute pas qu'il remplira vos intentions, s'il est secondé par la garnison; mais je ne puis vous dissimuler que l'énergie de toutes les troupes est fortement altérée. D'ailleurs vous verrez, par la copie ci-jointe d'une lettre du commissaire ordonnateur en chef, qu'il n'est pas possible de jeter dans cette place des vivres pour plus d'un mois, en raison du peu de ressources qu'il dit avoir pour la subsistance de l'armée. J'ai ordonné, il y a déjà quelque temps, l'approvisionnement de Landau, il doit être complet ou à peu de chose près.

Il paraît que l'ennemi fait les préparatifs nécessaires pour le siége régulier de Mannheim, c'est du moins ce que m'annoncent les rapports que je reçois, et dont le citoyen Bacher vous fait sans doute passer copie, (voyez le bulletin d'Offenburg du 14). Un article de ce rapport qui m'inquiète davantage, c'est celui qui annonce l'arrivée de 4 ponts de bateaux dans les environs de cette place; le général Wurmser a environ 50,000 hommes, s'il en laisse 25,000 dans les lignes de Mannheim et qu'avec les 25,000 autres il passe le Rhin entre Landau et l'armée, jugez de notre situation. Il importe, citoyens Représentants, que vous préveniez un mouvement si dan-

gereux pour nous, et il est indispensable à cet effet que vous fassiez arriver le plus promptement possible des renforts de l'armée de l'intérieur et de celle des Alpes. Celle-ci diminue tous les jours d'une manière sensible par la maladie, la désertion, les combats etc. — La situation des troupes est pitoyable, beaucoup manquent de souliers et d'habillements, elles n'ont pas de capotes et sont dans cet état exposées aux intempéries de la saison sans tentes ni baraques, obligées d'être sous les armes une partie de la nuit pour éviter les surprises de l'ennemi.

La pénurie de nos moyens en tous genres augmente constamment; les consommations sont journalières et il n'est pas question de remplacement; voici sur-tout la saison où l'on perd grand nombre de chevaux, bientôt il nous sera impossible de traîner une pièce de canon.

Il m'en coûte d'avoir à vous faire un tableau si désavantageux de notre situation, mais je me rendrais coupable en vous la laissant ignorer.

L'énergie et le courage d'une armée ne suffisent pas pour lui assurer des succès; ces leviers de la guerre se rompent eux-mêmes, à la suite d'efforts rendus impuissants par le défaut des moyens matériels qui doivent y concourir.

J'ai couru les chances heureuses de la guerre, je crains de les avoir épuisées; je vous demande, citoyens Représentants, de garantir l'armée de celles malheureuses qui pourraient m'être réservées, et d'en transmettre le commandement à un autre qui pourra les faire changer avantageusement: ma santé est beaucoup altérée depuis quelque temps.

N° 72.

[309]

Au quartier-général à Friesenheim, le 22 brumaire an IV
(12 novembre 1795).

Le général en chef, satisfait de la manière avec laquelle l'armée a résisté à une longue attaque de la part d'un ennemi très supérieur en nombre, a lieu de croire qu'elle ne sera pas obligée à la retraite, du moins sans qu'il ait le temps d'en donner l'ordre; cependant pour qu'aucune circonstance ne puisse compromettre l'armée, il croit convenable de désigner les points sur lesquels les généraux de divisions devront se diriger, après avoir usé de tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour repousser l'ennemi.

La partie de la 4e division qui garde la rive du Rhin depuis Spire à Frankenthal, se repliera derrière le Speyerbach, et se placera la droite à Spire, la gauche se prolongeant jusqu'au moulin de Hahnhofen.

La 5e division passera par Ogersheim, Mutterstadt, Dannstadt, Boehl, Hassloch, et ira prendre position derrière le Speyerbach, la droite en avant de Geinsheim, la gauche se prolongeant au-delà de Speyerdorf.

La 8e division passera par Ellerstadt, Alsheim, Hochdorf et Meckenheim, d'où elle ira prendre position, la droite au Speyerbach au coude, vis-à-vis

Muschbach, la gauche à ce village. Cette division communiquera avec la 5e au moyen d'un ou deux bataillons, qu'elle placera sur la rive droite du Speyerbach.

La 9e division passera par Wachenheim, Deidesheim, et ira prendre position, la droite à Muschbach, la gauche se prolongeant jusqu'à la montagne en arrière du village de Kōnigsbach. Cette division fournira deux bataillons et quelques hommes à cheval, à Kreutzbrück dans les gorges, pour communiquer avec sa gauche et avec le corps placé près d'Elmstein.

Les 10e et 11e divisions doivent tenir au poste important de Kaiserslautern, jusqu'à la dernière extrémité; si elles y sont forcées, comme le mouvement du reste de l'armée dépend de ce qu'elles pourraient faire, elles disputeront le terrain pas à pas, s'arrêtant aussitôt que l'ennemi cessera de les poursuivre avec de grandes forces, en donnant aussitôt avis de leur position et de celle de l'ennemi. Leur direction sera d'abord sur Trippstadt, et elles s'établiront aux environs de ce village, aussi avantageusement que la nature du pays pourra le permettre; si elles étaient encore attaquées et forcées à la retraite, la 10e marchera par la route de Landau, et s'arrêtera près de Hochstädt, la 11e marchera par la route de Bitche, et s'arêtera près de Gravenstein. Cette division enverra un petit corps sur la route de Deux-Ponts, du côté de Pirmasens, pour couvrir sa gauche: le corps placé à Franckenstein se portera sur le Speyerbach près d'Elmstein et d'Appenthalerhof, pour communiquer avec le corps placé à Kreutzbrück.

L'avant-garde, après avoir couvert la retraite de l'armée, se placera à Deidesheim, Meckenheim, Boehl, et aura des postes vers Schifferstadt, et fort en avant sur son front. Un détachement commandé par un officier intelligent sera placé à la Rehutte, pour garder la route qui conduit à Spire.

La réserve composée des deux régiments de carabiniers, après s'être retirée avec l'avant-garde, se placera à Hassloch et Igelheim.

Les généraux commandant les divisions feront reconnaître d'avance les routes qu'ils auront à tenir, afin de marcher de concert et toujours à même hauteur; arrivés dans leurs positions respectives, ils en instruiront le général en chef, dont le quartier sera à Neustadt; ils doivent avoir entre eux une correspondance non interrompue, le défaut de cette communication empêchant l'ensemble nécessaire dans les mouvements et compromettant souvent les troupes.

N° 73.

[313]

Au quartier-général à Neustadt, le 25 brumaire an IV, (16 novembre 1795).

PICHEGRU, *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je compte, général, faire retirer dans la nuit l'armée derrière les lignes de Landau; en conséquence faites vos dispositions pour aller occuper les gorges

d'Anweiler et d'Ensserslhal, ainsi que les environs de Pirmasens, comme vous l'avez déjà indiqué. Informez-moi demain de votre nouvelle position, en m'adressant vos lettres chez le général commandant à Landau, qui me les fera parvenir.

N. B. C'est sûrement par erreur que cette lettre porte la date du 25 au lieu du 24 qu'elle doit porter.

N° 74.

[318]

Le 27 brumaire an IV, (18 novembre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Dans le cas où l'ennemi viendrait nous attaquer dans notre nouvelle position, général, nous devons, pour couvrir les départemens du Rhin, et pour le salut même de l'armée, combattre jusqu'à la dernière extrémité, j'y suis fermement résolu; en conséquence faites vos dispositions pour opposer la plus grande résistance aux efforts que l'ennemi pourrait faire sur la partie qui vous est confiée. Je compte assez sur votre zèle et votre prudence, général, pour être assuré que vous employerez tous les moyens qui sont en votre pouvoir, pour répondre à l'ennemi, s'il vous attaque; inspirez les mêmes sentiments aux chefs et aux soldats, et tâchez de leur faire sentir encore davantage, que c'est ici qu'ils doi

vent arrêter l'ennemi, s'ils ne veulent pas s'exposer à une perte totale.

P. S. Je ne vous dissimulerai point que nous manquons absolument de chevaux, et que nous ne pourrions rien emmener en nous retirant.

N° 74 *bis*.

[279]

Du quartier-général à Herxheim, le 3 frimaire an IV, (24 novembre 1795).

PICHEGRU *au* PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Votre lettre du 28, citoyen Président, est loin de répondre à notre attente et à nos besoins, et l'exécution précise des dispositions prescrites à l'armée de Sambre-et-Meuse, ne peut nous rendre l'offensive, si vous ne nous donnez en même temps les moyens essentiels qui nous manquent. L'ennemi paraît très décidé à suivre le cours de ses avantages, et jusqu'ici les mouvements de diversion de l'armée de Sambre-et-Meuse ne paraissent aucunement l'inquiéter; il dirige principalement ses forces vers la trouée qui se trouve entre les deux armées (sur la Sarre), trouée que je vous ai dit et répété, il y a long-temps, ne pouvoir boucher en raison de notre faiblesse, n'ayant que 30 et quelques mille hommes en ligne; déjà il est à Homburg et Deux-Ponts, et tous ses mouvements annoncent qu'il veut pousser sa pointe. Il

est donc urgent, je vous le répète, que vous fassiez avancer sur cette partie un corps de troupes tiré de l'intérieur.

Je ne me flatte pas que le mouvement du général Jourdan sur la rive droite du Rhin, produise une diversion aussi avantageuse que vous paraissez l'attendre ; l'ennemi connaissant la situation du pays compris entre la Sieg et la Lahn, l'état de détresse où on l'a réduit, sera bien assuré que le corps de troupes qui s'avancera sur cette rivière, ne pourra y subsister long-temps et peut-être ne détachera-t-il rien pour lui mettre en opposition; je croirai toujours que le meilleur mouvement à exécuter était celui sur la Nahe, comme je l'ai demandé dès le premier jour de la retraite des lignes, mais ce mouvement devait s'exécuter assez en forces pour en imposer réellement à l'ennemi.

Voilà 10 jours que Manheim est bloqué, c'est le tiers de la durée de ses approvisionnements. Il n'y a pas un moment à perdre; cette armée-ci se trouve dans l'impuissance absolue de marcher à son secours, si déjà celle de Sambre-et-Meuse n'a fait les plus grands pas pour y arriver: j'ignore quelle est sa position actuelle; malgré que j'aie écrit très exactement au général Jourdan, que j'aie eu la précaution de lui faire passer toutes mes lettres par *duplicata*, l'une par courrier, l'autre par un parti de cavalerie, je n'ai reçu de lui que peu de lettres, sa dernière est du 24: je crains qu'il n'y en ait eu d'interceptées par l'ennemi. Nos courriers ne peuvent aller que très lentement; la rareté des chevaux, le peu de valeur des assignats, mettent de grands obstacles à nos communications par cette voie.

L'armée ne manque ni de courage ni d'énergie, mais on ne peut plus long-temps se faire illusion sur sa position, des besoins multipliés la minent et la ruinent, et il est de toute impossibilité qu'elle reprenne l'agression, tant qu'on n'aura pas pourvu aux plus pressants, des chevaux et des souliers.

Les approvisionnements des places ne se font pas, ou du moins très lentement; ceux de Landau ne se complètent pas, étant obligé d'y prendre journellement pour la subsistance de l'armée; vous verrez par la copie ci-jointe d'une lettre du commissaire ordonnateur de la 3e division, que ceux des places de la Moselle ne sont pas même commencés, quoiqu'il soit très instant d'y pourvoir.

N° 75.

[320]

Au quartier-général de Birckenfeld, le 8 frimaire an IV, (29 novembre 1795).

MARCEAU, *général de division*, à GOUVION SAINT-CYR.

Le général Jourdan ayant, depuis 10 à 12 jours, écrit au général Pichegru 4 ou 5 lettres, dans lesquelles sans doute il lui faisait part de ses projets et de la position de l'armée, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en écrire moi-même. Cependant il y a à peu près dix jours que j'ai détaché un officier

avec un parti de hussards, tant pour prendre connaissance de votre position, que pour vous donner des notices sur la nôtre. Cet officier était en même temps porteur d'une lettre du général Jourdan pour le général Pichegru ; je ne sais ce qu'est devenu cet officier, il n'est point encore de retour.

Je serais fâché que vous pussiez attribuer à négligence et à insouciance le défaut de réponse à quelques-unes de vos lettres. Je ne suis atteint d'aucun de ces deux vices, et j'aime trop mes devoirs pour négliger de les remplir à ce point.

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte dans cette partie d'à peu près 40,000 mille hommes, se portera demain en avant sur Creutznach, Lauterecken, et Meisenheim. Le but du général Jourdan est de tâcher de couper à l'ennemi la communication de Mayence, ou tout au moins de le forcer à lever le siége de Mannheim, si, comme on me l'a assuré, il n'est pas pris. Il a fait part de ses projets au général Pichegru qui, instruit de l'époque de notre mouvement, en fera sans doute un pour le seconder. Croyez, général, que je ne négligerai rien pour vous instruire de tout ce qui se passera de notre côté, ainsi que des positions que je pourrais prendre, et qui pourraient nous rapprocher. Je vous prie de vouloir bien en faire autant.

N° 75 *bis*.

[280]

Paris, le 12 frimaire an IV, (3 decembre 1795).

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général* JOURDAN.

Le Directoire exécutif n'a pas reçu de nouvelles de vous depuis long-temps, citoyen général, et ce silence lui causerait beaucoup d'inquiétude, s'il ne comptait pas fortement sur votre énergie et sur celle de la brave armée que vous commandez.

Sans doute que vous aurez déjà repoussé l'ennemi au-delà de la Nahe, et les hauteurs qui bordent la rive gauche de cette rivière vous offrent une position qui, dans le cas de la défensive, peut vous être d'une grande ressource; il est important, citoyen général, que l'ennemi ne s'en empare point de nouveau, et si les Autrichiens, ce que le Directoire ne croit pas présumable, n'avaient pas été chassés de la rive gauche de la Nahe, votre première opération militaire doit être de les en déloger: ce mouvement, quoique essentiel, doit cependant être considéré comme préparatoire. L'évènement malheureux de la prise de Mannheim en indique d'autres qu'il est instant de vous faire connaître.

L'armée que vous commandez, est principalement destinée à couper à celle des ennemis sa communication avec Mayence. Ce mouvement n'est pas sans difficultés; vous saurez les vaincre. Le secret qui pré-

sidera à vos opérations sera un des plus sûrs moyens d'y parvenir. En voici d'autres que le Directoire croit propres à remplir le but proposé: ils consistent à faire croire, par des têtes de colonnes adroitement dirigées, et par des bruits répandus à dessein, que vous allez faire un grand mouvement sur la Sarre et la Moselle. Si vous parvenez à le persuader à l'ennemi, il n'y a nul doute qu'il ne se porte dans la trouée qui existe entre les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, et qu'il ne vous donne la possibilité d'arriver avec impétuosité sur ses derrières en passant la Nahe, et en coupant sur-le-champ ses communications avec sa principale tête-de-pont, Mayence.

Ainsi donc, citoyen général, les mouvements du corps que le général Marceau commande présentement, sur la Nahe vers sa droite ou vers la Sarre et la Moselle, doivent tous être simulés et n'avoir pour but que de tromper l'ennemi et de l'attirer de ce côté, pendant que, toujours en mesure de frapper un grand coup dans les environs de la Nahe et vers Mayence, vous vous assurerez par de bonnes dispositions un succès glorieux dans cette partie.

Il importe que l'ennemi se persuade que votre intention est de livrer bataille sur la rive gauche du Rhin; il faut que l'armée que vous commandez le soit elle-même. Son zèle et son ardeur, sa constance dans des marches pénibles et au milieu des besoins non satisfaits qui la tourmentent, ne peuvent qu'augmenter par l'espoir de la victoire; mais cette bataille, que l'ennemi désire sans doute et dont les risques deviennent trop grands pour qu'elle doive être livrée, le Directoire vous enjoint de la refuser. Si elle était

malheureuse, sa perte conprometttrait la Hollande et la Belgique, et il deviendrait difficile d'en calculer les suites fâcheuses.

Votre sollicitude doit être pareillement dirigée sur les besoins d'inquiéter l'ennemi sur son flanc droit, et de tirer surtout parti de la faute qu'il ferait, si, amusé par les mouvements que votre droite va faire, il se dégarnissait vers la Nahe.

La nécessité d'éviter une bataille, vous prescrit de ne pas disséminer par trop les forces que vous avez sur cette rivière; il faut les tenir en masse et choisir tellement les positions que vous occuperez, qu'il devienne, pour ainsi dire, impossible de vous y forcer.

On peut croire que l'ennemi a pour but de prendre ses quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin; il faut l'en empêcher. On y parviendra, si d'une part l'armée de Rhin-et-Moselle se maintient sur les lignes de la Queich et dans les gorges de Pirmasens, et si de l'autre vous menacez les Autrichiens par les positions que vous prendrez dans les environs de la Nahe. Contenez-les dans celles qu'ils occupent, et dans l'incertitude où ils doivent être d'être assaillis chaque jour: tenez-vous en mesure de les attaquer s'ils font quelque fausse manœuvre; réparez-vous pendant qu'ils s'épuisent et se délabrent.

La gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse ne doit pas être inactive pendant que la droite sera dans un état de surveillance offensive, vous conserverez un corps sur la rive droite du Rhin: les secours fournis par l'armée du Nord vous permettent de le faire, vous chercherez non seulement à occuper la Sieg, mais même à vous porter sur la Lahn. Le rétablisse-

ment de la tête-de-pont de Neuwied, s'il devient possible de l'effectuer, vous en donnera le moyen, et dès lors vous pourrez menacer Ehrenbreitstein et rappeler une partie des ennemis sur la rive droite du Rhin; ce projet et celui plus audacieux encore de revenir sur le Mayn, vous l'aviez proposé, citoyen général, et il devient inutile de s'étendre sur tout ce qu'il a de grand et sur les avantages qu'il procurerait.

Cherchez l'occasion d'un succès saillant sur la rive droite ; livrez-y une bataille, si cela devient nécessaire. Un avantage marquant dans cette partie relevera le courage des troupes que vous commandez, il jettera la terreur parmi les ennemis.

Il serait superflu de vous indiquer de faire filer vers la Nahe une partie des troupes qui bordent le Rhin depuis Düsseldorf jusqu'à Coblentz, si le mouvement que le Directoire indique de faire sur la rive droite de ce fleuve ne pouvait être tenté à cause de la pénurie de vos moyens de transports et de l'épuisement des pays: vous n'y renoncerez cependant que lorsque son impossibilité vous aura été rigoureusement démontrée.

La prudence commande d'approvisionner Luxembourg pour un an, veillez avec soin, citoyen général, sur cet approvisionnement et activez-le par tous les moyens en votre pouvoir.

Le Directoire vous invite à lui faire part par un courrier des mesures que vous aurez prises.

N° 76.

[325]

Au quartier-général, à Herxheim, le 18 frimaire an IV, (9 décembre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS ce que m'écrit le général Jourdan, l'armée de Sambre-et-Meuse se trouvant sur la droite de la Nahe, général, l'ennemi ne doit pas être sans inquiétude à Homburg, et il est important de le chasser de ce poste, pour rétablir la communication entre les deux armées; en conséquence faites vos dispositions pour l'attaquer demain 19 à la pointe du jour. Tandis que les troupes que vous avez à Deux-Ponts et que vous renforcerez, s'il est nécessaire, attaqueront Homburg, le reste de votre division se dirigera sur Landsberg et Landstuhl, pour menacer de couper par là la communication de Kaiserslautern à Homburg. D'après les connaissances que vous avez des localités, je crois inutile d'entrer dans d'autres détails : il me suffit de vous dire que votre objet principal est de forcer l'ennemi à se replier sur Kaiserslautern, et de faciliter nos communications avec l'armée de Sambre-et-Meuse en vous rapprochant d'elle. Vous prendrez après l'affaire les positions qui vous paraîtront le plus convenables, et vous vous concerterez avec le général Delaborde, qui se portera sur Trippstadt et soutiendra votre droite, tandis que le général Re-

neauld, marchant par Elmstein et Spanberg, tentera de couper la communication de Kaiserslautern à Neustadt. Le reste de l'armée tiendra l'ennemi en échec par de fausses attaques, et sera prêt à l'attaquer réellement, s'il se dégarnit pour se porter de votre côté. Dans le cas, général, où votre attaque aurait une entière réussite, comme l'éloignement dans lequel vous êtes rend notre correspondance très tardive, je vous autorise à poursuivre l'ennemi, en vous concertant toujours avec le général Delaborde, et me donnant avis sur-le-champ de ce que vous entreprendrez.

Le porteur de cette lettre est un courrier du général Jourdan, que vous ferez partir de suite selon la direction que vous jugerez la plus courte; vous le ferez escorter au besoin. Je laisse ici la lettre pour le général Jourdan, à cachet volant, vous pouvez la lire, la cacheter et la faire partir.

N° 77.

[326]

Quartier-général à Fischbach, le 19 frimaire an IV, à quatre heures du soir, (10 décembre 1795).

LECOURBE, *général de brigade*, *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous instruis, mon cher camarade, que l'ennemi est en retraite sur tous les points; il a fallu cepen

dant le débusquer de tous les villages que doivent occuper mes troupes, mais il a été suivi chaudement, par la 35e surtout. J'arive de Schmalenberg où on l'a poussé, les grenadiers de la 36e ont aussi de leur côté poussé jusqu'à Schopp; si je les avais laissé aller, je ne sais où ils se seraient arrêtés. J'ai fait occuper les villages de Zeselberg et Weselberg, tous deux entre Heltersberg et Hermersberg, et sur la même ligne, le premier par le Ier bataillon de la 36e, dont j'ai fait revenir l'artillerie sur les hauteurs de Fischbach, le second par les chasseurs qui devaient cantonner à Hermersberg, petit village où il ne peut tenir deux bataillons, les cavaliers et chasseurs.

J'ai reçu aussi une lettre du général Girardot, commandant la gauche de la 10e, qui me dit qu'il marche vers Trippstadt, par Leimen.

J'ai fait 47 prisonniers sur ces différents points, les grenadiers de la 35e les ont presque tous faits. Ils sont la plupart du régiment de Wins. Il y a, dans le nombre, trois chevau-légers de l'Empereur, et un hulan déserteur, qui dit que son régiment est allé du côté de Coblentz. L'ennemi, selon eux, n'a que deux bataillons à Trippstadt et un escadron de cavalerie. Je les ai envoyés à Pirmasens à l'adjudant-général Houël; je n'ai pas encore vu un soldat français blessé.

N° 78.

[327]

Rothalben, le 20 frimaire an IV, à six heures et demie du soir, (11 décembre 1795).

LECOURBE *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ARRIVE en ce moment, mon cher camarade, de mon expédition de Kaiserslautern; j'avais frotté l'ennemi hier, aujourd'hui je l'ai été à mon tour. Je n'ai reçu aucune lettre de vous, ni de ma droite, que celle que le citoyen Lépinau m'a apportée, il a été témoin de la fin de l'attaque sur Fischbach et Burgalben. Lépinau vous dira que c'est par miracle que j'ai ramené ma brigade de Kaiserslautern, puisque plus de 600 hommes ennemis, cavalerie et infanterie, ont couché à Fischbach, cette nuit dernière. Vous verrez par la copie de la lettre que je vous envoyais hier soir, et que vous n'avez sûrement pas reçue, le résultat du mouvement que vous m'aviez ordonné. Vous sentez que, vous croyant en mesure sur ma gauche, et la 10e division que j'avais fait prévenir sur ma droite, ma démarche, par l'imprudence qu'elle présente, ne peut m'être attribuée.

J'ai placé dans ce moment un bataillon à Clausen, avec une compagnie de chasseurs, un à Dunseiters, avec trois compagnies de chasseurs, et le 3e à Burgalben. La 35e, dont le 2e bataillon (fort d'environ 150 hommes) a été presque pris en entier dans le village

de Schopp, est à Rothalben. La 36e, l'artillerie, le 18e régiment de cavalerie et 4 escadrons de chasseurs ont dû se retirer par Weselberg, Hermersberg, etc, je n'en ai aucune nouvelle; j'ai cependant, malgré mon petit échec, fait encore aujourd'hui une vingtaine de prisonniers, dont un officier. La cavalerie a débouché sur le village de Schopp, par la route de Trippstadt et Kaiserslautern, et m'a pris presqu'en entier le 2e bataillon de la 35e qui était dans les jardins. Je n'avais pas assez de cavalerie pour leur faire face, et d'ailleurs mon infanterie s'est battue en désespérée. J'ai reçu une lettre du général Girardot, qui est datée de Leimen. Lorsque j'aurai retrouvé la 36e, je la placerai à Rothalben et Führbach, la 35e à Pirmasens; il est possible que demain nous soyons attaqués, car l'ennemi a montré beaucoup de forces, en infanterie et cavalerie. Hier matin il n'avait personne à Trippstadt, et à présent il y a envoyé 4 bataillons. Il paraît donc qu'une partie des forces qu'il avait retirées, sont revenues.

P. S. La 36e et le reste sont arrivés en position.

N° 79.

[327]

Leimen, 20 frimaire an IV, à quatre heures du matin,
(11 décembre 1795).

DELABORDE, *général de division*, *à* GOUVION SAINT-CYR.

VOTRE lettre datée de Deux-Ponts du 19 à 5 heures du matin, vient de me parvenir en ce moment, général; mon attaque avait réussi sur Trippstadt, d'où l'ennemi avait été repoussé, il s'était placé sur les hauteurs au-delà; de son côté Xaintrailles avait aussi eu des avantages sur l'ennemi; le manque de pain et de cartouches l'avait décidé à se retirer sur Hochstadt avec sa brigade, de sorte qu'en étant instruit, j'ai fait revenir à Leimen la colonne de gauche; je fais rester les troupes sur ces points, jusqu'au moment où le général en chef m'aura fait parvenir de nouveaux ordres.

N° 80.

[328]

Au quartier-général à Herxheim, le 21 frimaire an IV, (12 décembre 1793), à huit heures du soir.

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS votre lettre d'hier, que je viens de recevoir, général, vous devez avoir pris position aujourd'hui entre Landstuhl et Trippstadt, et l'ennemi doit s'être replié jusqu'à Kaiserslautern: il faut lui laisser le moins de temps possible pour se préparer à la défense; ainsi faites vos dispositions pour l'attaquer après-demain matin, en faisant filer la plus grande partie de vos forces par la route de Landsthul; le général Delaborde attaquera avec une partie de sa division, par la route de Trippstadt, et dirigera le reste sur Hochspeyer et sur Franckenstein. Le reste de l'armée agira aussi, mais c'est principalement de votre attaque que dépend le succès; ainsi, général, ne négligez aucun moyen pour la faire avec avantage; vous êtes maintenant assez rapproché du général Delaborde, pour pouvoir correspondre et agir de concert.

Ne différez pas un instant à me donner de vos nouvelles, aussitôt que l'affaire sera décidée, en me les faisant parvenir par un officier.

P. S. N'avez-vous donc pas de nouvelles de l'armée

de Sambre-et-Meuse? Les deux courriers que j'ai renvoyés, sont-ils passés, et comment? Si vous les avez fait escorter, comme je vous l'avais mandé, l'escorte est-elle revenue? Vous sentez toute l'importance de connaître la situation de cette armée, ce qu'elle a fait depuis quelques jours: si elle avait eu un échec, ce ne serait pas le cas de nous porter trop en avant.

N° 81.

[328]

D'Herxheim, le 25 frimaire an IV (16 décembre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'APRÈS une lettre que je viens de recevoir du général Jourdan, général, la défaite de l'armée de Sambre-et-Meuse est bien loin d'être telle que l'annonçaient les rapports qui vous étaient parvenus ; la droite seule, commandée par le général Marceau, qui s'était porté sur la Glan, a été repoussée et forcée de se retirer derrière la Nahe; en conséquence vous voudrez bien faire vos dispositions pour exécuter après-demain 27 l'attaque que j'avais ordonnée pour le 22. J'écris aux généraux Delaborde et Reneauld de se porter sur les points déjà indiqués, et les divisions de la droite se mettront aussi en mouvement pour repousser l'ennemi, et se porter, s'il est possible, jusqu'au Speyerbach. Vous me ferez part du

résultat de vos opérations, mais comme votre éloignement rend notre correspondance très lente, vous continuerez votre mouvement le lendemain du jour fixé pour l'attaque, si vous ne pouvez remplir totalement l'objet dans un jour: j'écris la même chose aux généraux Delaborde et Reneauld, et je vous recommande particulièrement d'envoyer aussitôt que vous serez parvenu à Kaiserslautern, des partis sur votre gauche, pour inquiéter les derrières du général Clerfayt.

P. S. Si vous n'avez pas fait partir la demi-brigade qui devait se porter derrière la Sarre, vous ne la ferez point partir.

N° 82.

[329]

D'Herxheim, le 26 frimaire an IV (17 décembre 1795).

PICHEGRU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Une lettre du général Jourdan, en date du 21, m'annonce, général, que craignant d'être tourné par sa droite, il a dû le 22 se retirer du coté de Kirchberg et de Simmern; d'après ce mouvement de sa part, il n'y a aucune nécessité de nous porter sur Kaiserslautern, où nous ne pourrions rester; en conséquence vous regarderez comme non-avenue ma lettre d'hier, qui vous ordonnait de l'attaquer.

N° 83.

[330]

Du moulin de Geisselberg, le 27 frimaire an IV, (18 décembre 1795), six heures du soir.

LECOURBE *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je suis en ce moment en position dans les endroits indiqués dans votre lettre. J'ai marché sur 4 colonnes, l'une s'est dirigée sur Heltersberg et bivaque en avant de cet endroit, l'autre en avant de Geisselberg, la 3e en arrière du village de Schopp, ayant cependant mes avant-postes en avant de ce village. Le 1er bataillon de la 1ère et le 18e de cavalerie sont en arrière de Krichenbach, et sont liés avec moi, le chemin de Kaiserslautern entre eux et moi.

Les colonnes de droite n'ont pas trouvé d'ennemis dans les deux premiers endroits, ce n'est que sur Schopp, où l'ennemi a fait résistance; une soixantaine d'hussards se sont présentés en charge, et avaient déjà un peu culbuté mes chasseurs, mais trois compagnies de grenadiers, qui ont formé le carré, les ont fait rallier sous leurs feux, et de là se sont portées en avant, ont pris le village, et une quarantaine de prisonniers, dont quelques chevaux. Ma colonne de gauche a aussi trouvé l'ennemi en arrière de Krichenbach.

Il paraît que la 10e division n'avait point ordre de bouger, je vous avoue qu'il est bien désagréable de voir le peu de concert qui règne entre nous. L'ordonnance pour le général Girardot est partie à une heure du matin pour Weidenthal, où il y avait deux bataillons de la brigade de gauche de la 10e. Ces bataillons, lors du départ de mon ordonnance, n'avait encore point d'ordre; je presse cependant le général Girardot de se porter sur Trippstadt. Vous voyez donc que, d'après même votre instruction, je ne pourrai quitter ma position que lorsque je saurai que ce général se portera sur Trippstadt. Mandez-moi, par le retour de l'ordonnance, ce que je dois faire demain matin, et où vous en êtes sur votre point. Si j'apprends des nouvelles ultérieures sur cet objet, je vous en ferai part.

N° 84.

[330]

Deux-Ponts, le 28 frimaire an IV, (19 décembre 1795), à une heure et demie du matin.

L'adjoint LIEGEARD, *au général de division* GOUVION SAINT-CYR.

Le général Delaborde a reçu, mon général, le 26 au matin, contre-ordre au sujet de l'attaque qui de-

vait avoir lieu le 27. Le général en chef lui recommandait de vous en faire part en vous écrivant aussi; mais je crains que ces dépêches ne vous soient pas parvenues; je vous envoie une lettre du général Delaborde à ce sujet, et une du général Pichegru; je ne puis vous les porter moi-même, j'arrive tellement malade, que je ne puis me tenir à cheval.

Les troupes du général Delaborde n'ont fait et ne feront aucun mouvement.

N° 85.

[265]

Cette pièce dont nous ne donnons ici qu'un extrait, a été trouvée à Venise, dans le porte-feuille de d'Antraigues; elle était entièrement écrite de sa main et a pour titre: *Ma conversation avec M. le comte de Montgaillard, le 4 décembre* 1796. Elle a été imprimée en tête de l'ouvrage intitulé: *Correspondance trouvée le 2 floréal an V à Offembourg dans les fourgons du général Klinglin, etc. Paris, imprimerie de la République, pluviose an VI.* On a indiqué par des points les mots illisibles dans le manuscrit.

C'est M. de Montgaillard qui parle. M. le Prince de Condé m'appela à Mühlheim, et connaissant toutes les relations que j'avais en France, il me proposa de sonder le général Pichegru, qui avait son quartier-général à Altkirch.

Le général Pichegru y était alors environné de quatre représentants conventionnels.

Je me rendis aussi avec 4 ou 500 louis à Neufchâtel; je jetai les yeux, pour faire les premières ouvertures, sur Fauche-Borel, imprimeur du roi à Neufchâtel, votre imprimeur et le mien, homme fanatique de la royauté, plein de courage, de zèle, d'enthousiasme, ayant peu d'esprit, mais y suppléant par de la sûreté et de la probité. Je lui associai M. Courant, neufchâtelois, jadis pendant 14 ans au service du grand Frédéric, en qualité de son homme d'exécution, ... à ressource, d'un sang-froid imperturbable, qui a bien plus que de la valeur, il a la plus imperturbable intrépidité.

Je leur persuadai de se charger de la commission; je les munis d'instructions, de passe-ports: ils étaient étrangers; je leur fournis tous les prétextes pour voyager en France, comme étrangers, négociants, acquéreurs de biens nationaux. Quand je les crus bien lestés, je les recommandai à Dieu, et je partis pour aller attendre de leurs nouvelles à Basle.

Le 13 août 1795, Fauche et Courant partirent pour se rendre au quartier-général d'Altkirch; ils y restèrent huit jours, voyant le général Pichegru environné de représentants et généraux, sans pouvoir lui parler. Pourtant Pichegru les remarqua, surtout Fauche; et les voyant assidus sur tous les lieux où il passait, il devina que cet homme avait quelque chose à lui dire, et dit tout haut, en passant devant lui: Je vais me rendre à Huningue. Aussitôt Fauche part et s'y rend; Pichegru y était arrivé avec les quatre représentants et sept généraux.

Fauche trouva le moyen de se présenter à son passage au fond d'un corridor: Pichegru le remarque, le fixe; et quoiqu'il plût à torrents, il dit tout haut :

je vais dîner chez madame de Salomon. Le château est à trois lieues d'Huningue, et cette madame de Salomon est la maîtresse de Pichegru. Fauche part aussitôt, se rend dans le village, monte au château après dîner, et demande le général Pichegru. Celui-ci le reçoit dans un corridor, en prenant du café.

Fauche alors lui dit que, possesseur d'un manuscrit de J. J. Rousseau, il veut le lui dédier. Fort bien, lui dit Pichegru, mais je veux le lire avant; car ce Rousseau a des principes de liberté qui ne sont pas les miens, et où je serais très fâché d'attacher mon nom. Mais, lui dit Fauche, j'ai autre chose à vousdire. Et quoi? et de la part de qui? De la part de M. le prince de Condé. Taisez-vous et attendez-moi. . . . . . Alors il le conduisit seul dans un cabinet reculé, et alors tête à tête il lui dit: expliquez-vous; que me veut monseigneur prince de Condé? Fauche, embarrassé, et à qui les expressions ne venaient pas en ce moment, balbutia, hésita. Rassurez-vous, lui dit Pichegru, je pense comme M. le prince de Condé; que veut-il de moi? Fauche encouragé, lui dit alors : M. le prince de Condé désire se . . . . . à vous ; il compte sur vous, il veut s'unir à vous. Ce sont là des choses vagues et inutiles, lui dit Pichegru; cela ne veut rien dire: retournez demander des instructions écrites, et revenez dans trois jours à mon quartier-général à Altkirch ; vous me trouverez seul à six heures précises du soir .

Aussitôt Fauche part, arrive à Basle, court chez moi, et transporté d'aise, me rend compte de tout. Je passai la nuit à rédiger une lettre au général Pi-

chegru. M. le prince de Condé, muni de tous les pouvoirs du roi Louis XVIII, excepté celui d'accorder des cordons bleus, m'avait, par écrit de sa main, revêtu de tous ses pouvoirs, à l'effet d'entamer une négociation avec le général Pichegru.

Ce fut en conséquence que j'écrivis au général. Je lui dis d'abord tous ce qui pouvait réveiller en lui le noble sentiment du véritable orgueil, qui est l'instinct des grandes ames; et après lui avoir fait voir tout le bien qu'il pouvait faire, je lui parlai de la de la reconnaissance du roi pour le bien qu'il ferait à sa patrie en y rétablissant la royauté. Je lui dis que sa majesté voulait le créer. . . . . . maréchal de France, gouverneur d'Alsace, nul ne pouvant mieux la gouverner que celui qui l'avait si vaillamment défendue.

Qu'on lui accorderait le cordon rouge, le château de Chambord avec son parc, et douze pièces de canon enlevées aux Autrichiens; un million d'argent comptant, 200,000 livres de rente, un hôtel à Paris. La . . . . d'Arbois, patrie du général, porterait le nom de Pichegru, et serait exempte de tout impôt pendant 15 ans; la pension de 200,000 livres, réversible par moitié à sa femme, et 50,000 à ses enfants, à perpétuité, jusqu'à extinction de sa race.

Telles furent les offres faites, au nom du roi, au général Pichegru.

Pour son armée, je lui offrais, au nom du roi, la confirmation de tous ses officiers dans leur grade, un avancement pour tous ceux qu'il recommanderait, un traitement pour tout commandant de place qui livrerait sa place, et une exemption d'impôt pour toute ville qui ouvrirait ses portes; quant au peuple

de tout état, amnistie entière et sans réserve. J'ajoutai que M. le prince de Condé désirerait qu'il proclamât le roi dans ses camps, lui livrât la ville de Huningue, se réunit à lui pour marcher sur Paris.

Pichegru, après avoir lu cette lettre avec la plus grande attention, dit à Fauche: c'est fort bien; mais qui est ce M. de Mongtaillard qui se dit ainsi autorisé? Je ne le connais ni lui, ni sa signature. Est-ce l'auteur? Oui, lui dit Fauche. Mais, dit Pichegru, je désire, avant toute ouverture de ma part, être assuré que M. le prince de Condé, dont je me rappelle très bien l'écriture, ait approuvé tout ce qui m'a été écrit en son nom par M. de Montgaillard. Retournez tout de suite auprès de M. de Montgaillard, et qu'il instruise M. le prince de Condé de ma réponse.

Aussitôt Fauche partit, laissa M. Courant près de Pichegru, et revint auprès de moi.

Arrivé à Basle à neuf heures du soir, il me rend compte de sa mission. A l'instant je vais à Mühlheim, quartier-général du prince de Condé, et j'y arrive à minuit et demi. Le prince était couché; je le fais éveiller; il me fait asseoir tout à côté de lui sur son lit, et ce fut alors que commença notre conférence.

Il s'agissait seulement, après avoir instruit le prince de Condé de l'état des choses, de l'engager à écrire au général Pichegru, pour lui confirmer la vérité de tout ce qui lui avait été dit en son nom.

Cette négociation, si simple dans son objet, si nécessaire, si peu susceptible d'obstacles, dura néanmoins toute la nuit.

Il fallut neuf heures de travail, assis sur son lit, à côté de lui, pour lui faire écrire au général Pi-

chegru une lettre de neuf lignes. Tantôt il ne voulait pas qu'elle fût de sa main; puis il ne voulait pas la dater; puis il ne voulait pas l'appeler *général* Pichegru, de peur de reconnaître la république en lui donnant ce titre; puis il ne voulait pas y mettre l'adresse; puis il refusait d'y mettre ses armes; enfin il combattit pour éviter d'y mettre son cachet.

Il se rendit à tout enfin, et lui écrivit qu'il devait ajouter pleine confiance aux lettres que le comte de Montgaillard lui avait écrites en son nom et de sa part.

Cela fait, autre difficulté; le prince voulait réclamer sa lettre. Il fallut lui persuader que c'était en ne la réclamant pas qu'elle lui serait rendue, après avoir produit tout l'effet qu'il en devait attendre; il se rendit avec peine. Enfin, à la pointe du jour, je repartis pour Basle, d'où je dépêchai Fauche à Altkirch au général Pichegru.

Le général, en ouvrant la lettre, à huit lignes, du prince, et reconnaissant et le caractère et la signature, la lut et aussitôt la remit à Fauche, en lui disant: j'ai vu la signature et cela me suffit. La parole du prince est un gage dont tout Français doit se contenter. Reportez-lui sa lettre.

Alors il fut question de ce que voulait le prince. Fauche expliqua qu'il desirait, 1º que Pichegru proclamât le roi dans son armée, et arborât le drapeau blanc;

2º qu'il livrât Huningue au prince.

Pichegru s'y refusa. Je ne ferai rien d'incomplet, dit-il; je ne veux pas être le 3e tome de Lafayette et Dumouriez. Je connais mes moyens; ils sont aussi sûrs que vastes; ils ont leurs racines non-seulement

dans mon armée, mais à Paris, dans la Convention, dans les armées de ceux des généraux mes collègues qui pensent comme moi. Je ne veux rien faire de partiel; il faut en finir: la France ne peut exister en république; il lui faut un roi; il faut Louis XVIII; mais il ne faut commencer la contre-révolution que lorsqu'on sera sûr de l'opérer sûrement et promptement. Voilà quelle est ma devise.

Le plan du prince ne mène à rien; il serait chassé d'Huningne en quatre jours, et je me perdrais en quinze jours. Mon armée est composée de braves gens et de coquins; il faut séparer les uns des autres et aider tellement les premiers par une grande démarche, qu'ils n'aient plus la possibilité de reculer, et ne voient plus leur salut que dans le succès.

Pour y parvenir, j'offre de passer le Rhin où l'on me désignera, le jour et à l'heure fixés, et avec la quantité de soldats et de toutes les armes que l'on me désignera.

Avant, je placerai dans les places fortes des officiers sûrs et pensant comme moi.

J'éloignerai les coquins, et les placerai dans des lieux où ils ne peuvent nuire, et où leur position sera telle qu'ils ne pourront se réunir. Cela fait, dès que je serai de l'autre côté du Rhin, je proclame le roi; j'arbore le drapeau blanc; le corps de Condé et l'armée de l'empereur s'unissent à nous: aussitôt je repasse le Rhin et je rentre en France. Les places fortes seront livrées et gardées au nom du roi par les troupes impériales.

Réuni à l'armée de Condé, je marche sur le champ en avant; tous mes moyens se développeront alors de toutes parts, et nous marcherons sur Paris, et nous y serons en quatorze jours.

Mais il faut que vous sachiez que pour le soldat français la royauté est au fond du gosier. Il faut en criant *vive le roi*, lui donner du vin et un écu dans la main.

Il faut que rien ne lui manque en ce premier moment.

Il faut solder mon armée jusqu'à sa 4e ou 5e marche sur le territoire français.

Allez reporter tout cela au prince, écrit de ma main, et donnez-moi ses réponses.

M. le prince de Condé en lisant ce plan, le rejeta en totalité.

Il fallait pour son succès en faire part aux Autrichiens, Pichegru l'exigeait. M. le prince de Condé ne le voulait pas absolument, pour avoir à lui seul la gloire de faire la contre-révolution.

Il répondit à Pichegru par des observations, et la conclusion de sa réponse était de revenir à son premier plan.

Que Pichegru proclamât le roi sans passer le Rhin, qu'il remît Huningue, et qu'alors l'armée de Condé seule, et sans en rien participer aux Allemands, irait le rejoindre.

Qu'en ce cas il pouvait promettre 100,000 écus en louis, qu'il avait à Basle, et 1400,000 livres qu'il avait en excellentes lettres de change payables sur le champ.

Aucun moyen, aucune idée n'eut de prise sur M. de Condé, l'idée de communiquer son plan à Wurmser, d'en partager la gloire avec lui, le rendait aveugle et sourd.

Il fallait rapporter ces observations à Pichegru, et M. Courant en fut chargé.

N° 86.

[335]

42e pièce de la *Correspondance de Klinglin*, Tome I, page 121.

Précis de la conversation entre *Baptiste* (Pichegru) et *Furet* (l'espion *Demouget*), envoyé par *Furet* au prince de Condé (février 1796).

Si *Baptiste* ne fait pas dans ce moment-ci un coup d'éclat, c'est qu'il est persuadé que l'époque n'est pas encore arrivée ; que de plus en plus les choses tendent au but que nous souhaitons, et il risquerait de compromettre les grands intérêts en aventurant un éclat quelconque, avant d'être plus sûr encore qu'il ne l'est des autres chefs et officiers ; car sans cela les soldats, quoique dégoûtés, tergiverseraient. « On ne peut, dit-il, croire que je ne fasse pas ce » qu'on désire de moi, quand même mon opinion ne » m'y porterait pas en plein, vous savez que le » gouvernement me déteste sans oser me le montrer » et me craint ; vous savez comme je me suis pro- » noncé et me prononce tous les jours, même trop, » contre les gueux, qui au fond sont les seuls qui » soutiennent opiniâtrément la gageure et qui seuls » tiendront toujours les rênes : que dois-je espérer » par la suite, si ce n'est d'abord des inculpations, » puis des persécutions et à la suite de cela pis peut- » être encore ? vous voyez donc que je suis person-

» nellement intéressé à une chose que mon opinion
» prescrit et que mon cœur désire ; qu'on soit bien
» persuadé, qu'ayant conduit la chose aussi loin
» qu'elle l'est, je saurai sans doute aussi saisir le
» moment favorable tel qu'il le faut pour ne pas
» manquer le coup. »

Baptiste ne croit pas que la trêve soit rompue de sitôt ; il n'en est pas question de son côté, il se gardera bien d'y provoquer, et il fera même s'il le peut qu'elle soit prolongée, vu que c'est le seul moyen de réussir dans ses projets ; il ne voit pas la possibilité que le gouvernement paye les troupes en numéraire, il croit qu'il en trouvera à peine assez pour le strict nécessaire et encore cela n'ira-t-il pas loin. Cependant les troupes manquent pendant la trêve, les assignats continueront à perdre et à être donnés en solde, et le mécontentement s'accroîtra en proportion : par la nouvelle composition qui doit se terminer ce mois, quantité d'officiers seront réformés, autant de mécontents ; ceux qui resteront, seront maintenus, d'après des notes que donneront au gouvernement les généraux en chef, qui sauront choisir les sujets.—Pendant la trêve, on aura le temps de travailler les officiers maintenus au service. Enfin par la cessation de la trêve, les hostilités recommenceraient avec la vigueur du désespoir, peut-être jeterait-on de nouveaux renforts de ces côtés-là, et les revers feraient le même tort à nos projets que les succès ; finalement *Baptiste* pense que c'est pour le mieux et pour la perte du gouvernement actuel de France si la trêve dure, et si de part et d'autre on ne la rompt pas. Dans tous les cas, il avertira *Furet* de ce qui sera projeté à cet égard par le gouvernement.

L'armée d'Alsace, depuis Besançon jusqu'aux avant-postes de Germersheim est à peu près de 60,000 hommes, et sa position actuelle sera à peu de chose près la même jusqu'à la levée de la trêve. Jusqu'à présent la première réquisition n'a rendu au plus que 3000 hommes.

Baptiste pense que le *Bourgeois* (le prince de Condé) est très bien placé où il est.

N° 87.

[336]

110e pièce de la *Correspondance de Klinglin*, Tome I, page 290.

DEMOUGET *à* KLINGLIN.

Le 21 mars, (1796).

Jeudi enfin j'ai eu cette conférence qui m'était si nécessaire pour tranquilliser *César* (Wurmser), *Laurier* (le prince de Condé) et *Persée* (Klinglin). *Baptiste* (Pichegru) est venu chez moi, et je puis dire que jamais il ne m'a mieux prouvé sa confiance. Je m'étais préparé à lui faire entrevoir tous les dangers de la démarche qu'il allait faire, en conséquence j'ai rassemblé toutes les circonstances qui peuvent lui être mises à charge : à tout cela il m'a répondu :

« Plus je réfléchis à cette démarche, et plus je la
» trouve nécessaire, de toute part on me presse; à
» *Messaline* (Paris) on m'attend avec impatience, et
» ma *lanterne* (mon armée) est convaincue, que ma
» présence seule à *Messaline* peut la faire payer en
» numéraire. Cependant je suis sûr du contraire; mais
» il suffira à ma *lanterne* de m'avoir vu faire ces der-
» nières tentatives, pour peut-être, l'aliéner absolu-
» ment du gouvernement....... Que peut-on me faire?
» on me craint, aucune inculpation ne peut tendre à
» m'éloigner de ma *lanterne*..... Mais m'enverront-
» ils en mission? soyez certain que je n'en accepte
» pas...... Me démettront-ils? ce serait, je l'avoue,
» possible, mais ce serait aussi le *maximum*, de leurs
» ressources, et dans ce cas rien ne m'empêche de
» revenir ici pour être à portée du *Laurier*, et où
» je laisse tous mes effets. Croyez qu'ils ne feront
» pas trop les méchants, je saurai parler ferme, et
» pour plus d'une raison je leur en imposerai.... Ras-
» surez, continua-t-il, nos amis, je n'écris à personne,
» malgré le désir que j'en ai, et la satisfaction que
» cela me donnerait, mais dites leur, que je suis
» homme d'honneur ; que je cherche le plus grand
» bien, sans pouvoir nominativement m'engager à
» telle ou telle autre opération, puisque tout dépend
» des circonstances, que je calcule; que si dans la
» minute je pouvais faire changer les choses à l'a-
» vantage du *Bourgeois* (le prince de Condé ou
» Louis XVIII), que je révère, et des infortunés qui
» défendent une cause si sacrée, je n'hésiterais pas
» un moment; dites leur, que si les Autrichiens épau-
» laient bien le *Laurier*, que je ne vois pas comment

» alors, dans tous les cas, les succès peuvent être
» douteux. »

Je demandais alors à *Baptiste*, comment il s'y prendrait donc dans l'exécution de ce voyage, et quelle serait la marche qu'il tiendrait.... Voici ses réponses : « J'attends pour samedi un courrier ex-
» traordinaire qui achevera de me déterminer, je
» partirai alors : d'abord je parlerai au Ministre de
» la guerre, où je prendrai l'air du bureau, celui-
» ci me menera alors chez les cinq, dont j'en connais
» assez bien trois..... Là, je verrai de quoi il tourne,
» je ne leur mâcherai pas le mot, et les différentes
» conférences, où j'apprendrai leurs vues et leurs
« ressources, m'éclaireront probablement sur la vé-
» ritable détermination de ma conduite pour le plus
» grand bien de la chose. »

Je remarquais cependant à *Baptiste* que nous avions sujet d'être inquiets en cas qu'on le destituât, et qu'alors le *Laurier* et les Autrichiens seraient fort embarrassés sur le parti qu'il y aurait à prendre.....
« Voilà, me répondit-il, définitivement la marche
» qu'il y aura à tenir : de toute manière, il est du
» plus grand intérêt pour les *lumières* (les Autri-
» chiens) et le *Laurier*, je le réitère bien positive-
» ment, de ne pas lever cette trêve arbitraire et illi-
» mitée, qui déjà nous a fait le plus grand mal, puis-
» que l'armée n'a pas osé quitter les environs du sol
» de la dernière campagne........ d'où viennent, les
» magasins pour siège vidés, la pénurie, le dégoût
» du soldat, etc. — Plus cette trêve durera ainsi et
» mieux ce sera ; mais on sent bien, que le premier
» qui s'en dégoûtera, ce sera notre gouvernement,
» qui n'a d'autre ressource que de faire un dernier

» effort, par la raison que la pacification avec l'Au-
» triche est impossible, quoique nous cherchions tou-
» jours encore à faire des paix partielles; c'est alors
» qu'il faut déjà être prêt à agir et ne pas perdre
» une minute après les dix jours de grâce, car les
» nôtres se proposent bien aussi de commencer aussi-
» tôt mais il faut les prévenir et tomber dessus le
» plus rudement possible, comme aussi sur Jourdan
» en même temps; nous ne soutiendrons qu'un échec;
» mais dans le cas, ajoute *Baptiste*, que je sois des-
» titué, alors cela changerait la thèse, et peut-être
» pour le bien de la chose faudrait-il, que les *Lu-*
» *mières* levassent la trêve pour, conjointement avec
» le *Bourgeois*, tomber dessus le plus tôt possible; le
» plus petit échec alors, avec le mécontentement de
» la *lanterne* et un petit pamphlet analogue, produi-
» rait l'effet désiré d'une réunion, ou d'une déser-
» tion, ou débandade totale, ou telle autre détermi-
» nation, que *Baptiste*, qui, dans tous les cas, revien-
» dra ici, travaillera vivement. »

Baptiste promet de m'instruire au plus tôt des objets essentiels à cet égard, ainsi donc le *Banquier* (Pichegru) compte partir demain, et *il a accepté des fonds* qui chez un honnête homme comme lui, sont un signe d'une grande bonne volonté et d'espoir de réussite; il ne veut pas que je distribue dans ces circonstances aucun écrit, jusqu'à ce que les choses soient au clair ..... Il dit que le *maximum*, auquel pourra être porté la *lanterne* de Rhin-et-Moselle, sera au plus de 80,000, si la réquisition va bien. Le *Banquier* après avoir embrassé *Furet* (Demouget) a répété plusieurs fois, qu'il devait tranquilliser ses amis: qu'on se rappelle, que *Baptiste* m'a dit dans sa pre-

mière conversation, que rien ne pouvait être plus heureux, que sa destitution, sans vrais motifs.

N° 88.

[342]

À Basle, le 8 floréal an III (27 avril 1795).

BACHER, *premier sécrétaire interprète de la République en Suisse, aux représentants du peuple près l'armée de Rhin-et-Moselle.*

Je viens d'être averti par mes espions que les Autrichiens cherchent à masquer par des marches et contre marches, le projet d'un passage du Rhin dont l'exécution devait avoir lieu vers la fin de germinal (seconde quinzaine d'avril,) ainsi que je l'ai mandé plusieurs fois; elle est maintenant remise du 6 au 10 floréal (du 25 au 26 avril). On assure que les cinq points de passage sont: 1° Vis-à-vis Coblentz sous la forteresse d'Ehrenbreitstein; 2° de Bingen au-dessous de Mayence; 3° d'Oppenheim au-dessus de Mayence; 4° à Mayence; 5° vis-à-vis Worms pour se porter sur Kaiserslautern.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les pontons sont en mouvement de tous les côtés, qu'un convoi de farine et de bœufs pour le ravitaillement de Luxembourg est tout prêt, et que les Autrichiens se proposent de diriger leur attaque de la manière que je vous l'ai indiquée, il y a près d'un mois.

Ils chercheront à débloquer Mayence, en même

temps qu'une colonne se portera par Coblentz et Trèves sur Luxembourg. La colonne qui passera près de Philippsbourg, cherchera à inquiéter Landau, en même temps qu'un corps d'Autrichiens fera la même manœuvre au-dessus et au-dessous du Fort-Vauban.

Comme le plan de campagne des Autrichiens est parfaitement connu du comité de salut public, et que les représentants du peuple près l'armée du Rhin et de Sambre-et-Meuse, ont eu le temps depuis 2 décades de faire leurs dispositions pour repousser toute entreprise de la part des Autrichiens, il n'est pas douteux que les Autrichiens s'exposeront à un échec; mais il faut s'attendre, depuis que la paix particulière avec la Prusse est conclue, à un coup de désespoir de leur part.

Le duc Albert de Saxe-Teschen qui commandait l'armée de l'Empire, est rappelé : il doit être parti pour Vienne. Comme l'empereur ne se fie plus à l'armée de l'Empire, surtout depuis la paix du roi de Prusse, il lui a fait descendre le Rhin pour la placer dans le centre entre les troupes autrichiennes, de manière que le contingent des différents princes et états ne puissent s'éloigner pour s'en retourner chez eux.

Le général Clerfayt va commander en chef toute l'armée autrichienne et de l'empire, ce qui est attentatoire à la constitution germanique, suivant laquelle les contingens doivent être sous les ordres d'un général de l'empire, et non sous ceux d'un général autrichien. Il en résultera de fortes réclamations; mais la cour de Vienne ne peut plus consulter les convenances, ni les loix de l'empire : il faut

qu'elle exécute son projet de passage du Rhin, ou que ses troupes se replient derrière le Danube; il n'y a pas de milieu. Pitt exige d'ailleurs que l'empereur gagne son argent, il ne le lui lâchera qu'à cette oondition.

N° 89.

[193]

Extrait de lettres familières de KLEBER, *au général* DAMAS.

Du 12 vendémiaire an IV (4 octobre 1795).

Deux de mes divisions cernent Cassel, la troisième est en position le long du Mayn, entre Wickert et Weilbach; les trois aux ordres de Hatry sont également le long du Mayn, jusqu'à la Nidda. L'ennemi occupe la rive gauche du Mayn, ce qui est une preuve non équivoque de la médiocrité des talens militaires du fameux Pichegru. Tu vois donc que Mayence, malgré la présence de deux armées républicaines, n'est pas cernée; cependant Jourdan est à l'heure qu'il est aux ordres de Pichegru, mais ce ne sera pas pour long-temps; il va quitter l'armée et se retirer chez lui, j'en ferai autant, et alors l'armée de Sambre-et-Meuse sera probablement amalgamée dans celle de Rhin-et-Moselle, dont la campagne est manquée. Tu seras dans la division de Championnet, etc.

N 90.

[213]

Bassenheim, le 28 vendémiaire an IV, (20 octobre 1795).

Tu es déjà sans doute instruit que le manque de subsistances et l'inactivité de l'armée de Rhin-et-Moselle nous ont forcés de nous retirer derrière la Lahn, et de continuer de là notre retraite sur la rive gauche du Rhin. Au moment où les trois divisions de droite étaient en mouvement pour passer, plus de cent bateaux enflammés sont venus rompre et emmener les ponts de Neuwied, et m'ont laissé sans communication. L'ennemi nous avait attaqués la veille et je savais qu'il nous avait suivis; j'ai fait sur le champ prendre position au corps d'armée sous mes ordres, j'ai mis tous les bras au travail; dans un jour un des ponts a été rétabli, et les divisions y ont passé sans être aucunement inquiétées, etc.

N° 91.

[213]

Bassenheim, le 2 brumaire an IV, (24 octobre 1795).

J'imagine bien que le tableau de notre retraite n'a pas été présenté sous un coloris brillant, rien au contraire n'a dû être négligé pour le noircir; d'ailleurs ceux qui regardaient notre passage du

Rhin, comme une opération ordinaire, ou plus astucieuse que brillante et sublime, ne pouvaient raconter différemment une retraite, qui n'est autre chose qu'une manœuvre dictée par les circonstances et l'impérieuse nécessité de quitter un pays dont les ressources sont entièrement épuisées.

Tu connais les motifs qui nous ont fait abandonner les bords du Mayn; la famine seule qui nous poursuit partout, nous a fait quitter ceux de la Lahn. Tu peux dire aux prôneurs des succès de nos ennemis, que la supériorité des armes est toujours restée de notre côté; que chaque fois que l'ennemi nous suivait de trop près, il payait cher son imprudence. Une preuve non équivoque de notre supériorité, c'est que dans la dernière action les hussards de Kaiser ont été tellement maltraités, que pendant deux jours que nous sommes restés acculés au Rhin, ils n'ont pas osé échanger un coup de pistolet; toutes les chances étaient cependant pour eux. Figure-toi dans quel état d'accablement devait être une armée arrivant en colonne pour passer un pont qu'elle voit brûler et submerger par deux cents bateaux marchands embrasés, qui arrivaient avec rapidité par dix, quinze ou vingt, amarrés ensemble, coupant les cordages et entraînant avec eux les ponts. Cet effrayant spectacle était imposant, on eût dit le Rhin tout en feu. Eh bien! malgré tout cela, l'ennemi, encore tremblant de la défaite de la veille, attendait avec la même impatience que nos soldats le rétablissement du pont, pour arriver sur les bords du Rhin sans engager d'affaires. Tandis qu'on rassemblait les débris des deux ponts pour en établir un, je rangeais la troupe en bataille dans la plaine, les disposant au combat

par une harangue qui ne leur laissait pas ignorer leur position; mais ce fut en vain, l'ennemi qui n'avançait qu'en tâtonnant, resta caché dans les gorges jusqu'à ce que nous recommençâmes notre retraite.

Les divisions de Championnet et de Bernadotte, sous mes ordres, occupent toutes les îles, la tête du pont, et sur la rive gauche depuis Coblentz jusqu'à Zinzig.

Sans doute on exagère beaucoup la perte de nos équipages et caissons, quoiqu'elle soit peu considérable; nous n'avons pas eu la honte d'en voir enlever un seul par la force des armes; nous en avons perdu quelques-uns faute d'attelage ou par la défaillance des chevaux. Nous, au contraire, avons enlevé de vive force plusieurs pièces d'artillerie avec leurs caissons à l'ennemi; tu vois toujours de notre côté le courage, sans moyens de faire la guerre, et de l'autre les moyens sans courage. L'ennemi ne peut donc pas se targuer de nos pas rétrogrades, etc.

N° 92.

[261]

Bassenheim, le 12 brumaire an IV, (3 novembre 1795).

Depuis que les lignes de Mayence ont été forcées, Marceau guerroie dans le Hundsruck, et j'occupe les camps de la Chartreuse, de Metternich, de Karlich et d'Andernach; mais incessamment nous les lèverons pour aller nous battre plus vigoureusement que jamais.

Le gouvernement s'était endormi sur nos victoires, les revers vont sans doute le réveiller, et lui donner une nouvelle énergie; la nôtre ne nous abandonne point et si nous avions seulement pour douze jours de subsistances assurées pour les hommes et les chevaux, nous menerions encore loin M. le maréchal comte de Clerfayt; j'ignore au surplus comme Pichegru se retirera de cette bagarre.

N° 93.

[281]

Du 19 brumaire an IV, (10 novembre 1795).

Aujourd'hui, Marceau attaque l'ennemi dans les gorges de Stromberg; Jourdan ayant persisté à demander sa retraite, le comité de salut public a envoyé le représentant Garreau pour lui faire renoncer à ce projet; Jourdan a promis de rester jusqu'à la rentrée des quartiers, et moi je vais demander un congé au ministre.

Le comité de salut public a encore envoyé une autre instruction depuis; c'était de faire de l'armée de Sambre-et-Meuse une armée défensive commandée par Jourdan; d'en détacher vingt-huit mille hommes qui auraient été réunis à douze mille de l'armée de Rhin-et-Moselle, pour former de ces deux corps une armée intermédiaire qui aurait agi sur le Neckar : je devais en prendre le commandement en chef; mais tout cela n'aura pas lieu, et je vais me dépêcher de déguerpir, pour ne revenir jamais.

L'armée de Rhin-et-Moselle et la droite de la nôtre.

vont prendre exactement la même position que j'ai indiquée l'an dernier, lorsque j'ai voulu faire abandonner les lignes de Mayence, prévoyant dès lors tout ce qui arriverait dans ces parages.

N° 94.

[331]

De Coblentz, le 15 frimaire an IV, (6 décembre 1795).

Ton frère est parti de Bonn le 2 de ce mois avec le courrier de la malle; ce n'est pas un congé que j'ai demandé au ministre, c'est ma démission que je l'ai prié d'accepter, etc.

Nous avons quatre divisions sur la Nahe et une derrière la Glan, c'est celle de Marceau. Jourdan est de sa personne à Creutznach; moi je garde le Rhin depuis Bacharach jusqu'à Andernach et suis gouverneur de Coblentz, fort à propos; car je suis incommodé depuis quinze jours.

Dans les journées du 9 et du 10, on a tué à l'ennemi deux cents hommes, cinq cents ont été faits prisonniers et conduits à Wittlich où est le grand quartier-général. Mannheim est au pouvoir de l'ennemi depuis le 22 novembre. C'est le cas de dire que ce qui vient par la flûte, s'en va par le tambour. Pichegru est derrière la Queich entre Landau et Germersheim. Voilà les nouvelles de guerre, etc.

FIN DES LETTRES, ETC.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR,

POUR LE PLACEMENT DES CARTES ANNEXÉES A CE VOLUME.

Situation au 12 juillet 1794, après la dissolution du camp d'Insheim.

MICHAUD, *général en chef*.

DIVISIONS.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
1re division. DESAIX.	Infanterie.	12	»	6,476
	2e régiment de chasseurs.	»	4	442
	7e idem, idem.	»	3	226
	8e idem, idem.	»	4	637
	10e idem, idem.	»	4	612
	17e idem de dragons.	»	4	579
	14e idem de cavalerie.	»	1	96
	12e idem, idem.	»	3	363
	8e compagnie d'artillerie légère.	»	»	79
	9e idem, idem.	»	»	69
2e division. SAINT-CYR.	11e demi-brigade infanterie légère.	3	»	2,198
	95e idem de ligne.	3	»	2,320
	54e idem, idem.	3	»	2,297
	65e idem, idem.	3	»	2,446
	7e régiment de hussards.	»	3	300
	4e idem de dragons.	»	4	594
	2e idem de cavalerie.	»	3	281
	18e idem, idem.	»	4	401
	14e compagnie d'artillerie légère.	»	»	75
	20e idem, idem.	»	»	77
3e division. VACHOT.	42e demi-brigade de ligne.	3	»	2,318
	140e idem, idem.	3	»	2,395
	16e régiment de dragons, détach.	»	»	55
	9e idem de cavalerie.	»	3	293
	7e compagnie d'artillerie légère.	»	»	82
4e division. DESGRANGES, SISCÉ et SIBAUD, généraux de brigade.	186e demi-brigade de ligne.	3	«	4,428
	2e régiment de hussards, détach.	»	»	48
	91e demi-brigade de ligne.	3	»	2,327
	14e idem légère.	3	»	2,100
	2e régiment de hussards, détach.	»	»	83
	12e demi-brigade infanterie légère.	1	»	638
	2e bataillon de Lot-et-Garonne.	1	»	818
	3e idem de la Haute-Saône.	1	»	642
	2e régiment de hussards, détach.	»	»	41
	TOTAUX.	42	40	34,836

RÉSUMÉ.

Première division.	9,579
Deuxième idem.	10,989
Troisième idem.	5,143
Quatrième idem.	9,125
Parc commandé par les généraux Dorsner et Ravel.	1,189
Quartier-général.	595
Travaux des lignes, commandés par l'adjudant-général Julien.	1,253
TOTAL GÉNÉRAL.	37,873

Situation au 18 juillet 1794.

MOREAUX, *commandant en chef.*

GÉNÉRAUX de DIVISION.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
TAPONIER.	169e demi-brigade de ligne.	3	»	2,133
	139e idem idem.	3	»	2,257
	5e bataillon de l'Ain.	1	»	788
	1er idem de la Montagne. .	1	»	678
	105e régiment de ligne	1	»	878
	3e idem de la Manche.	1	»	832
	2e idem de Seine-et-Marne. .	1	»	1,084
	1er idem de la Creuze.	1	»	708
	6e idem de la Meuse.	1	»	944
	6e idem d'infanterie légère. .	1	»	1,031
	6e idem de Rhône-et-Loire. .	1	»	835
	11e régiment de cavalerie.	»	4	312
	4e idem de chasseurs.	»	4	190
AMBERT.	4e bataillon de la Haute-Saône.	1	»	876
	5e et 7e de la Drôme.	2	»	1,511
	2e bataillon du 8e régiment. . .	1	»	996
	2e idem du 2e idem.	1	»	711
	2e idem du Lot.	1	»	812
	2e idem des Côtes-du-Nord.	1	»	770
	2e idem du 30e régiment. . .	1	»	799
	8e idem de sapeurs, 2 comp.	1	»	120
	7e régiment de hussards.	»	4	649
RENEAULD.	1er bataillon de l'Yonne.	1	»	909
	1er idem du 24e régiment. . .	1	»	878
	3e idem de l'Ain.	1	»	559
	7e idem de la Haute-Saône.	1	»	783
	4e idem de Saône-et-Loire. .	1	»	731
	4e idem du Bas-Rhin. . . .	1	»	637
	11e idem du Doubs.	1	»	876
	1er idem de Paris.	1	»	974
	1er idem des Ardennes. . . .	1	»	812
	1er idem du Lot.	1	»	923
	Gendarmerie, 1re division. .	»	»	423
DESBUREAUX.	1er bataillon de la Meuse. . . .	1	»	1,008
	7e idem du Bas-Rhin. . . .	1	»	1,001
	2e idem des corps-francs. . .	1	»	959
	103e régiment de ligne.	1	»	909
	1er bataillon chass. de la Meuse.	1	»	832
	1er idem des corps-francs. .	1	»	933
	2e idem de la Haute-Marne.	1	»	933
	Gendarmerie, 2e division. . .	»	»	444
	1er et 14e régiments de dragons.	»	1	68
	1er et 9e idem de chasseurs.	»	1	95
	TOTAUX.	41	14	35,601

ÉTAT EFFECTIF de l'armée impériale, au 1er septembre 1795.

N. B. N'ayant pu nous procurer des renseignements particuliers sur l'état de cette armée, nous avons extrait celui-ci de l'*Histoire critique des Guerres de la Révolution*, par le général Jomini, tome VII, page 179, sachant que cet historien a d'ordinaire puisé à des sources assez exactes.

ARMÉE DE CLERFAYT.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
Depuis l'Angerbach jusqu'à la Wipper, sous le général d'Erbach.	10	19	11,090
De la Wipper jusqu'à la Sieg, aux ordres du prince de Würtemberg.	11	13	9,136
De la Sieg jusqu'à la Lahn, observant le débouché de Neuwied. (Général Wartensleben).	14	22	14,073
Garnison d'Ehrenbreitstein.	4	»	2,594
Entre la Lahn et le Mayn.	10	10	7,751
Garnison de Mayence avec les corps avancés.	23	14	15,472
Depuis le Mayn jusqu'au Neckar.	17	41	18,612
A Mannheim et aux environs, sans compter les troupes palatines.	2	2	1,540
Depuis le Neckar jusqu'à Graben.	11	11	7,331
A Philippsbourg.	2	»	1,200
Depuis Bauenheim à Altenheim.	11	8	8,049
Total de l'armée de Clerfayt.	115	140	96,848
ARMÉE DE WURMSER.			
Entre Kappel et le Neckar.	12	18	16,113
Entre Rastadt et Offenburg.	20	35	25,635
A Kenzingen.	8	42	13,930
A Freiburg.	12	14	10,083
A Krotzingen.	12	20	13,792
Total de l'armée de Wurmser.	64	129	79,553

Ce qui présente un total d'environ 180,000 hommes, y compris les troupes palatines.



ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Situation à l'époque du passage du Rhin (5 et 6 septembre 1795).

JOURDAN, *général en chef.*

GÉNÉRAUX.	BATAILLONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE ET GÉNIE.	TOTAL.
LEFEBVRE. . . .	15	9,964	2,455	576	12,994
GRENIER.	12	8,099	1,367	411	9,877
TILLY.	12	8,834	933	409	10,176
CHAMPIONNET.	12	8,250	1,390	476	10,116
BERNADOTTE. .	16	8,857	1,198	421	10,476
BASTOUL.	13	7,569	1,263	421	9,253
PONCET.	15	9,305	493	378	10,176
MARCEAU.	16	9,316	1,771	479	11,566
LEGRAND. . . .	»	»	738	»	738
Garnisons de Luxembourg, Julliers, Maestricht, Aix-la-Chapelle, Venloo, etc.	14	8,166	1,231	2,890	12,287
TOTAUX. . . .	125	78,360	12,839	6,461	97,660

Nota. Bouches à feu. . . . . 217.

ARMÉE DU NORD.

Situation au 6 septembre 1795.

MOREAU, *général en chef.*

		INFANT.	CAVAL.	ARTILL. et génie.
1re division. . . .	SOUHAM.	8,321	932	1,028
2e idem.	D'HARVILLE. . .	5,036	809	
3e idem.	MACDONALD. . .	7,370	335	
		20,727	2,076	1,028
Parc d'artillerie d'Anvers.	ÉBLÉ.	»	»	706
Division du Tournaisis et du Hainault. . . .	DUBOIS.	366	222	73
	Totaux.	21,093	2,298	1,807
	Total général.	25,198		

Situation des divisions devant Mayence, sous les ordres du général SCHAAL, au 23 octobre 1795.

GÉNÉRAUX de DIVISION.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
8e division. COURTOT.	33e demi-brigade de ligne. . . .	3	»	1,624
	91e idem, idem. . . .	3	»	1,502
	74e idem, idem. . . .	3	»	1,393
	92e idem, idem. . . .	3	»	1,185
	14e idem infanterie légère. . .	3	»	1,451
	Canonniers des bat. ci-dessus. .	»	»	235
	Divers détachem. d'artillerie. .	»	»	47
	5 compag. du 5e rég. d'artillerie.	»	»	137
	6e idem du 8e idem. . . .	»	»	63
	4e idem de sapeurs.	»	»	363
	Détach. du 3e batail. de mineurs.	»	»	87
	18e régiment de cavalerie.	»	4	275
	6e idem de dragons.	»	6	682
9e division. SAINT-CYR.	109e demi-brigade de ligne. . . .	3	»	1,442
	159e idem, idem. . . .	3	»	1,542
	6e idem, idem. . . .	3	»	1,505
	11e idem infanterie légère. . .	3	»	1,150
	Canonniers des bat. ci-dessus. .	»	»	205
	4 compag. du 5e d'artillerie lég.	»	»	126
	3 idem du 7e idem. . . .	»	»	68
	4e idem du 9e idem. . . .	»	»	69
	1re compagnie de sapeurs. . . .	»	»	98
	2e régiment de chasseurs. . . .	»	6	623
10e division. MENGAUD.	203e demi-brigade de ligne. . . .	3	»	1,769
	194e idem, idem. . . .	3	»	1,515
	201e idem, idem. . . .	3	»	1,939
	12e bat. des fédérés nationaux. .	1	»	701
	Canonniers des bat. ci-dessus. .	»	»	129
	3 compag. du 7e d'artillerie lég.	»	»	133
	2 idem du 8e idem. . . .	»	»	118
	1re idem de sapeurs.	»	»	75
	1re idem de mineurs.	»	»	31
	21e régiment de cavalerie. . . .	»	4	344
11e division. RENEAULD.	35e demi-brigade de ligne. . . .	3	»	1,196
	36e idem, idem. . . .	3	»	1,508
	183e idem, idem. . . .	3	»	1,325
	23e idem infanterie légère. . .	3	»	1,671
	20e idem, idem. . . .	3	»	1,494
	Canonniers des bat. ci-dessus. .	»	»	336
	4 compag. du 7e d'artillerie lég.	»	»	127
	1re compagnie de sapeurs. . . .	»	»	102
	19e régiment de dragons.	»	3	482
	TOTAUX. . . .	52	23	30,867

Situation des divisions cantonnées de Basle à Mannheim, au 23 octobre 1795.

DIVISIONS.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
1re division. DESAIX.	25e demi-brigade de ligne	3	»	863
	54e idem, idem	3	»	1,774
	42e idem, idem	3	»	1,607
	65e idem, idem	3	»	1,583
	7e idem, infanterie légère	3	»	1,546
	Canonniers des bataillons ci-dessus	»	»	141
	6 compagnies du 2e d'artillerie lég.	»	»	414
	Divers détachements d'artillerie	»	»	136
	2 compagnies de sapeurs	»	»	111
2e division. FERINO.	17e régiment de dragons	»	4	333
	185e demi-brigade de ligne	3	»	1,423
	186e idem, idem	3	»	1,061
	200e idem, idem	3	»	1,861
	Demi-brigade du Pas-de-Calais	3	»	1,178
	15e idem, infanterie légère	3	»	1,445
	Canonniers des bataillons ci-dessus	»	»	129
	4 compagnies du 2e d'artillerie lég.	»	»	241
	Divers détachements d'artillerie	»	»	146
	4e régiment de dragons	»	4	494
3e division. BOURCIER.	5e demi-brigade de ligne	3	»	1,239
	41e idem, idem	3	»	1,659
	75e idem, idem	3	»	1,372
	17e idem, infanterie légère	3	»	1,656
	86e idem, de ligne	3	»	1,050
	Canonniers des bataillons ci-dessus	»	»	130
	6 compagnies du 2e d'artillerie lég.	»	»	233
	Divers détachements d'artillerie	»	»	131
	Ouvriers et pontonniers	»	»	137
	4e régiment de chasseurs	»	4	453
4e division. TAPONIER.	95e demi-brigade de ligne	3	»	926
	127e idem, idem	3	»	843
	206e idem, idem	3	»	1,608
	207e idem, idem	»	»	1,443
	4e compagnie vétérans nationaux	3	»	168
	12e demi-brigade infanterie légère	»	»	902
	Canonniers des bataillons ci-dessus	»	»	100
	3 compagnies du 2e d'artillerie lég.	»	»	122
	Divers détachements d'artillerie	»	»	106
	10e régiment de dragons	»	4	385
5e division. BEAUPUIS.	47e demi-brigade de ligne	3	»	969
	140e idem, idem	3	»	1,207
	169e idem, idem	3	»	1,142
	205e idem, idem	3	»	1,187
	6 bataillons de la Meuse	1	»	353
	4e demi-brigade infanterie légère	3	»	908
	Canonniers des bataillons ci-dessus	»	»	132
	4 compagnies du 5e d'artillerie lég.	»	»	70
	2 idem du 2e idem	»	»	79
	Divers détachements d'artillerie	»	»	245
	8e régiment de hussards	»	6	439
Réserve de cav. RIVAUD.	3 compagnies du 5e d'artillerie lég.	»	»	212
	1er régiment de carabiniers	»	4	352
	2e idem, idem	»	4	267
	11e idem de cavalerie	»	4	335
	12e idem, idem	»	4	454
	2e idem, idem	»	4	197
	8e idem de chasseurs	»	6	718
	Parc d'artillerie	»	»	236
	TOTAUX	73	48	49,960



Situation des divisions campées devant Mannheim, au 23 octobre 1795.

DIVISIONS.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
6e division. AMBERT.	4e demi-brigade de ligne.	3	»	671
	108e idem.	3	»	774
	169e idem.	3	»	924
	204e idem.	3	»	621
	3e bataillon de la Mayenne. . . .	1	»	226
	Canonniers des batail. ci-dessus.	»	»	122
	6e compagnie du 2e d'artillerie lég.	»	»	52
	7e régiment de hussards.	»	6	484
7e division. Dusirat et Cavrois, généraux de brigade.	89e demi-brigade de ligne.	3	»	1,130
	132e idem.	3	»	980
	202e idem.	3	»	1,498
	16e, 19e idem d'infant. légère.	6	»	2,250
	Canonniers des batail. ci-dessus.	»	»	161
	6e compagnie du 1er d'artil. lég.	»	»	27
	20e régiment de chasseurs.	»	6	387
Garnison de Mannheim. Montaigu.	21e demi-brigade d'infanterie lég.	3	»	1,160
	6e compagnie du 5e d'artil. lég.	»	»	342
	4e bataillon de sapeurs.	»	»	346
	3e compagnie de pontonniers. . .	»	»	106
Réserve de cavalerie. Forest.	3e régiment de cavalerie.	»	»	190
	9e idem.	»	4	262
	14e idem.	»	4	196
	4e compagnie du 6e d'artil. lég.	»	»	70
	Totaux. . . .	31	20	12,979

RÉSUMÉ.

Troupes cantonnées depuis Basle jusqu'à Mannheim. . .	40,960	84,806.
Divisions devant Mayence.	30,867	
Troupes campées devant Mannheim.	12,979	

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE. N° 103.

Situation au 1er novembre 1795.

PICHEGRU, *général en chef.*

			BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
1° Troupes sur la Pfrim, ayant combattu le 10 novembre.	Avant-garde.	DESAIX.	12	28	6,143
	5e division.	BEAUPUIS. . . .	19	4	6,724
	8e idem.	FERINO.	15	6	5,223
	9e idem.	RENEAULD. . . .	18	3	6,762
	10e idem.	MENGAUD. . . .	6	10	2,998
	11e idem.	SAINT-CYR. . . .	18	10	8,517
	Réserve de cavalerie.	FOREST.	»	16	865
			88	77	37,232
2° Sur le Rhin, de Franken-thal à Poren-truy.	4e division.	TAPONIER. . . .	15	6	5,592
	3e idem.	BOURCIER. . . .	15	4	7,367
	2e idem.	VACHOT.	12	4	5,864
	1re idem.	MICHAUD.	15	4	7,838
3° Dans les divisions militaires.			3	4	1,813
		Totaux.	148	99	65,706

Non compris la garnison de Mannheim, forte de 9,447 hommes, et composée des 6e et 7e divisions.

RÉSUMÉ

de l'état de situation du corps autrichien en observation sur la Sieg, sous les ordres du lieutenant-général duc de WÜRTEMBERG.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES DÉTACHÉES.	»	HOMMES.	CHEVAUX.
Généraux : HADICK, BARCO, KIENMEYER et SINSKY.	6	29	31	»	10,232	3,234

EXTRAIT

de l'ordre de bataille des troupes de l'empereur et de l'empire, sous les ordres du feld-maréchal CLERFAYT, arrêté à Bechtheim, le 8 novembre 1795.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES DÉTACHÉES.	PIÈCES D'ARTILLERIE.	HOMMES.	CHEVAUX.
1° Corps d'armée principal, sous les ordres du feld-maréchal CLERFAYT :						
Avant-garde. Général-major, KRAY.	»	22	34	14	8,865	3,648
1re ligne. Lieutenants-généraux, COLLOREDO, STAADER, LILIEN et HODITZ.	14	14	»	23	12,651	2,138
2e ligne. Lieutenants-généraux, COLLOREDO, ZEBENTNER et HODITZ.	12	12	»	28	12,757	1,857
2° Corps d'observation, sous les ordres du feld-zeugmeister WARTENSLEBEN :						
1re avant-garde. Général-major, PRINCE DE HOHENLOHE.	3	8	6	8	3,683	1,165
2e avant-garde. Général-major, NAUENDORF.	»	13	18	8	5,329	2,625
1re ligne. Lieutenant-général, d'ERBACH. . .	10	6	»	14	8,400	769
2e ligne. Lieutenant-général, BRUGGLACH. . .	8	6	»	14	5,621	993
3° Corps de réserve, sous les ordres du lieutenant-général LATOUR.	15	22	»	32	13,038	4,014
4° Corps divers, faisant partie du quartier-général, et disponibles suivant les occurrences.	2	»	28	»	3,245	19
TOTAUX.	64	108	86	150	73,589	17,228



N° 106.

Ordre de bataille de l'armée autrichienne, pour la journée du 10 novembre 1795.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES DÉTACHÉES.	PIÈCES d'artil.
1re colonne, ou colonne de droite, commandée par le lieutenant-général STAADER. . . . . Se dirigera par Oensheim et Gundersheim, sur la hauteur de Dahlsheim.	15	22	1	9
2e colonne, ou colonne du centre, commandée par le lieutenant-général ZEBENTNER. . . . . Se dirigera par Westhofen, sur le plateau de Mörstadt.	10	14	1	9
3e colonne, ou colonne de gauche, commandée par le lieutenant-général LATOUR. . . . . Passera à la gauche de Mühlheimerhof, et se dirigera sur Abensheim.	9	13	1	10
TOTAUX.	34	49	3	28

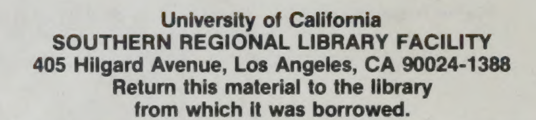
N° 107.

Ordre de bataille de l'avant-garde du corps du général WARTENSLEBEN, placée sous les ordres du général NAUENDORF.

	BATAIL.	ESCAD.	COMP. DÉTACH.	PIÈCES d'artil.
1re colonne.	2	1	6	4
2e idem.	1	1	2	2
3e idem.	2	4	8	4
4e idem.	1	1	2	2
TOTAUX.	6	7	18	12








UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 189 136 5
DC
220
G74m
v. 2
UNIVERSITY of CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

